

LE SORTILEGE, roman complet, par Eve Paul MARGUERITTE

LA REVUE MODERNE

15¢

Etats-Unis: 25c



6^e Année

MONTREAL, CANADA

MARS 1935—N° 5

"Les routes étaient terribles..."

**MAIS JE NE M'EN SUIS PAS MEME APERÇUE
PENDANT L'ÉPREUVE SUR ROUTE TROISIÈME
DEGRÉ STUDEBAKER"**



"On me banda les yeux avant de me faire monter dans une nouvelle Studebaker", rapporte cette enthousiaste propriétaire d'une Studebaker. "Et, vraiment, je n'ai pu réaliser que nous avions de mauvaises routes, tant la suspension miraculeuse Studebaker semblait les rendre douces".

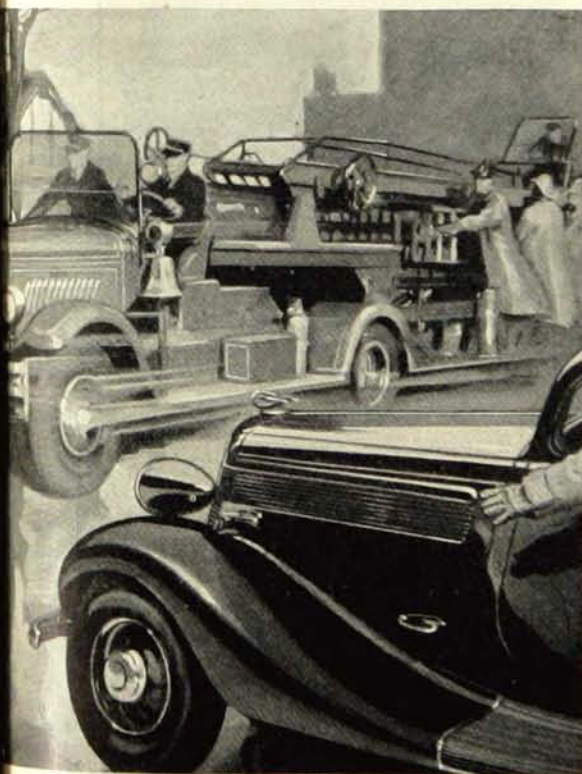


PRIX

Livrées aussi bas que

\$1083

complètement équipées,
taxes comprises.
fret de Walkerville
seulement en
plus



QUELLE que soit la marque d'auto que l'on vous offre, voyez à lui faire subir l'épreuve sur route "troisième degré" Studebaker. Il ne s'agit pas de course acrobatique... mais de la plus complète démonstration de suspension reposante, d'arrêt en ligne droite, de tenue de route sûre et de maniabilité parfaite que puisse offrir une automobile.

Le secret en est dû à la suspension sur roues-avant indépendantes — suspension différente de toute autre tant par sa structure que par ses résultats. Et chaque nouvelle Studebaker possède le meilleur système de freins au monde — ce sont de nouveaux freins hydrauliques composés, d'une conception spéciale.

La plus vive satisfaction au monde: posséder un champion

Que votre nouvelle auto soit une championne; la nouvelle Studebaker Dictator, Commander ou President.

Leurs radiateurs étroits et argentés, leur profil affilé assurent à ces nouvelles Studebaker la première place tant pour le style que le bon goût.

Et elles sont remarquablement spacieuses et merveilleusement aménagées... construites avec cette robustesse éprouvée et cette maîtrise particulière du métier pour lesquelles les artisans de Studebaker sont universellement renommés. Faites l'épreuve sur route dès maintenant.



Championnes de tenue de route !

Avec les nouvelles Studebaker vous pouvez prendre les virages, en toute sûreté, à des vitesses que vous n'osiez atteindre avec toute autre voiture. Leur suspension sur roues-avant indépendantes, évite les dérapages et les embardées et n'exige pas de pneus spéciaux.

Arrêts rapides, sûrs et sans dérapages

Permettez-nous de vous prouver que les championnes Studebaker 1935 possèdent les meilleurs freins au monde: freins hydrauliques d'une puissance extraordinaire et d'un dessin spécial. L'arrêt se produit rapidement, sans à-coup, sans embardées.

**La nouvelle suspension miraculeuse
1935**

CHAMPIONNES STUDEBAKER

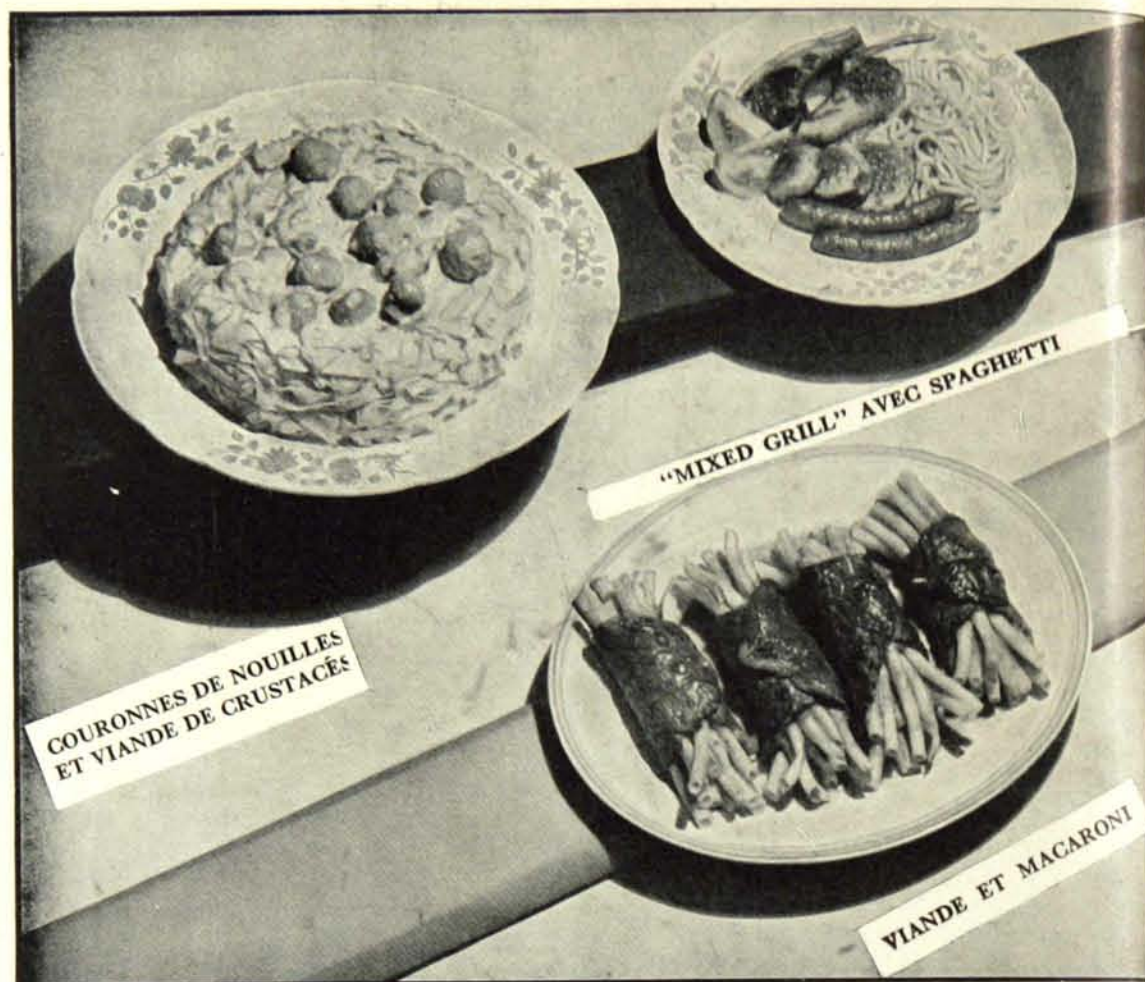
L'EXCELLENT



et les différentes manières
de l'apprêter



Tous les produits illustrés
ici, servent à la prépara-
tion de mets savoureux
qui, en plus, décorent
exquisément une table.



Le macaroni et autres pâtes alimentaires "SORRENTO"

L'entrée idéale et facile à apprêter pour
les repas des fêtes

Il se peut que vous croyiez que les mets que vous préparez chaque jour pour les trois repas, qui se succèdent avec une rigoureuse régularité, ne nécessitent pas grande attention dans la manière de les apprêter. N'en croyez rien. C'est un des premiers devoirs, sinon le plus important, d'une maîtresse de maison de rendre les repas quotidiens aussi attrayants que ceux du dimanche ou des autres occasions, alors qu'elle concentre tous ses efforts dans la composition d'un menu qui fera les délices de ses hôtes.

Quand — presque avec un rien — vous donnez un aspect décoratif au plat le plus simple, vous avez certainement rendu votre devoir plus agréable et augmenté la satisfaction des membres de votre famille. Aussi, il vaut mieux préparer des plats appétissants, variés et jolis tout à la fois, et cela, tous les jours et à tous les repas.

Ici, le macaroni nous offre tous les avantages. Il est une nourriture simple, saine et bien connue, et il se prête à divers modes de préparation qui lui permettent de figurer sur tous les menus.

C'est une chose excellente que de faire ample provision de macaroni, de spaghetti "SORRENTO". Avec ce dernier, on ne se trouve jamais dans l'embarras. On le sert avec un plat de viande ou additionné de fromage.

Dans les menus, le macaroni, comme le riz, remplace avantageusement les pommes de terre; il est d'ailleurs toujours le bienvenu. Depuis le déjeuner jusqu'au souper, le macaroni a toujours sa place. Par exemple, rien n'est meilleur, pour le déjeuner, que des nouilles frites avec du bacon ou de la saucisse. Faites cuire d'abord les nouilles dans de l'eau salée bouillante avant de les faire frire.

Le macaroni au fromage aura toute une autre saveur si vous y ajoutez un peu de bacon ou de jambon cuit, haché. Un autre bon plat se compose de rangs de macaroni cuit et de fines tranches de jambon, avec une sauce à la crème, que vous recouvrez de mies de pain et de fromage, et que vous faites cuire au four. Servez avec des petits pains, de la laitue et du café.

Prenez de minces tranches de boeuf, enlevez le gras; assaisonnez de sel, de poivre, d'un peu de moutarde préparée, étendez-y de la viande de saucisse, et du macaroni cuit et roulez. Disposez-les l'un près de l'autre dans une tourtière. Versez dessus et autour de la viande, deux petites boîtes de sauce aux tomates, et faites cuire à four chaud dix minutes. Couvrez, diminuez la chaleur, et laissez cuire jusqu'à ce que la viande soit tendre. Servez avec du fromage rapé et une salade verte (légumes verts).

Tous ces plats sont faciles à faire et demandent très peu de temps. Ils permettent de varier le menu et donnent un bel aspect à la table.

Les couronnes de nouilles remplies de viande de crustacés sont des entrées très appréciées, convenables pour le lunch. Faire cuire les nouilles aux oeufs dans de l'eau salée bouillante, neuf à dix minutes. Egoutter. Mettre les nouilles dans un moule rond, beurré, et faire cuire à four modéré dix minutes. Démouler sur un plat et remplir le centre de la couronne avec le mélange suivant: une boîte de homard et une boîte de crevettes bien hachées et une boîte ou deux de viande de crabe, le tout assaisonné de quelques gouttes de jus de citron. Faire une sauce crémeuse légère; aromatiser de vin blanc, y jeter le poisson et mettre sur le feu jusqu'à ce qu'il soit bien chaud. Garnir de champignons sautés et servir avec petits pains chauds et une salade de pamplemousse ou d'orange. C'est un plat aussi délicieux que décoratif.

On sert, de plus en plus, comme dans les restaurants, tous les mets dans une même assiette. Cela simplifie le service sans l'amoindrir. Un des meilleurs mélanges consiste en saucisse, champignons grillés, côtelettes d'agneau et spaghetti avec sauce aux tomates.

Ces différents produits s'apprêtent de mille manières, de façon à satisfaire tous les goûts. On fait sans cesse de nouvelles découvertes dans ce domaine, toutes aussi délicieuses les unes que les autres, et qui enrichissent merveilleusement nos menus quotidiens.

Vous risquez d'avoir un gâteau médiocre comme celui-ci, quand vous employez une poudre à pâte douteuse



GRAS-CUIT!

LOURD!

AFFAISSE!

Des oeufs frais, du bon beurre, du lait, du sucre, de la farine et du chocolat servirent à la préparation de ce gâteau qui, pourtant, fut raté à cause de la poudre à pâte inférieure employée.

N'est-il pas ridicule de gaspiller des ingrédients coûteux, quand avec moins de 1¢ de "MAGIC" vous auriez la certitude de réussir?

N'ALLEZ pas croire, parce que vous employez seulement 2 à 3 c. à thé de poudre à pâte dans une recette, que la qualité de cet ingrédient importe peu. Non, car la poudre à pâte est un item *particulièrement* important!

Une poudre à pâte de qualité inférieure vous donne invariablement un gâteau sans saveur et de texture grossière. Elle peut même être la cause que vous le ratiez complètement, perdant ainsi tous vos autres bons ingrédients.

C'est pour cela que vous y

gagnerez toujours à faire usage de Poudre à Pâte "MAGIC"—la poudre qui fait toujours lever la pâte à la perfection et sur laquelle on peut toujours compter! Et la "MAGIC" coûte si peu cher, que tout le monde peut se la payer—il vous en faut *pour moins de 1¢* pour réussir un gros gâteau!

C'est payer peu cher la certitude d'obtenir un beau gâteau, savoureux et d'une texture fine et uniforme!

NE CONTIENT PAS D'ALUN.—
Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni aucun ingrédient nuisible.

FABRIQUEE AU CANADA



FAIT AVEC LA "MAGIC"

Avec la Poudre à Pâte "Magic," vous avez la certitude que votre pâte lèvera toujours parfaitement. Cette poudre de *qualité* vous donne des gâteaux de texture uniforme, qui se gardent frais tant qu'il en reste une miette.

Demandez le nouveau Livre de Cuisine "Magic" pour cuire à la maison. Renferme des douzaines de recettes éprouvées. Postez le coupon!

PRODUITS GILLET LM-3
Fraser Avenue, Toronto 2

Veuillez m'envoyer gratuitement un exemplaire de votre fameux Livre de Cuisine "Magic."

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____



Les plus grandes autorités culinaires au Canada emploient et recommandent la Poudre à Pâte "Magic"

Miss Ethel Chapman, rédactrice de la section culinaire du "Farmer", dit: "Ne vous risquez pas à employer une poudre à pâte inférieure. Je conseille à toutes les ménagères, d'expérience ou non, de toujours employer la "Magic" si elles veulent être certaines des résultats."

ESSAYEZ CETTE RECETTE "MAGIC" DE GATEAU A GLACAGE AUX FRUITS

Gâteau à Glacage aux Fruits: Défaites en crème $\frac{1}{2}$ tasse beurre, ajoutez lentement 1 tasse sucre, battant bien. Ajoutez les jaunes de 2 oeufs et 1 c. à thé vanille. Battez. Ajoutez en alternant 1 tasse lait avec 2 tasses farine préalablement tamisée avec 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" et $\frac{1}{4}$ c. à thé sel. Mélangez bien, mais sans battre, puis incorporez les blancs d'oeufs. Cuissez à four modéré (375° F.) durant 20 minutes, dans 3 moules à gâteau étagé graissés. Lorsque refroidi, étendez entre les étages et recouvrez dessus et cotés du Glacage aux Fruits suivant:

Glacage aux Fruits: Défaites en crème 4 c. à soupe beurre; ajoutez $\frac{1}{2}$ tasse sucre à glacage. Battez bien. Ajoutez un blanc d'oeuf non battu. Continuez à battre, ajoutant graduellement assez de sucre à glacage pour obtenir la consistance voulue pour étendre sans coulage—environ 3 tasses—ajoutant un peu de crème au besoin. Battez jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse. Ajoutez 1 c. à thé vanille et 1 tasse cerises, figues et ananas hachés fin.



LA VIE CANADIENNE



L'actualité

Fonctionnaires Canadiens-français

APRES une attente de plusieurs mois et des tractations de toutes sortes dont l'opinion publique, généralement si amorphe en cette province, commençait à s'émouvoir, le conseil des ministres a nommé M. Léo-Paul Saint-Amour vice-gouverneur adjoint de la Banque du Canada. S'il faut regretter que nos "chefs" politiques, plus ou moins bien secondés par leurs amis, ne se soient pas, dès le début, mis d'accord sur un nom, il faut se montrer satisfait du choix qui a été fait. Sans doute, certains d'entre nous auraient aimé voir un homme de vaste culture générale siéger à la direction de la Banque du Canada. Mais la mode est aux spécialistes, et, puisqu'il s'agissait d'une banque, beaucoup ont pensé qu'un comptable et ancien gérant ferait tout aussi bien l'affaire qu'un économiste ou un financier. Peut-être l'avenir leur donnera-t-il raison. En attendant, tout le monde se plaît à reconnaître la compétence professionnelle du nouveau vice-gouverneur adjoint qui a obtenu le poste sans l'avoir cherché. Ce sont choses qui arrivent, quoi qu'en pensent les partisans acharnés pour qui l'essentiel est d'appartenir à un club politique et d'y promener l'encensoir sous le nez des messieurs en place.

L'entrée de M. Saint-Amour dans le fonctionnarisme fédéral doit rappeler aux Canadiens français qu'ils peuvent aspirer à autre chose qu'aux postes inférieurs dans ce domaine. Elle peut également servir de prétexte à d'opportunes réflexions sur la part qui nous est dévolue dans les services fédéraux.

En novembre dernier, l'honorable M. Sauvé prononçait une importante causerie sur ce qu'on est convenu d'appeler le "service civil". Il apprenait, entre autres choses, à ses auditeurs, que le service public canadien compte présentement quelque 53,000 fonctionnaires et employés, à l'exclusion des employés des chemins de fer de l'Etat. Quelle est la part des Canadiens français? A peine 20 p. c. soit 7 ou 8 p. c. de moins que ce à quoi nous aurions droit d'après notre population. Et, encore, si nous analysons ces chiffres, à quelles navrantes constatations n'arriverions-nous pas? Nous trouverions sans doute que nous avons plus que notre part de petits employés et de commis. Nous sommes "un peu là" lorsqu'il s'agit de faire le siège d'un cabinet de ministre pour obtenir un poste de gardien ou de balayeur. Les emplois inférieurs — et par notre faute en grande partie — ne nous sont généralement pas disputés. Mais qu'il s'agisse d'un poste stratégique, d'une situation importante, comme celle d'un sous-ministre, par exemple, nous restons bons derniers.

Il peut arriver que, faute d'esprit de travail et de compétence, l'un des nôtres se voit refuser un poste auquel il aspirait. Mais on ne nous fera jamais croire que si, à tel moment, le principe de la promotion ne joue pas en notre faveur ou si telles fonctions importantes passent à un anglophone, la faute en est toujours à notre manque d'esprit de travail ou de compétence.

Bien des causes expliquent nos échecs dans le passé et notre faiblesse dans le présent. Tout d'abord, nous ne

L'avenir économique des Canadiens français

Au cours d'une causerie qu'il a faite, le 13 février, devant les membres de la Chambre de Commerce cadette M. Edouard Montpetit a dit ce qu'il pensait de l'avenir économique des Canadiens français. Des importantes déclarations faites par l'éminent secrétaire de l'Université de Montréal, nous détachons ces deux passages qui nous paraissent essentiels. "Sur certains points, a déclaré M. Montpetit, nous sommes plus anglicisés qu'américanisés. Nous prenons des airs pour gourmander le sens pratique anglais et nous n'avons rien de plus pressé que de l'imiter dans ce qu'il offre de plus douteux: l'empirisme. Notre grande erreur est de mépriser la théorie. Parce que, Français, nous devrions en vivre comme un aliment logique, et parce que la théorie est, quoi qu'on fasse, partout."

Puis le conférencier a terminé par ces mots pleins de sens: "Nous avons tout ce qu'il faut pour réussir, sauf la volonté. Plusieurs des nôtres ont fondé des entreprises, qui passent, les uns après les autres, aux mains des étrangers. Que font donc les fils de nos pionniers? Plusieurs des nôtres, par la qualité et la nouveauté de leurs produits, ont même conquis la clientèle anglaise. Que ne les imitons-nous?"

sommes pas unis lorsqu'il s'agit de faire entrer l'un des nôtres au service de l'Etat. Et puis, nous manquons d'ambition. Le directeur d'une Ecole supérieure anglaise de cette province me disait tout récemment: "Vous, Canadiens français, donnez l'impression de souffrir d'infériorité complexe". C'est vrai. Nous ne sommes pas inférieurs aux Juifs ni aux Anglais; mais nous agissons trop souvent comme si nous l'étions. Enfin, nous ne devons pas oublier qu'un Canadien français doit avoir deux fois raison à Ottawa. Toutes sortes de procédés seront bons, toutes sortes de prétextes, pour éliminer un bon candidat canadien-français. Nous venons d'en avoir une preuve nouvelle lors d'un récent concours pour des emplois de sténographes bilingues. (Cf. *Le Devoir*, 20 février).

Que faire alors? Travailler, sans doute, pour acquérir de la compétence. Mais aussi ne pas se décourager, s'entêter, revenir sans cesse à la charge. Il n'est pas un examen de la Commission du Service Civil auquel un bon nombre des nôtres ne puissent et ne doivent se présenter. Nos journaux et nos sociétés patriotiques devraient sans cesse attirer l'attention des nôtres sur tous les examens annoncés. Les associations des anciens élèves de nos diverses Facultés et grandes Ecoles devraient faire de même et inviter leurs membres, que la chose intéresse, à courir leur chance. Et je pense en ce moment aux postes de commissaires du commerce, à la carrière diplomatique. Plus il y aura de Canadiens français à se présenter aux examens, plus nous aurons de chance de décrocher quelque chose. Multiplions le nombre des candidats aux examens et s'il s'agit d'une nomination qui relève du Conseil des ministres, ne dispersons pas nos énergies. Nous finirons bien par forcer une porte que certains ont intérêt à nous fermer au nez.

J. B.

Les faits

La Banque Canadienne Nationale

Le relevé des opérations de l'exercice clôture le 30 novembre 1934 indique que la situation de la Banque Canadienne Nationale est on ne peut plus satisfaisante dans les circonstances. Toutes les opérations de la banque marquent une progression appréciable sur celles de l'an dernier. Nous ne citerons qu'un chiffre: celui des dépôts en banque qui s'élèvent à \$103,878,724, soit une augmentation de \$2,835,120 par rapport à l'exercice antérieur.

Canada et Russie

La Russie a été admise dans la Société des Nations au mois de septembre dernier. L'attitude agressive du Japon n'a pas peu contribué à diriger Moscou vers Genève. D'autre part — et sans qu'il soit besoin d'invoquer les motifs d'ordre financier et économique, — les grandes Puissances étaient anxieuses de comprendre la défection de l'Allemagne et du Japon par l'adhésion de la Russie. Elles ont donc rédigé une lettre d'invitation qui fut signée par une vingtaine d'Etats et adressée à Moscou. Selon les termes de la réponse faite par M. Bennett à M. Pouliot, à la Chambre des Communes, le Canada figure parmi les signataires de cette lettre. S'il y avait de la morale en politique, il y aurait lieu de s'étonner d'une pareille démarche. Mais, la morale étant depuis longtemps exclue de la politique, il ne faut s'étonner de rien.

La Ville de Sydney

La ville de Sydney, au Cap Breton, célébrera l'été prochain, du 29 juillet au 4 août, le 150^e anniversaire de sa fondation. C'est en effet, en 1785, que le colonel Joseph Frédéric Wallet DesBarres, nommé, un an plus tôt, gouverneur de l'île du Cap Breton, fonda le modeste établissement qui est devenu une ville de plus de 25,000 habitants et un centre minier de première importance. Ce DesBarres était né en Angleterre en 1722. Il avait, fort jeune, embrassé la carrière des armes. Il prit part aux opérations du siège de Louisbourg, pendant la guerre de Sept Ans, et accompagna Wolfe à Québec, en qualité d'ingénieur. Il habita postérieurement la Nouvelle-Ecosse et le Cap Breton. Il mourut à Halifax le 27 octobre 1824, à l'âge de 102 ans et onze mois, laissant la réputation d'un cartographe remarquable.

En attendant les fêtes qui marqueront ce bel anniversaire, le maire de Sydney, M. S. E. Muggah invite les touristes canadiens à visiter le Cap Breton l'été prochain. Le programme des fêtes laisse prévoir la présence du gouverneur-général, la venue de navires de guerre anglais, français et américains.

Nombreux sans doute les Canadiens français qui voudront profiter de l'occasion pour visiter la pittoresque ancienne Ile Royale que Cartier, au cours de son premier voyage, appelait "terre des Bretons". Ils y retrouveront le souvenir des héros qui s'y illustrèrent. Ils évoqueront les exploits légendaires de Subercase, dans le cadre où se dressent encore les ruines de Louisbourg.

LA REVUE MODERNE

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef JEAN BRUCHESI
Pages féminines MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HARBOUR 6195

Bureaux à:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:

Canada: 1 an..... \$1.50 — Etats-Unis: 1 an..... \$2.00

SOMMAIRE

La vie canadienne: Fonctionnaires Canadiens français; La ville de Sydney	5
Pour les Jeunes: A la jeunesse	6
Fémina: Le travail des femmes; L'action charitable de madame Bruchesi	7-8
Art et Musique: En guise d'amende honorable; Les revues et les livres	9
La scène et l'écran:	10
Tour du monde: Pour la paix de l'Europe; En Abyssinie	11
En feuilletant les livres: Raspoutine; Terreur blanche; Terreur Rouge; Les œuvres de Mussolini	12-13
Dans le monde des lettres: Le Père Lejeune; Mon premier livre; Le Travailleur	13
La natation: J. E. Simard	14
Le bridge illustré: Rosaire Prieur	15-18

L'Etude à la maison	25
Mode parisienne	29
La friture immergée	33
Réceptions	37
Les vitamines en revue	41
La coiffure	45
Le tricot	47
Le courrier du mois	50
Les modes	51-53-55-57
Nos mots croisés	52
Sac à ouvrage	54
La Petite Poste	58

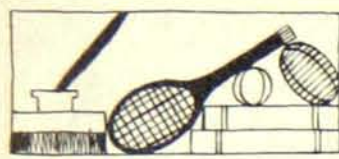
MARJOLAINE

ROMAN

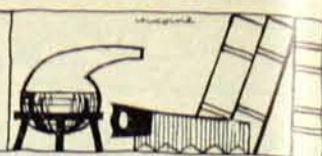
LE SORTILEGE

par Eve Paul MARGUERITE

Page 19



Pour les Jeunes



A la jeunesse

Le secrétaire général de la REVUE MODERNE, M. Jean Bruchesi, a bien voulu me demander quelques mots à l'adresse de la jeunesse. Je le remercie de l'occasion qu'il me procure ainsi de dire aux lecteurs de cet excellent périodique ce que je pense de la situation actuelle et de l'avenir de nos jeunes gens.

Les articles de cette nature se multiplient, chez nous comme à l'étranger. Les uns sont pessimistes, les autres optimistes, cela dépend du point de vue auquel l'auteur se place et de son état d'esprit. Quelle que soit leur teneur, ils démontrent tous l'existence de divergences d'opinions entre la génération qui monte et celle qui la précède, ou tout au moins mettent à nu les préoccupations et les tendances de la jeunesse d'aujourd'hui. L'origine de ces mouvements d'idées, comme chacun le sait, se trouve dans les difficultés économiques auxquelles le monde fait face depuis 1929 et qui ont brusquement suivi la phase de grande prospérité — factice il est vrai — des quelques années précédentes. Au cours de cette période de gain facile, la jeunesse s'était habituée à considérer la vie comme une aventure relativement gaie, où l'on parvenait sans trop d'efforts à satisfaire toutes ses ambitions et même toutes ses passions, où l'ascension aux postes élevés dans les affaires et l'industrie était chose facile. Partout on créait des entreprises nouvelles, les emplois étaient nombreux et bien rémunérés, il n'y avait plus de limites à la production, les besoins et le désir de lucre étaient exaspérés. Puis, brusquement, cette période d'extraordinaire activité et d'abondance a fait place, à la suite de circonstances et pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, aux moroses années de dépression. La plupart des industries nouvelles, nées et développées pendant une période anormale — celle au cours de laquelle les pays belligérants européens reconstituaient et modernisaient leur outillage — n'étaient pas viables. Les circonstances se modifiant, elles eurent tôt fait de prouver qu'elles étaient incapables de résister à un état d'équilibre plus stable. Beaucoup s'écroulèrent, d'autres vivent, parce que protégées artificiellement par des droits de douane et une foule de mesures, toutes plus vexatoires les uns que les autres (contingents, embargos, etc.). Les gouvernants de tous les pays, effrayés de cet état de choses et de ses conséquences, qu'ils entrevoyaient comme ruineuses, au sein des masses ouvrières et d'employés de commerce, ont tâché d'isoler leurs nationaux et de les protéger contre la concurrence étrangère. Ils y ont tellement bien réussi qu'aujourd'hui le commerce international est à peu près annihilé. Mais le commerce intérieur ne va guère mieux. C'était fatal. L'industrie languit partout sous l'étreinte de cette protection qui a bouleversé les courants commerciaux les mieux établis et fermé les débouchés. A l'intérieur de nombreux pays, les bonnes industries, celles qui sont bien organisées et dirigées, souffrent de l'appui accordé aux industries parasites que les gouvernants craignent de sacrifier. Le Canada n'est pas exempt de ces calamités. De graves erreurs économiques ont été commises, ici comme ailleurs. Il est temps de faire machine arrière! Quand donc cessera-t-on d'hésiter partout et d'avoir peur de prendre les mesures de salut public indispensables. Il faut ouvrir plus largement les frontières et redonner de la vie au commerce. Le malade étouffe, donnons-lui de l'air! La question est complexe évidemment et demande une étude attentive de la situation internationale. Chaque pays devra cependant, dans un avenir prochain, se résoudre à faire les sacrifices nécessaires afin de rétablir des relations durables entre les peuples. Au Canada, sans rien brusquer toutefois, mais aussi sans faiblesse, il est urgent de faire la part des industries viables, nécessaires au progrès économique, de distinguer celles qu'il faut protéger de toutes les autres. Il faut sortir de l'isolement et mettre les pays étrangers en mesure de nous vendre davantage. A leur tour ils nous achèteront nos produits! Ce n'est pas une tâche facile, mais il n'est pas de moyen plus sûr d'atténuer petit à petit les conséquences de la crise. Cela vaudra mieux que toutes les conventions et ententes que l'on essaie vainement de conclure depuis plusieurs années pour réglementer le prix du blé, du sucre, du caoutchouc et d'autres denrées, ou créer des courants commerciaux qui ne dépendent pas aux besoins de l'humanité. Puisque

c'est uniquement à satisfaire ceux-ci que tendent les efforts des hommes, de tous les temps et de tous les pays, ne voit-on pas combien il serait plus avantageux pour tout le monde que chaque pays s'efforce de mettre sur le marché, au meilleur prix, ce qu'il est le mieux en état de produire. Mais c'est là un idéal bien trop beau pour qu'il puisse se réaliser jamais. L'attitude égoïste de nombreux pays, depuis quelques années, n'a cessé de nous en éloigner. N'est-il pas temps de réagir et d'amener tous les producteurs à la saine raison. Quelques nations européennes viennent d'ailleurs de faire un pas décisif dans cette direction en fondant le "Comité international des échanges". Souhaitons que leurs efforts soient couronnés de succès. Des ententes régionales européennes se créent. Bientôt peut-être s'étendront-elles au



M. Henry Laureys, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales

reste du monde. A la dernière réunion de ce Comité, tenue à Paris, en décembre 1934, le vicomte Snoeden, ancien chancelier de l'Echiquier de Grande-Bretagne, disait à ce sujet: "C'est une vérité élémentaire et éternelle qu'aucune nation ne peut être prospère en usant d'une politique qui vise à faire du tort au commerce des autres nations. La prospérité de tout pays dépend de la prospérité de tous les autres. Le commerce international ne signifie pas la guerre économique. Au contraire, il réside dans l'échange de marchandises aux avantages mutuels des acheteurs et des vendeurs. Toute restriction artificielle du commerce entre les nations appauvrit la nation qui impose des restrictions aussi bien que les pays contre lesquels est dirigée cette politique. Cette politique a amené le commerce au bord de l'abîme et, à moins que l'on ne prenne des mesures immédiates pour la modifier, la ruine complète est inévitable. L'opinion bien informée de tous les pays comprend pleinement les résultats déplorables de cette politique des restrictions au commerce et ne demande que de la voir changer; mais aucune nation ne peut agir isolément. La coopération internationale est nécessaire et j'espère que votre conférence sera à même de faire sentir aux gouvernements l'urgence de ce problème". (1) Voilà un beau langage! Puisse-t-il être entendu et les saines doctrines économiques qu'il exprime être comprises et appliquées partout. La restauration du commerce devra toutefois s'accompagner de réformes profondes dans l'organisation industrielle même. Ces réformes, elles aussi, doivent être envisagées uniquement sur le plan international. Elles tendront à la fois à répri-

(1) Depuis quelques années nous avons, à diverses reprises, exprimé les mêmes idées dans l'Actualité Economique.

Nous ne saurions trop recommander à tous nos lecteurs, jeunes et vieux, ce magistral article de M. Henry Laureys.

mer les abus les plus flagrants du capitalisme, tel que conçu au cours du dernier siècle, et à améliorer le sort de l'ouvrier. Par de prudentes législations sociales il faudra absorber le surplus de main-d'œuvre qui ne manquera pas d'encombrer le marché du travail, même lorsque la production et la consommation seront redevenues normales. Alors, mais alors seulement, tout rentrera dans l'ordre. La jeunesse trouvera à s'employer utilement, elle reprendra confiance dans l'avenir.

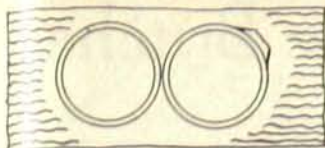
On aurait donc tort de se laisser trop "emballer" par les manifestations oratoires de la jeunesse qui, ici au Canada comme dans les pays d'Europe, attaque sans vergogne les pouvoirs existants (politique ou économique) leur endossant — bien à tort la plupart du temps — les responsabilités de la situation actuelle, rêvant de tout chambarder, mais sans offrir aucune solution constructive de nature à apporter remède aux maux actuels. La génération précédente n'est que partiellement responsable de la situation difficile dans laquelle nous vivons et qui, aux yeux des jeunes, paraît plus noire qu'elle ne l'est en réalité. La masse des gens est partout, malgré elle, entraînée à récriminer plutôt qu'à agir. Nous sommes tous victimes du régime politique instauré par le 19^e siècle. A quoi peut-il servir d'établir les responsabilités? Ne vaut-il pas mieux agir? La maison est en feu. Eteignons l'incendie et sauvons ce qu'il est encore possible de sauver. Nous procéderons ensuite, avec prudence, à rebâtir l'édifice nouveau. Combien d'humains sont résolus à faire cet effort et à consentir les sacrifices inévitables? Bien peu, si l'on en juge par l'état d'hésitation qui persiste. La solution est urgente cependant. Et il faut espérer que ceux qui détiennent le pouvoir dans tous les pays comprennent enfin qu'il est temps de prendre les mesures qui s'imposent afin de sortir le monde du chaos dans lequel il se débat depuis plusieurs années. Quant à la jeunesse, elle doit se rendre compte qu'elle porte en elle les éléments de salut et de régénération. Qu'elle admette surtout que la force latente qu'elle détient ne sera puissante et utile que si elle est bien dirigée.

Cette direction doit venir des aînés. Encadrés par eux, écoutant les avis et les conseils des gens expérimentés, les jeunes, bien groupés, formeront une armée solide, efficacement entraînée et commandée, capable d'effectuer de grandes choses. A défaut de cette direction, ils ne seront qu'une multitude, c'est-à-dire une foule encombrante et plus nuisible qu'utile.

Mais pour être en état d'accomplir de grandes tâches, la jeunesse doit se préparer à assumer les lourdes responsabilités qui l'attendent. Cette préparation est par l'étude et la formation du caractère qu'elle l'obtiendra. Au lieu de perdre un temps précieux en palabres inutiles, les jeunes d'aujourd'hui feraient mieux d'employer tous leurs loisirs à l'étude. Chacun dans sa sphère devrait songer à se perfectionner et surtout à se cultiver davantage. Il n'y a pas encore dans notre pays, comme en Europe, pléthore de gens instruits. A chaque niveau, primaire, secondaire et universitaire, les jeunes devraient chercher à compléter leur formation en suivant des cours, en fréquentant les bibliothèques, en lisant beaucoup. Ce sera pour eux la meilleure manière d'occuper leurs loisirs et de s'assurer un avenir sérieux. Car, dorénavant, seules les compétences pourront encore aspirer au succès. Les nullités et les demi-valeurs resteront forcément reléguées dans l'ombre. Les jeunes gens plus brillants, au contraire, constitueront rapidement une élite. Or, ces élites, formées surtout par l'enseignement supérieur, seront demain, à leur tour, les guides de la Nation. Notre époque exige que de tels guides soient d'abord des techniciens avertis. On leur demandera davantage cependant. En plus du savoir, ils devront posséder des âmes solidement trempées, être prompts à l'enthousiasme et prêts à tous les dévouements. Des hommes de ce calibre comprendront bien le grand rôle social et même politique qu'ils seront appelés à jouer parmi leurs concitoyens moins favorisés et qui n'ont pu pousser leurs études plus loin que l'enseignement primaire ou secondaire. Seule une haute culture générale leur permettra d'exercer cette influence bienfaisante.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que, dans notre civilisation moderne, la différenciation progressive des

(Suite à la page 14)



femina



Le travail des femmes

ETES-VOUS féministe ou aimez-vous que les choses en restent où elles sont ?

Je suis allée, l'autre soir, à une réunion de l'Alliance canadienne pour le vote des femmes, au Windsor. J'ai tout vu, tout écouté, tout entendu. Comme je ne comprends pas grand'chose à la politique et que je n'ai pas d'idées préconçues sur le problème féministe, je vais tout simplement vous dire, charmantes et fidèles lectrices, quelques impressions que la soirée m'a laissées.

Mademoiselle Saint-Jean, Madame Pierre Casgrain, Madame Dumont-Lavolette, Mrs. Langstaff, Miss Magdalene Sheridan sont des femmes qui ont des idées. Qu'on les approuve ou qu'on réserve son jugement, on ne peut qu'admirer le désintéressement, la foi, l'intelligence, la documentation, le sérieux de ces femmes de cœur et d'esprit. Vous pouvez m'en croire: elles savent ce dont elles parlent et la question n'a point pour elles de secrets.

Que penser de leur argument? Ceci d'abord, sans intention polémique: que la femme de la province de Québec est considérée par nos législateurs comme une mineure en tutelle, incapable de penser par elle-même, inapte à se conduire sans son maître et seigneur, trop sotte pour émettre un suffrage aussi intelligent que celui de son mari, trop étourdie pour pratiquer les professions pour lesquelles elle s'est qualifiée, le plus souvent, avec distinction.

En France... mais sans aller si loin: dans toutes les autres provinces canadiennes, il y a des femmes-avocats, voire juges. Pas ici. Et cependant, deux femmes ont récemment remporté les plus hautes distinctions des Facultés de droit de McGill et de Montréal, pendant qu'une autre décrochait un doctorat en philosophie extrêmement brillant. Le législateur québécois ne veut pas que la femme soit admise à la pratique du droit. Pourquoi? Impossible de le savoir, car nous ne croirons jamais que les platitudes que l'on a dites pour se dérober soient des raisons sérieuses. On ne veut pas parce qu'on ne veut pas, tout comme pour le vote.

Nos femmes tiennent-elles beaucoup au droit de suffrage? Pas partout, c'est certain. Leur éducation civique et politique n'a jamais été entreprise. Mais celles-là qui se sont mises au courant semblent déterminées à gagner leur point, qu'elles soient de la classe ouvrière ou de ce qu'on appelle la "haute société". Puisqu'elles votent à Ottawa, pourquoi ne votent-elles pas à Québec? Et sommes-nous vraiment si stupides que nous ne puissions donner un suffrage aussi sensé que celui de nos amis du sexe qui se prétend fort et éclairé? L'argument que l'on invoque contre nous ne tient guère debout: le droit de vote nous dégraderait, nous diminuerait. On a parlé de la "dignité de la jeune fille", des "devoirs de la mère chrétienne". Et le Pape alors, quand il bénit les associations féministes?

A entendre ces dames exposer l'autre soir, avec un grand luxe de détails, un point de vue qui m'a semblé le bon sens même, je me suis presque senti l'âme suffragette, si j'ose dire. J'ai eu l'avantage de connaître, à l'étranger surtout, des femmes admirables: avocats, ingénieurs, chefs d'usine, médecins, chimistes, professeurs. Je ne puis me résigner à croire que mes compatriotes leur soient inférieures quant aux aptitudes. Et je me demande s'il n'est pas dangereux et imprévoyant de refuser de reconnaître à nos sœurs, qui s'en sentent le goût et le talent, le droit d'accession à toutes les carrières intellectuelles. Ferions-nous tellement plus mal que les hommes?

Remier, dans son livre sur la *Promotion de la femme* dit que "la femme ne deviendra professionnellement l'égale de l'homme que si elle crée pour elle-même, comme l'homme l'a fait pour lui-même, des travaux, des ambitions, des procédés qui égalent ceux de l'homme, non point par la ressemblance, mais par l'utilité générale". Seulement, pour que cela soit, il ne faut pas lui boucher obstinément toutes les avenues! Je pense à Madame Curie, je pense à tant d'autres, je pense à cette admirable Ethel Ramsay MacDonald, épouse et collaboratrice de son mari, si ardente à proclamer les grandes vérités de réforme sociale, à les faire traduire en lois, à bâtir la gloire future et la situation de son mari.

Est-il préférable de faire de la femme contemporaine une inutile, une désœuvrée, une poupée de luxe? Ou vaut-il mieux la préparer à être pour son mari la collaboratrice indispensable sans laquelle l'homme ne fait rien de grand? Et si la femme reste célibataire, n'a-t-elle pas le droit de gagner sa vie dans les professions libérales? Et si elle est aussi intelligente que l'homme, aussi désintéressée, aussi instruite, aussi équilibrée, n'a-t-elle pas le droit de voter?

Voilà, Mesdames et Mesdemoiselles, ce qui m'est resté de la soirée de l'Alliance canadienne. Je ne prendrais pas le fusil pour monter sur les barricades du féminisme conquérant, mais il me semble, toutes choses bien pesées, que ces propos — bien pâles commentaires de ce que j'ai entendu l'autre soir — ne sont pas tout à fait dénués de sens, de vérité, d'utilité. Franchement la femme québécoise est encore en lisières. Pourquoi?

Heureusement que tous les hommes intelligents et renseignés sont convertis à un féminisme raisonnable.

Edith PLAMONDON

Les Enfants de France

C'est le nom d'une artistique et vivante revue mensuelle qui s'adresse aux enfants de France, mais que les enfants du Canada français liraient avec plaisir et profit. Nous en avons reçu, en janvier, le numéro de luxe de Noël, consacré entièrement au Canada. Présenté aux lecteurs français par notre ministre à Paris, M. Roy, ce numéro offre un excellent choix d'articles et de reproductions photographiques bien propres, les unes et les autres, à faire connaître notre pays en France où l'on n'a jamais autant parlé du Canada que depuis les fêtes de Cartier. A l'exemple de la *Revue des Questions Historiques*, dont il fut question ici même, le numéro de Noël des *Enfants de France* est le fruit d'une heureuse collaboration entre écrivains français et canadiens parmi lesquels nous relevons les noms de Henry Bordeaux, Constantin-Weyer, Firmin Roz, Simone Routier, Jean Désy, Robert de Roquebrune. On s'abonne aux *Enfants de France* en écrivant à 31, rue Guyot, Paris. Le prix de l'abonnement est de 50 francs.



Madame J. O'Connell (née Simone Elie) fille de M. et Madame Joseph Elie dont le mariage a été célébré le 26 janvier dans l'église de l'Ascension (Westmount). M. O'Connell est le fils de Madame Georges O'Connell, de Montréal.

(Photo Garcia)

Les Tziganes

SELON les archéologues les Tziganes sont d'origine indienne et leur nom est Zingari, ce qui veut dire en langue indienne parias de la caste inférieure, de la dernière des trois castes existant dans l'Inde. Les Parias de caste inférieure auraient quitté l'Inde lors de l'invasion de Tamerlan au XVe siècle se dirigeant vers l'Orient et de préférence vers la Perse et le Turkestan. Plus tard, poussés par les Ottomans, ils auraient passé en Europe allant s'établir les uns en Moldavie et en Valachie, les autres se répandant dans d'autres pays: Italie, France, Espagne, Suède, etc., où ils se sont maintenus jusqu'à aujourd'hui malgré les mesures d'expulsion très rigoureuses prises maintes fois contre eux par ces Etats. C'est des Tziganes, en effet, qu'on pourrait dire que si vous les chassez par la porte ils vous reviendront par la fenêtre. Ils se sont obstinés si bien à demeurer dans les dites contrées qui ne voulaient pas d'eux qu'à la fin ils ont eu gain de cause.

Il y a peu de temps encore, les Tziganes d'Europe ne paraissaient pas se soucier autrement de l'infériorité de leur état social, ils ne donnaient aucun signe d'être humiliés et de rêver à s'élever au rang d'une nation; c'est probablement parce qu'ils avaient conscience que leur passé n'était pas de ceux qu'ils auraient pu invoquer pour appuyer leur prétention. Mais, depuis peu d'années, depuis que la furie du nationalisme a tourné la tête à tout le monde, un changement s'est opéré en eux aussi, qui a provoqué petit à petit un mouvement nationaliste quasi-général, quasi-irrésistible. Et c'est ainsi qu'il y a à peine quelques mois une imposante assemblée tzigane s'est tenue dans une ville de Roumanie, où cet élément compte environ un million d'âmes, laquelle assemblée, après avoir entendu les orateurs, a décidé d'adresser un appel chaleureux aux Tziganes du monde entier les invitant à donner leur appui à l'œuvre entreprise en contribuant par tous les moyens à ce que ce peuple soit tiré de l'état d'infériorité où il se trouve depuis des siècles. En même temps l'appel suppliait tous les hommes d'origine tzigane d'avouer ouvertement leur origine.

L'assemblée s'est séparée avec l'espoir que le but poursuivi sera atteint tôt ou tard.

On évalue à environ 5 ou 6 millions le nombre total des Tziganes dans tous les continents. Mais ils ne portent pas partout le même nom. Ainsi en France on les appelle généralement Bohémiens, Tartares dans le nord, Gypsies, ou Egyptiens en Angleterre, Cairds en Ecosse, Arami c'est-à-dire voleurs, chez les Arabes, Pharaohnepon en Hongrie, Heldenon ou païens en Hollande, Gitanos, ou malicieux, en Espagne, Cigonos en Portugal, Fante, ou mendiants, en Norvège, Ziguences en Lithuanie, Luris en Perse, Gyphoi en Grèce, Tchenguénés en Turquie, Coptes ailleurs et Tziganes en Bulgarie. Cette diversité de noms présentera une certaine difficulté lorsqu'on voudra choisir le nom à donner à la nouvelle nation.

..

La Princesse Joséphine de Belgique devient Bénédictine en Suisse

S. A. R. la Princesse Joséphine de Belgique, princesse Charles de Hohenzollern-Sigmaringen a pris le voile des Bénédictines au couvent de Sainte-Lioba, à Gunthethal, aux environs de Fribourg-en-Brisgau, où résidait la Princesse depuis ces dernières années, donnant à tous l'exemple des plus hautes vertus chrétiennes.

Née à Bruxelles le 8 octobre 1872, la Princesse est la seconde fille de S. A. R. le Prince Philippe de Belgique, comte de Flandre, et de S. A. S. la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen; la sœur du Roi-Chevalier Albert 1er de Belgique et de S. A. R. la Duchesse de Vendôme.

Le 28 mai 1894, la Princesse Joséphine épousa son cousin, S. A. S. le prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, appartenant à la branche catholique de la Maison de Hohenzollern, divisée depuis le début du treizième siècle. De ce mariage, tout d'inclination, trois enfants naquirent: LL. AA. SS. la princesse Stéphanie, comtesse Joseph-Ernest Fugger de Glött; la princesse Marie-Antoinette, baronne Egon de Waldgries et Liebenach, et le prince Albert, marié à Mlle I. de Friedebourg.

Faut-il ajouter que la Princesse Joséphine fut une épouse et une mère accomplies. Son esprit cultivé, sa grande simplicité, sa bonté et sa charité inépuisable laissent un inoubliable souvenir à tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Avec une élévation d'âme rare, elle accepta les épreuves cruelles qui déchirèrent son cœur: la guerre, la mort du prince Charles son mari, en 1919, et, l'an dernier, celle de son frère bien-aimé le Roi Albert.

L'action charitable de Mme Bruchesi



Photo Albert Dumas

Madame Charles Bruchesi

La société montréalaise a perdu l'une de ses femmes les plus distinguées et la charité, l'un de ses anges, quand Madame Charles Bruchesi a terminé sa carrière ici-bas, voilà tout juste six semaines.

Les journaux ont dit d'elle le plus grand bien. Ils lui ont consacré des articles comme ils n'ont pas l'habitude d'en faire pour une simple mère de famille. Pourquoi?

Parce que l'irradiation de sa charité avait porté partout, et que cette femme excessivement modeste était connue de tous, sans jamais l'avoir cherché.

Fille du juge Mathias Desnoyers, Elmire Desnoyers était l'aînée d'une famille de quatorze enfants. Famille toute imprégnée de christianisme agissant et profond, où les enfants apprenaient à aimer les pauvres, à prendre en pitié les faibles et à créer un peu de joie autour d'eux-mêmes.

De sorte que la charité lui était comme naturelle, tellement elle répondait à un besoin de son cœur raisonné par son esprit. Les gens charitables sont toujours gais. C'était le cas de Madame Bruchesi: elle avait la vertu aimable et son sourire rehaussait son don.

Aux premiers jours de 1912, le cercle de couture de Madame Henry Hamilton se spécialisait dans les layettes et trousseaux de maternité. Ce fut le début de cette œuvre admirable qu'est devenue l'Assistance maternelle. Madame Bruchesi, qui était une intime collaboratrice de Madame Hamilton, participa activement à la fondation de l'Assistance et en devint, tout naturellement, la vice-présidente. Trois fois la semaine, la trousse de garde-malade à la main, elle visitait des mères indigentes, prodiguait des soins dévoués, laissait à l'accouchée un petit trousseau pour elle et son bébé.

Dans la charité comme en tout le reste, il y a enchaînement et filiation. De l'Assistance maternelle sortit l'Association des gardes-malades de Ville-Marie, dont Madame Bruchesi fut la fondatrice, et qui devait, dans l'esprit de sa fondatrice, être pour les Canadiens français ce que le *Victorian Order of Nurses* est pour les Anglais.

Madame Bruchesi inculqua aux gardes-malades, par la parole et l'exemple, ce magnifique esprit qui leur valut un temps la confiance et le respect de tout le monde. L'Association, par malheur, ne remplit pas les fins qu'on lui avait assignées. Mais il est question de la faire revivre conformément au programme que lui donna sa fondatrice.

Après l'Assistance Maternelle, œuvre première, et les gardes-malades, œuvre corollaire, une autre forme de l'action charitable ne pouvait manquer de solliciter l'attention de Madame Bruchesi. Il est, dans les classes populaires, une catégorie de gens qui doivent traverser des heures difficiles: les convalescentes. Après la sortie de l'hôpital, où aller? Très souvent le foyer est tellement peu propice à la guérison qu'il est préférable de n'y pas retourner immédiatement. Quelle œuvre va s'occuper des convalescentes, en particulier?

La Providence intervint. En cette année 1913, décidément féconde, Mademoiselle Lavallée, fondatrice de l'œuvre de Saint-Joseph des Convalescentes, rencontra Madame Bruchesi chez Madame Hamilton, la commune amie de toutes les femmes de charité. Mademoiselle Lavallée exposa son idée à Madame Bruchesi. L'accueil fut enthousiaste. Si enthousiaste que Madame Bruchesi offrit à Mademoiselle Lavallée, qui n'avait pas d'endroit où installer son œuvre naissante, tout un étage de sa maison de l'avenue Laval. Il n'y eut d'abord quatre malades. Puis le nombre augmenta. Pendant trois mois, pendant qu'on cherchait ailleurs, Madame Bruchesi hospitalisa les pauvres femmes, leur fournissant nourriture, vêtement, remèdes et tout le reste.

L'œuvre, après avoir pris naissance au foyer de Madame Bruchesi, connut quelques vicissitudes. Le nombre des malades augmentait sans cesse. "L'Hôpital" de l'avenue Laval était devenu aussi insuffisant que la petite clinique-dispensaire de l'Assistance maternelle, rue Christophe-Colomb. Mademoiselle Lavallée trouva... trois pièces, pour loger vingt-huit malades. Les deux œuvres marchaient de pair; Madame Bruchesi partageait son temps entre les deux. Un jour, il fallut procéder à une séparation rendue nécessaire par l'expansion des deux initiatives et par l'inconvénient que pouvait avoir pour certaines malades le fait d'être en convalescence dans une institution qui s'occupait de cas de maternité.

En six ans, les convalescentes déménagèrent huit fois! L'œuvre n'avait pas un sou et ne vivait que de quêtes. Le pire se traversa. En 1929, le gouvernement donna la personnalité civile à l'institution de Mademoiselle Lavallée, qui revêtit alors l'habit religieux. Aujourd'hui, les 96 convalescentes hospitalisées rue Berri sont sous les soins de 34 religieuses, filles spirituelles de Sœur Lavallée.

Madame Bruchesi ne se détacha jamais, malgré les épreuves et la maladie, de ses œuvres charitables. Celle que René Bazin appela un jour *Mater admirabilis* et dont Sœur Lavallée m'a dit qu'"elle voulait donner toujours et se donner à toutes", dut pourtant, un jour, cesser les manifestations extérieures de sa charité. Ce fut pour elle, selon qu'elle le disait, la plus cruelle de ses épreuves. Une implacable maladie la contraignit à l'inactivité.

Son nom vit et vivra. Elle a passé en faisant le bien. Femme admirable, mère exemplaire, chrétienne vaillante, elle s'en est allée au séjour des saints, là où la charité est parfaite.

Edith PLAMONDON



L'hôpital des Convalescentes, rue Berri. Bientôt, cette œuvre éminemment utile sera logée dans un bel immeuble neuf et plus approprié aux exigences de l'heure.

ART ET MUSIQUE

En guise d'amende honorable

C'ÉTAIT la fin du concert. D'un coin du poulailler, les acclamations tombaient drû. La véhémence impérieuse, quasi sauvage d'un groupe de fervents forçait à l'acquiescement poli l'orchestre et les loges où l'on subissait les rappels avec une patience à peine déguisée. Sous l'âpre discordance des applaudissements, l'artiste qui, ce soir-là, avait fait s'épanouir le silence en harmonie, s'inclinait, humble, comme s'il n'eût été pour rien dans le don magnifique que la foule avait reçu, comme s'il n'en avait pas été le dispensateur. Sa façon rapide de gagner les coulisses achevait d'éclairer la psychologie du personnage qui apparaissait alors tel qu'on l'avait pu pressentir. Depuis le moment de son entrée en scène, toute son allure l'avait révélé détaché de soi, si étranger aux préoccupations vaniteuses, à toute recherche de prestige personnel, qu'après un salut sans élégance il avait encore supprimé le préambule accoutumé des accords plaqués en sourdine. Conscient de la beauté qu'il venait servir, il s'était un instant recueilli, immobile, presque hiératique, puis il avait joué comme prient les sages et les philosophes, avec cette ardeur de pensée qui, loin d'exclure l'élan du cœur, lui confère, au contraire, la force de la connaissance et l'autorité d'un jugement. Son métier sans défaut ne conservait même plus le souvenir du labeur quotidien par quoi s'acquiert la perfection, et les voûtes sombres s'édifiaient, telles ces cathédrales dont l'élan semble plus un épanouissement spontané que l'éloquente résolution d'un problème d'équilibre. Bach, Beethoven, Chopin, avaient là une beauté transcendante, pure, essentielle, un caractère de permanence...

Tandis qu'on se bousculait poliment vers la sortie et que les commentaires donnaient le diapason de l'auditoire, j'imaginai, comme cela m'est souvent advenu, une foule qui s'écoulerait en silence, qui ne se dégagerait pas si vite du recueillement et je pensais qu'un artiste ne saurait rêver de plus émouvant témoignage. À côté de moi, une jeune femme allait, sans parler, bien qu'au milieu d'un groupe nombreux et animé. Elle était marquée comme d'un cachet de solitude et elle conservait le regard lointain, étrangement lumineux de ceux que hante le sortilège musical et que l'audition d'un beau concert repousse aux limites du réel. À une question directe, cependant, il lui fallut bien répondre. "J'ai passé une inoubliable soirée. C'est pour cela que je préfère ne rien dire. Voyez-vous, expliquait-elle, la vanité de ces discussions m'horripile à un point inexprimable! Tellement, que je n'ai pas même le goût de faire de l'ironie. Dieu sait pourtant qu'il y aurait de quoi! Le beau sujet de fable: "La grenouille qui se croit aussi grosse que le bœuf"... ou de caricature: Un tribunal formé de personnages minuscules, odieusement jolis, lorgnerait un géant qui aurait le masque de Beethoven. Ça pourrait s'intituler "Jugé par ses... pairs".

Je n'en entendis pas davantage. À y réfléchir ces appréciations caustiques n'étaient pas entièrement dépourvues de vérité! Contre elles, toutefois, je me rebiffais. Mais j'avais beau me répéter que le sens critique vaut mieux qu'une émotivité toujours en éveil, je ne sais quel démon démolissait à mesure mes plus habiles défenses et je ne pouvais libérer ma mémoire de cette caricature détestable dont le grotesque me forçait à rire. "Jugé par ses pairs"... La formule me poursuivait.

Il me fallait bien le reconnaître, la proportion est restreinte des spécialistes que compte un public. Ceux dont la science autoriserait les chicanes et qui pourraient, avec quelque autorité, remettre en question l'agencement d'un programme, la fidélité de l'interprète, son style, son mécanisme, ceux-là ne forment jamais qu'un petit noyau. D'autant, me disais-je, que le vrai critique, pour faire œuvre utile, doit réunir et composer des attributs divers. À des qualités intellectuelles il doit ajouter des qualités d'un autre ordre.

Qu'est-ce, en effet, que la critique qui ne s'attache qu'au mécanisme, qu'est-ce que la critique où ne s'allient à une sensibilité fine, avec la connaissance technique et l'esprit d'observation, le respect de l'art et le sens du mystère?

Sur ces derniers mots, mon attention se fixa. Il me parut qu'ils résumaient la psychologie d'un public idéal et même temps qu'ils soulignaient fortement les défauts les plus antipathiques de l'auditoire ordinaire. Car le public, hélas, est vaniteux! Il n'a pas la faculté d'admiration qui exalte, seuls, les humbles, ceux que ne guindent pas une mesquine prudence et la peur d'être dupe. Une admiration sincère, désintéressée, peut porter à faux; elle n'amoindrit personne. Venu au concert, trop souvent on aborde de plain-pied l'artiste qui détient pourtant un rare pouvoir. À moins que tout à l'opposé, on ne lui fasse grief de sa grandeur et qu'on ne lui pardonne pas la noble intransigeance, l'absolutisme qui lui interdit de consentir si peu que ce soit au médiocre. Dans l'un ou l'autre cas, on se reconnaît de toutes façons le droit d'évaluer!... Mais, ne croyant pas au miracle, on n'en est pas gratifié. Il faut oser croire au mystère, oser croire que la Beauté agit par sa seule présence. Quand la critique — je dis critique et non publicité — a jugé d'un artiste qu'il est très grand, il faut oser croire qu'il nous apporte quelque chose. Au lieu de dresser sa vanité comme une épaisse muraille, pourquoi n'en pas faire un pont sur lequel s'avancer? Ne pourrait-on parfois remplacer le verdict national, "c'est ennuyant", (sic) par une appréciation plus vraie et bien plus intelligente sous son air de modestie? Ne saurait-on admettre sans orgueil: "Moi, je ne connais pas cela... alors j'avoue, Bach m'est inaccessible". Il s'agirait évidemment d'être sincère, de déplorer l'insuffisance de sa culture et non pas, comme il arrive souvent, de donner à cet aveu le ton même du mépris!

Du moins, ainsi, s'enrichirait-on d'une belle nostalgie. "Regrets vains, bons seulement à compliquer l'existence"... Ce n'est pas sûr.

Dans le calme et la limpidité du soir d'hiver, j'évoquais la salle qui avait résonné tout à l'heure d'admirables harmonies. Tant de beauté avait vécu là, si près de nous, disponible. On en avait pris sa part aussi large que le permettent les limites du cœur et de l'esprit. Mais déjà, la vie fugace du souvenir commençait à décroître, la joie prenait petit à petit la figure du regret. Là-bas, de la beauté restait, inemployée, abandonnée. Et j'ai compris la tristesse étrangement prenante des salles de concert désertes où l'on balaye, au matin, une poussière irisée.

A. D.

Les Revues et les Livres

Camille Mauclair publie chez Grasset un voyage en Grèce qui apporte à l'étude de l'histoire de l'art un aimable et poétique complément. "Il écrit, dit Albert Thibaudet, des pages très fraîches et très évocatrices sur les paysages. Il vit et vibre devant les œuvres d'art non seulement avec sensibilité, mais avec intelligence. Son voyage a été rapide et il n'a pas toujours le temps de faire bénéficier le lecteur de sa vaste culture artistique et des rapprochements fréquents que lui inspire la sculpture grecque avec les maîtres qu'il a connus et aimés. Cependant tout ce qu'il en dit rapidement est très suggestif". De ces maîtres, Rodin est celui dont il est le plus souvent parlé. Mauclair se réclame d'une amitié de vingt-cinq années "qui fut, dit-il, un des honneurs de sa vie".

L'ouvrage, d'une lecture agréable, est écrit avec l'abondance et le sens poétique qu'on trouve dans tous les livres de Mauclair.

..

On sait que Georges Duhamel est un mélomane averti. La musique l'habite, littéralement et il n'est aucun de ses ouvrages où il ne lui ait fait de place. Il est de plus un musicologue savant. Aussi lira-t-on avec intérêt la conclusion d'un article récemment paru, qu'il a intitulé "En écoutant les violons", et qui lui fut inspiré par l'interprétation médiocre d'une "Symphonie" de Beethoven.

"Ce qui gâte notre fête, c'est que ce n'est pas une fête. C'est une séance administrative tenue par des fonctionnaires fatigués. Ils remplissent leur devoir qui est de donner du plaisir; ils ne sont pas, aux termes du contrat,

Clotilde Sakharoff



Grâce à l'initiative de Monsieur Louis Burdon, Montréal a pu accueillir, pour leur première américaine, les danseurs Clotilde et Alexandre Sakharoff. Il est trop tard pour revenir sur cet événement que les critiques ont déjà commenté. "Pour se faire une idée de l'art des Sakharoff, écrivait Marcel Valois, que l'on imagine un Kreutzberg moins cruel et plus sain, une Ruth Saint-Denis dégagée de la fumée des parfums lourds de l'Orient. Ce sont des danseurs qui placent avant tout l'intelligence et dont la principale recherche est l'interprétation juste". "Sculpture mouvante" disait-il encore, très justement. L'art des Sakharoff à cause de son inspiration complète — il anime la beauté plastique de tout le dynamisme musical — atteint vraiment à l'universalité du signe, partout intelligible. Emile Vuillermoz, l'éminent critique, vient de leur consacrer un ouvrage qui raconte leurs débuts. L'édition est fort belle; la lecture attachante prolonge heureusement la présence trop brève de ceux qu'il faut espérer revoir.

obligés d'en éprouver eux-mêmes, d'abord parce que c'est fatigant d'éprouver du plaisir, ensuite parce qu'on ne peut sans danger en éprouver trop souvent.

"J'ai parfois guerroyé contre l'abus inhumain de la musique mécanique. Je m'en voudrais d'avoir à critiquer un jour la bonne musique "à la main", la sainte, la pure musique. Mais qu'elle reste sainte et pure! La musique m'a toujours fait songer à la prière. Mieux vaut pour une âme noble, ne pas prier chaque jour si l'on doit prier mal et sans élévation véritable. Il ne faut pas que Dieu devienne jamais un de ces vieux amis à qui l'on n'a plus rien à dire et devant qui l'on s'endort en ruminant les gazettes".

L'Europe possède 190 millions de livres

On vient, nous apprend *Comœdia*, de calculer que l'ensemble des bibliothèques publiques de l'Europe totalise environ 191 millions de volumes. L'Allemagne se classe en tête avec 160 bibliothèques et 30 millions de livres; la France vient ensuite avec 111 bibliothèques et 19,800,000 livres; enfin vient l'Angleterre, qui a une centaine de bibliothèques et 17 millions de volumes.

Mais combien de volumes parmi tous ceux-là comptent-ils réellement?



TOUR du MONDE



L'Actualité

EN ABYSSINIE

DEPUIS que les grandes puissances européennes se sont partagé le continent africain, deux pays seulement y ont conservé leur indépendance: l'Abyssinie et la minuscule république du Libéria, cette dernière subissant de fait le contrôle financier des Etats-Unis. Il y a bien l'Egypte, monarchie constitutionnelle et parlementaire, considérée comme un Etat autonome depuis que la Grande-Bretagne renonça, vers 1927, à y exercer son protectorat. Mais le traité alors conclu entre Londres et Le Caire n'ayant pas été ratifié, l'Egypte n'est pas entièrement soustraite, loin de là, à l'ingérence anglaise.



Mussolini en action...

Reste l'Abyssinie, entourée de possessions européennes, au nord-est de l'Afrique. Cette contrée, formée d'un vaste plateau que divisent de profonds cours d'eau, appelée Ethiopie par les indigènes, renferme quelque dix millions d'habitants, dont environ quatre millions d'Abyssins proprement dits, chrétiens pour la plupart, sinon catholiques. Les six autres millions comprennent principalement des païens et des mahométans. L'empereur d'Abyssinie, le Négus, prétend descendre du roi Salomon.

Vers 1880, les Italiens entreprirent de se tailler un empire colonial en Afrique. Ils arrivaient un peu tard. La France ayant, à cette époque, établi son protectorat sur la Tunisie — ce qui ne contribua pas peu à rapprocher l'Italie de l'Allemagne — et l'Angleterre ayant complété l'occupation de l'Egypte par celle du Soudan, les ambitions italiennes se portaient sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque, provinces de la Lybie, alors sous la suzeraineté nominale de la Turquie. Il leur fallut attendre quelque vingt ans avant de voir leurs rêves devenir une réalité, à la suite d'une guerre qui précéda immédiatement la première guerre balkanique.

Entre temps, sur les conseils et avec l'appui des Anglais, les Italiens s'étaient installés en Erythrée sur les bords de la Mer Rouge, au nord de l'Abyssinie. Et ce fut le point de départ d'une politique coloniale qui se proposa la conquête de l'Abyssinie. Le Négus était alors le célèbre Ménélik qui s'opposa courageusement aux menées de Crispi et dont les habiles cavaliers firent essuyer aux Italiens une sanglante défaite le 1er mars 1896. Pour un temps, l'Italie devait se contenter de l'Erythrée, puis de la Somalie et finalement de la Lybie.

Au lendemain de la guerre, l'Italie n'hésita pas à accuser ses alliés de trahir l'esprit du traité de Londres. La France et l'Angleterre s'appropriant les anciennes colonies allemandes, l'Italie espérait des compensations. Elle n'obtint que de modestes rectifications de frontières à l'avantage de la Lybie. Elle s'est alors remise à penser à l'Abyssinie qui se modernise lentement et qu'on accuse d'avoir une politique impérialiste.

Erythrée et Abyssinie, on le sait, sont voisines. Qu'un conflit éclate aux frontières, et ce peut être l'incident révé, attendu par les Italiens pour intervenir en Abyssinie, s'y faire donner des concessions en attendant d'établir leur protectorat sur un pays riche dont s'enorgueilliraient à juste titre l'empire colonial de Rome. Or, précisément, le 5 décembre dernier, Abyssins et Italiens se sont heurtés aux frontières. L'Abyssinie s'est aussitôt adressée à la Société des Nations, dont elle fait partie, pour soumettre le différend à la médiation de Genève. Les choses en restèrent là. A la fin de janvier et au début de février, Abyssins et Italiens étaient de nouveaux aux prises. Environ 200 soldats indigènes italiens étaient tués. Fureur à Rome qui exige de l'Abyssinie qu'elle offre des

Pour la paix de l'Europe

AU lendemain du plébiscite de la Sarre, des négociations ont eu lieu à Londres entre ministres anglais et français. M. Flandin, accompagné de M. Pierre Laval, qui fit récemment un voyage retentissant à Rome, s'est rendu dans la capitale de l'Empire.

Les conversations ont porté sur les moyens à prendre pour assurer la sécurité entre les peuples, sécurité qui seule pourra permettre le désarmement au moins progressif des grandes puissances.

Nos lecteurs savent qu'à Versailles les vainqueurs imposèrent à l'Allemagne un désarmement que celle-ci a toujours considéré comme arbitraire et injuste. Il est vrai que le désarmement n'est pas complet. L'Allemagne dut bien livrer sa flotte de guerre aux Anglais. De fait, les marins allemands coulèrent leurs navires plutôt que de les rendre. Quant à l'armée de terre, les alliés autorisèrent l'Allemagne à avoir une armée de métier de 100,000 recrutés pour un service militaire de 15 ans: la *Reichswehr*. Et cela, malgré l'avis de Foch qui aurait préféré le service militaire obligatoire pendant un ou deux ans. Mais Lloyd George fit triompher son point de vue.

Outre ces 100,000 hommes bien équipés et, pour la plupart, officiers ou sous-officiers de l'ancienne armée impériale, l'Allemagne eut le droit de constituer une police

rait mettre sur pieds, en moins de 48 heures, tout près de cinq millions d'hommes.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne n'est pas satisfaite. Elle s'est retirée de la Commission préparatoire à la Conférence du Désarmement et de la Société des Nations. Elle refuse obstinément de rentrer dans l'une et l'autre à moins qu'on ne lui reconnaisse l'égalité des droits en matière d'armements.

A Londres, les ministres français et anglais se sont mis d'accord sur les points suivants. Si l'Allemagne veut rentrer dans la Société des Nations et adhérer au pacte oriental qui serait, pour l'est de l'Europe, le pendant des accords de Locarno, à l'ouest, on modifierait, à l'avantage de l'Allemagne, la partie 5 du traité de Versailles qui limite, actuellement, les armements et les effectifs de cette puissance. L'autre point sur lesquels les ministres sont tombés d'accord a pour objet la conclusion d'un pacte régional aérien pour empêcher les agressions soudaines par la voie des airs.

Aux dernières nouvelles, Hitler aurait répondu à Londres et à Paris en posant cinq conditions. L'Allemagne n'accepterait les propositions franco-britanniques qu'en échange de l'égalité des armements; elle n'accepterait un pacte aérien que si les autres puissances tiennent compte de ses relations avec la Russie et promettent de se consulter avant de prendre une décision. L'Allemagne s'engagerait à ne pas intervenir en Autriche à condition que l'Autriche décide elle-même par un plébiscite si elle veut ou non garder son indépendance. Enfin, un pacte oriental ne devrait contenir aucune promesse d'assistance mutuelle, les questions de désarmement et d'un pacte aérien devraient être étudiées simultanément.

Comme on le voit, la politique de l'Allemagne hitlérienne ne diffère pas de la politique de l'Allemagne de Weimar. Il n'est pas une concession, accordée par crainte ou par faiblesse, qui n'ait coûté cher aux vainqueurs de l'Allemagne. Et celle-ci, soyons-en assuré, ne collaborera à la paix européenne que si les autres y mettent le prix.

J.-B.

Dernières paroles d'un héros

Récemment, mourait à Paris le colonel Ferrandi, conseiller municipal et vétéran des campagnes coloniales.

On rapporte que, se sentant sur le point de mourir, cet homme, qui fut aussi un chrétien, dit à sa femme: "C'est la fin, je le sens. Je n'ai aimé que la France et toi. Tiens-moi; je veux mourir debout".

Et c'est debout que, dans un dernier rôle, il expira presque aussitôt.

Le mot sublime du colonel Ferrandi rappelle cet autre mot d'un César romain: "Un empereur doit mourir debout".

L'or dans le monde

D'après les plus récentes statistiques, voici quelles étaient, en janvier 1934, les réserves d'or des Banques Centrales dans les principaux pays du monde.

Belgique	\$ 382,000,000
Canada	107,000,000
Espagne	436,000,000
Etats-Unis	4,033,000,000
France	3,021,000,000
Grande-Bretagne	929,000,000
Italie	373,000,000
Japon	212,000,000
Hollande	370,000,000
Russie	416,000,000
Suisse	386,000,000

La Bible de Luther

Il y a eu 400 ans, récemment, que Martin Luther traduisit la Bible en allemand. Le *Daily Express*, qui consacrait un long article au réformateur germanique, sait que les titres des livres qui ont été écrits sur Luther remplissent un volume et demi dans le catalogue général du British Museum.

Luther, ajoute-t-il, était un homme "grossier", et beaucoup plus que Bernard Shaw lui-même!

J. B.



Un homme en habit: Adolf Hitler

militaire qui finit par s'élever à 150,000 hommes: la *Schupo*. Si l'on ajoute à cela les troupes de choc des Hitlériens et de nombreuses sociétés patriotiques dont le premier objet est l'exercice militaire, il n'est pas exagéré de dire que l'Allemagne, advenant un conflit, pour-

excuses formelles, salue le drapeau italien, verse des indemnités, accepte la formation d'une Commission mixte pour déterminer la frontière entre l'Abyssinie et la Somalie, garantisse le respect des frontières à l'avenir. L'Abyssinie ne s'en est pas laissée imposer. Elle a fait de nouveau appel à Genève. Mais, comme il semble que Paris et Londres penchent du côté de Rome, le gouvernement abyssin, à la dernière heure, préfère en arriver à un compromis qui satisfait l'honneur des deux parties. D'autant plus que la France a dû, récemment, adresser des réclamations à l'Abyssinie à la suite d'incidents graves sur les frontières de cet empire et de la Somalie française d'où part l'unique chemin de fer à destination de la capitale, Addis Abeba.

Soyons certains, quoi qu'il arrive, que l'Italie ne renonce pas à étendre son influence dans cette partie de l'Afrique. Ce ne sont pas les récentes conversations franco-italiennes qui la détourneront de cet objectif.



LA SCÈNE ET L'ÉCRAN



L'Actualité

Le plus grand four

C'EST le désastre complet. Le théâtre Stella est fermé... pour le reste de la saison. Dans certains milieux on est d'avis que cette bonbonnière sera sous peu transformée en cinéma. Si tel est le cas le théâtre français à Montréal aura reçu son coup de mort.

L'expérience l'a prouvé maintes fois; chaque fois qu'un théâtre cède le pas au cinéma... il n'y a plus à y songer: la salle est irrémédiablement perdue pour la scène! Or, s'il est vrai que les frais d'une salle comme le Stella étaient trop élevés que dire de ceux de l'Impérial ou du His Majesty's, les deux seules encore disponibles?

La faillite de l'entreprise de Mlle Giroux a eu plusieurs causes. La chronique s'est amusée à épiloguer, commenter, lancer des rumeurs les unes plus invraisemblables que les autres. Mlle Antoinette Giroux par la voix des journaux a plaidé sa cause; les critiques de théâtre ont défendu leur point de vue.

Et puis grand silence.

La vérité, quelle est-elle?

Bien peu de gens s'en doutent.

Tout le drame a pour base l'éternelle question des salaires. Devant ses maigres recettes, la direction se vit un jour dans l'obligation d'exiger des sacrifices de tous les interprètes.

Avec les réticences d'usage tous les interprètes acceptèrent la diminution proposée. Puis au début de la deuxième semaine de *La Rafale* M. Gil Roland se ravisa. "Il ne jouerait *La Rafale* qu'à plein tarif!" Pourtant il avait accepté la diminution comme les autres. Protestations, discussions, rien n'y fit.

Voyant cela, Mlle Antoinette Giroux et le gérant de la salle firent remarquer qu'ils consentaient à payer la vedette plein tarif, mais qu'auparavant ils passeraient tous deux à la caisse réclamer un arrérage de salaire. Mlle A. Giroux était parfaitement dans son droit. Avant le salaire à plein tarif pour un seul... au moins les arrérages à la vedette et au gérant, n'est-ce pas.

Ce fut la bombe! Quelques jours plus tard, les artistes étrangers s'en retournaient en France grâce à la générosité d'un commanditaire et de sincères amis de la cause. Comme nous aurons à Paris une mauvaise presse et que Mlle Giroux ne sera pas là pour se défendre nous avons tenu à révéler ce petit détail savoureux. A chacun ses torts.

Maintenant, c'est le marasme complet. Tout a croulé; il est peu probable que le théâtre français se relève jamais de ce coup au cœur.

La plupart de nos artistes se dirigent vers la radio qui s'adresse à un plus grand public toujours libre d'écouter l'émission qui lui plaît. Des institutions puissantes sont heureuses d'encourager les interprètes et surtout les paient généreusement. Pourquoi alors ceux-ci se morfondraient-ils pour la gloire?

Logiques avec eux-mêmes, après avoir tenté un effort suprême, ils délaissent le public qui n'a pas toujours fait sa part, loin de là! La critique a aussi ses torts. Mlle A. Giroux a été franche en l'accusant d'une partie de son insuccès.

A chacun son opinion, c'est entendu, mais lorsque le théâtre se meurt il me semble que la sévérité n'est pas de mise.

Feuilletez les programmes du début de la saison. Vous y verrez des œuvres sérieuses qui furent jouées avec sincérité. Comparez par ailleurs les écrits de la critique; très peu furent élogieux. Et, c'est ainsi que le public, balloté entre son enthousiasme et la froideur de la critique, a perdu le goût du théâtre et s'en est allé faire la fortune du cinéma parlant français ou anglais.

D'autres troupes viendront l'an prochain. Le succès sera maigre et dans cinq ans le théâtre français ne sera plus possible à Montréal.

Pessimiste, me direz-vous. Comment ne le serait-on pas! Si vous croyez que les artistes vont se casser le cou pour le simple plaisir de s'offrir en spectacle à des auditeurs narquois... vous n'y êtes pas!

La farce a assez duré. C'est magnifique de défendre l'Art du Théâtre mais lorsqu'on y crève la faim... cela n'est plus rigolo du tout. Je ne blâme pas les artistes de dire adieu au Stella et de chercher à se débrouiller autre-

Une grande artiste



La délicieuse Yvonne Printemps dans "La Dame aux Camélias", remarquable production française présentement donnée à Montréal.

ment. Des loustics gueulards continueront à dire que Montréal est la seconde ville française du monde, mais qui les croira? Une métropole qui ne peut faire vivre trente artistes français et canadiens durant quatre semaines n'a pas le droit de se glorifier d'un qualificatif aussi pompeux. Disons à l'étranger que nous avons les plus beaux "chars" de l'Amérique, parfait; mais n'allons pas lui raconter que nous aimons le théâtre. Nous sommes déjà assez ridicules!

Durant quelques semaines encore artistes et critiques se renverront la balle, les uns accusant les autres. Puis tout rentrera dans le calme. Le Stella demeurera fermé jusqu'au jour où le rideau de la scène sera remplacé par un écran.

Ce jour-là, le cinéma comptera sans doute une victoire, mais le théâtre français devra avouer en toute franchise que son arrêt de mort est signé.

Ne perdons pas de temps à nommer les responsables: constatons seulement qu'il ne se trouve pas à Montréal assez de gens intelligents pour goûter une pièce française et pour payer à ceux qui l'interprètent assez d'argent pour vivre et se meubler une garde-robe. Décidément, tous les jours nous progressons... mais à rebours. Pour finir nous nous plaçons à reconnaître les efforts de Mlle Antoinette Giroux. Nous lui sommes reconnaissants et nous lui disons qu'elle peut passer la tête bien haute devant les ignorants et les autres.

FANTASIO

Le Folklore Indien

Madame Roy-Vilandrè s'est spécialisée dans les chansons de guerre et le folklore indien. Telle chanson qu'elle sait rendre avec un art consommé, mérite tous les éloges. Les spectateurs du premier gala indien, donné l'automne dernier, peuvent en rendre témoignage.

Aussi bien, Mme Roy-Vilandrè et ses collaborateurs ont-ils été bien inspirés en offrant de nouveau au public de Montréal l'intéressant, mais peut-être un peu long programme qu'ils donnaient à l'Impérial au bénéfice d'une œuvre méritoire entre toutes: la Société Catholique de Protection et de Renseignements. Ceux qui ont assisté aux deux spectacles ne le regretteront pas en tout cas. Il est des scènes qu'on ne se lasse pas de voir, et le programme du 27 février renfermait assez de numéros inédits pour revêtir un attrayant aspect de nouveauté.

Sur Maria Chapdelaine

A L'OCCASION de l'apparition de *Maria Chapdelaine* au cinéma, *L'Intransigeant* a demandé à Bernard Grasset qui révéla au public la grande œuvre de Louis Hémon quelques "confidences".

Ce fut Daniel Halevy, que Grasset avait placé à la direction des *Cahiers Verts*, qui proposa au jeune éditeur le roman paru en feuilleton dans le *Temps*.

Lecture. Enthousiasme. "C'est simplement du Virgile. Nous allons connaître là un des plus grands succès contemporains". Ce pauvre Halevy eut pour réponse un sourire. C'était d'ailleurs la réponse que l'on faisait à ses élans. Grasset consentit quand même à un tirage de cinq mille exemplaires pour les *Cahiers* prétendant qu'il ne fallait pas trop risquer pour un auteur inconnu.

On sait quel fut le succès.

Maria Chapdelaine apparut, dès la révélation qui en fut faite, comme capable à la fois de retenir tout le public de Virgile et tout celui d'Henry Bordeaux — qui repré- sentent à peu près tous ceux qui lisent — Ainsi ces deux publics en tout pareil furent gagnés d'emblée à l'œuvre de Louis Hémon.

Grasset a préservé du théâtre l'œuvre de Louis Hémon. Il s'en est toujours âprement défendu, estimant que *Maria Chapdelaine* vaut surtout par ses silences et qu'au reste il eût toujours manqué à l'héroïne, sur une scène de notre temps la réplique de notre pays, qui, dans l'œuvre de Louis Hémon, a l'importance du chœur antique. Et ne pensez-vous pas que la gloire de ce pionnier désabusé, tendre et amer que fut Hémon, tient même en ceci qu'en conférant l'existence à la plus humaine des héroïnes, son génie parvint sans effort à faire de *Maria Chapdelaine* le symbole de notre pays? L'on ne s'imagi- ne pas qu'elle eût pu prendre une autre forme que celle qu'elle devait à son créateur. Je me plais à entendre dans le mot "forme" le sens de vie conférée, de personne nouvelle, brusquement surgie.

Dieu veuille que *Maria Chapdelaine* n'ait pas une seconde fois à souffrir de l'écart d'un amoureux!

Edith PLAMONDON

**

Films Allemands

On nous annonce, comme devant paraître prochainement sur les principaux écrans de notre ville, les versions françaises des productions suivantes de la UFA: "Barcarolle", qui fait revivre le cadre prestigieux et romantique de Venise, avec Edwige Fenech, Pierre Richard, Wilhm, Gina Manès, Marthe Mellot, etc.; "Le baron tzigane", tiré de la fameuse opérette de Johann Strauss, dont les dialogues sont l'œuvre d'André Mauprey.

On a également commencé à tourner, dans les studios de la UFA "La petite oie blanche", "Amphitryon" et "La veuve célibataire".

**

Films Français

Voici les titres de quelques productions de la cinématographie française que nous aurons, espérons-le, l'occasion de voir prochainement, à Montréal:

L'AVENTURIER, d'après la pièce d'Alfred Capus, mise en scène de Marcel Lherbier.

Interprètes: Victor Francen, Henri Rollan, Abel Tarride, Blanche Montel, G. Casadesus, Kissa Kouprine.

ANTONIA, ROMANCE HONGROISE, d'après le roman de Melchior Lengyel, mise en scène de Max Neufeld.

Interprètes: Marcelle Chantal, Fernand Gravey, Josette Day, Alice Tissot, Robert Arnoux, Jean Worms. *SI J'ETAIS LE PATRON*, mis en scène par Pottier et André Cerf.

Interprètes: Fernand Gravey, Max Dearly, Larquey, Mireille Ballin.

ZOUZOU, réalisé par Marc Allegret.

Interprètes: Joséphine Baker, Jean Gabin, Larquey. *J'AI UNE IDÉE*, d'après le scénario d'Evans et Valentine, mise en scène de Roger Richebé.

Interprètes: Raimu, Félix Oudart, Morton, Henry Poupon, Simone Deguyse, Charlotte Clasis.



Dans le Monde des Lettres



Le Travailleur

Il y a longtemps que nous nous proposons de saluer ici le vaillant hebdomadaire franco-américain que dirige avec énergie et compétence M. Wilfrid Beaulieu. Publié à Worcester, depuis nombre d'années, *Le Travailleur* continue de rendre d'éminents services à la cause française et catholique. Il poursuit inlassablement et courageusement la difficile mais noble mission que lui avait assignée son fondateur, Ferdinand Gagnon. Et si, pendant un quart de siècle, jusqu'au jour où *L'Opinion Publique* le remplaça, la tradition fut plus ou moins interrompue, nous pouvons affirmer, sans craindre un démenti, que cette même tradition a été reprise par un homme dont Ferdinand Gagnon serait fier: Wilfrid Beaulieu.

Worcester compte environ 25,000 Franco-américains. Le prêtre à l'église, le maître ou la religieuse à l'école y cherchent, par tous les moyens possibles, à assurer la survivance de la foi et de la langue intimement liées. Nous savons à quels obstacles ils se heurtent. Périodiquement nous arrive l'écho de ces luttes surnoises menées contre tout ce qu'il y a de français, non seulement à Worcester, mais dans la Nouvelle-Angleterre entière. Et ces luttes, dans un milieu si propice d'avance à l'assimilation pure et simple, expliquent bien des défections, bien des lâchetés, bien des trahisons. Il faut réagir sans cesse, rester sur la brèche sans repos, se battre contre un ennemi plus puissant, plus riche, plus rusé, se battre aussi — et c'est ce qu'il y a de plus triste — contre les siens.

M. Beaulieu a mis au service de cette cause catholique et française son cœur, ses forces physiques, son beau talent d'écrivain, une ardeur combattive de bon aloi, un admirable désintéressement. Il a compris que le journal est une arme précieuse, indispensable. Si, du moins, tous les Franco-américains le comprenaient ainsi. Souhaitons, en tout cas, que notre courageux confrère poursuive son œuvre. Une cause n'est jamais perdue lorsqu'elle inspire de pareils dévouements.

J. B.

Le Père LeJeune

Dans la nuit du 3 au 4 février mourait, à Ottawa, un saint religieux qui fut en même temps un historien consciencieux et un travailleur acharné. Le Père LeJeune, oblat, était né dans le Finistère, voici plus de soixante-dix ans. Ordonné prêtre en 1883, il gagnait Paris quatre ans plus tard pour y compléter ses études de littérature. Professeur de théologie en Hollande, il quittait ce dernier pays, en 1896, pour venir au Canada qui fut, jusqu'à sa mort, sa seconde patrie.

Missionnaire, professeur, historien, il aimait notre pays dont il entreprit de raconter les fastes. Nous lui devons quatre volumes de tableaux synoptiques de l'Histoire du Canada, une biographie de LeMoyne d'Iberville dont les derniers chapitres ont paru, quelques semaines avant sa mort, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, et, surtout, ce remarquable *Dictionnaire Général du Canada* qui reste, en dépit de certaines négligences et faiblesses bien pardonnables, une œuvre monumentale et éminemment pratique. Nous en avons parlé ici même, lors de sa publication en 1931, et nous n'avons rien à retirer du jugement que nous nous permettons de porter alors sur cette œuvre d'envergure qui suffira, à elle seule, à garder parmi nous le souvenir du Père LeJeune.

La mort de chercheur, de cet ouvrier consciencieux, de ce laborieux, qui honora la communauté des Oblats et servit nos lettres avec tant de patience et de désintéressement, crée un vide qu'il ne sera pas facile de combler. Tous les Canadiens doivent déposer sur sa tombe l'hommage de leur reconnaissance émue et de leurs regrets.

J. B.

Notre enquête

Votre premier livre?

Réponse du chanoine Emile Chartier



Le chanoine
Emile Chartier

Le centenaire du séminaire ou collège classique de Saint-Hyacinthe, où j'enseignais alors, allait être célébré avec éclat. Mgr Choquette, le supérieur, devait publier à ce propos son *Histoire* de la maison en deux volumes. Au cours d'un entretien en récréation, il insinua que l'occasion était bonne, pour ceux qui avaient des livres sur le métier, de les confier à l'imprimeur. Je groupai un certain nombre d'études disséminées dans des journaux, comme *La Vérité*, et des revues, comme *le Parler français*, la *Revue littéraire d'Ottawa*, le *Collégien*, la *Revue canadienne*, et je soumis le paquet à l'appréciation de mon chef. L'avis ayant été favorable, je m'abouchai avec l'imprimerie des Clercs de Saint-Viateur à Montréal et l'ouvrage sortit des presses en mai, je crois. Le titre avait été inspiré par Brunetière, dont l'érudition si sûre et la vigueur de pensée me fascinaient depuis longtemps.

Un critique affable accueillit le nouveau-né. M. Edouard Montpetit, selon son habitude, fut bienveillant, "ondoyant et divers". Mgr (alors l'abbé) Camille Roy

signala la justesse de la langue, la correction et la clarté de l'expression, surtout ce qu'il appelait le don de l'analyse exacte et pénétrante. Mais — était-ce la faute de la méthode? était-ce plutôt celle de la façon dont on l'appliquait? — il trouva fatigant à la longue le ressassement de la pensée des auteurs appréciés.

C'est qu'en effet l'ouvrage, consacré à l'exploration de deux domaines littéraires, le français et le canadien, contenait trois sortes d'études. Les unes, portant sur la linguistique, insistaient sur l'indigence de notre vocabulaire, l'incorrection de notre syntaxe, l'exagération de notre langage imagé. D'autres étaient des observations ou récits de voyages, auxquels des amis avaient reconnu un certain agrément. Mais la majeure partie se rattachait à la critique du *métier*, au relevé des procédés qu'employaient, pour exprimer leur pensée, les écrivains mentionnés. J'étais alors sous le coup de l'insistance que mettaient les livres d'Albalat à prêcher la critique de style plutôt que la critique d'idées.

Ce genre obligeait à des retours incessants sur les moyens mis en œuvre. Ce sont ces retours, ces observations minutieuses et techniques, qui avaient déplu, semble-t-il, à l'abbé Roy. L'étude réservée à Barrès en particulier paraissait ne pas lui revenir.

J'attribue à la franchise de cet ami de cœur le fait que je délaissai, depuis lors, non seulement la critique du *métier*, mais presque la critique littéraire, elle-même. Je me retournai du côté de l'histoire, histoire littéraire et histoire générale, du côté ensuite des problèmes d'éducation. Des articles nombreux sur la théorie de l'enseignement et sur sa pratique, des études de pédagogie, appliquées surtout à l'enseignement secondaire, m'ont permis de rendre peut-être quelque service aux professeurs de nos collèges.

En feuilletant les livres (suite de la page 12)

hommes les plus remarquables de notre époque.

Puis, la guerre s'achève par la victoire. L'ancien soldat, démobilisé reprend la plume dans le journal qu'il a fondé. Le 23 mars 1919, il prononce un vibrant discours à Milan. Il plaide la cause des combattants qui veulent "recommencer à travailler, pour revivre". Il jette les bases de la doctrine fasciste. Il s'attaque au parlementarisme, il engage la bataille qui conduira à la marche sur Rome et fera de lui le maître d'une Italie nouvelle.

Peu d'ouvrages sont aussi précieux et révélateurs. Il n'en est pas, en raison de la personnalité de l'auteur et des actes qu'il a posés, qui permettent de suivre mieux la genèse d'une grande idée et la foudroyante ascension d'un homme.

J. B.

Le Vagabond de Notre-Dame⁽¹⁾

JOHN GIBBONS, de Hornsey (Middlesex), fit un jour le vœu de se rendre à pied, de Saint-Malo à Lourdes. C'est un Anglais moyen. Il ne connaît que des bribes de français. Il a fait la guerre dans les Flandres. Evidemment, c'est un croyant, mais il n'a rien d'un bigot. Sa foi est simple, limpide. Il part, avec juste ce qu'il faut pour être vêtu décentement: une paire de gros souliers, un complet, deux chemises, une cravate et un chapeau qui résisteront plus ou moins à la marche, à la pluie, au soleil brûlant qui fit, de l'été de 1928, l'un des plus chauds et des plus insupportables. Par suite de la lenteur du service français des Messageries, les vêtements de rechange que sa femme lui adressait, de temps à autre, sont toujours arrivés trop tard. Notre homme ne peut dépenser plus qu'un dollar et vingt sous par jour en moyenne. Il a bien des lettres de recommandation pour

tel curé ou telle brave femme. Mais son aspect minable le fait prendre pour un chemineau dont on se méfie. Que de fois, il n'y a plus de place pour lui à la table d'hôte ou à l'auberge dont la porte se referme brusquement. Qu'importe! Le pèlerinage s'accomplit à travers l'Anjou et l'Auvergne, le Quercy, le Béarn et le Bigorre. Six cents milles! A deux ou trois reprises seulement, quelqu'un invite John Gibbons à prendre place dans une camionnette.

Le "vagabond de Notre-Dame", comme on l'appelle en Angleterre, où un journal s'est engagé à publier le récit du voyage, rencontre parfois des gens qui parlent un peu d'anglais. La plupart du temps, il lui faut se faire comprendre par signes ou par de petits billets. Enfin, voici notre homme à Lourdes. Il y reste quelques jours, à l'époque des grands pèlerinages, et y remplit l'office de brancardier bénévole. Philosophe, flegmatique, ironiste, John Gibbons porte sur les hommes et les choses des jugements dont la naïveté et la sincérité font presque tout le charme. Il s'arrête rarement à décrire. Mais, quand il s'y aventure, c'est avec sobriété. Son récit, dont la popularité fut grande en Angleterre, est un document de première main. Présenté dans une traduction, qu'on voudrait parfois plus précise, plus correcte, il est, pour le lecteur, d'un intérêt soutenu jusqu'à la fin. Le pittoresque y abonde. Il s'en dégage un accent de vérité qui donne au lecteur l'illusion d'accompagner le pèlerin sur les routes de France, qui lui en fait partager l'émotion devant les spectacles de Lourdes. Sans emphase, sans dissertations philosophiques ou théologiques, sans digressions sur l'art de tel monument ou l'histoire de telle petite ville, c'est un récit qui plaît, qui repose de lectures plus compliquées. L'on en arrive à trouver tout naturel cet exploit — car c'en est un — de l'Anglais insulaire et unilingue menant, pendant trente-trois jours, parmi les petites gens de France, la vie d'un véritable vagabond, mais d'un vagabond guidé par sa foi naïve et forte vers la Vierge des miracles.

J. B.

(1) *Le Vagabond de Notre-Dame*, par John Gibbons, traduit de l'anglais par Charles Grolleau, Desclée de Brouwer et Cie, édit.

En feuilletant les Livres

Raspoutine⁽¹⁾

La collection "Hier et aujourd'hui" s'enrichit de semaine en semaine de précieuses unités qui renseignent le grand public sur les principaux événements historiques d'un passé lointain ou récent. Depuis que nous avons signalé à nos lecteurs cette attrayante collection où les textes originaux ne manquent pas, plusieurs volumes ont paru qui offrent, sinon toujours un intérêt très vif, du moins une grande variété. Des pages empruntées au *Christophe Colomb vu par un marin*, du commandant Charcot, les éditeurs ont constitué un texte intitulé *Christophe Colomb à la découverte du globe*. M. Funck-Brentano, à qui nous devons de fortes études sur le Moyen-Age et l'Ancien Régime, a publié une œuvre des plus vivantes, dans son raccourci, sous le titre *La société sous l'Ancien Régime*. Des pages remaniées, empruntées au *New-York* de Paul Morand, sont devenues *New-York le jour et la nuit*. Enfin, M. Jean Jacoby, auteur d'un remarquable *Lenine*, publié précédemment dans cette même collection, offre aujourd'hui un texte entièrement inédit: *Raspoutine*.

M. Jacoby, qui a connu Raspoutine, était en mesure de nous raconter l'histoire aussi objective que possible du trop fameux "staretz", nom qui signifie en russe vieillard, mais dont on se sert pour désigner soit un moine, soit un homme pieux et sage. Son livre, qui se borne à rapporter l'essentiel, contribuera à débarrasser partiellement du moins, la personne et la vie de Raspoutine de ce que la légende et la déformation historique leur ont ajouté. M. Jacoby ne cherche pas à excuser le moine "captif de la loi du péché", extraordinaire mélange de bassesse et de grandeur, de mysticisme et de volupté, comme seule la Russie, pensons-nous, a pu en offrir. Il explique, il veut comprendre. Mais à jeter un peu de lumière sur une histoire qui apparaît invraisemblable, peut-être a-t-il tendance à embellir son héros.

Un paysan de Sibérie — tout ce qu'il y a de plus paysan et qui le restera, avec tous les défauts et les qualités du paysan — abandonne un jour femme et enfants. Les petites gens de son village ne voient plus en Raspoutine que le "Père Grigory", le "staretz", capable de faire des miracles. Sa réputation de sainteté ne tarde pas, avec l'appui du clergé, à se répandre au loin pour parvenir finalement aux oreilles de l'impératrice Alexandra gagnée depuis longtemps au mysticisme. En quelques pages bien senties, l'auteur fait un tableau saisissant de la famille impériale et fait justice de la réputation de faiblesse et d'indécision attribuée à Nicolas II.

Voilà Raspoutine devenu un familier du palais impérial. Dans ce milieu sympathique où le vide s'est fait depuis la naissance d'un prince hémophile, le moujik représente l'espoir. Il ne vient toutefois au palais que sur convocation. Et tout se passe, écrit Jacoby, "avec une cordialité bien russe, à la paysanne". Conteur dont on subit le charme, Raspoutine ne tarde pas à devenir un conseiller, un personnage providentiel dont on recherche et suit les avis. Il apprend que le moine exerce réellement une influence bienfaisante sur le tsarévitch et qu'il le sauva fréquemment des bras de la mort. Et M. Jacoby, sur la foi de témoignages officiels, rendus devant une commission d'enquête, rapporte plusieurs faits extraordinaires et il rappelle, à ce propos, en puisant dans l'histoire de Russie, le "lien mystique qui existe entre l'homme du peuple et l'Oint du Seigneur", le tsar. Tout ce qu'on a rapporté, par le livre ou le film, sur les privautés du "staretz" à l'égard des grandes-duchesses et même de l'impératrice, est le fruit de rapports mensongers dus aux amateurs de scandales. Il en est de même, ajoute Jacoby, pour tout ce qui a trait à l'influence politique du paysan. Mais il sera difficile de donner, sur ce point, entièrement raison à l'auteur.

Raspoutine ne finit pas moins par apparaître comme un personnage néfaste, dangereux aux yeux de ceux qui, consciemment ou non, souhaitaient et préparaient la chute de la monarchie.

Le prince Félix Youssoupov, qui tua Raspoutine, a raconté comment les conjurés s'y étaient pris pour arriver à leurs fins, comment le moine fut attiré dans un guet-apens et quelle résistance extraordinaire il opposa à la mort. M. Jacoby ne fait que reprendre les grandes

lignes de ce récit, y ajoutant des commentaires sur le rôle joué par l'ambassade britannique dans la préparation de la révolution russe. L'avenir élucidera peut-être tous les points obscurs de cette tragédie. Nous savons d'ores et déjà que la famille impériale aurait pu échapper à son horrible sort dans le sous-sol de la maison Ipatieff, à Ekaterinbourg, si les Allemands, vainqueurs des Russes en 1918 — pour nous en tenir à eux, — avaient exigé qu'on leur remit le tsar et les siens. Quoi qu'il en soit — et c'est par là que le livre se termine — M. Jacoby affirme, sans craindre un démenti, que "le meurtre de Raspoutine a été utile à quelqu'un: à Lénine".

J. B.

"Souvenirs de Russie"

VOICI deux nouveaux livres sur la Russie. Ils sont d'un intérêt palpitant, et, bien qu'il s'agisse de souvenirs personnels, toujours sujets à caution, ils aideront le lecteur à mieux comprendre les événements qui ont amené la grande révolution de 1917. L'un de ces deux livres apporte même le témoignage d'un homme averti, porteur d'un grand nom, sur les premières années du nouveau régime, en dehors de la capitale.

Le général Guerassimov fut, pendant sept ans, de 1905 à 1912, le chef de la Sûreté politique connue, du temps des tsars, sous le nom de l'*Okrana*. Ses mémoires s'intitulent *Tsarisme et Terrorisme* (1). Comme il l'écrit lui-même dans un avant-propos, le général Guerassimov a rempli ces pénibles et dramatiques fonctions pendant les années de ce qu'on est convenu d'appeler la "première révolution russe". C'est dire l'intérêt que présente un tel récit sous la plume d'un homme qui avait pour mission de combattre les terroristes et qui, au besoin, se servait d'eux pour déjouer les complots, les attentats et pour dissoudre les associations révolutionnaires. Et nous devons dire, à la louange de l'auteur, qu'il décrit les hommes et les événements de la façon la plus objective possible, même lorsqu'il lui arrive d'offrir une justification de ses actes ou de porter des jugements parfois sévères sur de hauts fonctionnaires. Fonctionnaire lui-même, il ne se mêle pas de politique. Il ne sort pas du cadre de ses fonctions.

Il faut lire ces pages où l'auteur raconte le fonctionnement de l'*Okrana* qu'il a reçu mission de réorganiser en pleine crise politique, ces autres pages où il raconte les préparatifs de tel ou tel attentat célèbre, ses relations avec tel ou tel terroriste, notamment le fameux Azev, passé, en échange de la vie sauve, au service de la Police politique. Rien n'échappe à la sagacité de Guerassimov: ni l'action des syndicats ouvriers, ni celle du moine provocateur et démagogue Gapone, le triste héros du "dimanche rouge", ni celle des révolutionnaires d'extrême-droite, partisans du pouvoir absolu. Que de personnages défilent ainsi sous les yeux du lecteur, depuis Trotsky jusqu'à Raspoutine! Que d'intrigues! Ceux qui s'étonnent de certains procédés de la police impériale pourront lire l'*Histoire du Guépéou* d'Essad Bey (Payot). Cette lecture les fera frissonner à leur aise et s'il y a une comparaison à faire entre les deux régimes, celle-ci ne sera sûrement pas à l'avantage de la police secrète des Soviets.

Il est à son tour par la police, — sa propre police — parce qu'il employait, d'accord avec le premier ministre Stolypine, tous les moyens dont il disposait pour éloigner de la cour le sinistre Raspoutine, Guerassimov, dut quitter son poste, victime des réactionnaires et des extrémistes de l'"Union du peuple russe". Il devait échapper à la révolution. C'est en exil, à Berlin, qu'il vient d'écrire ce livre extrêmement révélateur des dessous de la politique russe d'avant-guerre, des milieux révolutionnaires qui devaient finir par triompher et des méthodes employées par le tsarisme contre les terroristes. Deux ou trois hommes de la trempe de Guerassimov auraient peut-être pu, sinon éviter, du moins retarder la catastrophe finale.

Fils de l'amiral Skrydloff, l'un des personnages les plus populaires de l'ancienne Russie, familier de la Cour impériale et des souverains, classé, malgré cela, parmi les libéraux, le prince Michaguine a entrepris de raconter ses souvenirs à M. Philippe Hériat qui nous en donne

aujourd'hui l'émouvante et alerte relation. Ces souvenirs débutent par ce que le prince a recueilli de la bouche de ses parents sur les événements d'avant-guerre. Le lecteur pénètre au Corps des Pages, dont le jeune prince fit partie, ce qui lui permit de voir de près le tsar, la tsarine et le tsarévitch. Le récit d'un repas, pris en compagnie de la famille impériale dans la plus complète intimité, est des plus révélateurs. Puis, c'est la société de l'époque que le prince décrit sans indulgence, dont il fait voiles faiblesses et les responsabilités dans la crise qui se préparait, crise dont les libéraux eux-mêmes, par leur abstention ou leurs critiques, ont pu hâter l'avènement.

Russie blanche et Russie rouge (2) est un livre écrit sans passion, avec un certain souci d'objectivité. Sévère pour ceux qu'il fréquentait tous les jours, sous le tsar, le prince Michaguine l'est tout autant à l'égard des bolchévistes, mais sans cette fureur aveugle qui réduit trop souvent la portée de semblables témoignages. L'auteur, après tout, en a principalement contre les "ultras" de l'ancien régime. Ce qu'il dit de Raspoutine n'est pas, bien au contraire, la partie la moins intéressante de son livre et rien de plus instructif que d'opposer, sur ce point, le témoignage du prince à celui de Jacoby, dont il est fait mention en cette même page. Les chapitres "La folie-Raspoutine" et "Le crépuscule des tsars" sont parmi les plus dramatiques du livre qui en compte maints autres dans la même note.

La seconde moitié de ce livre a trait aux événements qui suivirent la chute de Nicolas II. L'auteur était à Petrograd lorsque la révolution éclata. Puis, ce fut l'exode vers les plages de Crimée, la lutte entre Blancs et Rouges, le pillage, les massacres. On peut croire le fils de l'amiral Skrydloff lorsqu'il écrit: "La vérité oblige à dire que les rapports les plus incroyables qui circulèrent en Europe sur la rage, l'acharnement, les erreurs des bolcheviques au pouvoir étaient tout à fait conformes à ce qu'il se passait journellement en Russie, à ce dont je fus moi-même le témoin". Son père meurt de misère à Petrograd. Lui-même n'échappe à la mort que parce qu'il est devenu un artiste dont les nouveaux maîtres requièrent les services. Mais un pareil livre ne se raconte pas. Il faut le lire, de la première à la dernière page; et rien n'est plus facile, car l'art du conteur, M. Hériat, tout en respectant scrupuleusement la vérité, l'authenticité des scènes, et la pensée du témoin, donne à ces pages l'aisance et la vie qui en font le charme.

J. B.

Les œuvres de Mussolini⁽²⁾

LES œuvres et discours de Mussolini viennent de paraître en Italie. La traduction française en a été confiée à madame Maria Crocci. Si l'on en juge par le premier volume déjà publié, l'œuvre entière méritera tous les éloges. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce document "de haute classe" qui permettra de bien comprendre la personnalité extraordinaire du créateur de l'Italie nouvelle tour à tour soldat, polémiste, diplomate, orateur, homme de lettres et auteur dramatique. Mais nous ne voulons pas attendre pour présenter à nos lecteurs ce premier volume.

L'ouvrage débute par une série d'articles parus dans le *Popolo d'Italia* du 15 novembre au 24 mai 1915. A cette époque, Mussolini se sépare des socialistes. Il prêche l'intervention avec une vigueur, un sens des réalités qui annoncent le maître de demain. Certains jugements du polémiste, sur l'attitude de la Papauté notamment et sur le catholicisme, prêtent à discussion, quand ils ne sont pas franchement hostiles; mais on ne peut s'empêcher d'admirer le courage et l'énergie, la clairvoyance et le patriotisme de l'homme dont la politique finit par triompher et qui s'en va, l'un des premiers, combattre l'ennemi héréditaire. C'est alors qu'il rédige, jour par jour, son "Journal de guerre". Les pages les plus émouvantes de ce "Journal" sont peut-être celles qui racontent la visite du roi d'Italie au caporal Mussolini, grièvement blessé. Ni l'un ni l'autre, sans doute, ne prévoyaient alors la suite des événements qui devait donner le pouvoir à l'ancien socialiste et en faire l'un des

(Suite à la page 13)

(1) *Raspoutine*, par Jean Jacoby (coll. "Hier et aujourd'hui"). Flammarion, édit.

(1) *Tsarisme et terrorisme*, par le général Guerassimov, traduit du russe par Thérèse Monceaux, Plon, édit.

(2) *Russie blanche et Russie rouge*, souvenirs du prince Michaguine-Skrydloff, relation de Philippe Hériat, Coll. "Choses vues", Plon, édit.
(2) Edition définitive des œuvres et discours de Benito Mussolini, tome I: Campagne pour l'intervention de l'Italie; Mon Journal de Guerre; Naissance du fascisme. Flammarion, édit.

LA NATATION

par J. E. SIMARD

ATITRE de directeur de l'Ecole de Natation de Montréal, fervent de tous les sports nautiques, et dans un but humanitaire, je viens vous soumettre quelques idées concernant la natation, et vous parler de l'importance qu'il y a de propager ce sport si agréable et utile.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de décrire tous les mérites de la natation. Bien que l'on soit parfois porté à croire notre époque en avance sur les précédentes, et que nous marchions de progrès en progrès, nous sommes dans l'erreur de penser que la natation est une invention moderne. Il n'est pour s'en convaincre que de feuilleter l'histoire des peuples, remontant si l'on veut jusqu'à l'origine. Cette petite incursion dans les temps révolus nous fera découvrir que le projet a été mis en application de temps immémorial.

Il serait fort intéressant de suivre la natation, et par conséquent l'hydrothérapie, depuis les temps les plus reculés. Nous devrions nous contenter d'un court aperçu sur les faits les plus saillants, glanés à diverses sources.

Les lacustres, ne vivant que de leur pêche, ne pouvaient se passer de nager. Les Phéniciens, navigateurs et commerçants, sillonnaient les mers. Les Grecs, avec Héro et Léandre, nous ont laissé le premier exemple connu de nage de grand fond. Sans parler des livres de Moïse, recommandant aux Hébreux d'user de fréquentes ablutions: sans chercher, dans les traditions des Scythes et des Mèdes, des traces de pratique hydrothérapiques, on rencontre dans les livres hippocratiques datant du Vème siècle avant notre ère, de très intéressants renseignements sur les qualités de l'eau et sur l'emploi que le médecin peut en prescrire. Horace cite comme sports préconisés par les hygiénistes la natation l'escrime, la marche. La natation, donc, en premier lieu. Chez tous les auteurs, des traits vantant l'excellence de l'eau et de la natation, aussi bien chez les poètes satiriques, chez les tragiques et les comiques, que chez les poètes lyriques, épiques et didactiques.

Et c'est ainsi que les Anciens comprenaient la natation, reconnaissant son excellence et le bienfait qui résultait de sa pratique au point de vue hygiénique. Si nous voulions aller plus avant dans l'histoire et donner de plus nombreux exemples, nous pourrions citer tous les peuples, tous les âges. Un fait se détache de cette opinion universelle touchant l'eau et ses propriétés: le point de vue hygiénique ne peut être sauvegardé sans l'usage de l'eau.

C'est ce qui m'a poussé à fonder l'Ecole de Natation de Montréal. Mais il en est un autre non moins important, celui de sauver et d'épargner des vies, d'empêcher des tragédies si douloureuses et si fréquentes.

Le fléau des noyades peut être enrayé rapidement, avec facilité, par un moyen pratique: suivre nos cours privés de natation donnés tous les jours de l'année. Par ce moyen de nombreuses vies seront épargnées, par une plus grande familiarité avec l'eau, et l'aisance avec laquelle un plus grand nombre nagera, mais aussi à cause de l'efficacité des secours apportés aux accidents de l'onde.

Il est démontré que la natation est le sport par excellence et qu'elle peut synthétiser la culture physique, à l'heure actuelle, où l'on semble rechercher une méthode nouvelle, s'inspirant de l'ancienne gymnastique et des sports, dont la vogue croissante a fait la conquête de la jeunesse. Il est normal et indispensable que la natation figure dans ces études.

L'éducation physique doit avoir comme base des fonctions naturelles. On devrait pouvoir dire: marcher, courir, sauter et nager. Quel que soit l'angle où l'on se trouve, la natation peut et doit faire partie de l'enseignement de la culture physique. Bien plus, je dirai qu'elle forme à elle seule une véritable leçon d'éducation physique, puisqu'elle est fonctionnelle, hygiénique, éducative, esthétique, pratique et utilitaire, morale et sociale.

Fonctionnelle, parce qu'elle rend active une faculté que nous possédons tous, pour ainsi dire, en naissant.

Hygiénique, parce qu'elle entretient la santé en augmentant notre capacité respiratoire et en nous obligeant à aimer l'eau et qu'elle constitue le seul exercice qui soit à l'abri de la poussière.

Educative, parce qu'elle développe vigueur et souplesse, et que tous nos organes, tous nos membres, tous nos muscles y participent pour ainsi dire simultanément.

Esthétique, parce qu'elle cultive la beauté du corps et l'élégance des attitudes. Elle offre même un côté artistique indéniable dont l'Art a su maintes fois retenir le geste.

Pratique et utilitaire, parce qu'il est indispensable de savoir nager, et que son complément direct est le sauvetage.

Morale et sociale, parce qu'elle inculque des principes de volonté, de courage et de dévouement. Elle provoque la joie de vivre et la gaieté de se distraire sainement en commun.

La peur de l'eau explique le nombre très restreint des nageurs! C'est absolument exact. Le trac existe et fait partie de ce triste cortège des peurs, terreurs et autres phobies ataviques que les générations se transmettent, sans qu'il soit tenté un effort pour enrayer les ravages de cette maladie.

La peur est en effet une maladie qui se traduit par des troubles et des désordres tant physiques que moraux, qui sont quelquefois très graves et inimaginables. Malheureusement, les premiers auteurs responsables sont, le plus souvent, les parents ou les éducateurs qui ne font rien contre les croyances imbéciles, et la foule lâche accentue le mal en se moquant des peureux, quand elle ne se prend pas elle-même de panique pour un motif mal interprété.

La peur peut être facilement réprimée, si l'on prépare l'enfant par une éducation raisonnée, en cultivant chez lui les qualités de sang-froid, de présence d'esprit et de confiance en soi indispensables à l'homme.

Le sentiment de la dignité, de l'honneur, du devoir, contrebalance la peur. Il faut, par la gaieté et par l'entrain, habituer l'enfant à voir les choses telles qu'elles sont et ne pas lui suggérer des chimères ou lui déformer la vérité toutes les fois qu'il est à même de comprendre les explications qu'on lui fournit.

Les manifestations de la peur sont multiples, mais les exemples où elle est vaincue prouvent qu'elle peut se traiter et qu'on guérit de cette maladie-là.

Dans la rue, il est arrivé à tout le monde de regarder et d'admirer des couvreurs de bâtiments: peut-être d'autre part, avez-vous lu ou vu, dans un magazine ou au cinéma, les peintres opérant suspendus aux les parois d'un clocher! Vrai, ils n'ont pas peur, telle a été la réflexion unanime.

La peur de l'eau relève du trac, mais elle est une phobie atavique quand on constate que, dans les masses, elle subsiste toujours à l'état de préjugé profondément enraciné.

Certes, il faut enseigner la prudence: il est dangereux de rendre insouciant le tout-petit qui ne sait pas, mais il est encore plus regrettable de lui impliquer insensiblement la peur de l'eau.

Il est facile, par exemple, d'attirer l'attention sur le danger en disant simplement: ne t'approche pas trop près de la rivière, tu ne sais pas nager, tu pourrais te noyer. Cette variante, futile en apparence, c'est le point initial: c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, le "dropping salutaire". L'enfant qui pense sans cesse à ce qu'il voit et entend, va réfléchir. Il existe que trois choses pour lui: l'eau, savoir nager, se noyer. Sa conclusion sera inéluctablement celle-ci: si je savais nager, je pourrais aller dans l'eau sans me noyer.

Avant de terminer, je m'en voudrais de ne pas dire un mot de la pénible impression qui s'empare de moi chaque fois que je pense aux pauvres victimes de l'onde. Des jeunes pour la plupart. Des ouvriers vaillants, pleins de talents, qui rendraient de réels services à la

société si la vie leur était conservée. Que de tragédies épargnées, de larmes et de malheurs empêchés! Quelle belle vigueur nouvelle dans les veines de la race canadienne!

Tout cela, c'est le but à atteindre. Ce sera, j'en suis sûr, le résultat de nos efforts. De toute façon, il est impossible que, de notre mouvement, il ne sorte un grand bien pour la société.

Vous êtes priés de noter que les cours de l'Ecole de Natation de Montréal sont tout à fait privés et se donnent tous les jours par des professeurs compétents aux piscines de la Palestre Nationale et du Conseil Lafontaine, Chevaliers de Colomb. Pour tous renseignements, s'adresser à l'Ecole, 840, rue Cherrier. Téléphone: FRontenac 2896.

A la jeunesse

(Suite de la page 6)

intelligences et des situations sociales s'accroissent. L'organisation industrielle d'aujourd'hui contribue sans cesse à augmenter l'écart entre les capacités des dirigeants et celles des exécutants. Cet état de choses est sans doute regrettable, mais il existe et il faut bien admettre qu'il ne saurait en être autrement. Dans toute société bien organisée le rôle des élites ne fera donc que grandir. C'est d'elles que dépendent les progrès dans tous les domaines. Il est par conséquent important, pour un pays soucieux de son avenir, d'avoir soif de ses élites. Il doit non seulement leur permettre de s'élever mais aussi leur procurer l'occasion de "servir". En toutes circonstances il doit faire appel à leur talent. Plus que dans le passé, elles seront les principaux facteurs de la stabilité des régimes politiques existants et elles contribueront à l'avancement économique et social des nations qui auront cru en elles. Ceux qui ont en mains le destin des peuples feront bien de ne pas l'oublier.

Les lecteurs de cette revue ne m'en voudront pas de les avoir ramenés sur le terrain économique et d'avoir, une fois de plus, sans aucune arrière-pensée, exprimé franchement les idées que me suggèrent les embarras actuels de la jeunesse. Ceux-ci s'atténueraient dans une large mesure si les jeunes voulaient bien admettre que leurs difficultés ne sont guère différentes de celles auxquelles eurent à faire face les jeunes de tous les temps. Leurs exigences sont toutefois disproportionnées aux "possibilités" de l'heure présente. Ils doivent s'armer de patience, reconnaître les issues nouvelles et s'écarter des sentiers battus! Que la jeunesse canadienne-française tourne résolument les yeux vers les carrières des affaires. Qu'elle se rende compte de l'immense champ d'action que celles-ci offrent à son activité, à la condition toutefois qu'elle se soit préparée aux tâches compliquées qui l'attendent dans ce domaine. La civilisation moderne, en effet, est dominée par les progrès de la technique qui devient de plus en plus complexe et dont les répercussions dans le domaine commercial se sont accentuées depuis le dernier quart de siècle. Il en résulte que le commerce et l'industrie réclament de leurs chefs des connaissances théoriques et pratiques très vastes, une initiative toujours en éveil, de la décision et du jugement. Il est rare toutefois que ces qualités se rencontrent toutes chez un même homme. Ceux qui les possèdent ont en eux les attributs du chef. Ce sont des conducteurs de peuples dans toute la force du terme. C'est à les acquiescer ou à les fortifier que je convie la jeunesse actuelle, celle tout au moins qui, animée d'une saine ambition, rêve d'atteindre les sommets.

Courage donc et à l'œuvre, jeunes gens! Ne craignez pas l'effort! Ne vous laissez pas rebuter par les difficultés. Formez-vous intellectuellement et ne cessez de développer les qualités dont la Providence vous a dotés. Vous y trouverez profit pour vous-mêmes et vous contribuerez à l'édification et à la consolidation de l'armature sociale et économique de votre patrie.

Assez de récriminations. Place à l'optimisme et au travail!

Henry LAUREYS



LE BRIDGE ILLUSTRÉ

par Rosaire PRIEUR



Cartes sur table

Lettre d'Ely Culbertson au rédacteur

Cher Monsieur Prieur,

Je viens de recevoir le dernier numéro du *Bridge Illustré* et je désire vous féliciter de son heureuse association à la REVUE MODERNE, qui par sa belle tenue, toute moderne, rivalise sans difficulté avec nos meilleures revues américaines.

Le choix judicieux des sujets bridges-ques que vous y traitez et la variété de vos articles sont de nature à intéresser tous les joueurs, y compris ceux qui sont les plus avancés. Vos écrits sont encore plus plaisants à lire dans cette belle langue française, dont je suis un grand admirateur.

Je vous prie d'agréer, cher monsieur Prieur, les vœux que je fais pour le succès de votre louable entreprise au sein de la population canadienne-française au Canada.

Sincèrement à vous,

ELY CULBERTSON

En marge de la Déclaration Impérative

Chacun sait que les demandes initiales de deux vœux en couleur indiquent une main puissante, donnant l'assurance d'une manche et l'espoir d'un chelem. — L'on sait également, qu'elles sont positivement impératives, pourvu que l'adversaire n'intervienne pas par une déclaration ou encore qu'il n'y ait pas de marque partielle (car dans ce cas il n'y a commandement que pour un tour). Le partenaire de celui qui fait une telle déclaration doit donc tenir l'enchère ouverte jusqu'à la réalisation de la manche, quelque soit son jeu, si faible soit-il. — De plus, il importe grandement de donner par ses réponses une idée aussi exacte et complète que possible de son jeu, facilitant ainsi le choix entre une manche et un chelem. Or, il peut lui arriver d'avoir à renseigner son partenaire sur deux et même trois points co-existants dans la même main et dont la connaissance est indispensable au demandeur. Il s'agit alors de savoir sur lequel de ces points il doit tout d'abord jeter de la lumière par une déclaration. Il y a donc là une question de priorité et le but de cet article est précisément celui de déterminer à quel facteur d'information revient cette priorité.

Avant d'aller plus loin examinons une main pour nous rendre compte des renseignements qu'elle peut contenir.

Supposons que votre partenaire ouvre l'enchère à deux piques et que vous détenez les cartes suivantes:

Pique 10-5-4-3
Cœur: Roi-7-6-4-2
Carreau: 4-3
Trèfle: Dame-4

Il existe dans ce jeu trois renseignements à transmettre:

- 1.— Un soutien normal d'atout (4 petits piques).
- 2.— Une suite déclarable (5 cœurs surmontés du Roi).
- 3.— La présence d'un point d'honneur, (le Roi de cœur et la Dame de Trèfle).

(Suite Col. 4)

L'INTERET que suscitent les problèmes de Bridge que nous publions mensuellement, est clairement démontré par le nombre croissant des lecteurs qui s'y intéressent. Evidemment, le bridge est le passe-temps le plus agréable de ceux qui tiennent, avant tout, à s'amuser sainement tout en développant leurs facultés intellectuelles et leur goût pour ce jeu qui est devenu le favori de toutes les classes.

Ces problèmes, dont la solution est parfois ardue, font s'absorber durant de longues heures, des centaines de personnes qui en recherchent l'énigme. Aux heures de loisir qu'amène chacune de nos soirées d'hiver, si on pouvait se transporter dans les centaines de foyers canadiens-français, qui par tradition, aiment à joindre l'utile à l'agréable, on y verrait attablés par groupes ou seuls, des centaines de chercheurs persévérants en train de faire des passes et des impasses, des essais, des feintes, des coups des surcoups, des suggestions et des compressions, quitte à tout recommencer si la solution n'est pas incontestable — on commence et on recommence, on joue et on rejoue, et les heures agréables remplacent les heures d'ennui — l'ennui est si mauvaise conseillère...

Cette gymnastique intellectuelle est incomparable nous disent tous ceux qui prennent part à l'étude de nos problèmes de bridge. Elle stimule la mémoire, entraîne au raisonnement, absorbe toutes les facultés et jamais ne les fatiguent.

Si le succès final vient couronner les recherches, voyez avec quel orgueil légitime et enthousiaste, on ira confier à la poste les solutions que l'on croit toujours être bonnes — et elles le sont généralement, exception faite, de ceux qui confondent leurs désirs avec les réalités.

A l'enthousiasme des concurrents, amplement justifié par le plaisir des succès à atteindre, est venu se joindre un nouvel attrait qui n'est pas à dédaigner car il ajoute autant d'intérêt à cette lutte de suprématie si saine et si populaire. Dans l'occurrence, il s'agit d'un voyage au Saguenay, mais à ce voyage, à bord d'un des bateaux de CANADA STEAMSHIP LINES, sont, depuis, venues se greffer d'autres offres non moins appréciables, l'une entr' autre, de la COMPAGNIE DE TRANSPORT PROVINCIALE, pour une série de voyages, dont un à New York, un à Toronto et un à Boston.

Ce voyant, LA CANADA STEAMSHIP LINES, aussi anxieuse de ne pas se laisser devancer par sa rivale sur terre, vient d'ajouter à sa première générosité, une série de cinq voyages, de MONTREAL A QUEBEC ou en sens inverse. Nous aurons donc une dizaine de prix, au lieu d'un seul, à distribuer à nos fidèles lecteurs et heureux concurrents lorsque les jours tant désirés des vacances seront arrivés.

On verra, dans les colonnes réservées à ces fins, les conditions que doivent réunir les personnes qui désirent prendre part à ce mémorable concours du Bridge Illustré.

Voilà qui est bien, nous verrons, ce qui sera mieux dans notre prochaine édition — le Bridge Illustré a, en effet, d'autre surprises en réserve, au sujet de ce concours.

Rosaire PRIEUR

Manque d'espace

Les colonnes qui sont réservées au Bridge Illustré deviennent trop courtes et les cadres qui les contiennent devront bientôt s'élargir, — oh! grand problème de l'espace! — si la matière, de première importance, qui nous parvient de toutes parts doit trouver à se loger chez nous.

Le mois dernier, nous étions forcés de remettre à plus tard la publication des articles d'éminents collaborateurs entre autres, celui du docteur J.-A. Lambert que nous publions dans ce numéro ci.

C'est maintenant au tour de MM. DesRochers et Sylvestre de voir sacrifier les intéressants écrits qui auraient pourtant ajouté beaucoup d'intérêt à nos pages.

De nouveau, nous avons encore à laisser de côté, la suite du Code International, et des articles d'actualité — mais, Patience et longueur de temps font plus que force et que rage. — Grâce à l'encouragement des lecteurs, le patron, un de ces quatre matins alors qu'il aura fait beau rêve, nous autorisera, sans doute, à empiéter, un brin sur le bien d'autrui ou étant justifié par des résultats appréciables, il ajoutera d'autres pages pour mieux satisfaire aux aspirations de la clientèle distinguée et toujours grandissante de la Revue par excellence des canadiens français.

En marge de la Déclaration Impérative (Suite)

Comme il n'existe aucun moyen de condenser certains renseignements en une seule déclaration, il faudra bien faire un choix et donner la préférence à l'un des trois.

Comment y arrive-t-on? La chose est simple si l'on connaît et applique les quelques préceptes suivants: Il faut d'abord diviser les mains possibles en deux catégories, à savoir: A) Celles qui contiennent de zéro à un point d'honneur; B) Celles qui en possèdent un point ou plus.

Lorsque vous avez une main de la première catégorie, vous devez en déclarer la force d'honneur de préférence à toute autre chose (ce qui se fait par l'usage du 2 Sans-Atout conventionnel), quitte évidemment à dévoiler par la suite votre couleur déclarable ou votre soutien d'atout. Ce procédé aidera grandement votre partenaire, qui, grâce à la fameuse règle de huit inventé par Culbertson, réussira mieux dans ses déductions et ses décisions futures.

Si votre main appartient à la seconde catégorie, le problème devient alors un peu plus délicat:

1.— Avec un point et demi d'honneur sans couleur déclarable ni soutien d'atout annoncez votre force d'honneur: (déclarez 3 Sans-Atout avec 1 point et demi, 4 Sans-Atout avec 2½, 5 Sans-Atout avec 3½).

2.— Avec un point et demi d'honneur ou plus, une couleur déclarable et un soutien d'atout, vous devez annoncer votre couleur déclarable (en majeure ou en mineure peu importe) si votre partenaire a demandé une couleur mineure; mais vous devez à tout prix le soutenir d'abord s'il a ouvert par une couleur majeure.

Voici quelques exemples pour illustrer ces règles: Votre partenaire déclarant 2 Piques à l'ouverture des enchères; si vous avez un des jeux suivants:

1— Pique: 8-3-2
Cœur: Roi-Dame-3
Carreau: Dame-Valet-5
Trèfle: 10-9-4-2

déclarez 3 Sans-atout.

2— Pique: 8-3-2
Cœur: Roi-Dame-Valet
Carreau: Roi-Dame-8
Trèfle: 10-9-8-4

déclarez 4 Sans-atout.

3— Pique: Roi-2
Cœur: Roi-Dame-Valet
Carreau: Roi-Dame-8
Trèfle: Dame-Valet-3-2

déclarez 5 Sans-atout.

4— Pique: Dame-8-3
Cœur: Dame-9-3-2
Carreau: Roi-Dame-Valet-8
Trèfle: 7-5-2

déclarez 3 Piques.

Si votre partenaire a fait une demande initiale à 2 carreau et que vous détenez le jeu suivant:

Pique: Roi-Dame-Valet-4
Cœur: Dame-6-2
Carreau: Dame-8-3
Trèfle: 10-9-4

déclarez 2 Piques.

Dr J.-Adrien LAMBERT

MAIN No 1

Le pair N.-S.: 3 S.-A., gagnés, faits ou défauts.
S. DONNE AUCUN VUL.

♠ A 5	♠ D V 10 7
♥ D 9 8	♥ 10 5 4
♦ 10 5 2	♦ D J 4 3
♣ V 10 5 4 2	♣ 7 6
9 8 6 4 3	
A J 6	
9 7	
A 8 3	
R 2	
R 7 3 2	
A R 8 6	
R D 9	

De toute façon l'enchère finale doit être de 3 S.-A. et l'ouverture des adversaires en piques. SUD doit prendre la première levée avec le roi et jouer un petit cœur. Si OUEST laisse passer le contrat sera accompli. Si au contraire il prend avec le roi au premier tour le contrat sera défait par un point. Le pair est donc de trois S.-A. fait ou défaut, mais OUEST-EST, eux, n'obtiendront le pair que si SUD défait le contrat.

MAIN No 2

Le pair de E.-O.: 4 coeurs gagnés et réalisés.
S. DONNE N.-S. VUL.

♠ R 6 5 2	♠ 10
♥ 6 3	♥ A D 10 5 4
♦ 10 2	♦ 7 5 4
♣ R V 7 5 2	♣ A D 9 4
D V 9 8 3	
R V 9	
A 8 6 3	
6	
A 7 4	
8 7 2	
R D V 9	
10 8 3	

Après l'ouverture du roi de carreau, pris par le demandeur ce dernier devra jouer piques, il devra aussi faire l'impasse en trèfle, autrement il ne pourra réaliser le contrat à moins que les défenseurs soit endormis.

Les mains des parties olympiques

1935

MAIN No 3

Le pair de N. S. est de 4 coeurs, gagnés et réalisés. E. O. pourraient monter à 5 trèfles et prendre une pénalité non justifiée de deux ou trois points.

8. DONNE	E.-O. VUL.
♠ 8 6 5	♠ D V 10
♥ R D V 10 9 8	♥ A
♦ A D 9	♦ R 8 2
♣ 7	♣ R V 10 8 5 2
9 7 3 2	
4	
V 10 7 4 3	
A 9 6	
A R 4	
7 6 5 3 2	
6 5	
D 4 3	

Pour réussir le contrat, le demandeur devra faire l'impasse du 9 de carreau, dès que l'occasion se présentera.

MAIN No 4

Le pair de E.-O.: quatre piques gagnés et réalisés.

O. DONNE	TOUS VUL.
♠ 9 8	♠ R 10 5
♥ D V 10 9	♥ A 8 6 2
♦ V 7 6 3	♦ R D 8
♣ R 3 2	♣ 8 7 5
A D V 7 4	
3	
A 10 5 2	
V 10 4	
6 3 2	
R 7 5 4	
9 4	
A D 9 6	

Le demandeur devra couper, de sa main, trois coeurs en employant comme entrées au mort, le roi et la dame de carreau et finalement le roi de piques; les adversaires ne devront faire que trois trèfle.

MAIN No 5

Le pair N.-S.: quatre coeurs par Est défait par un point.

N. DONNE	N.-S. VUL.
♠ V 5 4 2	♠ A D 3
♥ 7	♥ A D V 10 4
♦ A 9 8 3	♦ 10 7 6
♣ D 9 6 2	♣ 7 3
R 6	
9 8 6 3	
D V 4 2	
A R V	
10 9 8 7	
R 5 2	
R 5	
10 8 5 4	

Ayant une entrée certaine en atout SUD doit attaquer de son roi de carreau ceci lui assure la chute du contrat.

MAIN No 6

Le pair de E.-O.: quatre piques gagnés et réalisés.

E. DONNE	E.-O. VUL.
♠ 2	♠ D J 10 9 3
♥ A R V 7 5	♥ D 2
♦ 8 6 4 3	♦ A D 10
♣ D 7 5	♣ A R 3
A 8 7	
6 4 3	
R V 7	
V 9 6 4	
R 6 5 4	
10 9 8	
9 5 2	
10 8 2	

Après les deux premiers coeurs encaissés par les adversaires, EST prend la main et fait 2 tours d'atouts. SUD ne couvre pas, le demandeur fait alors les trois levées de carreaux puis l'As, et le roi de trèfle et donne la main vers la dame de trèfle qui fait la troisième levée des adversaires. Forcé de retourner en cœur ou en pique qui sera coupé par un des gros atouts de EST; SUD sera pris et forcé de concéder les autres cartes.

MAIN No 7

Le pair de N.-S.: quatre coeurs par Ouest-chute d'un point.

Le pair de E.-O.: quatre piques gagnés, faits ou chute d'un point.

S. DONNE	TOUS VUL.
♠ A 5 3 2	♠ D 8 4
♥ A R D 7 6	♥ 10 5 3
♦ 10 3	♦ R D 7
♣ 8 5	♣ R V 10 3
R V 10 9 7	
4 2	
A V	
A D 9 6	
6	
V 9 8	
9 8 6 5 4 2	
7 4 2	

En attaquant les trois premières cartes de cœur NORD force le demandeur à couper le troisième qui tente de faire tomber l'As d'atout; NORD retient l'As jusqu'au troisième tour alors que EST est épuisé, il retournera cœur pour forcer le dernier atout du demandeur dont le contrat sera ainsi défait.

MAIN No 8

Le pair de N.-S.: quatre piques gagnés et réalisés.

O. DONNE	AUCUN VUL.
♠ 4 2	♠ 7 6 5
♥ 3	♥ 10 5
♦ A R D 6 4	♦ V 8 3
♣ D 9 8 7 3	♣ R 10 6 5 2
D 8 3	
R D V 9 8 4	
7 5	
A V	
A R V 10 9	
A 7 6 2	
10 9 2	
4	

Le demandeur ne doit pas prendre la première levée de cœur, même en constatant que le mort n'a qu'un singleton dans cette couleur. En supposant la dame de pique du mauvais côté le contrat sera défait à moins que l'on adopte la tactique précitée.

(A suivre au prochain numéro)



Groupe des joueurs des parties Olympiques du 1er février à l'Hôtel Place Viger

Photo F. E. Marsan

Le Bridge par correspondance

Depuis quelque temps, on nous écrit de partout pour demander comment procéder pour obtenir des leçons de bridge à domicile ou par la poste.

Ces fréquentes questions démontrent l'intérêt grandissant que portent au bridge toutes les classes de la société canadienne. On réalise, de plus en plus, que pour être bien vu, dans les salons, on doit jouer le bridge, et le bien jouer.

Si l'on veut bien jouer le bridge, il faut l'apprendre. Ce n'est pas suffisant de supposer que l'on s'en tire déjà pas trop mal, et que sa partie n'est pas inférieure à tant d'autres — qui, cependant ignorent tout de ce noble jeu.

On entend souvent des gens bien intentionnés, mais mal avisés reporter sur le sort des cartes, les succès ou les insuccès d'un jeu, sans jamais faire une part juste à l'habileté du joueur et à ses connaissances des principes qui ne font pas nécessairement les bons joueurs, mais qui aident beaucoup à le devenir. De toutes façons, apprendre à jouer le bridge c'est se préparer à devenir quelqu'un dont on ne fuit pas la société.

Autrefois, les jeunes filles qui ne savaient pas danser faisaient l'apissier, aujourd'hui, on laisse de côté celles qui ne jouent pas le bridge, ou qui le jouent très mal — mal — ou pas trop bien.

Jeunes gens, soyez de votre temps, et ne croyez pas être déjà des As parce que vous avez gagné un prix chez Madame X ou chez Madame Z. Et vous, les gens d'âge mur, épargnez-vous les ennuis et les affronts pénibles qui feront le sujet des conversations après votre départ.

Préparez-vous une heureuse vieillesse en acquérant une supériorité en tout, mais principalement au bridge, le plus scientifique et le plus captivant de tous les passe temps.

Le Bridge Illustré est maintenant en mesure d'offrir une série de seize leçons par correspondance.

Ces leçons préparées avec grand soin, par un expert, placeront à la portée de tous ceux que la chose intéressent, les enseignements les plus précieux sur la science du bridge.

Ce service ne sera pas gratis, mais son coût, si minime, sera à la portée de toutes les bourses. Écrivez immédiatement au rédacteur du Bridge, LA REVUE MODERNE, et vous recevrez immédiatement les taux, termes et conditions de l'offre ci-dessus.

Cercle de Bridge de l'Est

A combien de milliers, pourrait-on évaluer le nombre de joueurs de bridge dans le district métropolitain de Montréal. Voilà des chiffres qui seraient fort intéressants: ils démontreraient en plus de la popularité du jeu, les progrès de chaque section et quelle orientation conviendrait à son plus grand développement.

Le Bridge Illustré, dont le premier souci est d'établir des relations cordiales entre tous les amateurs, commence par féliciter ici les membres d'un premier groupement opéré au sein des villes de Pointe-aux-Trembles et Montréal-Est.

N'allons pas croire seulement aux succès éphémères et aux courts plaisirs que procurent des rencontres périodiques où l'on s'amuse bien, tout en jouant le bridge. Songeons aussi aux relations amicales qui suivent comme conséquences utiles et fructueuses et qui font que les hommes en se connaissant bien se comprennent mieux, s'estiment davantage et deviennent des citoyens soucieux du bon ordre, imbus des sentiments encore plus élevés de fraternité et de loyauté, les uns envers les autres.

Le groupement des hommes sous toutes ses formes est généralement producteur du bon et du bien, mais celui ou on doit exercer la patience la logique et l'intelligence: influe plus à propos sur le moral de ceux qui en sont les membres. Les caractères difficiles y apprennent à maîtriser leurs élans impulsifs et à pratiquer la grande vertu de charité. On s'agit d'abord, puis on comprend, et finalement on devient plus sage, et, à l'occasion, on pardonne à autrui ses faiblesses afin de mieux faire oublier les siennes propres.

Notre second concours

Le premier concours, actuellement en voie, se terminera le 3 juin. Il y aura alors tirage au sort par Son Honneur le maire Camillien Houde, d'un voyage au Saguenay sur un des beaux bateaux de *Canada Steamship Lines*; à ce tirage prendront part ceux qui d'ici là se seront qualifiés.

Sans rien changer aux règles et conditions de ce premier concours, nous en avons depuis organisé un second qui se terminera également le 3 juin.

Ce concours nous a été suggéré par le succès du premier, et il a été rendu possible par la généreuse coopération de *La Compagnie de Transport Provinciale* et *Canada Steamship Lines*, qui ont compris l'intérêt des lecteurs aux choses du bridge et ont saisi cette occasion de prouver leurs sympathies au public canadien-français. Cette coopération de bon aloi dont ils sont les auteurs démontrent que non seulement, les directeurs de ces deux puissantes compagnies canadiennes désirent cultiver la clientèle française, mais aussi reconnaître l'influence de LA REVUE MODERNE comme étant un excellent médium de propagande dans la province de Québec.

Ce second concours consiste dans la réussite des problèmes de quinze mains de bridge, dont les cinq premières sont publiées dans ce numéro, et les autres le seront dans les éditions d'avril et mai.

Les mains en question comportent, les unes un problème d'enchère, les autres, d'attaque, de défense ou de jeu. Des points seront accordés pour les réponses les plus rapprochées des solutions correctes, dont les originales sont déposées, scellées, entre les mains de l'honorable juge Amédée Monet, lui-même bridgeur émérite, mais qui ne sera pas juge pour cette circonstance. Il ne sera que le fiduciaire qui certifiera que les réponses des contestants, lorsqu'elles seront complètes, sont plus ou moins conformes à celles dont, jusque-là, il aura eu la garde.

Les personnes qui désirent prendre part à cette lutte de suprématie au bridge devront remplir le bulletin ci-joint et le faire parvenir, au plus tôt, au rédacteur du bridge, en même temps que les solutions aux problèmes de l'un ou l'autre ou des deux concours.

N.-B.—Seuls les amateurs sont éligibles à ce concours, les professionnels, semi-professionnels, leurs parents ou amis ne pourront concourir et le directeur du Bridge Illustré se réserve le droit de faire ce classement et sa décision sera finale et sans appel.

Bulletin d'admission au 2ème concours

Nom Prénom

Résidence Localité

Je suis abonné à LA REVUE MODERNE depuis ou

Je désire m'abonner suivant l'offre de 30 mois pour deux dollars, et à cet effet j'inclus un mandat, chèque ou timbre poste — ou je promets payer la somme susdite avant le 15 avril 1935.

Les contestants déjà abonnés doivent être en règle avec leur abonnement jusqu'au 1er mai 1936, et ceux dont l'échéance tombera avant cette date auront également l'avantage de l'offre de 30 mois moyennant le paiement de deux dollars.

LES PRIX

Les prix accordés pour ce deuxième concours sont les suivants:

- 1^{er} prix — Au choix du gagnant: voyage aller et retour à New York, à Boston, à Toronto ou au Saguenay.
- 2^e prix — Au choix du gagnant: un des voyages mentionnés plus haut qui n'aura pas préalablement été choisi.
- 3^e prix — Le gagnant fera son choix entre les deux voyages qui n'auront pas été attribués.
- 4^e prix — Le dernier des quatre voyages mentionnés.
- 5^e prix — Au choix des gagnants, voyage de Québec à Montréal, ou Montréal à Québec (bateau et autobus), ou de Montréal à Prescott (bateau et autobus.)
- 6^e prix —
- 7^e prix —
- 8^e prix —
- 9^e prix —
- 10^e prix —

Le cercle de Bridge de l'Est, modeste à ses débuts, grandira, ses membres se multiplieront et sous l'œil vigilant de ceux qui l'ont fondé il deviendra le guide sûr de la bonne entente au sein de cette bonne population qui gîte dans l'Est de l'île.

Nous donnons ici le nom des principaux promoteurs du nouveau Cercle:

M. l'abbé de Lamayrande, O. Rochon, Ernest Bouchard, J. Roméo Geoffron, A. Barrette, Roméo Chartier, Paul Monette, B. Hétu, George Lamothe, Rolland MacDuff, C. R. Valois, J. Simpson, Jean Langelier, A. Plouffe, Charlemagne Gariépy, A. Lamoureux, J. R. Chenier, R. Gagné, Roger Caron, M. Lalonde et autres.



Dr Ls-J. Lacasse

Le Bridge à Québec

Après mon silence du mois dernier, les amateurs de bridge ont peut-être pu croire qu'il n'y avait plus de joueurs chez nous.

Détrompez-vous. Après une période de réorganisation, ne présentant qu'un intérêt local, les activités sont reprises partout.

Bien plus il nous fait plaisir d'accueillir dans nos rangs une nouvelle organisation; je veux parler du "Favorite Bridge Club". Fondé l'automne dernier ce club fait preuve d'une vitalité du meilleur aloi.

Toutes nos félicitations et nos souhaits de prospérité et de longue vie vont donc aux promoteurs MM. I. Bureau et G. Caron.

Les tournois commencés au début de la saison chez les Chevaliers de Colomb et les Voyageurs de Commerce se sont terminés au cours du mois de décembre.

Au cours du mois de janvier, grâce à la générosité des détenteurs du trophée du Club Canadien de Bridge-Contrat, le Studio Frontenac a pu organiser un tournoi de Championnat pour équipes de quatre "mixtes".

Je crois qu'aucun tournoi à Québec n'a donné lieu à une lutte aussi serrée et aussi mouvementée. Cinq équipes étaient en lice au début.

Après deux rondes d'élimination les deux équipes favorites restaient en présence pour le combat final: l'équipe pilotée par M. J. H. Paré avec Mme R. Rainville comme partenaire; M. Ad. Pouliot et Mme Théo. Paquet comme co-équipiers, ainsi que celle du Dr R. Côté avec Mme Ls-J. Lacasse comme partenaire. M. Fr. Coulonval et Mme B. Martin comme co-équipiers.

Ces huit joueurs se sont livrés un combat homérique et ce n'est qu'après avoir joué 70 planches que l'équipe M. Paré prétend avoir remporté la victoire par moins de 200 points.

Il m'est impossible pour le moment étant donné un protêt que je viens de recevoir d'attribuer le trophée à qui que ce soit. De toute façon, ce tournoi restera mémorable dans les annales du bridge à Québec.

L'Olympique du 1er février a soulevé moins d'enthousiasme que l'an dernier et plusieurs participants qui redoutaient malgré tout "la petite liste noire" ont fait moins bonne figure que dans les tournois ordinaires, bien que à mon point de vue, les mains cette année fussent des plus intéressantes. Les problèmes posés étaient de nature à passionner tous les amateurs.

La ligue de Bridge de Québec, œuvre du Dr R. Côté commence cette année sa deuxième saison d'activités.

A titre de Président de cette ligue, je suis heureux de remercier les clubs qui nous ont donné leur adhésion et profite de la circonstance pour faire appel à tous les groupes de joueurs de Québec et du District.

Nous aimerions beaucoup, et c'est notre seul but, voir les joueurs des différents centres se rencontrer au moins une fois par année, lors du tournoi "Bourré".

Les vainqueurs de ce tournoi se voient en effet, décerner en plus de la garde d'un magnifique trophée, le titre de Champions du district de Québec.

Toute communication doit être adressée soit au Dr Ls-J. Lacasse, 180, St-Jean; ou à M. Albert Marier, 75, Manrèse, Québec.

Dr Ls-J. LACASSE

Nos problèmes

Cartes sur table

Chapelaine, J.-Ls; Saint-Victor, Roucou.
Réné, Mme Albert; Drummondville.
Charland, Michelle; Morissette, Alice; Saint-
François de Brompton.
Frappier, Docteur Sylvio; Sorel.
Reny, André; Arvida.
Tremblay, J.-R.; La Tuque.
Landry, Berthe; Saint-Philippe de Néri.
LaHaye, J.-A.; Bécancour, (1).
Morneau, J.-B.; L'Islet Station.
Cloutier, Docteur Jos.; Cap Saint-Ignace.
Libolron, Roland; Saint-Agathe.
D'Amour, J.-A.; Rigaud.
Bertrand, Mme Jos.; L'Orignal.

On prenait le café, sur la terrasse, devant le lac immobile, pareil sous le soleil, dans sa ceinture de pins sombres, à un grand miroir d'étain. Nulle barque ne ridait la surface de l'eau. L'air vif était d'une transparence limpide, la fraîcheur lacustre délicieuse. Février, presque toujours tissé de pluie fine dans les Landes, avait parfois de ces répit pleins de douceur.

Dans le jardin, les boules d'or pelucheuses des mimosas, de véritables arbres au feuillage vert-de-gris, exhalaient leur petite âme suave, une odeur de miel grisante. Les chênes-lièges montraient leurs troncs rocailleux et des pelouses retournées venait une bonne odeur de terre.

La villa de M. Navaros: *Aguaréna* (ce qui signifie en basque: eau et sable) était la plus belle et la mieux tenue d'Hossegor. Les rares passants pouvaient admirer la percée de ses bow-windows aux vitres étincelantes, et ses volets vert sombre.

La fille des Navaros: Maïtena, une jolie brune de dix-huit ans, aux yeux sombres, versa le café dans les tasses blanches, quadrillées, comme la nappe, de bleu et de rouge, à la mode du pays.

Elle servit d'abord l'invité, Me d'Estribat, ancien notaire de Saint-Vincent-de-Tyrosse, retiré des affaires, puis son cousin Vincent Itsaxou, jeune ingénieur et directeur de la scierie dont M. Navaros était propriétaire et dont on entendait le bourdonnement d'abeille industrielle. Vincent, petit de taille, noir de teint et de visage ingrat, avait un type basque très prononcé.

Mme Navaros, grande forte femme aux traits rudes et cheveux grisonnants, et M. Navaros qui avait dû être fort beau et que l'on sentait dominé par son épouse, semblaient aimer Vincent comme un fils.

— Savez-vous, déclara Me d'Estribat, que notre trou perdu compte un habitant de plus ?

En dehors de la scierie, de l'auberge Cazère où l'on dégustait des huîtres, de la villa d'Aguaréna, bâtie dans le style basque, avec son toit incliné d'un côté, ses balcons et ses terrasses, de la jolie maison landaise carrée de Me d'Estribat, aux colombages de bois bleu indigo sur briques roses, de la maisonnette que Vincent Itsaxou habitait avec sa mère infirme, Hossegor ne comptait guère que quelques petites demeures basses dissimulées sous la pinède et des métiaries pauvres de résiniers, dans la campagne. Les propriétés n'étaient pas murées, mais entourées de brande.

Aussi toute nouvelle arrivée produisait-elle une sensation. La grande ville la plus proche, Bayonne, se trouvait à une vingtaine de kilomètres, mais on éprouvait à Hossegor une curieuse impression d'être au "bout du monde".

La grande forêt avec l'enchevêtrement d'ajoncs, de ronces et de fougères, les tapis de bruyère, les dunes arrondies avec leur végétation luxuriante, concouraient à donner une impression de nature vierge.

L'immense plage de sable au bord de l'océan, partie de celle qui s'étend d'Arcachon à la côte d'Espagne, étonnait par sa monotonie grandiose.

— De qui s'agit-il ? demanda Mme Navaros, avec curiosité.

— Un homme ou une femme ? interrogea Jean Navaros.

— Sans doute quelque neurasthénique en quête de solitude, suggéra Vincent, ou une désenchantée qui vient soigner ici un chagrin d'amour. A moins que ce soit un commerçant de Bayonne ou de Dax, retiré des affaires ?

— Vous n'y êtes pas, déclara le vieux notaire d'un air finaud. Il ne s'agit ni d'une neurasthénique, ni d'une dame abandonnée, ni d'un vieux commerçant de province; notre nouvel hôte est un jeune homme charmant, un Parisien.

Maïtena qui n'avait jusqu'alors prêté aucune attention à la discussion, dressa l'oreille. Ses yeux se fixèrent, interrogateurs, sur le visage du vieux notaire. Ce mot de Parisien faisait éprouver à la jeune fille qui n'avait jamais quitté son coin d'Hossegor (les Navaros étaient venus s'y établir alors qu'elle avait trois ans), une sensation bizarre. Paris représentait pour elle toutes les séductions du plaisir et du luxe, avec quelque chose de plus. Elle imaginait les boulevards avec leurs affiches lumineuses, les théâtres, les restaurants étincelants de clartés, les magasins avec leurs tentations, toute la



ROMAN COMPLET par EVE PAUL MARGUERITTE

Le Sortilège

Reproduction autorisée par
la Société des Gens de Lettres

féerie moderne. Maïtena cependant aimait son pays d'un amour passionné, exclusif. Elle en goûtait profondément la solitude farouche et le charme un peu triste. Mais l'attrait de l'inconnu la fascinait et l'effrayait tout ensemble. Elle eût voulu connaître la terre entière, persuadée d'ailleurs qu'elle préférerait à tout autre le décor d'Hossegor.

Oui, Mesdames, reprit Me d'Estribat, ravi de la sensation qu'avaient produites ses paroles. Notre nouvel hôte est un Prince Charmant, il vous inspirera le coup de foudre à première vue. C'est un jeune Apollon, une beauté grecque, des traits réguliers, un visage glabre, un grand front lisse comme une dalle, un nez droit, un teint mat, d'épais cheveux noirs, légèrement bouclés et de larges yeux d'un bleu d'infini, sous de longs cils sombres recourbés, d'admirables yeux ardents, presque sauvages. Bref une figure originale, impérieuse, qui commande l'attention et que l'on n'oublie pas.

— C'est trop ! fit Vincent ironique et un peu envieux. Votre Apollon me dégoûte !

— Je n'aime pas non plus qu'un homme soit trop beau, déclara Mme Navaros.

— Je suis de votre avis, dit Me d'Estribat, s'il s'agit d'une beauté uniquement physique. Mais toute la personne de mon jeune inconnu dégage une beauté morale; il porte la noblesse inscrite sur son visage et aussi l'intelligence. Il appartient à la race élue, supérieure aux faiblesses et aux vanités du monde.

— S'il est aussi séduisant que vous le dites, fit Maïtena, il ne restera pas longtemps ici.

— Pourquoi cela ? dit Vincent, agacé de voir l'intérêt que Maïtena prenait au nouveau venu. Vous vivez bien à Hossegor, moi aussi. Il est vrai qu'un Parisien frivole s'ennuiera dans notre retraite.

La jeune fille, une fois de plus, ressentit le ton agressif du Basque. Vif et emporté, Vincent ne ménageait pas celle qu'il traitait en sœur. Ayant toujours connu Maïtena, il la considérait comme une fillette, mais celle-ci se faisait femme. Basque, elle appartenait elle aussi à cette race particulière, à la fois ardente et contenue, fière et orgueilleuse, capable en bien et en mal de sentiments extrêmes.

— Que vient faire ici ce bel étranger ? demanda Mme Navaros, pratique.

— Voilà ce qu'on ignore encore, et ce qui intrigue, avoua Me d'Estribat.

— Il ne viendrait pas pour l'adjudication du domaine de Peyhorade ? s'enquit Jean Navaros, inquiet.

Il avait des vues sur une partie de cette immense forêt, plantée de pins et de chênes-lièges, située entre la mer et le lac, qui s'étendait sur plus de deux cents hectares, et dont il souhaitait acheter un morceau; le placement serait avantageux, car la résine se vendait bien et les pins y étaient fort beaux.

Cela m'étonnerait, car j'ai rencontré ce matin, au marché de Saint-Vincent-de-Tyrosse mon successeur et ami Me Labuque, qui est chargé par les héritiers du marquis de Peyhorade de la vente du domaine. Il m'a énuméré les noms des compétiteurs qui veulent se partager cette dépouille et celui de Claude Sainville ne figure point parmi eux.

— Votre jeune étranger s'appelle Claude Sainville ? demanda Maïtena de sa voix grave et chaude, en dégustant chaque syllabe de ce nom comme un sorbet exquis.

Pourquoi certains noms résonnent-ils d'un attrait indéfinissable ?

Oui, Mademoiselle, un joli nom, n'est-ce pas ? Digne de celui qui le porte. Claude Sainville ! Cela vous a un petit air de héros de roman, ne trouvez-vous pas ?

— Je n'aime pas ce nom, moi, dit Vincent, d'un air sombre. Il est trop efféminé.

— Ça n'a pas l'air très sérieux, renchérit madame Navaros, qui, en femme simple, se défiait de tout ce qui avait une allure romanesque.

— Comment est-il donc arrivé ? demanda M. Navaros. Pas par le chemin de fer. J'étais à la gare de Marennes ce matin pour l'arrivée du train de Paris (j'attends une pièce pour une de mes scies à ruban, un arbre-montant cassé par la faute d'Onesse, mon contremaître), et je n'ai pas vu descendre le moindre voyageur. De même au retour, le long de la route, je n'ai vu passer aucune auto, ce qui est rare !

— Depuis la guerre, dit Vincent, les autos se sont multipliées. Elles ont envahi nos routes de sable où ne passaient autrefois que les lents attelages de bœufs accouplés par deux, ou les charrois d'arbres entiers tirés par les mules harnachées.

— La jument alezanne Nora qu'on attelle, et que Maïtena monte quelquefois, commence à s'habituer aux autos. Mais mon vieux cob: Tambour, saute encore au moindre son de trompe. Avant-hier sur la route de Bayonne, il a manqué me jeter dans le fossé.

— Ah ! les temps sont bien changés, soupira Me d'Estribat, vous verrez un jour prochain ce pays sauvage envahi par les étrangers. Un gros bijoutier de Biarritz va, dit-on, faire construire une villa au bord du lac. Et Onesse a vendu pour dix mille francs son terrain d'un hectare à une famille de Bordeaux, qui veut faire bâtir pour passer l'été à Hossegor. Enfin Me Labuque ne m'affirmait-il pas qu'une société allait se fonder pour l'exploitation de tout ce coin perdu des Landes.

— Mais déjà, avant la guerre, dit Jean Navaros, la chose avait été tentée.

— Sans succès, compléta Mme Navaros.

— Je sais: cette société avait fait faillite, dit Me d'Estribat. Il y a eu la guerre. Mais l'affaire peut être reprise avec succès. La commune est toute disposée à céder ses terrains moyennant un bon prix.

— Comme si elle ne s'était pas déjà enrichie, intervint Vincent. Au prix où se vend la résine !... Près de deux mille francs la barrique !

— C'est moi qui serais contente si le pays se civilisait un peu, dit Mme Navaros. Si vous croyez que c'est drôle pour une maîtresse de maison de ne jamais savoir quoi ordonner pour le déjeuner. Le boulanger et le boucher viennent d'Ygos. S'ils oublient de passer, on n'a qu'à boucher sa ceinture.

— Il faut élever des poules et des lapins, comme moi, dit Me d'Estribat qui était fier de sa basse-cour et de son clapier.

— Nous avons un beau potager, ce qui n'est déjà pas un mince résultat dans ce terrain de sable. Les haricots et les tomates nous reviennent d'ailleurs assez cher. De plus, nous tuons un cochon chaque année à Noël et mangeons des saucisses et des jambons jusqu'à Pâques et souvent même jusqu'à la Pentecôte.

Pendant cet intermède prosaïque, Maïtena était palpitante. Jamais le terre à terre maternel ne l'avait autant agacée.

Tout cela n'explique pas, dit-elle, comment votre inconnu a débarqué chez nous. Il n'est pas tombé de la lune en avion, je suppose ? On aurait entendu le bruit du moteur.

— En effet, dit Me d'Estribat, il a choisi un moyen de locomotion beaucoup moins moderne et a débarqué (c'est le cas de le dire) en bateau.

— Où donc ? Pas sur les rives du lac ? demanda Vincent, surpris.

— Non, notre lac a beau être relié à la mer par un canal, il ne contiendrait pas, même à marée haute, assez d'eau pour le tonnage du petit yacht blanc qui a amené M. Sainville. L'*Argo* — tel est le nom de ce joli navire — a jeté l'ancre dans le port d'Ygos.

— Voilà une arrivée peu banale, remarqua Jean Navaros. Quelle Toison d'or vient ici conquérir ce nouveau Jason ?

— Mystère! Mystère! cher ami. Nous en sommes encore réduits aux conjectures. Mais patience, tout se saura bientôt.

— Si M. Sainville est descendu à Ygos, fit Maïtena d'un air boudeur, il n'est pas tout à fait notre voisin, comme vous le disiez.

— Attendez, chère enfant, vous ne me laissez pas parler! M. Sainville a débarqué à Ygos, mais il s'installe à Hossegor. — Où donc? demanda avec curiosité Mme Navaros. L'auberge tenue par Orazio Cazère me semble un séjour bien sommaire pour le fortuné possesseur d'un yacht.

— Aussi n'est-ce pas chez Orazio qu'il est descendu, fit avec lenteur Me d'Estribat, qui ménageait ses effets.

— Alors je ne vois pas où? fit Maïtena.

— Cela vous intrigue, Mesdames. Hé bien, il a loué, vis-à-vis, vers le milieu du lac, sur l'autre rive, à l'endroit où le morceau de forêt qui sépare le lac de l'océan est le plus étroit, la petite maison appartenant à Cazère, que celui-ci loue quand il peut, et utilise le reste du temps pour serrer ses engins de chasse et de pêche. Il y habite même à l'automne quand il va affûter la palombe.

— Que disais-je! s'exclama Vincent qui décidément n'éprouvait aucune sympathie pour le nouveau venu. C'est un neurasthénique ou un fou.

Maïtena lui lança un regard singulier que Me d'Estribat intercepta au passage. "Hé! Hé, songea-t-il, il ne faut pas se fier à l'eau qui dort. A la place des parents, je surveillerais cette petite". Et à voix haute:

— Vous n'y êtes pas, monsieur Itsaxou, fit le notaire avec chaleur. M. Sainville me donne l'impression d'un homme équilibré et parfaitement maître de lui. C'est sûrement une nature énergique, je dirais presque indomptable. A travers ses paroles simples et précises, qui vont droit au but, on sent en lui une force. Et, en le voyant, on évoque invinciblement l'idée d'un conquérant; sur son front, on lit les vastes projets, les grandes pensées, un idéal dans ses larges yeux bleus qui semblent regarder à l'horizon au-dessus des hommes. Jason, avez-vous dit tout à l'heure, monsieur Navaros, en entendant le nom de son bateau? Oui, ce surnom lui convient certainement. Il doit avoir un but et toutes les tenacités pour y atteindre. Ou je me trompe fort ou cet homme est un ambitieux prêt à conquérir le monde. Ce n'est pas un individu ordinaire. Il fera sûrement de grandes choses.

— Vous lui avez donc parlé? s'écria Maïtena.

— C'est-à-dire qu'après avoir assisté ce matin au débarquement de M. Sainville dans le port d'Ygos, je prenais un porto au café de l'Espérance avec le docteur Garigad, j'ai retrouvé celui-ci un peu plus tard chez Cazère, où j'ai pu l'étudier à loisir, juste avant de venir savourer chez vous, mes chers amis, un de ces délicieux repas, servi sur le joli linge du Béarn, comme seule Mme Navaros sait en offrir à ses invités. Je ne connais aucune maison où l'on déguste d'aussi succulents confits d'oie et des foies de canard aussi délectables. Je crois, entre nous, que Cazère vous réserve les plus belles huîtres de son parc. Quant à votre vin des sables, je ne sais où vous le prenez, mais je n'ai pu encore m'en procurer du pareil.

Mme Navaros, d'un sourire reconnaissant, admit la justesse du compliment. Elle se donnait assez de mal pour que tout fût parfait à sa table.

— Encore un peu d'Izarra? proposa-t-elle au gourmand notaire qui accepta.

— Cette liqueur d'herbes des Pyrénées passe pour digestive, dit-il.

Maïtena emplit le verre de Me d'Estribat qui huma l'arôme parfumé, avant de déguster à petites gorgées, les yeux mi-clos, le liquide jaune d'or.

Maïtena n'osait plus ramener le bonhomme au sujet qui la passionnait par crainte de faire remarquer son insistance; mais ses rougeurs subites, alternant avec une pâleur mate, la fiébrilité de ses mains, l'éclair de son regard auraient décelé son émotion intérieure à des yeux moins distraits que ceux de ses parents. Seul Vincent la remarqua et se renfrogna davantage, ce qui accentua le caractère déjà austère de sa physionomie.

Ce fut Jean Navaros qui reprit la conversation au point interrompu.

— Votre Sainville s'est installé, dites-vous, dans la petite maison de Cazère qu'on appelle "L'Esquiro", pour peu de temps sans doute?

— Mais non, il a loué pour un an. Cazère n'en revenait pas. Notre aubergiste est ravi de l'aubaine, et il en a profité pour demander un prix disproportionné avec la simplicité de la maisonnette, mais notre Jason, qui possède peut-être déjà la Toison d'or n'a pas marchandé: l'affaire a été conclue séance tenante. M. Sainville a payé le premier semestre en signant l'engagement de bail (c'est ainsi que j'ai appris son nom) et a réquisitionné la grande charrette à bœufs des Cazères pour qu'on aille chercher cet après-midi, à bord de l'Argo, ses malles et bagages. Il emménage sans doute en ce moment. Les Cazères se chargeront de lui porter chaque jour en barque les provisions nécessaires et comme il cherchait un domestique, Orazio lui a indiqué le jeune Jean Mugron qui sait faire la cuisine.

— Je le connais, dit Mme Navaros, un gentil garçon, c'est le neveu d'Agathe, notre femme de chambre et le cousin de Zélie, la petite bonne des Itsaxou. Je crois qu'il cuisine assez bien, mais j'espère que M. Sainville aime l'ail et l'huile, car les gens de pays en mettent dans tous les plats.

— L'Esquiro est gentiment meublé, dit le vieux notaire, Cazère l'avait louée, une année, à une Américaine excentrique échouée ici sous Dieu sait quel prétexte, et cette étrangère avait fait beaucoup de

et sur la femme de chambre Agathe, mère de la jeune Zélie, qui servait chez les Itsaxou, pour s'occuper activement de Maïtena.

Elle croyait s'être acquittée envers sa fille, pour l'avoir fait instruire d'abord par la vieille Mlle Minizian, et l'avoir mise ensuite en pension à Dax, chez les demoiselles Dorvenx.

A dix-huit ans, Maïtena avait acquis des connaissances moyennes en français, en histoire et en géographie, mais ses lectures personnelles l'avaient autrement développée. Elle parlait un peu l'anglais et l'espagnol, était bonne pianiste et chantait agréablement. Elle avait une voix riche, profonde qui, mieux cultivée, aurait pu être très belle; Maïtena était née musicienne, elle possédait le don. De combien d'ennuis elle s'était consolée en faisant de la musique pour elle seule!

La musique et les fleurs étaient ses seules distractions. Maïtena avait sa rose-rie qu'elle entretenait elle-même et dont elle était fière.

Les occupations de Maïtena étaient soumises à une régularité monastique. La jeune fille devait se lever le matin à sept heures. A huit heures, petit déjeuner en commun. Ensuite, la jeune fille partait à bicyclette au "bourg" faire les commissions dont sa mère pouvait avoir besoin. De dix heures à midi, elle étudiait son

Le roman du mois d'avril

La Branche Reverdie

par DEOLS

En face d'un dilemme: rompre à jamais avec les traditions d'honneur d'un passé vieux de plusieurs siècles, ou ravir à sa fille sa part intégrale d'héritage, le comte Rodrigue ne se sent pas la force d'hésiter. En dépit de sa conscience accusatrice, il accepte le marché odieux qu'on lui propose.

Dans le même temps, la jeune fille se rend à l'invitation d'une vieille tante, et c'est au cours de ce voyage que se noue l'intrigue qui doit décider de son avenir.

Après la mort de son père, les ambitions de celui que tente sa fortune, les révélations malveillantes faites pour la blesser, font la lumière sur le passé, et l'heure de la revanche est, pour l'héroïne, celle de l'amour.

frais pour rendre la maison confortable. Le chauffage central, l'électricité y sont installés. Il y a une salle de bains. Mrs. Watson avait même le téléphone!... C'est elle qui a renouvelé le mobilier: des sièges et des bahuts de pays, de vieux meubles simples mais agréables de lignes, Cazère avait eu de la chance.

— Votre Sainville sera là comme un roi! railla Vincent.

— Que peut bien venir faire ici ce jeune homme? répéta M. Navaros rêveur, résimant par sa question la curiosité générale.

II

MAÏTENA

PERSONNE, sauf Vincent, n'avait remarqué le trouble de Maïtena, lorsqu'il avait été question du nouveau venu. M. et Mme Navaros considéraient toujours, malgré ses dix-huit ans, leur fille comme une enfant. A la voir journellement, ils ne s'étaient pas aperçus de la transformation et que Maïtena était devenue une femme. Elevée depuis l'enfance dans ce désert, sauf son séjour à Dax à la pension des demoiselles Dorvenx, sans amie de son âge, sans confidente, Maïtena s'était peu à peu repliée sur elle-même. Le père, qui après avoir été ramasser un petit pécule en Argentine, était venu s'établir quinze ans auparavant à Hossegor, s'était peu à peu enlaidi dans la somnolence provinciale; quand il n'était pas à la scierie, il passait tout son temps au café de l'Espérance, à Ygos-Plage. Là, il retrouvait le maire d'Ygos: M. Souprosse, le médecin M. Garigad et un certain M. D'Arjuzan, propriétaire d'un ridicule petit castel. Ces messieurs se livraient à d'interminables manilles, coupées de discussions politiques diffuses.

Quant à Mme Navaros, entièrement occupée de soucis ménagers, elle avait bien assez de mal à faire régner une autorité incontestée sur Bathilde, la cuisinière, sur le jardinier-cocher son époux, Simon,

piano. Après le déjeuner qui réunissait à nouveau la famille, Maïtena était libre; elle voguait dans sa yole sur le lac, ou plus souvent se promenait avec sa mère, à moins que son père ne consentît à monter à cheval avec elle, ce que Maïtena préférait, car elle adorait l'équitation. Toute petite, elle avait appris à se tenir en selle. Par la suite, M. Navaros avait acheté une jument, Nora, qui pouvait s'atteler et se monter. Lui avait un vieux cheval de régiment, Tambour, qui dressait les oreilles si par hasard il entendait une trompette.

A vivre sans amies et sans camarades de son âge, Maïtena avait pris l'habitude de peu parler et de vivre en elle-même. Ses parents, très différents d'elle, ne la comprenaient guère.

Maïtena s'était peu à peu réfugiée dans le rêve. Elle vivait une existence tout intérieure, à demi hallucinée. A l'insu de ses parents, elle avait dévoré la bibliothèque provenant de son grand-père paternel: le docteur Navaros, savant obscur érudit et dilettante. Elle avait lu les tragiques grecs, les vieux fabliaux français, Montaigne, les classiques, Rousseau et Voltaire; Hugo et Shakespeare l'avaient enthousiasmée.

Ces lectures variées avaient peuplé son cerveau d'images variées. Elle avait déjà vécu en pensée plusieurs existences imaginaires. Car elle se représentait ses rêves avec tant d'intensité qu'ils devenaient pour elle la réalité. Cependant que, d'un air paisible, elle écoutait les gronderies maternelles, ou semblait absorbée par une broderie, elle se livrait aux dangereuses méditations de la solitude. Que de belles heures elle avait passées seule, la journée finie, enfermée dans sa chambre, à lire tard avant dans la nuit, alors que tout le monde dormait à Aguarema. Ces lectures lui avaient donné la confuse révélation d'une vie passionnée. Elle avait modelé son idéal à la ressemblance des héros de l'histoire et du roman et en avait conçu le mépris des hommes médiocres.

LE SORTILEGE

L'idée qu'il ne lui arriverait jamais rien l'épouvantait.

Dans un terrain ainsi préparé la venue d'un étranger jeune, beau, supérieur devait déclencher dans le cœur de Maïtena les passions latentes qui y sommeillaient. Toutes ses puissances de rêve, toutes ses aspirations se cristallisaient sur le jeune homme qui incarnait pour elle l'idéal.

Ce soir-là, Maïtena repassait dans son esprit la conversation du déjeuner. Qu'il devait être noble et séduisant, ce Claude Sainville! Une nature d'élite, sûrement! Oh! connaître un être supérieur, quel qu'un qui s'intéressât à des sujets plus poétiques que le nombre de planches débitées par la scierie, comme Vincent, ou les potins d'Ygos qui passionnaient M. Navaros, ou la paresse des domestiques et le coût du bifteck qui obsédaient Mme Navaros.

"Un jeune Apollon, avait dit Me d'Estribat, grand, élancé, des yeux bleus d'infinité sous d'épais cheveux bouclés noirs. Une beauté physique, sûre garante d'une beauté morale".

Comme il devait être différent de Vincent, le seul homme jeune que connaît Maïtena! Son cousin était petit de taille, malingre, avec un visage ingrat.

Et elle, Maïtena, était-elle jolie? Jamais elle ne s'était posé cette question.

Elle contempla d'un œil critique son image dans le miroir au-dessus de la cheminée. Son petit visage bronzé, énigmatique, ne lui déplut pas. Elle avait une jolie peau dorée comme un beau fruit. Les sourcils noirs traçaient deux arcs nets et minces qu'on eût dit dessinés par un pinceau chinois. Ses cheveux très noirs aux reflets fauves, étaient lissés en arrière et noués sur la nuque en un gros chignon tordu. Ils découvriraient un joli front d'ivoire poli. Parfois elle les laissait flotter dénoués sur les épaules, la tête enserrée à la mode basque, d'un foulard bleu. Les yeux sombres, fendus en amandes, paraissaient immenses sous les longs cils recourbés. Ils disaient l'innocence et la malice. Mais parfois ils laissaient entrevoir des profondeurs troubles.

"Les traits sont assez bien, remarquait-elle, mais la bouche est un peu grande, les sourcils trop marqués. Mes cheveux sont abondants, mais sans finesse. J'ai l'air d'une gitane avec mes bras bronzés par le soleil, mon visage halé. Inutile de me le dissimuler, je suis noire comme un pruneau. Bah! l'ensemble est passable. Il me semble que je puis être aimée. Pourquoi Claude Sainville ne m'épouserait-il pas?"

Et elle s'abandonna avec ivresse à cette première méditation amoureuse, où se mêlaient espérances et craintes.

Maïtena s'approcha de la fenêtre qui était ouverte, et par laquelle entraient toutes les senteurs du jardin, intensifiées par la nuit. La lune éclairait le paysage baigné de clarté bleuâtre, les pins noirs qui faisaient masse d'ombre et les chênes-lièges au feuillage pâle. Le croissant de lune se reflétait en faucille argentée dans l'eau du lac qui scintillait comme un miroir. Au loin, sur l'autre rive, une lumière brillait au milieu des arbres.

— C'est l'Esquiro! murmura Maïtena. Il ne dort pas encore. Oh! l'entrevoir seulement!

Ce souhait à peine formulé, un désir irrésistible la saisit. Pourquoi n'irait-elle pas faire un tour jusqu'aux abords de la maison de Cazère? Bien souvent, elle sortait le soir à l'insu de ses parents qui se couchaient de bonne heure. Souvent, après les journées étouffantes de l'été, elle allait jusqu'au bord de la mer, respirer l'air du large. Une fois le pont de bois rustique franchi, qui enjambait le canal, elle traversait en dix minutes la forêt qui sépare le lac de l'océan, et après avoir escaladé les dunes, descendait sur l'immense plage qui, d'Arcachon à Saint-Sébastien, décrit sa courbe harmonieuse, le long des flots. Là, étendue sur le sable tiède, face aux étoiles, Maïtena écoutait le sourd grondement de l'océan qui berçait en elle des songes confus. La nuit favorisait sa rêverie, le silence ajoutait à son recueillement: c'est alors que sa vie intérieure s'exprimait avec le plus de force. Ou bien, elle chantait de sa voix riche et grave ses chansons préférées, de vieux airs basques ardents et nostalgiques. Elle sentait à ses lèvres le goût de sel de l'ém-

LE SORTILEGE

brun. Les heures coulaient rapides et douces. Elle rentrait sans avoir rencontré l'âme qui vive dans la maison dont toutes les fenêtres et portes restaient ouvertes, tant la confiance régnait, absolue, en ce désert.

Ses sorties l'hiver étaient plus rares. Le froid et la pluie la retenaient au logis.

Mais ce soir-là, Maïtena ne put résister à la tentation: la nuit était tiède comme une nuit de printemps. Elle jeta un manteau de laine sur sa robe et se glissa dehors sans bruit, en ayant soin d'ouvrir tout doucement la grille du jardin pour l'empêcher de grincer.

Elle s'avancant lentement d'abord sur la digue qui bordait le canal; une fois le pont de bois franchi, elle se mit à courir dans le sentier feutré d'aiguilles de pin, qui longeait le lac sur l'autre rive. Le silence nocturne se peuplait pour elle de bruits familiers: la rumeur monotone de l'océan sur la grève là-bas par delà les arbres et les dunes; la fuite d'un écureuil dans les branches, la chute d'une pomme de pin parmi les fougères. Une saine odeur de résine flottait. La marée était étale et l'eau du lac salin clapotait doucement sur le sable pâle. La clarté lunaire teintait de blanc le ruban du sentier et tachait çà et là d'argent le sommet des pins, les bruyères et les ajoncs.

Maïtena ressentait une allégresse légère jamais éprouvée jusqu'alors. Elle aspirait l'air vif à pleins poumons. Il lui semblait que dans sa vie close entraient le vent du large.

Était-il possible qu'un nom seul, la simple évocation d'un fantôme, eût opéré ce miracle? Jason! Maïtena essayait de se rappeler la légende, apprise autrefois, du héros thessalien. Petit-fils de Créthéus, le fondateur d'Iolchos, Jason avait été élevé par le centaure Chiron sur le Pélion. Arrivé à l'âge d'homme, il réclamait à son oncle, qui le lui avait usurpé, son royaume. Pélion promettait de le lui rendre, en échange de la fabuleuse Toison d'or. Jason organisait alors, pour la Colchide, avec cinquante héros, sur le vaisseau *Argo*, la fameuse expédition des *Argonautes*. Il accomplissait mille exploits surprenants et sortait vainqueur de redoutables épreuves, grâce à l'amour de la magicienne Médée. Il réussissait enfin à conquérir sur le dragon, qui la gardait, la Toison d'or, et régnait d'abord avec Pélion sur Iolchos, puis avec Médée qu'il épousait, sur Corcyre.

Le petit volume expurgé dans lequel Maïtena avait étudié la mythologie taisait la suite de l'histoire: comment Jason infidèle abandonnait Médée pour Glaucé, fille du roi Créon et les fureurs de Médée égorgeant sa rivale et les enfants qu'elle avait eus de Jason. Ou si, par la suite, elle a lu Euripide et Hésiode, Maïtena a oublié la fin de la légende. Aussi se prit-elle à murmurer: "Si est Jason, puisse-je être Médée! Que ne donnerais-je pour être la magicienne qui l'aiderait à surmonter toutes les épreuves, à s'emparer de la Toison d'or et à conquérir un royaume".

Elle avait couru si vite qu'elle s'arrêta, le souffle coupé, pour reprendre haleine. Puis, elle se remit en chemin à pas lents, mais aimantée invinciblement par la fenêtre éclairée qui se rapprochait peu à peu. Bientôt, elle distingua la façade blafarde de la maisonnette. Le jardin, planté d'un noyer, d'un cèdre, de pins et de chênes-lièges, n'était pas clos, sauf sur le derrière par une haie de troènes intermittente. Sur le devant, aucune clôture. On descendait quelques marches taillées dans le remblai et l'on accédait à la petite plage de sable fin qui glissait en pente douce jusqu'au lac. A marée haute, l'eau venait battre contre la digue de pierre qui surélevait le terre-plein; dans les chambres, lambrissées de sapin comme des cabines, on devait, par les fenêtres étroites, éprouver l'impression d'être en paquebot.

Une seule fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée. Maïtena supposa que ce devait être celle du salon. Les volets n'étaient pas fermés. Maïtena contourna la haie de troènes et s'approcha de la fenêtre. Son cœur battait, tumultueux, ses oreilles bourdonnaient et elle avait comme un nuage devant les yeux. On l'eût bien étonnée si on avait dit à Maïtena, la veille seulement, qu'elle oublierait la nature pudeur féminine au point de venir épier dans sa demeure un étranger,

dont elle ne savait rien. Une passion plus forte qu'elle la dominait, où entraient de la curiosité, l'émotion du mystère, et, si ridicule que soit ce mot s'appliquant à un inconnu, de l'amour.

Romanesque, prête à s'éprendre du premier venu qui incarnerait son "idéal" de jeune fille ignorante et passionnée, Maïtena devait fatalement dédier à Claude Sainville la tendresse inassouvie de son cœur et "cristalliser" sur la personne du jeune homme les puissances de rêve de sa dévorante imagination.

Maïtena s'approcha à pas de velours et colla son visage à la vitre. Son émotion était si forte que tout d'abord, comme une chauve-souris éblouie par la lumière et se cognant aux murs, elle ne distinguait rien.

Mais, ses yeux s'habituant, elle le vit soudain.

Claude Sainville était assis dans un fauteuil paysan devant une table de bois rustique qu'éclairait un flambeau de cuivre électrique voilé d'un abat-jour jaune. Il tenait un crayon à la main et jetait des notes rapides sur des feuilles de papier étalées devant lui.

Maïtena put le contempler à loisir. Son visage se présentait de trois quarts, le côté gauche sortant de l'ombre. Il était aussi beau que l'avait dit le vieux notaire; mais sa distinction était trop grande pour que cette beauté fût choquante. Il avait en plus une noblesse d'expression incomparable et une attitude pleine d'élégance et de fierté. Son grand front lisse portait le sceau du génie, et ses immenses yeux bleus avaient les reflets de l'acier. Rien qu'à le voir on admirait sa grâce, on lui supposait tous les talents.

Claude réalisait toutes les qualités extérieures de son idéal. Maïtena fut subjuguée. Ce visage d'audace et de fierté devait la poursuivre de son obsession.

"C'est un surhomme, jugea-t-elle. Ouï qu'il entreprenne, il doit réussir. Je l'aime, je serai sa femme!"

Elle lisait clairement sur son front la certitude d'une grande destinée.

Le jeune homme semblait triste et préoccupé. Par moments, il appuyait sa belle tête dans sa main longue et blanche et se perdait alors dans une méditation qui n'avait rien de joyeux.

"Il souffre, pensa-t-elle. Quel peut bien être son tourment? Comme je voudrais le consoler!" Elle était aimantée, comme par une force qui l'attirait hors d'elle-même. Elle était sur le point de frapper à la porte. Mais tout à coup, elle crut percevoir, venant du lac, un bruit de soie déchirée. Pas de doute, une barque s'approchait de la petite plage. Maïtena se rejeta dans l'ombre du cèdre. Quel visiteur nocturne venait trouver Claude Sainville à cette heure tardive?

La barque glissait doucement sur l'eau moirée, laissant derrière elle un sillage d'argent. Une forme noire, assise au milieu, ramait d'un mouvement égal et sûr. Était-ce un homme, une femme? Les cheveux coupés courts, que le reflet lunaire faisait paraître presque blancs, permettaient le doute. La barque accosta et la silhouette sauta à terre. Le manteau sombre s'écarta. Maïtena vit alors une femme jeune, vêtue d'une robe de crêpe blanc, très élégante, drapant un corps sveltes et élancé. Son cœur se serra. Que venait faire cette personne chez Claude Sainville? Car l'inconnue venait bien pour lui seul. Elle amarra la barque et s'avancant sans hésitation jusqu'à la porte où elle frappa quelques coups légers. Celle-ci s'ouvrit presque aussitôt et la haute taille de Claude Sainville se dressa dans l'encadrement. Maïtena ne l'avait pas cru si grand et si fort.

Les yeux du jeune homme clignèrent, surpris, dans l'obscurité du jardin, mais il dut reconnaître aussitôt la nouvelle venue, car il poussa une exclamation de joie éperdue:

— Vous! Vous ici! cria-t-il d'une voix chaude et vibrante, en saisissant la main de la jeune femme vêtue de blanc, qu'il pressa contre son cœur.

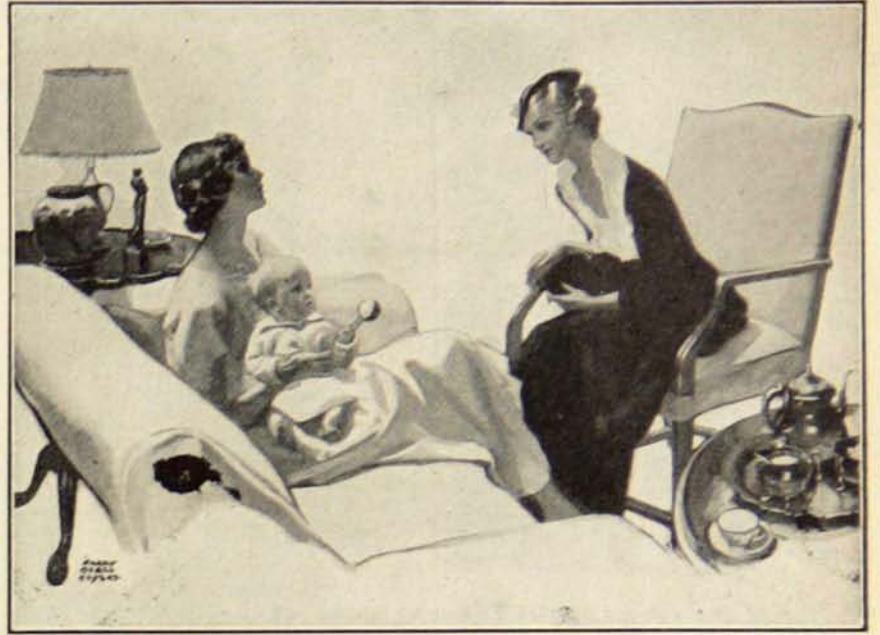
Cette voix, au timbre mordant, révélait par sa seule prononciation une personnalité.

— Je n'ai pas voulu partir sans vous dire un dernier au revoir, répondit-elle d'une voix que Maïtena, injustement, jugea perçante et artificielle.

— Entrez, dit Claude en s'effaçant pour la laisser passer.

La jeune femme tourna la tête vers la barque, comme pour s'assurer que celle-ci ne serait pas emportée par le flot, et Maï-

Prévenez la Diphtérie!



"L'inoculation fut très simple. Il n'a pas protesté du tout. Ce petit bonhomme n'aura jamais la diphtérie!"

Le nombre des décès par diphtérie a baissé, au Canada, d'une moyenne de 120 par an — soit de 1468 à 239 environ — depuis 1923 jusqu'à 1933. Dans les villes et les endroits où l'inoculation des enfants est de règle, et non une exception, le péril diphtérique diminue constamment. Mais comme la mortalité par diphtérie se remet à augmenter en quelques endroits, un pressant appel est adressé aux mères.

L'antitoxine, découverte il y a des années, fut une victoire partielle sur la diphtérie. Cette substance atténua généralement la sévérité des atteintes de la maladie, et a contribué à sauver un grand nombre de vies. Grâce au développement de la toxine-antitoxine ou aux inoculations de toxoïde, une méthode préventive pour faire disparaître cette maladie a été trouvée. Tous les enfants au-dessus de six mois peuvent être en danger de contracter la diphtérie s'ils ne sont pas inoculés contre elle. Que vous habitiez la ville ou la campagne, un médecin du voisinage peut immuniser votre enfant contre la diphtérie.

Les tragédies auxquelles donne lieu la diphtérie ne sont pas toutes

imputables au manque de savoir ou à la négligence des parents. Il y a des mères qui sont sous l'impression que leurs enfants ne sont pas en danger de contracter la diphtérie, parce qu'elles prennent bien soin d'eux. Il répugne à ces mères de faire immuniser leurs enfants qui se portent bien. Les parents devraient comprendre que les plus grands soins peuvent ne pas préserver leurs petits garçons et petites filles de cette maladie.

Plus de la moitié des fatales conséquences de la diphtérie se produisent entre les âges de six mois à six ans. Les enfants qui guérissent d'une attaque de diphtérie peuvent quand même en garder au cœur des lésions permanentes.

L'inoculation est chose simple, vite faite, et elle ne laisse aucune cicatrice. Si vous avez des enfants qui n'ont pas été inoculés, voyez à ce qu'ils le soient sans retard. Conduisez-les chez le médecin et vous serez débarrassée d'une des inquiétudes dont les générations passées n'étaient jamais exemptes. La Metropolitan enverra gratis son petit livre: "La diphtérie et votre enfant". Écrivez au Service des brochures — 3-R-35.

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



Cherchez-vous LES COINS Sombres?

■ Votre teint est-il tel, que vous recherchez la discrétion des coins sombres ou de la lumière diffusée? Pourtant, il ne devrait pas en être ainsi, vous qui avez à votre disposition l'incomparable Baume Italien Campana! Peu importe les intempéries, la dureté de l'eau que vous employez, votre travail à la maison ou au bureau, n'oubliez pas que le Baume Italien Campana est garanti comme pouvant "faire disparaître les rougeurs, gerçures et rugosités de la peau plus rapidement et à moins de frais que tout autre produit que vous ayez pu employer jusqu'ici".

Le Baume Italien est, de tous les produits pour la protection de la peau, celui qui se vend le plus au Canada — c'est le préféré des Canadiennes depuis plus de 40 ans. Essayez-le à nos frais en envoyant le coupon ci-dessous. En vente dans les pharmacies en bouteilles à 35c. 60c., et \$1.00; aussi en tubes à 25c.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIANT ORIGINAL DE LA PEAU



CAMPANA CORPORATION LIMITED
RM-3 Caledonia Road,
Toronto

Gratis

Messieurs: Veuillez m'envoyer la bouteille format "VANITY" de Baume Italien Campana — GRATIS et port payé.

Nom

Adresse

Ville Pro.

tena vit distinctement son visage. De jolis traits fins, un nez droit, une bouche petite et charnue comme une cerise, des yeux gris et des cheveux blonds mousseux. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Déjà elle détournait la tête et pénétrait dans la maison, suivie de Claude. La porte se referma sur eux dans un claquement sourd, qui retentit douloureusement dans le cœur de Maïtena. Elle restait clouée à sa place, stupide et égarée.

La pensée de Claude Sainville l'avait si intensément obsédée tout le jour, qu'elle en était presque arrivée à prendre sa chimère pour une réalité. Il lui semblait qu'elle avait des droits sur Claude et pour un peu elle eût estimé qu'en recevant, ce soir, une rivale chez lui Claude trahissait Maïtena. Une invisible main l'étreignait à la gorge, elle avait un brouillard humide devant les yeux.

Maintenant, un regret poignait Maïtena de son espionnage. Son rêve avait été si beau! Fallait-il déjà s'en éveiller? Elle n'osait plus s'approcher de la vitre et cependant, possédée comme toutes les natures extrêmes du besoin d'aller jusqu'au bout de sa souffrance, elle éprouvait la tentation de se repaître d'un spectacle qui lui déchirerait certainement le cœur.

N'y pouvant tenir, comme poussée par une force surnaturelle, elle gagna la fenêtre. L'inconnue était maintenant assise dans le fauteuil qu'occupait Claude précédemment. La lumière du flambeau tombait sur ses cheveux couleur de blé mur. L'inconnue était vraiment très belle avec son teint de lait et de nacre, ses traits réguliers, son épiderme satiné. Elle avait des yeux gris-bleu. Toute sa physiologie avait quelque chose d'immatériel que démentaient cependant le nez fort, aux narines ouvertes et les lèvres sensuelles.

— Elle est plus belle que moi, pensa Maïtena, oh! bien plus belle. Mais elle est sûrement plus âgée.

Claude était agenouillé aux pieds de la jeune dame en blanc, et tenait ses mains. Il la contemplait avec un air d'adoration. Ses lèvres remuaient: sans doute murmurait-il des paroles d'amour.

Maïtena ne put supporter cette vue. Elle s'enfuit comme une bête blessée, les mains pressées contre son cœur, avec le sauvage désir de l'emporter sur sa rivale.

Un psychologue profond a dit: "Perdre un bonheur rêvé, renoncer à tout un avenir, est une souffrance plus aiguë que celle causée par la ruine d'une félicité ressentie, quelque complète qu'elle ait été: l'espérance n'est-elle pas meilleure que le souvenir?"

Maïtena avait l'impression d'un écroulement. On objectera qu'elle ignorait la veille l'existence de Claude, et que son désespoir ne pouvait être bien profond. Erreur. La force d'un sentiment réside dans son intensité et non dans sa durée. L'imagination de Maïtena, l'avait, en ces quelques heures, emportée si loin qu'elle ne pouvait plus maintenant revenir en arrière. La jeune fille était bouleversée d'avoir découvert que Claude aimait une autre femme. Les sanglots l'étouffaient. Au bout d'une centaine de mètres, Maïtena dut s'arrêter pour pleurer à son aise. Les larmes coulaient de ses yeux, intarissables. Elle se répétait: "Il en aime une autre. Et moi, je n'aimerais jamais que lui! Mon âme lui appartient, dès la première minute, dès que j'entendis prononcer son nom. Mais pourquoi renoncerais-je à lui? Je suis aussi jolie que cette inconnue. Hé bien, je lutterai, il me préférera, je serai sa femme!"

Les nuages s'étaient éloignés et la lune brillait d'un éclat extraordinaire. On y voyait presque comme en plein jour. Sur le lac, une barque descendait vers Ygos, portée par le jusan.

Maïtena reconnut dans le bateau, à l'arrière, la silhouette de l'inconnue vêtue de blanc. Au milieu, maniant les rames, se tenait Claude Sainville. Il restait indifférent à la féerie nocturne, toute la beauté du monde se concentrant pour lui sur le visage nacré de la jeune femme.

"Comme il l'aime!" gémit Maïtena.

La barque la dépassa, et, à coups de rames rapides, gagna le port d'Ygos. La jeune fille la perdit de vue. Elle ne vit pas la barque accoster aux flancs du petit yacht blanc: l'Argo, ni l'inconnue remonter à bord.

Elle n'entendit pas Claude Sainville, penché sur une petite main blanche, murmurer d'une voix tremblante:

— Adieu, mon seul amour!

Couchée dans son lit, Maïtena cherchait en vain le sommeil, poursuivie par les images tumultueuses de cette journée si remplie. Elle avait éprouvé plus d'impressions violentes en ces quelques heures que pendant tout le reste de son existence. Il lui semblait que maintenant seulement elle commençait à vivre. N'avait-elle pas eu la révélation de l'amour et de son cortège: la curiosité, la dissimulation, la jalousie, la souffrance?

Elle s'endormit presque à l'aube, d'un sommeil lourd et angoissé, et fit ce rêve étrange:

Un décor grec classique, tel qu'on en voit sur les toiles du Poussin: colonnades de temples, statues de Phidias, oliviers d'argent, ciel d'indigo, la Méditerranée, un palais de marbre, des salles fraîches, parquets de mosaïque, atrium, cours intérieures, jets d'eau. Maïtena n'est plus Maïtena, elle est Médée, épouse de Jason, reine de Corcyre.

Claude-Jason, de retour de l'expédition des Argonautes, a rapporté de Colchide la Toison d'or. Il a surmonté toutes les difficultés, il a vaincu le dragon, il a conquis un royaume et l'amour de la magicienne Médée. Ils connaissent le parfait bonheur et cependant Médée n'est pas heureuse; une angoisse lui étroit le cœur. Elle pressent un malheur. Elle a raison de trembler: Jason ne l'aime plus, Jason en aime une autre. Penchée à la fenêtre du palais, elle regarde le lac, non la mer qui scintille, calme et d'un bleu de bleu. Il fait grand jour, et cependant, la lune haut dans le ciel épand une clarté blême.

Médée voit Jason s'avancer vers le rivage. Une nef vient d'accoster. On peut y lire en grosses lettres le nom d'Argo. Pourquoi ces caractères français? Nous sommes en Grèce.

Des esclaves s'agitent, des étendards se déploient, un chemin de planches recouvert de tapis précieux relie bientôt le navire à la terre. Un cortège s'avance. En tête, une grande femme blonde, merveilleusement belle, enveloppée de voiles blancs, le front ceint d'un diadème. Des suivantes l'accompagnent.

— C'est Glauké, fille du roi Créon, murmure-t-on, la future épouse de Jason. Cette Glauké a les traits de l'inconnue qui rendit, ce soir, visite à Claude Sainville.

Claude, non Jason, se précipite au-devant de la jeune princesse. Il lui baise les mains avec ferveur, puis il la conduit vers le palais.

Médée, la magicienne, contemple longuement le beau visage de sa rivale. Son cœur se soulève de haine.

"Je la tuerais!" dit-elle. "Je la tuerais!"

Et Maïtena s'éveille le cœur battant à coups précipités.

— Quel rêve absurde, dit-elle en se frottant les yeux.

III

VINCENT

MAITENA n'était pas seule à avoir veillé ce soir-là. Si, de sa chambre, la jeune fille avait guetté la lumière solitaire qui brillait à l'Esquiro, Vincent de chez lui avait gardé longtemps les yeux fixés sur la fenêtre illuminée de la chambre de Maïtena.

Si cette journée avait été pour Maïtena une journée d'ivresse qui lui avait apporté la révélation de l'amour, cette journée pour Vincent, qui avait éprouvé la même révélation, avait été une journée d'angoisse affreuse.

Le jeune homme, qui connaissait Maïtena depuis toujours, s'était juré que sa cousine serait un jour sa femme. Les intérêts de Vincent n'étaient-ils pas liés à ceux de son oncle Navaros? N'était-il pas naturel qu'il épousât sa cousine, la fille du patron?

Mais jusqu'alors, Maïtena n'était pour lui qu'une fillette sans conséquence, il croyait de bonne foi avoir pour elle une affection quasi fraternelle. Il avait fallu que se dressât devant lui le spectre d'un rival pour que Vincent comprit qu'il aimait Maïtena d'un amour possessif et véhément. Les paroles de Me d'Estribat, concernant Claude Sainville, l'intérêt visible que sa cousine avait pris à l'étranger, lui avaient été un supplice. Vincent s'était rendu compte qu'il tenait passionnément à Maïtena, que la vie sans elle serait dépourvue d'intérêt et qu'il était prêt à tout pour la garder, fût-ce au prix d'un crime.

"Rien n'est perdu, heureusement, pensa-t-il. Elle ne connaît pas cet inconnu. A moi de m'arranger pour qu'elle ne le

LE SORTILEGE

voie pas et pour qu'elle ne s'éprenne pas de lui".

C'est alors qu'il avait vu la silhouette noire de Maïtena s'encadrer à sa fenêtre, le visage tourné vers l'Esquiro.

"Elle pense encore à lui, murmura-t-il. Il faut absolument que je parle à mon oncle et fasse ma demande en mariage dès demain; il n'y a plus de temps à perdre. Tiens, Maïtena éteint la lumière, elle va sans doute se coucher".

Quelle était alors cette ombre furtive qui se glissait dans le jardin? Sa cousine? Impossible! Où irait Maïtena à cette heure tardive. Tout le monde dormait à Aguaréna.

Une supposition horrible traversa l'esprit de Vincent: était-il possible que Maïtena se rendit à l'Esquiro? Mais non, c'était fou.

Le jeune homme descendit furtivement l'escalier pour ne pas éveiller sa mère qui reposait dans sa chambre et Zélie, la petite bonne, qui devait ronfler depuis longtemps au rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte et s'étonna; à quoi pensait Zélie? Le verrou n'était pas tiré. Heureusement qu'il n'y avait pas de voleurs en ce pays perdu. Que volerait-on d'ailleurs chez eux?

Dehors, il hésita un moment, mais ses yeux s'habituant à l'obscurité, il aperçut, franchissant déjà le pont de bois, la silhouette de sa cousine. Pas de doute, Maïtena se dirigeait vers l'autre rive. Il la vit bientôt s'engager dans le petit sentier feutré d'aiguilles de pins qui longeait le lac et aboutissait à l'Esquiro.

Une colère le souleva. Quel était donc le but de cette effrontée? Il la suivit de loin en étouffant le bruit de ses pas. Il la vit, le cœur étroit d'angoisse, s'approcher de la maison de Claude, il la vit se reculer dans l'ombre lors de l'arrivée de la barque; puis, avec soulagement, reprendre le chemin du retour.

Que faisait-elle? Comment, cette sottise pleurait pour avoir découvert que son inconnu avait l'esprit occupé d'une autre? Vincent faillit se montrer, pour consoler sa cousine, et lui déclarer son amour. Mais une crainte le retint: Maïtena était orgueilleuse et fière. Elle ne pardonnerait pas à son cousin d'avoir deviné son secret. Mieux valait, pour Vincent, garder pour lui ce qu'il avait surpris et en déduire une ligne de conduite. Il laissa s'éloigner Maïtena et ne se remit en route qu'au bout d'un long moment. La barque qui emmenait Claude et son amante vers Ygos l'avait dépassé.

Un bruit de feuilles froissées fit tressaillir le jeune homme. Qui pouvait bien venir par là? Un résinier attardé? Tout le monde devait dormir à cette heure-ci. Un animal? Non plus. Vincent perçut un bruit de voix. Un nuage passa devant la lune et l'obscurité régna presque complète. Le jeune homme fit quelques pas avec précaution. Il ignorait la peur, mais les émotions précédentes l'avaient enervé. Si c'étaient là des maraudeurs ou de mauvaises gens? Il retint son souffle et écouta.

— Je t'aime, disait une voix de femme, qu'il crut reconnaître.

— Ma chérie, répondait une voix d'homme étouffée.

A ce moment, la lune sortit de derrière son nuage et éclaira le visage des amoureux. Vincent, avec surprise, reconnut Zélie, la jeune bonne de sa mère, et le cousin de celle-ci, Louis Mugron, qui venait d'être engagé comme domestique par Claude Sainville.

En entendant un bruit de pas, le couple se sépara vivement.

— Tiens, c'est toi Zélie, dit Vincent, étonné.

La jeune landaise parut atterrée d'être ainsi surprise par son jeune maître.

Elle rougit, pâlit et balbutia:

— Je... Je venais faire une commission à... mon... cousin de la part de maman.

— Je serais étonné que ta mère te laissât sortir seule à cette heure-ci, fit Vincent sévère. Peu importe: je rentre à la maison. Viens avec moi!

— Oui, Monsieur, tout de suite. Bonsoir, Louis.

— Bonsoir Zélie, à bientôt. Dis à ta mère que sa commission sera faite.

Vincent, suivi de la jeune bonne, se dirigea vers le pont de bois, tandis que Louis Mugron s'éloignait en sens inverse, dans la direction de l'Esquiro.

LE SORTILEGE

— Tu n'as pas honte! fit vivement Itsaxou dès que le jeune domestique fut hors de portée de leurs voix. Te promener la nuit, à l'insu de ta mère, seule avec un amoureux. Tu ne sais donc pas que tu risques de te perdre de réputation, malheureux!

— Je ne fais rien de mal, Monsieur, gémit la petite. J'aime Louis et il m'aime; nous devons nous marier.

— Alors, pourquoi vous cachez-vous comme des coupables? Ta mère est-elle au courant de vos projets?

— Non, Monsieur, je ne lui ai encore rien dit, parce que le père Mugron ne veut pas entendre parler de ce mariage.

— Quelles sont ses objections?

— Il a quelque bien et maman et moi ne possédons rien. Il souhaite une autre union pour son fils et veut lui faire épouser la fille d'Onesse, qui aura en dot une métairie à Magesq.

— Alors, pourquoi continues-tu à voir ton cousin, imprudent! s'écria Vincent en forçant la voix.

— Parce que nous nous aimons, Monsieur, et qu'il n'épousera jamais Augustine Onesse, qui a le visage grêlé, qui est brêchedent et acariâtre. Nous ne pouvons pas nous marier maintenant par ce que Louis n'a que vingt ans et n'a pas encore fait son service militaire, mais sitôt atteinte sa majorité, si son père ne veut pas consentir, il lui enverra les sommations respectueuses et nous serons heureux.

— Si ton fiancé change d'avis d'ici là?

— Oh non, Monsieur, fit Zélie avec une tranquillité sereine, je suis sûre de lui.

— Et ta mère ne sait rien?

— Non, monsieur, fit la petite landaise reprise de terreur. Et je vous supplie de ne rien lui dire, car elle m'empêcherait de voir Louis et j'en mourrais!

Vincent, malgré lui, écoutait avec sympathie s'exprimer un tourment frère du sien. Cet accent passionné trouvait un écho dans son âme.

— Ecoute, dit-il au bout d'un moment, je ne dirai rien, à la condition qu'à l'avenir tu m'obéiras aveuglément.

— Monsieur sait que je lui suis toute dévouée, ainsi qu'à Mme Itsaxou, et qu'il peut entièrement compter sur moi.

— Même si je te demande des choses qui pourraient te paraître bizarres, il faudra les faire sans chercher à comprendre. Pour prix de ton obéissance, je vous aiderai à vous établir, toi et ton fiancé, quand vous vous marierez.

— Oh! Monsieur est trop bon, s'exclama Zélie troublée.

En fait, Vincent ne savait pas très bien encore de quelle façon Zélie pourrait le servir, mais il pressentait obscurément qu'une alliance avec la fiancée du domestique de Claude Sainville pourrait lui être utile.

IV

LE NAVIRE FANTÔME

Il est sept heures cinq, Maïtena cria madame Navaros en ouvrant la porte, lève-toi, paresseuse!

Maïtena, qui venait de s'éveiller du trouble cauchemard, ne répondit pas. Elle éprouvait une immense lassitude et une courbature des membres comme si on l'avait rouée de coups. Elle se jeta à bas du lit et procéda, sans alacrité, à sa toilette. Puis elle descendit pour le petit déjeuner.

Des troncs entiers, préalablement allumés avec des "gemelles" et des pommes de pins, brûlaient avec des crépitements joyeux dans la monumentale cheminée, aux revêtements de chêne. Les matinées et les soirées sont fraîches en hiver dans les Landes. Mme Navaros exposait à son mari ses griefs contre Simon, le cocher-jardinier, qui n'arrosait pas suffisamment les haricots: ceux-ci se desséchaient et la prochaine cueillette serait coriace. De plus, il avait négligé de laver la charrette anglaise qui était, affirmait Jeanne Navaros, d'une "saleté repoussante".

Pierre Navaros écoutait d'une oreille distraite, blasé sur les récriminations ménagères de sa femme. Il n'avait même pas la ressource de s'absorber dans la lecture de son journal, le courrier, apporté par le facteur d'Ygos, n'étant distribué à Hossegor qu'une fois par jour, entre trois et cinq heures, selon que le père Osr s'at-

tardait plus ou moins longtemps chez Orazio Cazère, à boire du petit vin de pays.

Aussi Pierre Navaros accueillait-il avec plaisir l'entrée de sa fille qui allait faire diversion:

— Bonjour, petite, fit-il d'un ton joyeux. On a bien dormi? Que fait-on ce matin? Je vais encore jusqu'à la gare de Marennes voir si ma pièce de scie à ruban est arrivée. Veux-tu que je t'emmène, la promenade est jolie.

— Volontiers, papa, fit Maïtena en beurrant un toast.

— Et ton piano? fit la mère.

— Bah! pour une fois, Maïtena travaillera cet après-midi, dit Pierre Navaros. Sa femme ne répondit pas et prit l'air d'une martyre habituée à se plier sans murmurer à la tyrannie maritale.

— Et je rapporterai d'Ygos au retour les commissions dont tu auras besoin, maman.

— Justement aujourd'hui, il ne me faut rien. Si cependant tu trouvais du poisson au port, rapporte-le moi; on en mange si rarement dans ce pays!

— Entendu, maman, fit Maïtena joyeuse.

— Va te préparer, fillette, dit M. Navaros. Simon attelle. Je l'entends qui fait sortir Nora de l'écurie.

Maïtena ne se fit pas prier et courut jusqu'à sa chambre coiffer un chapeau et enfiler un sweater.

En repassant devant la cuisine, elle vit madame Navaros en grande conférence avec Bathilde, donner ses ordres pour le déjeuner. Maïtena rejoignit son père devant la grille.

Simon, type du Landais petit, brun, visage ratatiné, s'avancait en tenant Nora par la bride. Il souleva son bérêt en apercevant la demoiselle. La charrette anglaise — étaient-ce les reproches de Mme Navaros — luisait d'un vernis impeccable. M. Navaros qui aimait conduire, prit les rênes, sa fille s'assit à côté de lui.

— Simon, n'oublie pas de scier du petit bois ce matin, commanda M. Navaros, qui se souvenait à propos des recommandations de sa femme.

— Bien, Monsieur, fit Simon avec déférence.

Nora prit le trot le long de la route plate bordée de pins, qui conduit à Ygos. La voiture franchit le petit pont qui enjambe la jolie rivière du Bouret. Bientôt des landes de bruyères et d'ajoncs annoncèrent l'approche de l'océan. On dépassa Ygos-bourg où se trouvent les boutiques et les habitations, avant d'arriver à Ygos-port égayé par les toits rouges de quelques villas louées l'été à des familles de Bordeaux ou de Toulouse, et le va-et-vient de ses barques de pêche.

— Tiens, remarqua Jean Navaros, le yacht *Argo* de ce M. Sainville, dont nous parlait hier Me d'Estribat, a disparu.

— Ce yacht était peut-être un "bateau", répondit Maïtena en essayant de plaisanter, quoique le seul nom de celui qui depuis vingt-quatre heures absorbait toutes ses pensées l'eût fait pâlir.

— Non, je l'ai aperçu hier après-midi. Ce n'était pas un mythe; mais un ravissant petit navire capable d'affronter de longues traversées. Il y avait d'ailleurs à bord un véritable équipage. Les matelots faisaient le nettoyage quand je suis passé hier. Tout était d'une propreté extrême: les cuivres luisaient comme de l'or et le pont était astiqué comme une salle de bal. Tout Ygos était sur les quais à admirer. Le chef douanier, Escourcé, n'en revenait pas: "Ah! bien, disait-il tout fier, on n'a jamais rien vu de pareil dans le port d'Ygos. Il faut être milliardaire pour posséder un bijou pareil!"

— Mais, fit Maïtena, d'une voix qui tremblait, si ce yacht appartient à M. Sainville, comment se fait-il que ce navire fantôme ne soit plus là?

La charrette tournait à angle droit sur la route de Marennes qu'accidentent les dunes hérissées de pins et de chênes-lièges, aux troncs écorés couleur d'iode, les creux de vallées tapissées de fougères, les fourrés de bruyères, de ronces et d'ajoncs, ceux-là étoilés de fleurs jaunes. La charrette conduite par Nora dépassait des attelages de mules ou de lents chariots, chargés d'arbres énormes et traînés par des bœufs accouplés.

— Je l'ignore, fillette. M. Sainville est peut-être reparti aussitôt arrivé.

Le cœur de Maïtena s'arrêta de battre. Elle n'avait pas envisagé cette hypothèse. Son espionnage nocturne lui avait bien montré Claude Sainville en compagnie d'une belle inconnue, descendant en barque vers Ygos. Mais elle avait alors sup-

POUR VOUS DEBARRASSER D'UN RHUME PRESQUE INSTANTANÉMENT

Suivez les instructions illustrées ci-dessous



1. Prenez deux comprimés d'Aspirin. Assurez-vous qu'il s'agit bien d'Aspirin.



2. Buvez un plein verre d'eau. Renouvelez le traitement deux heures plus tard.



3. Si votre gorge est malade, écrasez trois comprimés d'Aspirin dans un verre au tiers plein. Gargarisez-vous deux fois. Le malaise disparaît presque instantanément.

Ce moyen soulage maintenant plus vite

Si vous contractez un rhume, ne vous risquez pas à souffrir inutilement.

Le simple traitement contre le rhume, illustré ci-dessus, est universellement prescrit par les médecins pour soigner les rhumes. Il enlève la douleur et les maux de gorge qui accompagnent les rhumes.

On reconnaît que ce traitement est remarquablement sûr, efficace et RAPIDE. Car il arrête un rhume ordinaire presque aussitôt que vous l'avez contracté.

Cela, parce que les comprimés d'Aspirin sont fabriqués de manière à se dissoudre et à fondre presque INSTANTANÉMENT dans l'estomac. Ils se mettent donc au travail presque aussitôt.

Vous pouvez vous débarrasser de n'importe quel rhume simplement en prenant de l'Aspirin et en buvant un plein verre d'eau. Si votre gorge est malade, gargarisez-vous avec un verre rempli d'eau au tiers, où vous aurez fait dissoudre 3 comprimés d'Aspirin. Si incroyable que cela paraisse, le mal de gorge cesse en 2 ou 3 minutes.

Demandez l'avis de votre médecin. Assurez-vous, quand vous achetez, qu'il s'agit bien d'Aspirin. Produit un effet presque instantané et se dissout complètement dans un gargarisme, sans laisser de parcelles irritantes. Attention lorsque vous achetez. Les comprimés d'Aspirin sont de fabrication canadienne. Aspirin est la marque de commerce de la compagnie Bayer Ltée. Cherchez le nom Bayer en forme de croix sur chaque comprimé.



N'AFECTE PAS LE CŒUR

CESSEZ DE TOUSSER

Prenez/

POUR ÉCHANTILLON GRATUIT

Envoyez nom et adresse, avec 4¢ (en timbres), à Pertussin Ltd., avenue Atlantique, Montréal, P.Q.

En vente dans les pharmacies.

Pertussin

“La Petite Revue” en vente partout 15 sous

Sun Life Assurance Company of Canada

Soixante-quatrième rapport annuel—1934

ASSURANCES EN VIGUEUR au 31 décembre 1934 - - - - - \$2,748,725,403

Ce montant considérable, qui représente la fortune, en train de se constituer, de près d'un million d'assurés de la Sun Life, sera versé à ces assurés ou à leurs héritiers avant la fin du vingtième siècle. On ne saurait surestimer cet élément de stabilité économique et sociale.

NOUVELLES ASSURANCES ÉMISES (première prime versée) - - - - - 236,215,901

RECETTES DE L'EXERCICE - - - - - 159,251,028

DÉBOURSÉS DE L'EXERCICE - - - - - 115,661,302

EXCÉDENT DES RECETTES SUR LES DÉBOURSÉS - - - - - 43,589,726

VERSEMENTS AUX ASSURÉS ET AUX BÉNÉFICIAIRES:

En 1934 - - - - - 88,160,206

Depuis la fondation - - - - - 888,330,239

ACTIF - - - - - 665,378,716

Obligations—d'États, de municipalités, de compagnies de service public, etc.; actions privilégiées et actions ordinaires; prêts hypothécaires; immeubles; prêts sur polices de la Compagnie; espèces en banque, etc.

PASSIF - - - - - 651,115,551

Près des neuf dixièmes de cette somme constituent le fonds de réserve des polices—le montant mis de côté pour garantir que tous les paiements relatifs aux polices seront effectués à leur échéance.

CAPITAL VERSÉ (\$2,000,000) et solde créditeur du compte des actionnaires - - - - - \$3,299,728

RÉSERVE pour dépréciation des prêts hypothécaires et des immeubles - - - - - 5,012,619

SURPLUS - - - - - 5,950,818

\$14,263,165

Les obligations et les actions ont été évaluées suivant les données autorisées par le département fédéral des Assurances du Canada et conformément aux données autorisées par les départements des Assurances des différentes provinces du Canada et par la *National Convention of Insurance Commissioners* des États-Unis. La méthode des primes uniformes nettes a servi de base au calcul des exigibilités relatives aux polices; les chiffres ainsi obtenus sont plus élevés que les réserves exigées par la loi fédérale des Assurances.

Sun Life Assurance Company of Canada

posé que le jeune homme raccompagnait la dame en blanc jusqu'au bourg ou à bord de l'Argo. Elle n'avait pas pensé que Claude pourrait être déjà reparti. À la réflexion elle se rassura. Puisque Claude s'était installé à Hossegor, c'était pour y rester. D'ailleurs lorsqu'elle l'avait vu, la veille au soir, solitaire dans sa petite maison de l'Esquiroir — avant la venue, il est vrai de sa Dulcinée — Claude ne songeait pas au départ. Maitena s'alarmait à tort.

— Non, il n'a pu quitter le pays, dit-elle, puisqu'il a loué pour un an la maison de Cazère et s'y est installé hier après-midi.

— C'est donc qu'il a envoyé son yacht remiser dans un port mieux aménagé. A moins que l'Argo n'appartienne à des amis qui l'auraient déposé en passant à Ygos.

— Sans doute, fit vivement la jeune fille qui revoyait dans son souvenir la jolie dame blonde.

Une puissante limousine, passant en trombe, fit faire un écart à la jument.

— Maudite civilisation! grommela Jean Navaros. On n'aurait jamais vu d'auto ici avant la guerre!

— Dire que les gens possédant un yacht voyagent à leur guise autour du monde, murmura la jeune fille rêveuse.

— Il n'y en a pas beaucoup, chérie, ce luxe nécessite une colossale fortune. Comme dit le brave Escource: "Il faut être milliardaire pour s'offrir des fantaisies pareilles".

— Mais, si les yachts sont peu nombreux il doit être facile de connaître le nom de leurs heureux possesseurs. J'aimerais savoir à qui appartient l'Argo, fit Maitena d'un ton incertain.

— Je ne te savais pas si curieuse, petite. Il est vrai que tu n'as guère de distractions à Hossegor et ta mère te tient bien serrée. Mais oui, il doit être facile de savoir à qui appartient l'Argo. Notre brave Escource est certainement renseigné. Il a dû vérifier les passeports des passagers à bord du bateau. Si ça t'amuse, nous l'interrogerons au retour.

— Oh! Oui! fit Maitena d'un ton faussement enjoué. Cela m'amusera beaucoup!

Le reste du trajet, à peine sept kilomètres, lui parut interminable. La route descendait en pente légère, puis remontait pour redescendre en montagne russe. De chaque côté, se dressaient les pins gemmés, avec leurs longues blessures par où s'écoulait la résine dans un petit pot, fixé au bord de la "carpe". Les chênes-lièges, écorcés à mi-hauteur, faisaient songer, avec leurs troncs dénudés et rouges, à des écorchés vivants.

Une dernière montée les amena à la gare de Marennes, située en dehors du village. Il fallut interroger les employés, attendre l'arrivée du train de Paris, assister au débarquement des bagages, décharger les colis au nom de Jean Navaros. Maitena s'énervait. Enfin, les caisses chargées, les pourboires réglés, on se remit en route. Maitena gardait le silence, l'esprit tendu vers le mystère qui allait peut-être s'éclaircir pour elle. Escource allait-il lui révéler le nom de celle qu'aimait Claude Sainville? Elle eût voulu activer le trot paisible de Nora, pousser la charrette dont les roues s'enfonçaient parfois dans les bas-côtés sablonneux, lorsqu'on se rangeait à droite pour laisser passer un bicycliste ou une voiture plus rapide. On croisait parfois un résinier, le hachot sur l'épaule, ou une vieille chargée d'un fagot.

Les maisons étaient rares, espacées, tapies sous les arbres comme des tortues dans leur carapace. Le département des Landes est un des moins peuplés de France. Les villages sont souvent séparés par de grandes distances les uns des autres.

Enfin, du sommet de la dernière dune, on aperçut la mer. Maitena aspira le souffle salé. Puis ce furent les toits rouges des villas de la plage, et enfin le petit port d'Ygos, enfoncé dans sa digue de pierre. M. Navaros s'arrêta devant le café de l'Espérance et aussitôt le domestique accourut tenir la bride de Nora. Il salua familièrement M. Navaros en qui il reconnaissait un habitué.

— Ces Messieurs ne sont pas encore là, dit-il, faisant allusion aux partenaires habituels de M. Navaros à la manille, M. Souprosse célèbre un mariage et le docteur Garigad a été appelé à Hossegor pour le fils d'Orazio Cazère qui s'est cassé le bras. Quant à M. d'Arjuzan, on ne l'a pas encore aperçu ce matin.

— Merci, Julien, je ne viens pas pour ces Messieurs, dit M. Navaros un peu gêné. Avez-vous vu M. Escource?

LE SORTILEGE

— Tenez, le voici là-bas, sur la digue, près de la pinasse qui revient chargée de maquereaux, dit Julien.

— Je le vois, merci. Viens, Maitena, tu pourras acheter le poisson que t'a demandé ta mère.

La jeune fille suivit son père avec une nonchalance affectée. Son cœur dansait dans sa poitrine. Qu'allait-elle apprendre?

— Hé! Adieu, Escource! s'exclama M. Navaros qui parlait volontiers aux gens du pays leur propre langage, comment va?

— Té, bonjour M. Navaros! Quel bon vent vous amène? Venez-vous acheter du maquereau. Il est bien beau, mais vous vous y brûlerez; le patron en demande chaud.

— Ma fille en prendra trois livres. Et alors, Escource, votre beau yacht est déjà parti?

— L'Argo a levé l'ancre cette nuit même, M. Navaros. Un joli bateau, hé? On n'en voit pas souvent de pareil.

— À qui appartient-il donc? demanda M. Navaros en lançant un clin d'œil malicieux à sa fille qui feignait de s'intéresser uniquement à l'achat du poisson et ne paraissait pas écouter la conversation. Est-ce la propriété de ce Parisien qui a débarqué hier et qu'on appelle M. Sainville?

— Oh! que non, le pauvre! Lui c'était un simple passager. Le bateau, un yacht ils appellent ça, appartient au baron de Surger.

— Henri de Surger? interrogea M. Navaros, soudain intéressé et d'un ton déferent. Oh! Oh! je ne m'étonne plus alors. Les Surger sont aussi connus et aussi riches que les Rothschild.

Et en son esprit s'évoqua cette puissante famille qui rivalise avec tous les potentats de la finance des deux mondes. D'origine sémitique et allemande, l'ancêtre Joseph Meyer Surger, simple changeur, puis banquier, avait fait débiter la fortune de la famille par de fructueuses spéculations. Des souverains avaient été ses obligés. C'est ainsi que l'empereur d'Autriche en 1815, avait, par reconnaissance, anobli sa famille en donnant à son chef le titre de baron. Joseph Meyer Surger était mort en laissant une colossale fortune à cinq enfants qui firent souches à Vienne, à Londres, à Paris, à Gênes, à Berlin où chacun fonda une maison de banque. Henri de Surger était le fils de James, celui qui s'était établi à Paris. Régent de la Banque de France, président du Conseil d'Administration des Chemins de fer du Nord-Etat et du Sud-Etat sans parler de ses autres titres, Henri de Surger était une force. Protecteur des Arts et des Sciences, il avait été un des premiers à favoriser l'aéronautique en faisant construire un dirigeable: le *Surger*, qui avait été s'échouer en Afrique. Dans ses vastes salons de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré il donnait des fêtes royales où se rencontrait tout ce que l'élite compte de noms connus et de célébrités dans le monde des lettres, des arts, de l'industrie et de la finance.

— Henri de Surger, répétait-il admiratif. Je ne m'étonne plus.

À ce nom, Maitena avait tressailli. Son cas était plus désespéré qu'elle n'avait cru. Si sa rivale était une Surger, elle devait perdre tout espoir. Avec quelles armes une simple fille comme elle pourrait-elle lutter? Une seule chance lui restait. Que la blonde inconnue fût, comme Claude Sainville, une passagère sur l'Argo et non l'héritière d'une des plus grosses fortunes d'Europe et du monde entier. Elle attendit, palpitante, son verdict.

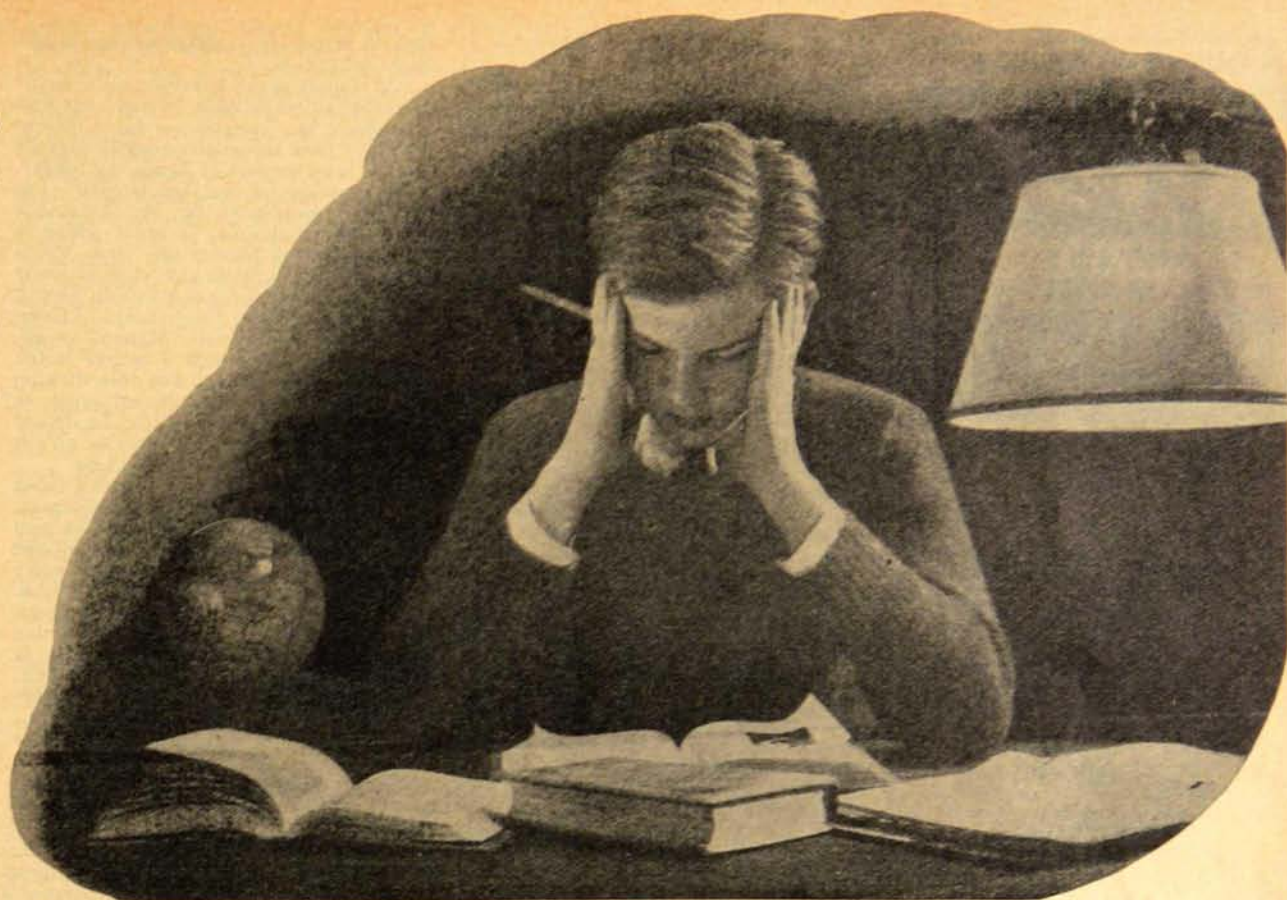
— Et encore vous n'avez pas vu l'intérieur du bateau, reprit le bavard Escource. Un vrai palais! Quand je suis monté à bord pour voir les passeports, on m'a introduit dans un vrai salon, avec des tapis où l'on enfonçait jusqu'aux mollets, des divans avec des coussins de toutes les couleurs, des sièges dorés, des espèces de tentures brodées représentant des machins chinois ou japonais, de grosses idoles en or ou en bronze qui faisaient des grimaces effrayantes. Il faut aimer ça, c'est un genre, mais ça fait riche!

— M. Surger était à bord? demanda Pierre Navaros avec curiosité.

(Suite à la page 26)

L'ETUDE à la MAISON

Du bon sens et un plan défini sur un sujet qui a provoqué d'inutiles cauchemars et de vains soupirs.



Si, sous forme d'enquête, l'on demandait à des écoliers, des parents, des professeurs, ce qu'ils pensent de l'étude à la maison, la plupart, sans doute, hocheraient la tête en soupirant. L'étude à la maison ne vaut pas grand'chose, prétendraient-ils. Tous les enfants, en effet, ne sont pas en position d'en profiter; tout dépend de l'atmosphère dans laquelle ils vivent, du goût de chacun pour l'étude, de l'attention qu'y donnent les parents. Mais pour si discutée que soit cette question, il n'en reste pas moins évident que les enfants doivent étudier à la maison.

Et ici, l'expédience entre en cause: pour chacun entre nous, par le souvenir des jours où l'étude à la maison faisait étroitement partie de notre vie; pour les institutrices, par les constatations faites au cours des années d'enseignement; pour les mères, parce que la préparation qu'est l'étude à la maison a été la clef du succès ou de l'échec de leurs enfants, suivant qu'elle a été bien ou mal faite.

Disons tout de suite que la grande difficulté de ce travail — comme d'ailleurs tout ce qui est cauchemar pour les enfants — ne vient pas de ce que la chose en elle-même n'est pas bonne, mais de ce qu'on ne sait pas l'appliquer parce qu'on l'interprète mal. Les parents ont donc intérêt à connaître la véritable situation et à examiner les moyens possibles d'un changement dans la manière de procéder.

Il ne faut pas rejeter toute la faute sur les professeurs sous prétexte qu'ils ne savent pas organiser pour faire faire tout le travail durant les heures de classe. Même dans les écoles modernes les plus perfectionnées, il est reconnu que les leçons exigent un travail qu'il n'est ni possible, ni pratique de faire à l'école. De plus, c'est une perte, pour un professeur, que d'employer ses temps à un travail de routine, lequel, une fois repris par l'élève, ne demande plus que la répétition en temps voulu pour se graver dans la mémoire: les tables de multiplication, les temps de révisions, les théorèmes de la géométrie, les règles de la grammaire latine peuvent très bien être étudiés à la maison. Chaque enfant travaille d'après son propre système et cultive ainsi sa mémoire; puisque les manières d'apprendre sont différentes pour chaque enfant, chacun travaille à sa manière, sans faire presser ou sans retarder les autres.

Il y a certainement une étude, c'est-à-dire un travail susceptible d'être fait à la maison, que le professeur est en droit d'attendre de l'enfant, et qui doit être acceptée comme une partie très simple, et pas du tout fatigante, de l'éducation. Cependant, il est aussi facile de mal comprendre la chose que de la bien comprendre; aussi est-il très important pour chaque enfant de savoir exactement ce qu'on attend de lui. La mère doit également se tenir au courant afin qu'elle puisse à l'occasion donner une saine direction et appliquer le vieux proverbe: "Un point fait en temps en vaut mille." Quelques minutes de conversation avec le professeur la renseignera suffisamment.

Les méthodes d'enseignement changent, et si attachées que nous soyons au système de notre temps, il faut accepter les innovations; nous rendons l'étude plus difficile aux enfants si nous ne pouvons les aider en se familiarisant avec les nouvelles méthodes. Il semble impossible qu'un simple changement de mots puisse embrouiller un enfant. Autrefois, pour multiplier, nous disions: 4 fois 5 — 4 fois 7 — ou pour diviser: 6 divisé par 3 — 9 divisé par 3 — et ainsi de suite. Aujourd'hui ce procédé dépayse complètement écoliers et écolières. S'ils ne se souviennent plus des termes employés par le professeur, les nôtres, tout à fait étrangers, les mêlent absolument, et il est inutile d'essayer de leur prouver que les solutions sont justes, que seule la manière de procéder est différente.

Quelques mots d'explication de la part de l'instituteur ou de l'institutrice, et toute confusion disparaît. Et mieux que cela, nous apprenons à se mieux connaître les uns les autres, à mieux comprendre les différentes natures, à acquérir un esprit large et pratique capable d'aplanir les difficultés et de rendre simple une situation qui, autrement, pourrait devenir embarrassante.

Les professeurs ont vraiment une lourde tâche. Ils sont en charge d'un grand nombre d'élèves, chacun ayant une mentalité différente et présentant dans l'ensemble des talents variés, les uns brillants, les autres médiocres, vifs ou lents. Et cependant, tous sont dus d'apprendre les mêmes leçons. Il est certainement aisé pour une personne intelligente de bien diriger un enfant quand elle connaît sa capacité et les obstacles à son avancement. Mais surchargés de besogne, il arrive souvent que les professeurs ne voient que le travail mal fait ou le peu d'application, n'ayant jamais le temps — ou l'énergie, même l'intuition — de chercher et de trouver la cause du mal.

Une mère, peut n'être pas capable de contrôler la faiblesse de son enfant et d'obtenir une amélioration; mais, en le suivant attentivement, en l'observant, elle en découvrira sûrement la source. Alors, si le professeur et les parents travaillent la main dans la main, il ne reste qu'un pas à faire pour trouver la solution, et le professeur comme l'élève y gagnera.

Il en est ainsi de l'étude à la maison. Pour qu'elle soit profitable, chacun doit faire sa part. Que de fois le professeur écrit quelques notes ambiguës sur le tableau noir, les élèves les copient sans soin dans un cahier et les parents n'apportent au devoir qu'une attention distraite entre des phrases comme celles-ci: "Ferme ce radio et finis ton devoir", ou "Finis ou non, c'est le temps de te coucher".

Les parents doivent contribuer à rendre l'étude à la maison facile aux enfants et à leur en donner une idée meilleure et plus haute. Au lieu de cela, beaucoup de parents s'impatientent et blâment les enfants, les rendant responsables d'à peu près tous les ennuis et les désagréments qu'ils trouvent à cet état de chose. Les uns pensent que les heures d'école devraient suffire et qu'il ne devrait pas y avoir d'étude à la maison. D'autres sont mécontents parce qu'après une journée de travail, il y a trop peu de place pour la détente ou la récréation. Peu de parents pensent à en améliorer les conditions.

D'abord, pas un enfant ne peut faire un bon travail sans une bonne lumière, sans la tranquillité et l'absence de toute distraction. Il est donc impossible que l'étude se fasse en écoutant la radio. La maman qui donnera toute son attention à ce point, s'apercevra bientôt qu'il ne faut plus à l'enfant que trente ou quarante minutes d'étude, au lieu d'une heure et plus qu'il lui consacrait avant.

L'intérêt des parents est nécessaire, et cela ne signifie pas une surveillance légère et superficielle, pas plus que les aider signifie faire leurs devoirs. Mais un enfant ne comprend la valeur de son travail que lorsqu'il sait que sa mère en est convaincue.

Pour l'enfant, tout est affaire d'attitude. Il doit savoir dès son entrée à l'école que rien n'est divisé dans sa vie, que l'école et la maison sont étroitement unies, qu'elles imposent la même tâche pour le même but, que l'étude à la maison n'est pas une action inutile qu'on lui impose, mais bien la part essentielle et importante qui doit compléter sa vie d'écolier.

(Courtoisie du "Delineator")

N'OUBLIEZ PAS QUE

BOVRIL

VÉRITABLE
THÉ DE BOEUF

38FM

DONNE SANTÉ
ET FORCE

Des ingrédients sûrs et calmants apportent un prompt soulagement aux yeux fatigués. Préférée au Canada depuis 30 ans.

150 applications dans chaque bouteille à 60c

MURINE 60c
POUR VOS YEUX

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE
GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITE avec la première leçon. Termes de paiement faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Écrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: Gypsia Products Co. (M. O.) Box 93 Times Square Station, New York.

PLUS DE 21 MILLIONS VENDUS L'AN DERNIER

blue Jay
ENRAYE LA DOULEUR DES CÔTES À L'INSTANT

SE VENDAIT 35c
maintenant
25c

FABRIQUÉ PAR UNE FAMEUSE MAISON
D'ARTICLES DE PARFUMS BAUER & BLACK, LTD.

(Suite de la page 24)

— Oui, c'est lui qui m'a reçu, un monsieur bien poli pour un personnage si considérable. Imposant de taille, grand et une forte carrure. Des cheveux grisonnants, et un visage énergique. Quelqu'un de puissant, fit Escource avec conviction.

— Il était seul à bord? demanda encore M. Navaros.

— Non, il y avait sa fille, une bien belle personne blonde et habillée de blanc avec le chic de Paris et des perles grosses comme des noisettes autour du cou. Puis des passagers: M. Sainville, qui est resté ici, un ménage dont j'ai oublié le nom, deux autres messieurs dont un était le marquis de Monthalant et une dame seule. Tout ce monde est descendu à terre hier après-midi. Ils ont fait le tour du bourg d'un air dégouté en disant: "Quel trou! Comment peut-on vivre ici?" Ils ont regardé le lac qui justement était à sec et à marée basse et ils ont dit: "Un lac ça? Non, une plage sans eau. C'est là que ce pauvre Claude veut habiter? Il n'y restera pas huit jours, lui qui déteste la campagne". J'ai supposé qu'ils parlaient de M. Sainville. Des poseurs, quoi? Puis ils ont tous remonté sur l'Argo. On les a vus dîner aux lumières. Il y avait de la musique. Après le dîner, ils se sont mis à danser. Puis le bateau a levé l'ancre vers onze heures du soir.

— Père, dit Maïtena, j'ai terminé mes achats. Partons, veux-tu?

V

UNE LETTRE D'AMOUR

LES deux jours qui suivirent, l'attitude de Maïtena fut si étrange que Mme Navaros, cependant peu perspicace, finit par s'inquiéter:

— Voyons, qu'as-tu? demanda-t-elle en essayant de lire sur le visage fermé de sa fille.

— Mais rien, maman, fit Maïtena d'un ton réservé.

— Tu es malade, tu as des soucis? Je me demanderais lesquels par exemple? Tu as tout pour être heureuse: une existence confortable, des parents dont tu es le seul enfant et l'unique intérêt, enfin un amoureux qui ne demande qu'à devenir un fiancé. Est-ce que notre petit cœur aurait battu? Trouverais-tu qu'il ne se décide pas assez vite? Songe en ce cas, ma fille, que tu as seulement dix-huit ans et que ton père et moi ne sommes pas pressés de te perdre. Je te dirai pour te rassurer qu'il a déjà pressenti ton père et que nous l'avons prié d'attendre.

— De qui parlez-vous donc, maman, demanda Maïtena qui parut sortir d'un rêve.

— De Vincent, naturellement. Tu n'as pas été sans remarquer que tu n'es pas indifférente à ton jeune cousin. Il éprouve maintenant à ton égard des sentiments autres que ceux d'un frère. Cette union nous plairait à ton père et à moi.

— Moi, épouser Vincent? s'exclama la jeune fille d'un ton si véhément que Mme Navaros en fut décontenancée.

— Pourquoi pas? hasarda la mère avec moins d'assurance. Ton cousin est un directeur consciencieux. Sous ses ordres la scierie fonctionne à merveille. Ton père compte bien le prendre un jour prochain comme associé. Plus tard, c'est lui qui héritera de l'entreprise.

— Que papa dispose de sa scierie comme il l'entend, mais de moi, non!

— Tu dis? insista Mme Navaros qui, habituée à voir sa fille lui obéir, n'en croyait pas ses oreilles.

— Je dis que j'ai pour lui une amitié de sœur, mais que je ne l'épouserai jamais.

— Ah bien! put seulement proférer la mère prise au dépourvu. Tu es une drôle de fille. Avec qui comptes-tu donc te marier? Les prétendants sont rares par ici, ma petite.

— Je me marierai avec un homme qui me plaira, que j'aimerai et qui m'aimera. Et si je ne le rencontre pas, je resterai vieille fille.

Mme Navaros leva les bras au ciel: — Cette enfant est tout à fait folle! Mais tu as donc perdu l'esprit, ma pauvre Maïtena.

— Je ne crois pas, maman. J'ai seulement un peu de migraine. Je te demande de me dispenser de mon piano aujourd'hui. Je voudrais me reposer.

— Va te reposer, ma fille. Tu en as en effet grand besoin, car tu raisones comme une enfant. J'espère que tu iras mieux

demain et que tu envisageras plus sagement les choses.

La journée parut interminable à Maïtena. Elle refusa de dîner et passa une nuit affreuse. Son imagination lui représentait sans cesse devant les yeux l'image de Claude aux genoux d'Agnès de Surger, et cette image lui déchirait le cœur. Les paroles imprudentes de Me d'Estribat sur Claude Sainville, la brève vision du jeune homme à travers une vitre, n'eussent pas suffi à déchaîner chez la jeune fille un pareil incendie si le terrain n'avait été préparé par les rêveries, les lectures, la solitude dans laquelle Maïtena vivait. Une étincelle avait suffi à mettre le feu aux poudres. Celui-ci une fois déclaré, tout lui avait servi d'aliment; rien ne pouvait l'éteindre, pas même la découverte par la jeune fille que celui qu'elle avait distingué en aimait une autre.

"Il n'y a rien de définitif entre Claude et Agnès, essayait-elle de se convaincre. Sinon, il ne viendrait pas s'installer seul ici, dans ce désert, pendant que sa Dulcinée court le monde. Il ne peut s'agir entre eux que d'une amourette sans conséquence. Si M. Sainville vient habiter ce trou perdu, c'est sans doute qu'il ne possède aucune fortune. Peut-être vient-il ici pour sa santé? Il semblait bien pâle hier soir. Que ne donnerais-je pour être son infirmière, pour le soigner, le guérir, pour lui assurer un confort qu'il ne peut sans doute pas s'offrir. Or, un homme pauvre ne peut prétendre à la main d'Agnès de Surger, ce serait de la folie. Donc l'espoir m'est encore permis. Il pourrait m'aimer... Je l'épouserais..."

Ainsi raisonnait Maïtena dans le noir de sa chambre, bercée par le lointain murmure de l'océan sur la grève. Soudain le vent s'éleva et gémit dans les pins, des éclairs d'abord lointains puis plus rapprochés sillonnèrent le ciel, illuminèrent tout le paysage comme des feux de bengale verts, le grondement du tonnerre ébranla toute la maison, Maïtena ouvrit grande la fenêtre et aspira le souffle salé.

"L'orage!" murmura-t-elle. Son être était en harmonie avec les éléments déchainés. Quand la pluie se mit à tomber en gouttes pressées, Maïtena éprouva un bien-être comme si toutes ces cataractes rafraîchissaient son âme...

Au réveil, elle vit un ciel gris et triste qui contrastait avec le temps ensoleillé de la veille. La verdure humide paraissait neuve. Le sable avait déjà absorbé l'humidité de la nuit. Comme elle descendait au jardin, Maïtena aperçut Agathe devant la grille, qui ouvrait, comme tous les matins, le portail pour les fournisseurs. Il lui sembla voir fuir une ombre.

— Avec qui parlais-tu? demanda-t-elle.

— C'était Louis qui me disait bonjour en passant. Il va chercher le lait du matin chez Orazio. C'est une promenade à pied! Louis me racontait que M. Sainville était déjà installé et travaillait chez lui avec acharnement. Tout le monde se demande ce que cet étranger vient faire dans le pays. Il écrit tous les jours des tas de lettres à des tas de gens, continua Agathe bavarde. Justement ce matin Louis ne peut aller à Ygos, parce que sa bicyclette est démolie. Il était ennuyé à cause du courrier de son patron à mettre à la poste. Je lui ai dit que Zélie pourrait s'en charger. La petite va au bourg chercher des médicaments chez le pharmacien, pour la pauvre Mme Itaxou qui a souffert cette nuit de violentes douleurs.

Maïtena écoutait avec intérêt ces renseignements concernant Claude. Sa pensée était si pleine de lui que les moindres détails touchant au jeune homme lui fournissaient matière à rêver. Elle avait eu un peu honte de son indiscret du premier soir et cependant elle était si heureuse d'avoir entrevu le Parisien, qu'elle faisait taire ses remords. Elle souhaitait maintenant qu'un prétexte lui permit de parler à Claude Sainville et de faire connaître au jeune homme l'existence de Maïtena. Aussi fut-elle contrariée lorsque, se trouvant ce jour-là après le déjeuner dans sa chambre, tandis que son père faisait la sieste, Mme Navaros lui cria:

— Maïtena, ton cousin est là, et je n'ai pas le temps de le recevoir. Agathe m'attend pour la lessive. Vois-le un moment. La jeune fille descendit à contre-cœur. Depuis la demande en mariage que lui avait transmise sa mère, Maïtena ne témoignait plus à l'égard de Vincent la même familiarité. Bien que son cousin ne lui eût parlé de rien, une contrainte s'était installée entre eux.

— Bonjour, Vincent, dit Maïtena. Comment va ta mère?

LE SORTILEGE

— Mieux, merci, dit le jeune homme. Et toi, Maïtena, tu sembles soucieux ces jours-ci. As-tu des ennuis?

— Mais non; quelle idée absurde! Elle ajouta un peu impatientée:

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite?

— Je voulais te demander conseil.

— A quel sujet? dit Maïtena, déjà sur la défensive.

Mais elle s'alarmait à tort.

— Voici, dit le jeune Basque. Le basard m'a mis en possession de cette lettre. Veux-tu la lire et me donner ton avis?

Sans méfiance la jeune fille prit le feuillet et déchiffra la fine écriture serrée, une écriture élégante et mâle:

A Mademoiselle Agnès de Surger,
à bord du yacht *Argo*,
dans le port de Lisbonne (Portugal)

"Ma bien-aimée,

"Quand vous recevrez ces lignes, des mers nous sépareront. Cependant, vous ne serez pas moins proche de mon cœur qu'hier où vous m'abandonniez votre main que je couvrais de baisers passionnés.

"Votre image, Agnès, est mêlée à toutes mes pensées: je vous vois partout. Cette forme blanche dans le jardin, entre le mûrier et le pin parasol, c'est votre robe flottante. Les ajoncs sous le soleil ont le reflet doré de vos cheveux. L'eau du lac n'est pas plus bleue que l'iris de vos yeux. Comme vous avez été bonne d'embellir quelques instants de votre chère présence mon humble demeure. Je crois y respirer encore votre parfum, ce mélange d'œillet et d'ambre que j'aime tant. Maintenant je vous imagine assise dans le fauteuil paysan devant ma table de travail; je suis à vos genoux. Nous faisons des projets d'avenir... quand nous serons mariés... Agnès, Agnès, qu'avez-vous donc pour m'avoir ensorcelé à ce point?"

"Souvent je pense à notre première rencontre. Vous souvenez-vous? Déjà un an d'écoulé depuis ce jour inoubliable la scène est toujours présente à ma mémoire. C'était sur l'Acropole d'Athènes. Le ciel était d'un indigo inouï et la lumière si pure que l'on distinguait au loin la campagne, les oliviers d'argent et les ruines du temple de Thésée.

"Quel lieu de rendez-vous prédestiné! Je me rendais par mer à Constantinople où j'allais étudier pour une société un projet de ligne de chemin de fer turque.

"L'Aréthuse le bateau des Messagères sur lequel je faisais la traversée, fit escale au Pirée. Je descendis comme tout le monde pour monter jusqu'à Athènes et visiter l'Acropole.

"J'étais émerveillé dans ces ruines illustres, lorsque soudain, entre les colonnes tronquées des Propylées, vous m'êtes apparue. Je n'oublierai jamais cette vision. Vous aviez retiré votre chapeau et le teniez à la main. Vos magnifiques cheveux, non encore coupés en ce temps-là, ruisselaient au soleil. Je fus ébloui. Une véritable toison d'or! Mes amis m'ayant surnommé Jason, je ne sais trop pourquoi, car je ne suis, ou plutôt je n'étais avant de vous connaître guère plus ambitieux que la plupart des jeunes hommes de mon époque, je me murmurai à moi-même:

"Pour conquérir cette toison d'or-là j'affronterais volontiers les plus redoutables épreuves. Pour elle je serais capable moi aussi, de tuer le roi Cuzikos, de dompter les taureaux aux pieds d'airain de leur faire labourer le champ consacré à Arès, de massacrer les géants et de vaincre le dragon!"

"C'est alors qu'un des hauts talons de vos élégantes chaussures se prit dans une dalle brisée; vous auriez perdu votre équilibre et seriez tombée sans la main secourable que je vous tendis. Oh! le sourire de vos lèvres rouges quand vous avez relevé la tête, l'expression humide de votre regard! Dussé-je vivre cent ans, je ne les oublierai jamais. Agnès, je vous aime. Comprenez-vous ce que cela signifie?"

"Tout mon être vous appartient: mes pensées, mon cœur, mon âme, mon travail. Vous êtes devenue mon but, ma seule raison de vivre. Vous m'êtes plus chère que moi-même. Si je devais vous perdre, je me tuerais, car alors l'existence pour

LE SORTILEGE

moi n'aurait plus aucun sens. Etes-vous un peu fier d'être aimé aussi passionnément, aussi totalement ? Cui, sans doute, puisque vous m'avez permis d'espérer, puisque vous me considérez comme votre fiancée, malgré la secrète opposition de votre père. Je sais les conditions que vous mettez à notre union, ou plutôt celles qu'impose votre père. Agnès, je serai riche bientôt ou vous ne me reverrez plus. Je surmonterai tous les obstacles. Je vaincrai le dragon ! Votre fiancé sera digne de vous ! Je comprends que Mlle de Surger puisse épouser Claude Sainville, jeune fillette ingénue à l'occasion, brillant élève de Polytechnique, possédant pour toute fortune un pauvre petit million. Je comprends seulement maintenant que c'est honteux d'être arrivé à mon âge, trente ans le mois prochain, sans avoir accompli de grandes choses.

— Pour vous mériter, je deviendrai célèbre, je serai riche. Déjà j'aurais dû résoudre le petit problème de centupler mon capital, mais les circonstances m'ont trahi. Cette fois-ci, je suis sûr de réussir. Dans moins d'un an, Agnès, je vous rappellerai votre promesse et mettrai votre père en demeure de m'accorder votre main... Il ne pourra plus refuser. Ma chérie, je crois que ce jour-là je perdrai la tête de bonheur.

— Nous referons, n'est-ce pas, ensemble cette croisière dont le souvenir reste pour moi si vivace. Comment, par quel miracle, enchaînement de circonstances nous sommes-nous retrouvés à Constantinople chez des amis communs ? Pourquoi m'avez-vous témoigné de la sympathie, pourquoi eus-je l'honneur de plaire à votre père ? Tout au moins jusqu'au jour où, devinant mes sentiments pour vous, il changea à mon égard. Pourquoi m'invita-t-il à faire le voyage de retour à bord de votre charmant yacht l'Argot ? Tout cet enchaînement de circonstances tient du miracle. Oh ! ces soirs sur le pont, où tous deux accoudés au bastingage, nous regardions le soleil descendre dans la mer ; nos silences plus éloquents que des paroles et la nuit complice qui peu à peu nous enveloppait de son voile noir scintillant d'étoiles. De pareils moments lient tout jamais deux êtres, faits comme nous, Agnès, pour se comprendre et s'aimer. Il me semble encore sentir la caresse de votre main s'appuyant sur mon bras, ou bien je crois entendre votre voix si chère où passent parfois des inflexions métalliques qui pourraient faire croire aux morants qu'il y a en vous un fond de coquetterie. J'aime tout en vous, Agnès, jusqu'à vos défauts si vous pouvez en avoir, et votre beauté m'éblouit. J'ai découvert à qui vous ressemblez. Connaissez-vous à la Pinacothèque de Munich le portrait de Rubens qui représente "une jeune fille blonde" ? C'est vous. Un peintre vous avait pressentie. Ce sont vos cheveux d'or pâle, votre teint de nacre et de lis, vos yeux clairs.

— Je devrais être heureux d'avoir éveillé la tendresse d'une femme comme vous, d'être le préféré... Et cependant, la jalousie me torture. Votre beauté attire inévitablement les adorations et les hommages ; je sais que vous êtes loin d'être différente au marquis de Monthalant, et vous le traitez avec une bienveillance qui ne me rassure guère. De plus, il vous accompagne aux Baléares. Je sais trop que signifie l'existence dans votre intimité pour ne pas être inquiet. Agnès, je vous en supplie, ne soyez pas coquette, ne faites pas souffrir. Mais non, pardon, j'ai fui. Après toutes les preuves de tendresse que vous m'avez données, après la visite que vous m'avez faite le soir de notre séparation, je n'ai pas le droit de douter de vous, ma fiancée chérie ! C'est moi je vous appartiens tout entier. Vous pouvez, vous le savez, disposer de moi comme de votre chose. Ne me broyez pas le cœur.

— Cette lettre vous trouvera au Portugal où vous serez, j'espère, bien arrivée après une agréable traversée.

— Remerciez encore votre père d'avoir consenti à m'amener à Ygos. Je regrette, par de multiples raisons, que le pays ne soit pas plu. Tant pis pour moi et peut-être pour lui.

— Appelez-moi au souvenir de vos compagnons de voyage : le subtil écrivain et

auteur dramatique Daniel Mirende et Madeleine, sa charmante femme, l'impeccable Gaétan de Monthalant et notre peintre national Alexandre Borat ! Enfin, mettez-moi aux pieds de la toute belle Diane Sonel, la plus grande actrice des temps présents et futurs.

— Agnès, pensez un peu à moi, écrivez-moi. Vos lettres sont mon seul réconfort, mon seul viatique dans la lutte formidable que j'entreprends et dont je dois sortir vainqueur, puisque vous en êtes l'enjeu.

— Ma chérie, ma fiancée, je couvre vos mains, vos jolies mains fines et blanches aux ongles de chatte, de baisers passionnés.

"Votre CLAUDE"

Dès les premières lignes, Maïtena avait compris que cette lettre était de Claude. En la lisant, elle était devenue tour à tour pâle et rouge. Elle avait l'impression de commettre une vilaine action, mais une curiosité plus forte qu'elle l'emportait. Les paroles d'amour lui faisaient l'effet d'un feu dévorant qui l'embrasait. Elle oubliait, par instants, que ces pa-

rols s'adressaient à une autre, et prenant sa chimère pour la réalité, croyait que ces protestations passionnées s'adressaient à elle. Vincent, avec angoisse, suivait sur le visage de la jeune fille ses émotions. Si cette épreuve pouvait la guérir !

— Comment cette lettre est-elle en ta possession ?

— Incapable de soutenir le regard soupçonneux de sa cousine, Vincent baissa la tête :

— Une erreur absurde. Mugron m'avait prié de mettre à la poste d'Ygos le courrier de M. Sainville avec le mien. J'ai voulu rajouter un post-scriptum à la lettre que j'adressais à ma tante, Mme Subesse, de Dax. Je me suis trompé d'enveloppe et j'ai ouvert celle-ci. Mon papier à lettres est le même que celui de M. Sainville.

— Et pourquoi es-tu venu me la montrer ? demande encore Maïtena prise d'un affreux soupçon.

— C'est possible que Vincent, présentant l'amour de sa cousine pour Claude, eût voulu prouver à celle-ci que Claude Sainville avait le cœur pris ailleurs ? Mais non, cette supposition était absurde et Vincent n'aurait pas commis l'abominable indiscretion de fracturer volontairement une enveloppe pour cambrioler le secret de son voisin.

— Comment d'ailleurs Vincent aurait-il pu imaginer que Maïtena s'était éprise sans l'avoir vu d'un inconnu ?

— Non, Vincent disait la vérité. Mais Maïtena souffrait pour Claude de ce qu'il éprouverait s'il savait son secret connu de tous, et elle éprouva un remords tardif d'avoir pris connaissance de cette lettre d'amour.

— Tu es de bon conseil, dit Vincent, c'est pourquoi j'ai tenu à te consulter.

Que ferais-tu à ma place ? Dois-je reporter la lettre à M. Sainville en m'excusant ?

Maïtena réfléchissait :

— Je crois qu'il vaudrait mieux refaire l'enveloppe et adresser directement la lettre à Mlle de Surger.

Vincent parut soulagé.

— Tu as raison, fit-il vivement, c'est ce que je vais faire. M. Sainville pourrait être ennuyé de savoir que nous sommes dans la connaissance de sa folle passion.

Au revoir, Maïtena ! fit-il en essayant de lire sur son petit visage énigmatique.

Maïtena rougit et se mordit les lèvres.

— Au revoir, Vincent, dit-elle froidement.

Aussitôt seule, elle courut s'enfermer chez elle.

— Il l'aime ! Oh ! De quel amour. Le même que je ressens pour lui ! Mais il est impossible qu'Agnès lui rende sa tendresse. Elle n'aurait pas mis de conditions à leur mariage.

A la réflexion, elle ajouta :

— Par exemple, je me demande pourquoi, s'il veut faire fortune, Claude Sainville est venu s'enterrer en ce pays perdu ?



— Comment cette lettre est-elle en ta possession ?

VI

IL VAINCRA LE DRAGON

Si Maïtena avait suivi ce matin-là Claude Sainville, elle aurait décelé une partie de l'énigme qui l'intriguait.

Le ciel était gris et bas, un vrai temps des Landes, une pluie fine tombait. Claude s'était levé de bonne heure avec l'intention de prendre le courrier pour Marennes. Mais il avait auparavant fait une courte promenade au bord de la mer. La diligence s'ébranlait quand il arriva devant l'auberge de Cazère. Le conducteur, ayant remarqué ce monsieur en chapeau et souliers, — à Hossegor on sortait nu-tête et en espadrilles — avait immédiatement conclu que c'était là un voyageur pour Dax ou Bayonne, et avait arrêté les chevaux.

Claude monta dans le lourd véhicule qui s'ébranla aussitôt. Il prit l'unique place vacante et se trouva coincé entre Orazio Cazère qui se rendait au marché de Saint-Vincent et Me d'Estribat. Il y avait deux résiniers et quelques bonnes femmes. Claude souleva son chapeau et l'ex-notaire lui rendit un grand salut.

— Vilain temps, Monsieur, fit Me d'Estribat, désireux d'entamer la conversation. Il faisait trop chaud pour la saison hier, l'orage était à prévoir. Vous ne devez pas être habitué à voir tomber de pareilles trombes d'eau.

— En effet, dit Claude, peu désireux de parler, les orages à Paris sont d'habitude moins violents.

— Est-ce la première fois que vous venez dans notre pays, demanda le notaire.

— Oui, Monsieur, fit Claude avec réserve.

— Quelle impression vous fait-il ?

— Mon Dieu, Monsieur, je suis arrivé depuis peu et n'ai guère encore eu le temps d'explorer la région.

— Cependant, à première vue, on peut avoir une opinion, insista le bavard.

— Je trouve le pays un peu triste : sont-ce ces pins blessés, ou bien ces chênes-lièges écorchés, ou encore cette verdure monotone ?... Je ne sais... Mais il me semble qu'on doit s'ennuyer ici...

— Ah ! Monsieur, vous raisonnez comme un Parisien. Beaucoup de gens éprouvent en passant la même sensation que vous. Pour goûter le charme de nos Landes, il faut y demeurer. Au printemps, quand les genêts sont en fleurs, la féerie commence. L'été est un éblouissement, la lumière prend alors une intensité à nulle autre pareille. L'automne est la saison des prodigieux couchers de soleil. Et quand on vit ici toute l'année, on finit par aimer aussi l'hiver avec les joyeuses flambées dans les hautes cheminées et la brume bleuâtre qui flotte au-dessus du lac.

— C'est possible, fit Claude avec indifférence. On voit, Monsieur, que vous aimez votre région.

— J'ai entendu chez Mme Cazère ici présente, que vous comptiez passer plusieurs mois auprès de nous. Aussi voudrais-je vous réconforter, vous redonner espoir. Il ne fait pas toujours aussi triste qu'aujourd'hui.

— J'ignore combien de temps je resterai ici, dit le jeune homme. Et il importe peu que je m'y plaise ou non, je ne suis pas à Hossegor pour mon agrément.

— Pour raison de santé, peut-être ? interrogea l'incorrigible.

— Nullement, je me porte à merveille, fit Claude d'un ton qui mettait fin au dialogue.

Me d'Estribat n'osa insister et se retourna vers Orazio.

— Votre petit garçon va mieux, madame Cazère ?

— Oh ! oui Me d'Estribat. Le docteur Garigad lui a remis son bras qui était simplement démis. Nous en avons été quittes pour la peur. Avec la manie du petit de grimper aux arbres, on n'est jamais tranquille.

La diligence avait dépassé Ygos-bourg et Ygos-plage et roulait sur la route de sable, au milieu des dunes boisées, vers Marennes.

La pluie avait cessé et le soleil s'aventurait à laisser percer à travers les nuages de timides rayons de soleil.

— Le beau temps va peut-être se lever, déclara Me d'Estribat.

Mais personne ne lui répondit.

Orazio dodelinait de la tête comme quelqu'un qui va s'endormir, les autres voyageurs somnolaient ou regardaient vaguement le paysage. Quant à Claude, absorbé dans ses pensées, le front plissé, les yeux au loin, il n'avait même pas entendu la remarque du notaire.

Le reste du trajet se fit en silence.

A Marennes, tout le monde descendit. Claude prit un billet pour Saint-Vincent et attendit que Me d'Estribat fût monté dans le train pour ne pas se trouver dans le même compartiment que lui. Des bonnes femmes qui se rendaient au marché de Saint-Vincent-de-Tyrosse emplissaient les couloirs de leurs paniers et de leur caquet. Une demi-heure plus tard, Claude Sainville débarquait dans le gros bourg, aux allures de petite ville. Il traversa la rue principale où se tenait le marché, avec ses étalages de fruits, volaille, légumes, mercerie, pâtisserie, etc., passa devant l'emplacement où étaient rangés les vœux et le bétail à vendre et gagna une petite rue paisible derrière la poste.

Il s'arrêta devant une maison d'aspect cossu en briques roses, précédée d'un étroit jardin. Une plaque de cuivre sur la grille annonçait le nom du propriétaire : Me Labuque, notaire. En réponse au coup de sonnette de Claude Sainville, une accorte soubrette vint ouvrir la porte et introduisit le jeune homme dans un cabinet où du bois, brûlant dans un poêle de faïence, répandait une douce tiédeur. Au delà s'apercevait par une porte ouverte une pièce tendue de cartonniers verts. Deux clercs travaillaient devant une grande table. Claude donna sa carte à la femme de chambre.

Me Labuque parut presque aussitôt. C'était un robuste bonhomme d'aspect paysan, à l'air finaud, aux joues rouges et aux cheveux grisonnants.

— Bonjour, Monsieur, dit-il cordial en fermant la porte de l'étude, et en s'asseyant à son bureau. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Mon nom ne vous a sans doute rien rappelé, Me Labuque. Celui de Gonesse vous sera sans doute plus familier.

Grande Nouveauté



2595.—St. Joseph 100% Doubles Géants Frangés

Cette sélection représente le plus grand accomplissement en horticulture. Elle est reconnue comme donnant des fleurs 100% doubles, par de nombreuses attestations. Les fleurs excèdent souvent 5 pouces de diamètre. Elles sont frangées et ondulées d'une manière exquise, et contiennent un grand nombre de couleurs brillantes et intermédiaires. 1/2 Pqt \$0.40; 1 pqt \$0.75; 3 pqt \$2.00.

Notre catalogue général de semences 1935, le plus complet et le seul bilingue dans toute l'Amérique du Nord est envoyé gratuitement à ceux qui en font la demande.

W. H. PERRON & CIE

Limitée

Dept. M 935 Blvd St-Laurent, Montréal

— Je crois bien. C'est un nom très répandu dans la région et j'ai été lié très intimement avec le docteur Pierre Gonesse, le chirurgien qui s'établit à Bordeaux.

— Précisément, ma mère, Antoinette Gonesse de son nom de jeune fille, était la cadette des cinq enfants du chirurgien.

— Ah! mais alors, j'y suis tout à fait; vous êtes presque du pays, Monsieur Sainville.

— J'ai entendu beaucoup parler de toute la région par ma mère, mais je n'y suis jamais venu.

— Vous avez attendu longtemps, en effet. Mieux vaut tard que jamais. Compteriez-vous vous fixer par ici, Monsieur Sainville? Je suis tout à votre disposition pour vous indiquer de bonnes occasions? J'ai justement une maison à vendre entre Saint-Vincent et Dax.

— Non, merci, Me Labuque, ce n'est pas ce qu'il me faut.

Le notaire parut déçu.

— Alors, fit-il, je ne vois pas.

Claude Sainville le tira de perplexité. — Je viens vous trouver au sujet des domaines du marquis de Peyhorade.

Aussitôt, l'attention du bonhomme s'aiguïsa: il pinça la bouche et ses sourcils se froncèrent.

— J'ai appris qu'il allait être mis en vente, dit Claude, qu'il y avait des héritiers mineurs et que l'on voulait aboutir rapidement. Enfin que vous étiez chargé de la vente.

— C'est exact, convint le notaire. La succession est très embrouillée et nous sommes pressés de vendre. La difficulté était de trouver un acquéreur pour un aussi gros morceau, plus de deux cents hectares. J'ai dû y renoncer. Nous allons lotir. J'ai déjà quelques demandes. Mais je ne doute pas, si l'endroit vous intéresse, que vous trouviez encore des lots bien situés. D'ailleurs, les pins sont beaux partout et produisent à peu près également. La résine se vend bien et le placement est avantageux. Combien voudriez-vous, un hectare, deux hectares?

— Je veux la totalité, dit Claude Sainville tranquillement en perçant le brave notaire de son regard d'acier.

Me Labuque parut stupéfait.

— J'ignore, dit-il, quelle est votre fortune, mais je crois me souvenir que Mlle Antoinette Gonesse n'avait point fait ce que l'on appelle un brillant mariage, en ce qui concerne la fortune tout au moins, car la notoriété de M. Sainville comme musicien est venue jusqu'à moi. Malheureusement les artistes, même brillamment doués comme l'était monsieur votre père, ont la vie difficile et...

— Vous avez deviné juste, Me Labuque, ma fortune n'est pas énorme et cependant je désirerais acquérir le domaine de Peyhorade. Combien en demandez-vous?

— Hé là... Vous me prenez au dépourvu. Nous comptons le lotir à un franc cinquante ou même deux francs le mètre, mais évidemment, si nous vendons en bloc, nous ferons un petit sacrifice. En tout cas au total, pas moins de douze à treize cent mille francs.

Les yeux de Claude se fixèrent impérieux sur ceux du notaire.

— Trop cher, dit-il froidement. Je vous l'achète un million comptant. C'est à prendre ou à laisser.

— Mais c'est insensé... Laissez-moi le temps de souffler, de consulter, tergiversa Me Labuque déconcerté. Certes votre proposition est tentante. La succession Peyhorade est si embrouillée qu'une décision immédiate simplifierait bien le règlement des affaires. D'autre part...

— Cher Maître Labuque, vous êtes seul juge en cette affaire. Je veux donc une réponse immédiate. Ce que je vous offre est pour vous inespéré. Quant à moi, je suis peut-être fou, car ce million représente toute ma fortune. Décidez-vous donc sans retard, car demain j'aurai sans doute changé d'avis.

Et il tira de sa poche un carnet de chèques.

Le brave notaire offrait un spectacle réjouissant, on le sentait écartelé par des sentiments contradictoires: désir de conclure une bonne affaire, crainte de faire un marché de dupe. L'appât immédiat du gain, le magnétisme que dégageait le jeune homme le décidèrent.

— J'accepte, dit-il enfin en essuyant son front trempé de sueur.

Claude dissimula un mouvement de joie. — Faites rédiger un engagement, dit-il, je vais vous donner un chèque de la moitié de la somme en acompte.

— Soit, dit le notaire, passons dans mon étude.

LE SORTILEGE

Une demi-heure plus tard, Claude sortait triomphant de chez Me Labuque. Il se heurta à la grille avec Me d'Estribat qui parut très surpris de le rencontrer. Cette fois-ci, Claude ne l'évita pas et s'adressa au contraire son sourire le plus cordial.

— Voici le bon temps! fit-il d'un ton gai. Le soleil est levé, nous aurons un retour agréable. Dites-moi donc, monsieur, où peut-on déjeuner ici?

Me d'Estribat ne reconnaissait plus le morose voyageur du "courrier".

— Je mange toujours fort bien à l'auberge du Cheval Blanc. Si j'osais, ha! da-t-il, je vous convierais à partager un menu. J'ai commandé une "garbure", une omelette aux piments, du confit de haricots et des foies de canards de Dax le tout arrosé de vin des Sables.

— Vous me tentez, dit Claude Sainville. Si je ne suis pas indiscret, j'accepte la invitation faite avec autant de bon goût que de grâce.

— Vous me ferez grand plaisir, dit Me d'Estribat sincère. Je vais dire bonjour à mon ami et successeur, Me Labuque, et je vous retrouve dans un quart d'heure à l'auberge.

— Entendu! fit Claude joyeux. A tout de suite.

Une allégresse le soulevait. Sa démarche semblait aérienne. Les grands yeux rayonnaient de joie, un sourire errait sur ses belles lèvres rouges.

"Jason est sorti vainqueur de la première épreuve, murmura-t-il. Il vaincra le dragon!"

VII

CLAUDE

Lettre de Claude Sainville à son ami Jacques Hurtel, Paris (6e).

"VICTOIRE, mon cher Jacques, victoire! Je viens de gagner la première manche dans la formidable partie que, depuis un an, j'engage avec la fortune. Je viens de risquer tout mon avenir sur un coup de dé; mais j'ai la certitude de triompher. Tu sais pourquoi je dois sortir vainqueur de la lutte: j'aime Agnès de Surp. Je l'aime éperdument. Elle sera ma femme. Mais auparavant il faut que je la mérite et puisse lui offrir une existence digne d'elle. Son père lui donnera trois millions en dot, et elle est fille unique. Mais qu'est-ce que trois millions pour Agnès, même quatre en comptant celui que je possède? D'ailleurs il me serait pénible d'épouser une femme plus riche que moi. Il faut donc que je gagne une énorme fortune, cela rapidement. Grâce à toi, j'ai déjà pu en un an, doubler le petit capital qui me venait de mes parents, mais cela ne suffit pas. Il faut qu'en quelques mois, je multiplie ma fortune. Ne ris pas: je la centuplerai. J'ai déjà fait le premier pas dans cette voie, grâce à tes précieux renseignements. Comment sans toi, homme tout puissant et informé, aurais-je su que Compagnie, dont tu es le principal administrateur, venait de décider l'exploitation d'une ligne de chemins de fer desservant tout le littoral landais, reliant entre eux ce chapelet d'étangs qui s'étend d'Arcachon à Biarritz? Comment aurais-je deviné qu'une société se formait, dont tu es le Président, pour décider la commune de Ygos au lotissement d'Hossegor, dont les terrains vont prendre de ce lot une plus-value formidable?"

"A peine débarqué ici, je me suis précipité chez Me Labuque et je l'ai décidé à me vendre en totalité le domaine de Peyhorade, environ deux cents hectares en bois de pins et de chênes-lièges qui bordent le lac d'Hossegor sur sa rive gauche et s'étendent jusqu'à la mer. J'ai mis là dedans tout ce que je possède: un million. C'est risquer gros, mais j'ai confiance. J'avais souvent entendu parler de cette région par ma mère qui l'adorait, mais sans toi l'idée ne me serait peut-être pas venue d'y faire de la spéculation. Grâce à toi, elle est rendue! En échange, je vais te donner quelques bons conseils. En ces quelques jours, j'ai bien étudié le pays. On peut, on doit y faire de grandes choses. Ce serait un crime de l'abandonner car il est magnifique. Sévère, mais beau. Il faut y tracer des routes, en respectant les plus beaux sites, y construire des ma-

(Suite à la page 30)



Elégant manteau dont l'originale cape d'astrakan enveloppe une partie des bras. Le large manchon et le petit chapeau garni de plumes sont de même fourrure.

Ce modèle de la collection Maggy Rouff, est publié en exclusivité par LA REVUE MODERNE. Reproduction interdite.



Confortable manteau de tweed écossais marron et blanc d'une remarquable simplicité de lignes. Un large collet et d'étroites manchettes de castor le réchauffent.

Ce modèle de la collection Molymoux, est publié en exclusivité par LA REVUE MODERNE. Reproduction interdite.





Contre Maux de Tête Névralgies La Grippe Douleurs



Achetez une boîte de Capsules Antalgine. Elles sont très faciles à prendre, préviennent les rhumes et soulagent vite les douleurs.

ANTALGINE
EN VENTE PARTOUT 25¢

“Comment j'ai transformé un vêtement fort laid que je ne portais plus, en une robe élégante que je peux maintenant utiliser”



“J'ÉTAIS bien attristée”, écrit une habile jeune femme de Toronto, “car mon budget ne me permettait pas de m'acheter une nouvelle robe ce printemps. Je fis alors l'inspection de ma garde-robe et en sortis un vêtement de soie grise que j'avais mis de côté. Une enveloppe de Teintures Diamond et une heure de travail me donnèrent une robe magnifique qui avait l'air d'une neuve. Toutes mes amies veulent savoir où je me la suis procurée”.

Partout, les femmes font des économies et portent quand même des robes élégantes grâce aux Teintures Diamond — le mode qui permet d'obtenir des couleurs sombres qui durent en faisant bouillir les vêtements. Il n'existe pas de couleurs comme celles des Teintures Diamond — si riches, si frappantes, si brillantes! Et cela, parce que les Teintures Diamond contiennent une plus grande quantité de la meilleure amiline colorante.

Faites aussi l'essai de Teintures Diamond. Pour donner des couleurs fraîches et élégantes à votre lingerie, à vos bas, à vos vêtements et à la lingerie de maison, employez les Teintures Diamond. Inutile de faire bouillir.

DIAMOND DYES

Fabriquées au Canada

MEILLEURES PARCE QUE PLUS RICHES
EN PURES AMILINES

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands, Enrg., 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**LES MÈRES QUI
NOURRISSENT
DEVRAIENT
BOIRE LA**

**Délicieuse
OVALTINE**
ALIMENT-TONIQUE-
LIQUIDE

11F

(Suite de la page 28)

sons dans le style basque ou landais, et non d'affreuses bicoques qui enlèveraient tout caractère au paysage. Il faudra imposer notre esthétique. On peut faire d'Hossegor une rivale de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz, plus sélecte, créer là une station touristique d'été et d'hiver. J'envisage déjà la création de quelques palais, d'un golf, d'un casino, d'un Sporting Club. La plage au bord de la “mer sauvage” (comme on dit ici) serait à aménager en plage artificielle pour les baigneurs à l'aide de brises-lames (système anglais) et pentes de ciment armé. La mer y est rude. Elle atteint là presque immédiatement des profondeurs énormes; de plus, les bancs de sable se déplacent sans cesse, modifiant la configuration de la plage et faisant courir les plus grands dangers aux nageurs.

“Jason” m'appela-tu en riant, pour mon ambition et peut-être pour mon caractère chimérique qui m'incitait à partir conquérir les plus fabuleuses toisons d'or. Je mériterais davantage le nom de Créthéus, père de Jason, qui fonda Iolchos, car moi aussi, je fonderai ma ville. Tel Jason s'unissant à Médée, dont il fit la reine de Corcyre, j'épouserai Agnès qui régnera sur mon royaume comme elle règne sur mon cœur. Toi qui es marié à la plus charmante des Parisiennes, cette chère Hélène, que tu aimes de toutes tes forces, tu peux imaginer mon impatience. Et encore tu ne connais pas Agnès! Imagine une taille de liane, des yeux bleus de myosotis, des cheveux plus blonds que les blés, un teint de lait. Elle a tout pour elle: la beauté, la jeunesse, la fortune. Un homme peut être fier d'avoir été distingué par elle. Elle m'a donné une âme de conquérant. Aucune épreuve ne me paraîtra assez pénible pour la mériter. Tu sais que les obstacles et la difficulté ne m'effrayent pas. Je ne puis encore croire à mon bonheur. Agnès devenant Mme Claude Sainville. Je mourrai de joie le jour où je la conduirai à l'autel. Je crois te voir d'ici hocher gravement ta tête précocement dénudée, et murmurer plein de pitié: “Ce Claude, toujours le même... Nature passionnée, impulsive”!

“Non, mon cher. Mon amour pour Agnès est parfaitement raisonné. Tout d'elle me plaît. J'aime sa beauté blonde qui correspond à mon idéal féminin. Quant aux moyens employés pour l'obtenir, il me semble qu'ils sont d'une logique implacable et que tu dois les approuver.

“Pour en revenir à Hossegor, je te demande de m'inscrire parmi les administrateurs de la Société qui va transformer le pays. Je vois très bien tout ce qu'on peut faire, ce n'est pas pour rien que je suis sorti premier de Polytechnique. La première chose sera de jeter bas la passerelle de bois sur le canal qui est toujours en réparations et de la remplacer par un pont large et solide en ciment armé, qui sera accessible aux voitures et aux autos.

“Il faut adapter la nature aux besoins modernes. Je vais m'occuper dès maintenant d'un plan des routes à tracer, et déterminer l'emplacement d'un golf, d'un Sporting Club, d'un casino, d'une poste et d'une gare. Décide notre ami Charles Misme, brillant architecte et entrepreneur, à venir ici. Il va y avoir à faire. Que de maisons à construire, sans parler des hôtels, des palais et des monuments. Tout est à créer, le pays manque de fleurs, il faut planter des bois de mimosas. Je pense à tout. J'entrevois pour l'avenir des choses colossales. Pourquoi ne ressusciterait-on pas l'ancien port d'Ygos, qui est l'embouchure naturelle de l'Adour et serait bien plus accessible que Bayonne dont la barre de sable à l'entrée de l'Adour est si gênante aux bateaux de fort tonnage? L'océan atteint là tout de suite une profondeur énorme, bien connue des navigateurs, puisque l'endroit a été nommé “le Gouffre”. Ygos était jadis un grand port de marins naufrageurs, qui allumaient sur les dunes des feux pour attirer les navires en détresse et piller ensuite les épaves. Quant au lac Salin, si joli à marée haute, pourquoi ne le fermerait-on pas d'une digue-écluse, afin qu'il soit toujours rempli. Je le vois déjà sillonné de voiliers et de barques à moteur. Je suis frappé de voir tout ce qui se gâche de bois ici. Après la carpe des arbres (entaille destinée à faciliter l'écoulement de la résine), il reste à terre au pied de chaque pin un tas de petits copeaux de bois résineux: les “galipes” que l'on appelle ici “gemelles”, et qui pourrissent à

terre. Il faut utiliser tout ce bien perdu: on peut en faire de la pâte à papier, de la soie artificielle, et un carburant économique sans parler de tous les produits et sous-produits que donnerait la distillation. Je te le répète: ce pays est une mine de richesse fantastique. Tu me demandes si je m'y plais. J'avoue que je ne m'étais pas posé la question: je n'ai étudié encore du pays que l'aspect pratique et ne l'ai regardé qu'à un point de vue utilitaire. Mon cerveau bouillonne de tant de faits et d'idées, de projets, d'espérances que je n'ai pas encore eu le temps de m'ennuyer. Je suis suffisamment bien installé. D'ailleurs, quand on a fait la guerre pendant quatre ans, on n'a pas le droit de se montrer difficile. Tu sais que personnellement, j'ai des goûts assez simples.

“La maison que j'habite est perdue dans les bois d'où son nom l'Esquiro, l'écureuil. Personne n'y vient troubler ma solitude. C'est une réclusion d'ermite. Je fais de longues promenades dans la forêt ou sur la plage sans rencontrer âme qui vive. Je joue au Robinson et je crois être revenu aux temps préhistoriques. Je retrouve des sensations d'enfant émerveillé au contact de cette vie primitive. Le calme impressionnant de cette solitude vierge, le silence absolu que trouble seul le grondement de l'océan ou un cri d'oiseau a pour moi un grand charme après les mois fiévreux que j'ai vécus à Paris et les émotions tumultueuses de la Bourse et du Change. Le vent du large balaye tous les miasmes de la ville. Tel Antée, je reprends force au contact de la terre. Je goûte le seul plaisir de vivre et de respirer l'air salin. J'ai apporté des livres techniques et lis énormément. Je ne parle qu'à mon domestique, un brave garçon qui me sert avec conscience. Si, cependant, j'ai une relation nouvelle, un certain M. d'Estribat, vieillard cultivé et original que j'ai rencontré l'autre jour à Saint-Vincent chez Me Labuque. Il s'est pris, je ne sais pourquoi, de sympathie pour moi. Cependant je ne m'étais pas montré très expansif. Mais il persévéra dans ses avances et eut ainsi raison de ma mauvaise humeur. Je ne regrette pas de m'être lié avec lui. Il a beaucoup lu, beaucoup vu, et son commerce est des plus agréables. Nos causeries sont une distraction pour moi. Il m'a documenté sur le pays qu'il connaît à fond et sur les indigènes qui sont peu nombreux. En dehors de la petite auberge de Cazère, renommée pour ses hultres et son vin blanc (Edouard VII y vint — paraît-il — de Biarritz en auto un jour pour déjeuner), Hossegor ne compte guère que quelques maisons basses, accroupies comme des tortues pour se protéger du vent et quatre jolies villas dans le style landais: toits de tuiles rouges inclinés bas d'un seul côté, façades striées à mi-hauteur de barres de bois brunes, terrasses intérieures fleuries de géraniums: celle de ton serviteur, celle de M. d'Estribat et celle du propriétaire d'une grande scierie: M. Navaros, qu'il habite avec sa fille et sa femme, et celle de l'ingénieur de la scierie, Vincent Itsaxou, qui vit avec sa mère, à demi paralysée. Les Navaros sont, paraît-il, des gens aimables; mais malgré toutes les invites de mon nouvel ami M. d'Estribat, je ne tiens pas à fréquenter chez eux et j'ai réussi jusqu'à présent à esquiver une présentation. Qu'ai-je besoin de nouvelles connaissances? Je n'en ai déjà que trop à Paris! M. Navaros passe son temps au café de l'Espérance à Ygos où il joue au poker avec le maire et le médecin. Je ne me vois pas faisant le quatrième aux cartes! Ce jeu-là ne m'intéresse pas. La mère doit être une bonne dame de province, occupée de ses confitures, et la fille une petite oie blanche, confite dans le célibat... Qu'irais je faire en cette galère?...

“Et puis, faut-il l'avouer? Je trouve ma solitude pleine de charme, parce qu'elle est peuplée par l'image d'Agnès. J'imaginais partout la bien-aimée: je la vois étendue sur le sable tiède où viennent déferler les hautes vagues, couleur de jade dans le soleil, je la vois glisser sous les arbres: ses pas font crisser les aiguilles de pins. Elle vogue en barque sur le lac; elle escalade avec moi les dunes fleuries d'œillets ou de lis sauvages. Je ne vois la nature qu'à travers elle, c'est dire que je vois Agnès et guère le décor. J'ai plaisir à être au bord de la mer, parce que son yacht l'Argo fend les flots de ce même océan. Je la suis en pensée au Portugal; je sais qu'elle fera escale à Gibraltar avant d'entrer dans la Méditerranée, d'où elle gagnera les Baléares. Quel courage il m'a fallu pour descendre à Ygos et ne pas

LE SORTILEGE

continuer avec elle le voyage, comme son père m'en priait aimablement. Mais la pensée de l'avenir m'a soutenu. Je la quittais pour me rapprocher d'elle plus vite.

“Maintenant, je vis dans l'attente d'une lettre d'Agnès”.

VIII

AGNÈS

PRES de trois semaines s'étaient maintenant écoulées depuis l'arrivée du nouveau venu qui, à son insu, avait provoqué de tels ravages dans le cœur de Maïtena. Ce temps écoulé, loin d'atténuer les sentiments de la jeune fille à l'égard de Claude, les avait exaspérés. Si Vincent, en faisant lire à Maïtena la lettre destinée à Agnès avait espéré éteindre sa passion, il avait mal calculé, car cette lecture avait été pour sa cousine un nouveau stimulant. Toutes ces paroles d'amour s'adressant à une autre avaient bouleversé Maïtena. Elle avait alors compris ce qu'était l'amour véritable et avait achevé de s'embraser au contact de cet incendie. Elle eût donné sa vie pour que cette lettre lui eût été adressée à elle, Maïtena. Claude avait encore grandi dans son esprit.

“Qu'il est noble! songeait-elle. Comment une femme ne serait-elle pas fière d'être aimée ainsi? Quel cœur il a! Quelle délicatesse! Il est aussi bon qu'il est beau. Comment ai-je pu supposer qu'Agnès ne lui rend pas sa tendresse au centuple? Elle est certainement folle de lui. Pour être venue à lui comme elle l'a fait le soir du départ de l'Argo, c'est qu'elle se considère déjà comme sa fiancée... Une jeune fille qui, comme elle, a l'embaras du choix entre les prétendants, ne se compromettrait pas à la légère. Elle l'aime comme je l'aime. En ce cas, je n'ai pas le droit de rien empêcher, je ne me ferai pas connaître de Claude, je m'effacerai et souffrirai en silence. J'assisterai, désespérée, à leur bonheur...”

A d'autres moments, elle se disait: “Cette femme ne l'aime pas; elle est indigne de lui. Il n'y a qu'à la voir pour deviner que c'est un élégant mannequin, une poupée sans âme et sans cœur. Comment Claude a-t-il pu s'éprendre ainsi d'elle? Elle est belle, oui, mais cela ne suffit pas. Elle n'aime pas Claude, sinon, elle ne se serait pas séparée de lui. La question argent ne doit pas intervenir entre gens qui s'aiment. Mais moi j'accepterais Claude sans un sou, avec reconnaissance. La pauvreté avec lui serait la félicité suprême, je serais trop heureuse d'être sa servante, son esclave. Agnès ne sait pas aimer; elle ne soupçonne même pas ce qu'est l'amour. D'ailleurs à travers la lettre de Claude, on devine Agnès impressionnée par le marquis. Celui-là doit porter monocle et faire des ronds de jambe. Qu'elle l'épouse donc!”

“Claude serait malheureux avec une femme pareille qui lui reprocherait sans cesse de n'être pas assez riche. Lorsqu'on a des goûts de luxe effrénés, toujours d'autres désirs surgissent qu'il faut satisfaire. Agnès est pourrie par l'argent, elle sera insatiable. Quand elle ne disposera plus de la fortune paternelle, elle se trouvera misérable par comparaison et Claude subira sa mauvaise humeur. Je ne veux pas qu'il soit malheureux. Je me sens capable de lui donner le bonheur. Je me ferai connaître de Claude: il choisira entre nous deux”.

A ces pensées, une sorte de démence la gagnait. Les projets les plus fous lui traversaient l'esprit. Le plus étrange est que Maïtena n'avait pas encore parlé à Claude, elle l'avait aperçu de loin à plusieurs reprises dans ses promenades, mais ne s'était plus jamais trouvée aussi proche de lui que le premier soir de l'arrivée de Claude où Maïtena avait été jusqu'à l'Esquiro et qu'une simple vitre les avait séparés. Cependant, si puissante est la force d'amour chez les femmes quand elles aiment, que Maïtena avait l'impression de connaître Claude depuis toujours. Mieux: qu'il lui était destiné de toute éternité.

Par moments, oubliant l'existence d'Agnès, emportée à nouveau par ses rêves, elle faisait des projets, imaginait tout un avenir où elle serait la femme de Claude. Elle se voyait avec lui, perdue au milieu des bois, dans la petite maison de l'Es-

LE SORTILEGE

quiro. Mais alors c'était lui qui était assis dans le grand fauteuil paysan, devant la table, et elle Maïtena qui était à ses pieds en adoration. Ou bien ils se promenaient enlacés sur les dunes, le long de la mer. Elle lui montrait ses coins préférés. Claude versait pour elle seule les trésors de son intelligence et de sa culture. Après de lui, elle s'instruirait, sa compréhension s'étendrait, elle deviendrait digne d'être la compagne d'un homme supérieur. Possessive, elle n'envisageait rien au delà de cette solitude à deux, dans ce pays qui lui paraissait le Paradis terrestre. Paris lui eût fait peur. Elle eût craint de s'y sentir dépaycée, d'y paraître gauche auprès des autres femmes. Les tentations de la ville l'eussent effrayée pour son mari. Non, ils resteraient à Hossegor, y cacheraient jalousement leur félicité; même les longues soirées d'hiver seraient douces: il lirait à voix haute, tandis qu'elle s'occuperait à un ouvrage de couture; il lui ferait aimer les chefs-d'œuvre qu'elle ignorait. Ou bien ils joueraient de la musique ensemble. Elle avait appris incidemment par Zélie, qui le tenait de Louis, que Claude étudiait le violon. Elle chanterait pour lui, puisque sa mère, si sévère toujours, concédait cependant avec bienveillance "que Maïtena avait une jolie voix". Elle prendrait des leçons; aucun effort ne la rebuterait pour se perfectionner afin de plaire à son seigneur et maître.

Soudain, la réalité la ressaisissait. Claude ne l'aimait pas, Claude en aimait une autre, mieux, il ignorait jusqu'à l'existence de Maïtena. Alors un morne désespoir accablait la jeune fille. Et la vie quotidienne reprenait monotone sans que les parents aient soupçonné le drame qui se jouait dans l'âme de leur enfant.

Mars avait des zéphirs plus tièdes. Les genêts gonflaient leurs boutons jaunes, les pins laissaient pointer des pousses neuves. On soupçonnait le prochain renouveau de toute la nature. A l'aube, le lac d'argent se teignait de reflets roses. Le soir, il reflétait un ciel rougeâtre.

Ce jour-là, le temps incertain laissait alterner nuages et rayons. Il avait plu dans la nuit et les mimosas à demi défeuillés étaient chargés de gouttes emperlées.

Maïtena se tenait sur la terrasse avec le secret espoir d'apercevoir Claude. Elle distinguait au bout d'un moment un point noir sur la route. Le facteur sans doute. Elle s'avança vers la grille, non qu'elle espérait rien, mais pour tromper le temps. C'était bien le brave Orx qui arrivait à bicyclette, chargé de sa sacoche.

— Bonjour, Mademoiselle Maïtena, dit le facteur en descendant de sa machine devant la grille. Joli temps aujourd'hui, ça sent le printemps. Je n'ai rien pour vous, sauf le Journal de M. Navaros. Ce n'est pas comme votre voisin, M. Sainville. Il en a, lui, une correspondance, et de tous les pays encore! Tenez, aujourd'hui, une lettre timbrée des Îles Baléares, trois autres de Paris, une d'Angleterre. Je vais remettre ça chez Cazère, car s'il me fallait aller jusqu'à l'Esquiro, j'aurais pas fini de sitôt ma tournée...

Maïtena eût voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre le bavardage du facteur. Quel besoin avait-elle de savoir que Claude avait aujourd'hui dans son courrier une lettre d'Agnès de Surger. Elle eût peut-être été moins attristée si elle avait pu lire les lignes suivantes que Claude dévorait d'un oeil attendri.

Îles Baléares, Palma,

Mon cher Claude,

"L'en-tête de ce mot vous expliquera le retard que j'ai mis à répondre à votre charmante lettre. Nous avions quitté Lisbonne quand votre pensée y est parvenue. Vos pattes de mouche ont couru après moi à Gibraltar, où nous avons fait escale, avant de me rejoindre enfin aux Îles Baléares. J'attendais naturellement d'avoir de vos nouvelles pour vous écrire. Votre lettre m'a fait grand plaisir, flatteur! Je devrais être confuse de tant de compliments. Par exemple, je suis étonnée que vous ayez l'air d'exprimer un regret au sujet de mes cheveux coupés. Evidemment, j'avais une très belle chevelure, mais que voulez-vous, il faut être de son époque. Avouez que mes cheveux courts

me donnent un petit air garçonnier que tout le monde s'accorde à trouver ravissant. De même, votre comparaison avec un portrait de Rubens m'a un peu surprise. Autant que je m'en souviens, les femmes de Rubens sont fortes, bien en chair; or, je ne crois pas trahir la vérité, en affirmant que je suis, grâce au ciel, aussi mince que l'exige la mode! Sinon, je ne pourrais porter les robes de Poirot, et comme le déclare avec autorité Gaétan de Monthalant, qui est un arbitre en matières d'élégances: "Seul Poirot habille bien".

"Mais, laissons les considérations futiles pour aborder les questions sérieuses. Vous êtes en passe, me dites-vous, de faire fortune? J'en suis ravie. Gagnez beaucoup, beaucoup d'argent, Claude, on n'en a jamais assez. Pauvre chéri, qui se croyait riche avec le revenu de son tout petit million et les quelque trente mille francs que lui rapportait son métier d'ingénieur. Mais, cher poète que vous êtes, vous ne connaissez rien à la vie, vous êtes né d'hier!... Que représentent aujourd'hui quatre-vingt-dix ou cent mille francs de rente? Tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Cela ne suffirait même pas à l'entretien d'une Rolls dont je ne pourrais me passer, sans parler de mon yacht, de la petite auto personnelle que je conduirai parfois moi-même, pour m'amuser, et de cent mille francs par an pour mes robes, ma toilette, non compris mon argent de poche! Songez qu'il nous faudra une villa à Deauville, une autre à Nice ou à Cannes. Enfin, il serait bien que nous ayons un petit château. Celui de Barigny, qui date de Louis XIV, sera bientôt à vendre. Le parc, dessiné par Lenôtre, est charmant, un vrai petit Versailles. Cela ferait notre affaire. Mais ce serait peut-être une folie. N'y pensons pas. Comptez que le petit hôtel que papa nous fera construire à Paris nécessitera au minimum six domestiques pour le service. Comptez en plus deux chauffeurs. Il nous faudra recevoir, sortir. Si, plus tard, nous avons des enfants je prendrai des nurses et des gouvernantes. Et les frais de leur éducation, les précepteurs! Vous voyez que je pense à tout. Bref, ceci pour vous inciter au travail et pour vous convaincre que huit cent mille francs de rente à l'heure actuelle suffiraient à peine à nous assurer un train de vie digne de moi... et de mon mari. J'aurai évidemment trois millions de dot, mais cela ne fait jamais que deux cent mille francs de rente. Vous me direz que je suis fille unique, que papa me gâtera et que j'hériterai de lui; mais papa ne consentirait jamais à me laisser épouser un homme sans fortune. De plus, il vaut mieux ne compter que sur moi. D'autant que papa est prodigieusement avare, qu'il a une excellente santé et qu'il peut vivre encore trente ans. D'ailleurs, je ne souhaite pas sa mort, pauvre cher papa. D'autant qu'il est très bon pour moi.

"Je ne doute pas, cher Claude, que soutenu par le désir de me conquérir, vous ne réussissiez à vaincre tous les obstacles. J'ai tout de suite senti que vous étiez une force: c'est ce qui m'a plu en vous. Et puis, quelle femme, aimée par vous, serait indifférente à l'encens d'adoration dont vous l'entourez. Je n'y suis pas insensible, je l'avoue.

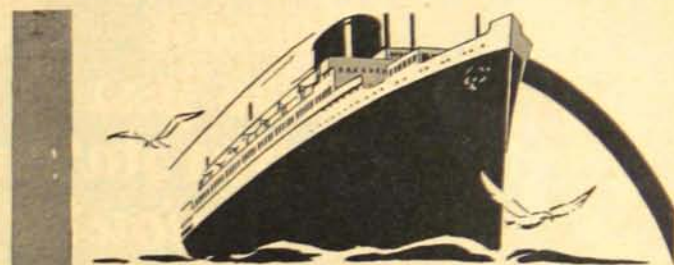
"Vous avez donc tort d'être jaloux de Gaétan. C'est un bon camarade pour moi. J'apprécie son élégance, sa race, la façon désinvolte avec laquelle il dépense son énorme fortune, la grâce dont il use pour prononcer les moindres mots. Je ne nie pas qu'il soit amoureux de moi. C'est absurde à dire, mais tous les hommes qui m'approchent s'éprennent à première vue. Pourquoi aurait-il échappé à l'envoûtement? Mais, je le répète, Claude, je vous préfère, pour l'instant. N'ayez donc aucune inquiétude.

"Nous faisons une délicieuse croisière. Le temps nous favorise. Nous avons eu un peu de houle dans le golfe de Gascogne, mais la Méditerranée est comme un lac. La traversée a été des plus gaies. Vous connaissez l'esprit de Daniel Mirende, ses histoires nous ont fait rire aux larmes certains soirs. Alexandre Borat est toujours le bon géant que nous aimons tous, il mange comme douze, boit de même et ponctue de son rire sonore les saillies de Mirende. Depuis que nous sommes débarqués, on ne le voit plus. Il trouve le pays épouvantable, s'installe dans les coins les plus imprévus avec sa palette et son chevalet, et brosse des toiles géniales. Quant à Gaétan, dont vous semblez vous moquer un peu (je me demande pourquoi?), c'est toujours un organisateur de fêtes étonnantes. Il nous a joué l'autre soir avec Diane

● Le connaisseur choisira toujours le thé "Salada" Mélange Orange Pekoe.

THÉ 'SALADA'

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE



M-S-LAFAYETTE

DÉPART
DE
QUÉBEC
LE
24
JUN

Pour Plymouth et Le Havre — Paquebot de 25,082 tonnes. Téléphone et douche dans chaque cabine. Locaux communs luxueux, spacieux et merveilleusement aérés. Cuisine française.

INFORMATIONS GRATUITES AUPRÈS DES AGENCES DE TOURISME OU DE LA

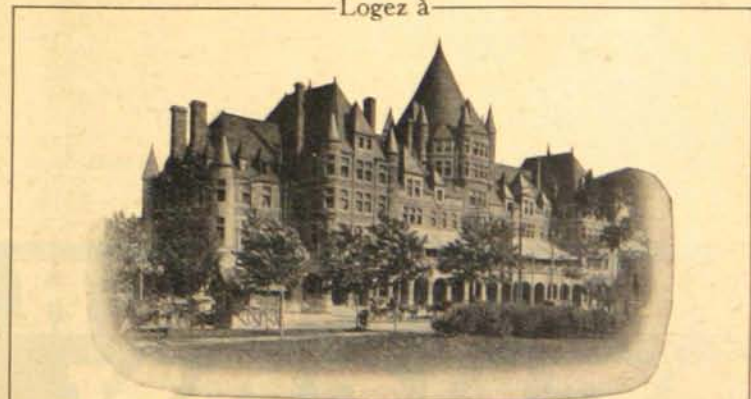
Ligne Française

1196, Phillips Place - Montréal.

"La Petite Revue" BI-MENSUELLE En vente partout: 15c

Quand vous venez à MONTRÉAL

Logez à



l'Hôtel Place Viger

L'Hôtel Français

dirigé par le PACIFIQUE CANADIEN
TARIF RAISONNABLE



"Maman
n'utilise pas
d'autre corn starch
elle dit toujours:"

'BENSON
est le
meilleur!'



UN AUTRE PRODUIT SUPERIEUR,

le sirop de maïs
EDWARDSBURG "CROWN BRAND"

célèbre aliment producteur d'énergie, reconnu par tout le Canada comme le meilleur sirop de maïs que l'on puisse se procurer.

The CANADA STARCH CO. Limited

CORN STARCH BENSON

Ecoutez les "Syrup Symphonies" tous les lundis soirs, de 8 h. à 8 h. 30 H.N.E. diffusés sur un réseau de postes s'étendant de l'Est à l'Ouest. Un orchestre de 27 musiciens, l'un des plus célèbres du Canada, sous la direction d'Edmond Trudel, assisté de divers artistes invités. Un concert de premier choix — ne le manquez pas!

Sonnet: *Un Caprice*, de Musset. Ce fut un régal, Diane en était tout émue. Je crois qu'il ne lui déplairait pas de devenir marquise de Monthalant. Mais vous avouerez que la différence d'âge serait un peu grande. Un homme de trente ans ne peut épouser une femme de cinquante-cinq ans, si belle qu'elle ait été celle-ci. D'ailleurs, je crois pouvoir affirmer sans fausse modestie, que Gaétan, le pauvre, a le cœur pris ailleurs. Votre fiancée n'en tire aucune vanité, croyez-le bien. Nous avons dansé tous les soirs au son du jazz. Gaétan possède une qualité inappréciable que vous maudiriez parce que je vous le préférerais, disiez-vous en riant: c'est un danseur unique. Avec lui seulement, j'ai plaisir à danser le tango et le charleston. Ses figures sont impeccables.

"A ce propos, cher Claude, il faut que je vous fasse une critique, qui je l'espère ne vous peinera pas trop: vous ne possédez pas encore comme danseur une maîtrise suffisante. Vous avez grandement besoin de vous perfectionner. Si vous m'aimez, chéri, il faut prendre sans retard quelques leçons, afin que vous puissiez rivaliser, lorsque nous nous retrouverons, avec Gaétan de Monthalant. Madeleine Mirende m'affirme qu'il y a à Biarritz un professeur de danses, basque, digne de tout éloges. Elle croit se rappeler que son nom est Dalos ou Vanos. Je vous en supplie, au nom de notre amour, Claude, mettez-vous sans retard en quête de ce maître. Vous ne pouvez deviner la souffrance qu'éprouve une jolie femme à bostonner avec un partenaire indigne d'elle. Je veux que mon fiancé soit le premier en tout. Promettez-moi que vous vous soumettrez à mon désir?"

"Nous voici pour un mois au moins à Palma. Le pays est agréable. Il y a de jolies promenades à faire en auto. La Rolls nous est bien précieuse. Quand je pense que papa avait hésité à l'amener! Gaétan projette déjà un grand pique-nique dans les environs. Ce sera très amusant. Tout ce qu'il organise est généralement réussi."

"Vous pouvez donc m'écrire ici. Je vais attendre impatiemment votre prochaine lettre. Ne vous ennuyez pas trop loin de moi! Votre fiancée vous envoie ses plus tendres pensées."

AGNES

IX

LA DUNE AUX LIS

UN mois encore s'écoula sans que Maïtena rencontrât Claude. Et encore ce jour-là, elle passa devant lui sans le voir.

Avril était venu par surprise, avec ses ciels bleu lavé et ses crépuscules pleins de douceur. Les genêts en fleurs enchevêtraient leurs grappes jaunes. Quand on traversait la lande, on avait l'impression de fendre un fleuve d'or. Les pins faisaient luire leurs aiguilles neuves qui bientôt se dessécheraient et tomberaient pour former à terre le "soutirage". Le pollen, couleur de soufre, volait dans l'air. Les "pignes" vertes n'étaient encore que des cônes compacts, avant de brunir et de s'ouvrir à la chaleur. Maïtena goûtait à peine le renouveau de la nature. Elle éprouvait à chaque saison la même allégresse au sortir de l'hiver. Un sang vif circulait dans ses veines, donnant plus d'éclat à son teint hâlé et plus de brillant à ses grands yeux sombres. Elle lustrait avec soin sa magnifique chevelure d'ébène aux reflets fauves, et prenait, elle si peu coquette, davantage d'intérêt à sa toilette. Cependant, ses parents, absorbés par leurs soucis, ne remarquaient rien. Sur les conseils de Vincent, M. Navaros apportait des modifications dans la scierie, changeait les vieilles machines pour de nouvelles plus modernes. Il passait de longues heures à la scierie. Pour Mme Navaros c'était, aux environs de Pâques, l'époque des grands nettoyages. Un branle-bas général bouleversait la maison. Sous sa direction, Bathilde, Agathe et deux femmes de ménage de renfort lavaient, astiquaient sans relâche.

Abandonnée à elle, Maïtena une fois ses diverses tâches remplies, s'éclipsait vers la fin de la journée sous prétexte "d'aller prendre l'air". On ne la revoyait plus jusqu'au dîner. Elle errait du côté de l'Esquiro, avec le désir d'apercevoir Claude, mais jusqu'à présent son espoir avait été déçu.

Claude s'était rendu dans le courant du mois, deux ou trois fois à Saint-Vincent et avait été passer plusieurs jours à Paris. "Il a des affaires à régler", avait expliqué d'un air mystérieux à M. Navaros, M.

LE SORTILEGE

d'Estribat, tout fier de sa liaison avec le Parisien. En fait, Claude n'était pas mécontent. Tout s'arrangeait comme il le souhaitait. Le domaine de Peyhorade, actes dûment signés, lui appartenait. Ou s'était étonné dans le pays en apprenant la nouvelle. "Faut qu'il soit rudement riche pour s'offrir un pareil morceau", avaient déclaré les résiniers. Nul n'avait flûté la spéculation. Pendant son séjour à Paris, Claude n'avait pas perdu de temps. A force de démarches, par de puissantes relations, il avait obtenu qu'on procédât sans retard à l'établissement de la ligne de chemin de fer du littoral. De plus, la société pour l'exploitation d'Hossegor et de son lac était constituée. Claude Sainville en était nommé directeur, conjointement avec Jacques Hurtel. Grâce à son ami, il avait pu s'assurer une grosse part des actions. D'un autre côté, par son intermédiaire, l'entente entre la commune d'Ygos et la Société était réalisée. On commencerait dans la huitaine le tracé des routes, et le lotissement. La publicité promettait d'être bien faite. Enfin, Claude avait décidé le célèbre architecte Charles Misme à entrer dans la combinaison et à venir bâtir plusieurs villas à Hossegor, dans le style du pays: landais ou basque. La Société Immobilière chargeait également le jeune architecte de la construction du Casino, du Théâtre, du Sporting Club et de la Poste. L'affaire s'annonçait magnifique.

Tous ces points réglés, Claude repartit pour Hossegor où il allait avoir une rude besogne à fournir. La Société se reposait en effet sur lui du soin du lotissement, du tracé des routes, de l'emplacement des monuments, de l'étude d'une digue dans le lac, des avenues et des carrefours. Toute la création de la ville future serait son œuvre.

Claude quittait à regret ses amis de Paris: "Si vous croyez que c'est amusant d'aller s'enterrer dans le désert! connaît-il à ses amis Hurtel chez qui il était descendu pendant son séjour. Vous ne pouvez imaginer une solitude plus complète. Hossegor est à quarante kilomètres de Dax, à vingt kilomètres de Bayonne, et cependant on se croirait au bout du monde."

— Bah! Avec la petite Peugeot que vous venez de commander, les distances seront abolies, dit Jacques Hurtel en riant.

— Quoi, fit Hélène Hurtel avec son sourire de Joconde, pas le moindre voisin, ou la moindre voisine?

— Ah! ma pauvre amie, les seuls gens que je pourrais voir sont un vieux notaire retiré, avec qui j'ai d'ailleurs d'excellents rapports, et le propriétaire de la scierie, un certain M. Navaros qui me salue tout poliment et à qui je rends son coup de chapeau. Enfin comme voisine je n'ai qu'Orasie Cazère, la propriétaire de l'auberge.

— Ces messieurs ne sont donc pas mariés, ils n'ont pas de famille? insista Hélène Hurtel.

— M. Navaros a, paraît-il, une femme et une fille. Je n'ai jamais vu ces dames et ne tiens pas à les connaître. Sans doute des provinciales sans intérêt. J'aime encore mieux ma solitude.

— Heureusement qu'elle est peuplée pour vous d'espoirs enivrants et de charmants fantômes, dit Hélène qui savait la passion de Claude pour Agnès de Surger.

C'est dans cet état d'esprit et sans le moindre enthousiasme que Claude avait regagné les Landes. Il fut étonné de retrouver sans déplaisir à la gare de Marennes, "le courrier", et le paysage déjà familier de pins et de chênes-lièges. La "chefesse de gare" le salua d'un sourire de connaissance, et son fils, un garçonnet de huit ans, cria d'une voix aigue: "Bonjour, M'sieu Sainville". Claude sentit qu'il n'était déjà plus un étranger dans le pays.

Par contraste avec Paris, où il avait eu un temps affreux, la lumière lui parut merveilleuse. Il goûta l'enchantement de ce site prestigieux, sa poésie douce et sauvage. Le soleil se jouait dans les sous-bois de fougères, d'ajoncs et de bruyères, en jeux féériques.

Les genêts déployaient leurs rameaux chargés de grappes d'or. Une clarté douce enveloppait les pins et les chênes-lièges, leur feuillage vert ou gris faisait paraître

(Suite à la page 34)

Quelques Mots sur la Friture Immersée

Une bonne friture exige l'emploi de graisses et d'huiles fraîches et pures.



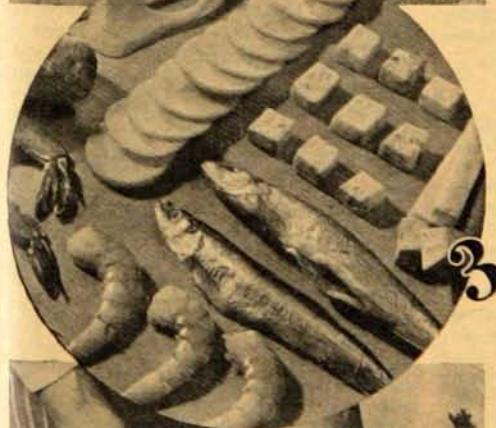
Plusieurs doubles de papier poreux absorbent le surplus de la friture et assurent des aliments digestibles.



Idéal pour la friture immergée.



Le thermomètre est utile.



Prêts à paner.



Crevettes, éperlans, aubergines et pommes de terre.

QU'ELLE est appétissante cette friture simple économique et digestive! Insurpassable pour la croûte croquante qu'elle produit tout en conservant tendre le milieu. Un chaudron profond contenant de la graisse ou de l'huile pure et fraîche chauffée à un haut degré, un panier à friture ou une écumoire à long manche, des aliments secs (du moins à l'extérieur) et beaucoup de papier absorbant sont essentiels au succès.

Ainsi aidée, la cuisinière la moins expérimentée peut préparer des plats succulents. C'est une méthode de cuisson économique parce que la quantité de graisse employée est moindre que pour la poêle à frire et que la même graisse peut servir plusieurs fois; en outre, de petites quantités de desserts peuvent être combinées et présentées d'une manière attrayante. Par exemple: une tasse de viande émincée et une ou deux tasses de pommes de terre pilées ou de riz pourront faire six belles et appétissantes croquettes. En suivant bien les instructions, les aliments ne seront jamais trop enduits de graisse et il sera très facile d'ajouter de nouveaux bons plats au menu de chaque jour.

La friture: Il faut que la friture (graisse, huile, beurre) soit assez chaude pour saisir vivement la surface des aliments, mais non pas au point de les roussir fortement avant que le milieu soit cuit. Attendre que la friture fume pour la croire au bon degré, est incertain, parce qu'elle peut fumer à divers degrés de température. C'est un thermomètre spécial cet effet qui donnerait la plus entière satisfaction. Ils sont d'un prix raisonnable et enregistrent jusqu'à 650° F. Si on se sert de pain pour l'éprouver, se servir du pain de la veille, car le pain frais est trop humide. En général, on fait frire les aliments crus à 360° F., ou quand un morceau de pain d'un pouce carré roussit en soixante secondes, et les aliments cuits à 390° F. ou quand un cube de pain roussit en quarante secondes; les pommes de terre frites à 390°-425° F., quand le pain roussit en vingt secondes. Cette dernière haute température est nécessaire parce que le froid de la pomme de terre aussi bien que son humidité refroidit appréciablement la friture.

Tous les aliments préparés le matin et mis dans la glacière, doivent en être retirés et tenus à la température de la pièce pendant une heure avant d'être plongés dans la friture chaude. En observant bien cette condition, il est facile de préparer les croquettes le matin et de les faire frire juste à l'heure du repas.

Ne jamais préparer une friture de moins d'une pinte d'huile ou de deux livres de graisse solide. Quand la quantité est petite, les aliments froids abaissent fortement la température; alors la graisse pénètre les aliments au lieu de former immédiatement une croûte, l'idéal de ce genre de cuisson. Il ne faut pas non plus que le chaudron soit rempli à plus des deux-tiers. Cette précaution est nécessaire pour empêcher la friture de renverser et pour prévenir de graves brûlures. Il se forme toujours des bulles quand les aliments humides viennent en contact avec la friture chaude.

En y apportant une grande attention, la même graisse peut servir plusieurs fois. Il faut toujours la couler à travers plusieurs couches de coton fromage ou de serviettes de papier après chaque usage. On peut la clarifier au besoin en y jetant des rondelles de pommes de terre crues; faire chauffer graduellement la friture jusqu'à ce que roussissent les pommes de terre; couler. La graisse doit être gardée dans un endroit frais, mais ne jamais mettre l'huile dans la glacière; le froid l'épaissit.

Les ustensiles: Un chaudron profond, étroit du haut et couvert, est préférable; il doit avoir au moins quatre pouces de profondeur. Un panier à friture, qui se vend généralement avec ces chaudrons, est un panier en fil métallique dans lequel on met les aliments pour les plonger dans la friture. Si l'on n'a pas de panier, une écumoire à long manche le remplace bien. Une généreuse provision de papier absorbant. Le papier dont les bouchers se servaient autrefois ou des serviettes de papier conviennent parfaitement. Essuyer les ustensiles avec du papier avant de les laver pour empêcher la graisse d'embarrasser l'évier.

Les détails importants: Ne pas laisser les aliments se toucher dans la friture, les séparer avec l'écumoire ou une fourchette. N'en cuire qu'une petite quantité à la fois pour ne pas altérer trop fortement la chaleur. Faire égoutter complètement les aliments sur du papier absorbant. S'assurer fréquemment de la température. Quand on se sert du panier à friture, l'immerger une fois avant d'y mettre les aliments afin que les fils soient chauds. Assécher les aliments autant que possible. Ne faire cuire les croquettes qu'une demi-heure après avoir été panées, pour que la panure ait le temps d'être ferme. La panure aux oeufs rissole plus facilement et forme plus vite la croûte des aliments humides. On la prépare en battant un oeuf avec deux cuillerées à table d'eau.

Pailles aux pommes de terre: Peler et trancher des pommes de terre blanches. Couper les rondelles en longues pailles. Faire tremper dans de l'eau glacée pendant une heure, assécher dans une serviette. En mettre une couche dans le panier à friture chaud, immerger à 400° F. et faire rissole délicatement. Enlever et faire égoutter sur beaucoup de papier. N'en faire cuire qu'une petite quantité à la fois; on peut les mettre réchauffer dans le four. Les bouchées de pommes de terre sont des tranches aussi minces que du papier et préparées de la même manière.

Les beignes: Tamiser ensemble deux tasses de farine, deux cuillerées à thé de poudre à pâte, une cuillerée à thé de sel, une demi-cuillerée à thé de muscade. Battre jusqu'à ce qu'il soit moussieux et y ajouter graduellement une demi-tasse de sucre et une cuillerée à table de shortening fondu. Ajouter alors la farine alternativement avec une demi-tasse de lait évaporé et dilué. Ajouter assez de farine pour faire une pâte molle qui puisse être maniée. La rouler à trois-quarts de pouce d'épaisseur sur une planche légèrement saupoudrée de farine. Découper et faire frire à 360°-370° F. jusqu'à ce qu'ils soient bien roussis. Egoutter sur papier absorbant.

Persil frit: Laver et assécher des branches de persil. En immerger quelques-unes dans la friture (350°-375° F.) et laisser cuire dix secondes. Faire égoutter sur papier absorbant. Servir comme garniture de viande ou de poisson. Ce persil doit être aussi vert que celui qui n'est pas cuit. S'il rissole, la cuisson est trop forte.

Poissons frits: Les éperlans, les crevettes, les filets de poisson, ou autres poissons de cuisson rapide, sont excellents cuits dans la friture immergée. Les assécher, les rouler dans de la panure, les plonger dans un oeuf battu avec deux cuillerées à table d'eau et ensuite de nouveau dans la panure. Laisser sécher pendant quinze minutes et faire frire à 360°-370° F. jusqu'à ce qu'ils rissoient. Servir avec une sauce tartare. Ou tremper le poisson dans le lait de beurre, le rouler dans la semoule de maïs et le faire frire.

Courtoisie du "Delineator"

(Suite de la page 32)

le ciel plus bleu. Les oiseaux chantaient dans les branches. La route, dont Claude connaissait maintenant les méandres, lui plut davantage. Ygos lui parut souriant et Hossegor s'était mis en fête pour lui faire accueil. Le lac à marée haute étalait sous le soleil son miroir poli, qui reflétait l'indigo du ciel et les arbres renversés de ses rives. Enfin, la petite maison de l'Esquiroir lui sembla plus hospitalière qu'avant son départ. Louis Mugron avait profité de son absence pour se livrer à de grands nettoyages. Les parquets brillaient comme des glaces, les meubles frottés sentaient bon l'encaustique. Il y avait des fleurs dans les vases. Claude éprouva une sensation de bien-être. Après l'agitation de la grande ville, ce calme, cette paix étaient reposants. Il aspira avec délices, dans son petit jardin, l'air qui sentait bon la résine et le sel. Tenté par l'eau clapotante et claire, il se dévêtit, plongea dans l'onde, puis avança à grandes brassées. Il éprouvait une ivresse de vie saine, primitive, comme d'un nouveau baptême régénératoire. L'heure du déjeuner le ramena vers sa petite plage. Il fit honneur au repas préparé par Louis, qui se révélait excellent cuisinier. Il appréciait le service silencieux de ce garçon taciturne, qui glissait comme une ombre sur ses espadrilles aux semelles de corde, et la distinction de cette race qui confère au moindre résinier une allure noble et grave.

— Rien de nouveau en mon absence, Louis, demanda Claude, qui ne dédaignait pas de causer parfois avec son domestique.

— Oh! si Monsieur, il n'est bruit dans les pays que des transformations qui vont s'opérer. Nous allons avoir un chemin de fer qui nous reliera directement à Bordeaux et à Bayonne. Les terrains vont prendre du prix; tous les propriétaires du moindre morceau de forêt ou du plus petit bout de lande sont en effervescence. On va bâtir, paraît-il; les uns disent qu'on va faire d'Hossegor une grande ville d'été comme Biarritz et d'hiver comme Arcachon. Cela ferait plaisir à bien des gens, mais ce serait dommage en un sens, pour le paysage.

Louis n'ajouta pas qu'on avait appris l'acquisition par le jeune homme du domaine de Peyhorade et qu'on le traitait "de malin".

Claude leva la tête, étonné; cette dernière remarque dans la bouche de ce simple paysan le surprenait. Il n'avait pas songé, lui, au paysage. C'est vrai, il n'avait vu jusqu'alors que le côté pratique de l'affaire. Il pesa les paroles de son domestique. Serait-ce un bien, serait-ce un mal, de venir saccager, sous prétexte de civilisation, cette nature vierge? Un bien, sûrement, décida-t-il. Des milliers de personnes pourraient profiter de cet air pur, de l'immense plage, de l'océan, des rives charmantes du lac, de ses senteurs saines et vivifiantes. Des enfants retrouveraient la santé à Hossegor, des convalescents y puiseraient de la force, les artistes des inspirations. Ces transformations seraient de plus une source de richesse pour la région. Et si lui, Claude, y trouvait aussi son avantage, si la fortune qu'il réaliserait là lui assurait le bonheur, qui pouvait y trouver à redire?

Son déjeuner terminé, Claude mit ses papiers en ordre, prit des notes, classa des fiches, puis vers la fin de la journée, se sentant la tête un peu lourde, il sortit pour faire un tour du côté de l'océan.

L'air était vif et léger. Une légère brise soufflait de la mer. En dix minutes, Claude traversa la forêt de pins et de chênes-lièges, qui sépare le lac de l'océan. Puis, il sortit de la pinède. Aux abords de la mer, les pins s'espacent; certains, dans leur lutte héroïque contre le vent, sont tordus, contorsionnés; les sentinelles avancées rampent à ras de terre, se redressent péniblement, pour se rejeter en arrière. Puis, vient un espace de lande dénudée, où ne poussent que l'immortelle, le thym et le serpolet; çà et là quelques plaques de bruyère rose vif; enfin ce sont les dunes de sable qu'essaye de fixer un petit jonc marin, le gourbet, et que fleurissent, par endroits, l'œillet des sables, à l'arôme subtil, et plus rarement le lis sauvage. Mais la haute dune sur laquelle Claude venait de déboucher en comptait de nombreuses touffes; jamais encore il n'en avait vu autant. "Comme cette dune doit être jolie, en été, quand tous ces lis sont en fleurs, murmura-t-il". Il se promit d'y revenir plus tard.

Ces dunes forment des vagues énormes et immobiles de sable. Sur la surface vierge, les pas marquent. Soudain, Claude remarqua une trace de petits pieds nus,

des pieds de fillette ou de garçonnet; qui donc avait pu troubler cette solitude? Il éprouva l'impression de surprise, sinon de crainte, que Robinson dut ressentir dans son île, lorsqu'il distingua pour la première fois les pas du sauvage Vendredi. Mais le paysage qui s'offrait changea le cours de ses pensées. La réverbération était éblouissante. On entendait, derrière le mur écroulé des dunes, l'âpre murmure de l'océan. Claude s'avança et l'aperçut qui s'étendait à l'infini sa nappe brasillante.

Les hauts rouleaux couleur de jade, ourlés d'écume, déferlaient et s'écrasaient dans un grondement sourd.

Sur l'immense plage de sable jaune, Claude contemplait ce spectacle, sans cesse renouvelé, qui pour lui était plein de grandeur. Il y voyait le symbole de la stérile et perpétuelle agitation des hommes.

Peut-être en cette minute, Agnès contemplait-elle les mêmes flots? Où était-elle la bien-aimée? Toujours aux Baléares, sans doute. Pensait-elle un peu à lui qui l'aimait si ardemment, ou bien faisait-elle la coquette avec ce serin de Gaétan, dont le snobisme exaspérait Claude? Comment une femme intelligente comme Agnès pouvait-elle se plaire en la compagnie d'un bellâtre pareil? Après tout, Agnès manquait peut-être d'un certain sens critique. D'ailleurs, Claude n'avait pas aimé la jeune fille pour son esprit, mais pour sa beauté. Dès la première minute, il avait été subjugué par son éclat éblouissant de blonde, et ensuite il n'avait pas raisonné.

Chère Agnès! Avec quelle impatience il attendait ses lettres! Quelle paresseuse elle faisait! Dire qu'en échange de tous les cantiques d'amour qu'il lui adressait presque journellement, il n'avait reçu qu'un seul message depuis leur séparation. Sa seule ressource était de le relire indéfiniment, il le connaissait presque par cœur.

De cette lettre, Claude n'avait voulu retenir que ce qui le touchait.

"Chérie, avait-il pensé, vous m'aimez plus que vous ne croyez. Vous voulez que j'éclipse comme danseur Gaétan de Monthalant! Quel charmant enfantillage. Hé bien, j'apprendrai à danser pour vous plaire. Comme vous êtes bonne d'avoir foi en moi! Vous savez bien que soutenu par votre amour, je suis capable de tous les héroïsmes; pour vous conquérir, je soulèverais des montagnes. Comme je suis heureux que vous aimiez l'encens que je brûle sur votre autel. Mes paroles d'adoration sont encore au-dessous de la vérité: vous êtes plus belle et plus aimée que je ne suis l'exprimer. Vous avez raison de désirer le luxe: je vous fournirai un écrin digne de vous. Nous serons heureux".

Claude ne s'avouait pas que cette lutte, entreprise au début dans l'unique but de faire fortune et de mériter Agnès, le passionnait maintenant pour la lutte elle-même et pour la grandeur de l'œuvre qu'il espérait accomplir. Peut-être était-il ambitieux sans le savoir et possédait-il une âme de conquérant?

Le murmure des vagues berçait sa rêverie heureuse. Il goûtait le calme impressionnant de cette solitude vierge.

Claude s'assit au sommet de la dune, dans une petite anfractuosité dont les rebords l'auraient dissimulé aux regards des promeneurs s'il y avait eu des promeneurs dans ce désert. Il contemplait sans se lasser les hautes murailles de jade, sans cesse reformées, qui s'incurvaient d'abord en coquille, pour s'écrouler dans un grondement, avant de s'étaler en nappe d'écume neigeuse. Pour la première fois depuis sa venue à Hossegor, Claude était sensible à la grandeur sauvage de ce décor, à l'illusion qu'il donnait des temps préhistoriques. Le conquérant commençait à voir autre chose dans cette belle nature vierge qu'un pays à civiliser. Il sentait aussi confusément la douceur de l'heure: le soleil commençait à décliner à l'horizon et semait sur la mer une traînée d'argent; de petits nuages roses s'élevaient à l'Orient.

Il distinguait au loin sur la gauche, la chaîne des Pyrénées qui s'avançait dans la mer et se découpait en ombres chinoises sur le ciel clair.

Soudain un chant s'éleva tout proche, quelqu'un devait se cacher dans une anfractuosité voisine. La voix, d'un timbre féminin, était extraordinairement chaude et prenante, profonde et veloutée. Claude prêta l'oreille, étonné de rencontrer une créature humaine dans cette solitude. L'inconnue lançait au vent du large, de toute la force de ses poumons, une chan-

son basque, une chanson d'amour, le cri de passion d'une femme éprise.

— Adios, ene maïta, adio sekulato!
Nik estit besté pênarik maïta zurêlako,
Zéren elzen sudutan hain libro testetudo,
— Zertako erraiten duzu, adio sekula?
— Uste duzia estudalo amorio zurêlako?
Zuk nalu banatsu enekêzu testetutako!

Adieu, ma bien-aimée, adieu pour toujours!
Je n'ai d'autre regret, aimée, pour vous,
Que de vous laisser ainsi libre pour d'autres,
— Pourquoi dites-vous adieu pour toujours?
Croyez-vous que je n'ai point d'amour pour

(vous,
Si vous voulez de moi, je ne serai pas pour

(d'autres) (r)

Le jeune homme écoutait: "Une fille du pays sans doute", pensa-t-il. Cette admirable voix avait des sonorités métalliques, qui lui résonnaient aux moelles. Le timbre en était naturel, peu assoupli encore. On pouvait prédire qu'avec du travail et de la méthode, cette voix disciplinée rivaliserait avec celle des Litvine et des Delna. Claude n'osa se montrer de crainte de rompre l'enchantement, charmé par cette voix pénétrante et prolongée de cristal vibrant aux inflexions caressantes et douces. Le chant atteignait maintenant à un pathétique extraordinaire. Claude se sentait remué aux entrailles par cette lamentation passionnée. L'inconnue semblait connaître pour son propre compte l'amour qu'elle chantait; toute la désespérance du bonheur éprouvé, puis perdu à jamais passait dans sa voix qui avait maintenant les résonances d'une douleur infinie.

Claude frissonna, troublé; il lui semblait surprendre un aveu, une confession émuante; il avait l'impression de commettre une indiscretion. L'inconnue chantait évidemment pour elle seule et mettait toute son âme dans son chant. Quelle belle chose qu'une voix humaine! Claude se prit à regretter qu'Agnès ne chantât pas. Il restait immobile dans son trou, subjugué par ce chant, troublé malgré lui par ce voisinage si proche et si ardent. Car cette inconnue devait connaître la passion pour faire éprouver à un simple auditeur un émoi aussi profond. Cette femme n'était certainement plus toute jeune, elle devait avoir vécu, souffert, pour exprimer des sentiments aussi intenses et faire passer tant de choses dans son chant.

Claude pensa à sa mère morte qui avait une belle voix. Tout enfant, déjà sensible à la musique, il suppliait: "Maman, chante-moi des petites chansons". Et Mme Sainville berçait le sommeil de son fils avec des ballades. Ou bien pour lui, elle chantait de sa voix harmonieuse les mélodies de Schumann. La jeune femme et le père avaient inculqué à leur fils l'amour de la musique. Claude, très artiste, était touché par toutes les manifestations de la beauté et toutes les formes de l'art; mais la musique et surtout la voix humaine l'émuoyaient particulièrement; il était bon violoniste et ses meilleures soirées étaient celles où, enfermé chez lui, il déchiffrait une partition de Bach et s'abandonnait à l'enivrement de l'harmonie.

La voix maintenant s'était tue. Et Claude en éprouvait une mélancolie.

Le ciel lui parut moins lumineux, il lui sembla que quelque chose de très beau venait de mourir.

Le soleil à l'horizon baissait, globe de feu orange sur la mer bleu pâle et argent. Le ciel se zébrait de vert et de rose, et ces teintes changeaient de minute en minute, dans une débauche de couleurs étourdissantes. Bientôt, la boule incandescente s'enfonça dans l'océan et le crépuscule cendré régna, encore teinté d'or et de rouge.

Tout près de Claude, à deux mètres à peine, un éboulis de sable se produisit et une silhouette féminine dégringola en courant la dune jusqu'à la plage, où elle s'immobilisa, tournant le dos à Claude.

— Tiens, voilà ma chanteuse, songea Claude. Mais c'est une fillette!... Moi qui croyais que seule une femme déjà mûre pouvait avoir une voix aussi profonde, aussi vibrante. Est-ce possible qu'une enfant comme celle-là ait un organe aussi puissant et aussi pathétique? C'est invraisemblable. D'où sort-elle? On dirait une fine statuette égyptienne, dans sa robe étroite de toile rayée, avec ses jambes et ses bras nus, bronzés par le soleil et le grand air. Une vraie fille du Midi... Elle doit être d'origine basque et fait songer à une bohémienne avec ses cheveux d'ébène

(1) Citée par Thierry Sandre. Traduction du Dr. Larrieu.

LE SORTILEGE

répandus sur ses épaules, et sa tête serrée dans ce foulard bleu sombre... Comme elle s'harmonise bien avec le paysage, cette fille sauvage et libre.

Il admira sa grâce de jeune nymphe rustique.

Maitena maintenant s'éloignait le long de la grève, vers Hossegor, en suivant la courbe capricieuse du flot. Pas un instant, Claude n'identifia cette jeune gitane avec Mlle Navaros, la fille du directeur de la scierie, que son imagination préconçue lui avait représentée comme une petite provinciale laide et sotte. Encore moins soupçonna-t-il la place qu'il tenait dans l'esprit de cette inconnue.

Et Maitena, qui depuis des semaines, cherchait en vain à rencontrer Claude, ne devina pas que sa voix avait ému le jeune homme et que, du haut de la dune, il suivait des yeux sa silhouette avec une curiosité sympathique et amusée.

X

L'ELEVE DU CENTAURE CHIRON

A QUELQUES jours de là, Maitena, exaspérée de n'avoir pas encore aperçu Claude — elle avait appris son retour de Paris par Louis Mugron, — résolut de lui parler coûte que coûte. Puisqu'elle ne le rencontrerait pas au dehors (elle ignorait être passée devant lui un soir au bord de la mer et qu'il avait surpris son chant), elle irait le trouver à l'Esquiroir. Encore fallait-il un prétexte qui sauvegardât sa pudeur. Elle médita longuement et finit par arrêter un plan de conduite.

Toute petite, Maitena avait appris à monter à cheval avec son père et avait conçu une passion pour l'équitation. Malheureusement pour elle, M. Navaros sortait de plus en plus rarement; son vieux cob, Tambour, engraisait à l'écurie. Maitena avait obtenu une ou deux fois la permission de monter seule, mais Mme Navaros n'aimait pas beaucoup ces expéditions solitaires. Elle redoutait toujours un accident. Depuis quelque temps cependant, sa fille était si docile, accomplissait avec tant de régularité ses devoirs ménagers, étudiait si bien son piano et son chant, que Mme Navaros, ce jour-là, se laissa fléchir et autorisa Maitena à faire une promenade seule sur Nora.

— Ne va pas loin et ne reste pas plus d'une heure, dit-elle, sinon je mourrais d'inquiétude.

— Je te le promets, maman, fit Maitena gentiment.

Et toute joyeuse, elle courut donner ordre à Simon de seller la jument, tandis qu'elle montait dans sa chambre revêtir son amazone et coiffer le canotier de paille qui seyait à ses formes sveltes.

C'était une magnifique journée de printemps. L'air embaumait la résine et les genêts encore humides de rosée scintillaient au soleil; le lac, tout frissonnant d'écailles, était d'un bleu de turquoise. Maitena, sur Nora, longeait d'abord sa rive droite que surplombaient trois ou quatre maisonnettes de pêcheurs et de résiniers; puis, arrivée au bout du lac, elle prit le chemin des douaniers et s'enfonça dans la forêt. Au passage, elle avait distingué sur l'autre rive la demeure de Claude, à demi enfouie sous les arbres. Son cœur avait battu un peu plus vite. Aurait-elle le courage de se faire connaître du jeune homme? A mesure que le moment approchait de tenter une action décisive, l'effroi la saisissait, sa timidité, que seul un sentiment violent avait pu vaincre, reprenait le dessus.

Cependant Claude, enfermé chez lui, ne soupçonnait guère l'offensive qui se tramait contre sa tranquillité. Il avait bien d'autres préoccupations. Ce matin lui était parvenue une lettre timbrée des Baléares. Aussi son cœur était à la joie et son esprit à l'espérance. Agnès lui écrivait plus tendrement que d'habitude.

"Chéri, disait-elle, cette attente loin de vous me paraît bien longue... Je crains que des mois et des mois ne s'écoulent avant que vous réalisiez quelque chose d'intéressant dans votre trou d'Hossegor. J'ai pensé à une autre combinaison qui serait sûrement beaucoup plus lucrative. Voici: on a signalé à père qu'on venait de découvrir un nouveau puits de pétrole au Caucase, non loin de Bakou (dans l'ancienne Colchide, ô Jason), que les anciens

LE SORTILEGE

dépeignent comme un royaume d'une merveilleuse richesse. La nappe de pétrole est à 130 mètres du sol et les chemins de fer sont peu éloignés de l'endroit, ce qui faciliterait l'exploitation. L'affaire s'annonce magnifique. Père ne peut s'en occuper pour l'instant, mais il a été un des premiers avertis. Personne n'est encore dessus. Avec un million vous enlèverez l'option. A vous, ensuite, de vous débrouiller. Si, comme je l'espère, vous n'avez pas encore disposé de votre mince capital, si vous n'avez pas signé pour l'achat du domaine dont vous m'avez parlé, prenez le train sans retard et venez nous trouver. Père vous fournira de vive voix toutes les indications que je ne puis vous donner par écrit et votre fortune, notre fortune, sera une chose faite. Quelle joie alors, Claude... Votre impatiente fiancée.

AGNÈS

Cette lettre avait enchanté Claude. "Comme elle m'aime, avait-il pensé, quel souci d'assurer rapidement notre avenir; je la reconnais bien là, mon Agnès moderne, à l'esprit américain, précis et pratique. Elle n'est pas pour rien la fille de son père! Malheureusement, il est trop tard! J'ai disposé de mon "mince capital" et je ne puis voguer vers la moderne Colchide, y conquérir la Toison d'or, transformée en nappe de pétrole. Tant pis! Mais je suis sûr de réussir ici. Je vais rassurer ma chère fiancée".

Et Claude avait aussitôt fait part à Agnès de ses espoirs en lui écrivant une de ces lettres passionnées qui flattent la vanité de la jeune fille et lui faisaient apprécier, par comparaison, les trésors d'esprit et de tendresse dépensés en son bonheur.

Son courrier achevé, Claude pria Louis d'aller le porter de suite à bicyclette à la poste d'Ygos. Seul, il prit son violon. Il se jugeait assez médiocre exécutant et ne jouait que pour lui. La musique lui servait à déverser le trop-plein de son cœur et tout ce que les mots ne peuvent exprimer. Une demi-heure s'écoula ainsi en harmonies. Claude s'élevait avec l'Aria de Bach jusqu'aux hauteurs les plus pures de l'esprit, lorsqu'un cri déchirant le rappela sur la terre. Il s'arrêta net, surpris, et écouta. Il y eut un nouveau cri plus faible qui venait de l'extérieur, Claude posa aussitôt son violon et son archet pour ouvrir la porte sur le jardin. De faibles gémissements lui parvinrent de derrière la haie. Il courut aussitôt au sentier et aperçut une forme étendue à terre, dont il s'approcha. Une femme était là, en travers du chemin, qui semblait inanimée. Claude se pencha inquiet et reconnut aussitôt le joli visage hâlé. Le canotier de paille était tombé et les cheveux noirs, aux reflets fauves se déployaient sur les épaules.

— Mais c'est ma petite bohémienne de la dune aux lis! s'exclama-t-il. Que lui est-il donc arrivé?

Claude constata alors que la blessée était vêtue d'une amazone courte, à jupe fendue, et tenait un stick serré dans sa main. Il en inféra que le cheval ne devait pas être éloigné. Nora, en effet, broutait des ronces à quelques mètres de là et s'arrêtait pour jeter, par instants, sur sa jeune maîtresse un regard plein d'étonnement: pourquoi celle-ci avait-elle tout d'un coup sauté à bas de la selle? Remarquant que la jeune amazone ne semblait pas avoir perdu connaissance, Claude interrogea anxieux:

— Où êtes-vous blessée? Souffrez-vous? Même dans ses rêves les plus fous — et elle en échafaudait depuis six semaines, — Maitena n'avait osé espérer que Claude lui parlerait d'une voix aussi douce, lui témoignerait autant de sollicitude. Son cœur se fondait de reconnaissance et de tendresse: elle eût voulu lui baisser les mains. Mais forcée de jouer son rôle, elle murmura d'une voix qui tremblait d'émotion réelle:

— Je ne sais; mon cheval a fait un écart et m'a jetée par terre. J'ai eu peur, j'ai crié, mais je ne crois pas avoir rien de cassé, je vais essayer de me lever.

Elle prit avec crainte la main que Claude lui tendait, s'assit, puis se tint debout; mais aussitôt un cri de douleur lui échappa: dans sa chute, elle s'était foulé la cheville. Sans Claude qui se précipitait, les bras tendus, elle tombait.

— Ce n'est rien, fit-il compatissant, une simple entorse sans doute, appuyez-vous sur moi, je vais vous soutenir jusqu'à ma maison qui est là, à deux pas, et mon domestique ira prévenir votre famille.

Claude passa un bras autour des frêles épaules et porta presque la jeune fille jusque dans son salon. Maitena se laissait faire, tout abandonnée. Elle eût donné dix ans de sa vie pour que ce court trajet durât plus longtemps. Le jeune homme l'assit dans la bergère paysanne devant la table. Mais l'effort avait quand même dépassé les forces de Maitena qui semblait sur le point de défaillir.

— Attendez, dit-il gentiment, je vais vous donner un cordial. Louis! appela-t-il, Louis!

Mais personne ne répondit.

— Allons bon! s'exclama Claude contrarié. Il n'est pas encore revenu du bourg.

Claude ouvrit lui-même le buffet, prit une bouteille d'eau-de-vie et en emplit un petit verre qu'il tendit à la jeune fille.

— Buvez cela dit-il; vous vous sentirez mieux ensuite.

Maitena obéit, docile, et vida le contenu d'un trait. La couleur revint à ses joues. Elle éprouvait maintenant un bien-être extraordinaire. Ainsi, elle était au cœur de la place, dans cette pièce où si souvent, depuis son espionnage du premier soir, elle était venue errer en imagination. Elle était auprès de son héros, de celui avec lequel elle avait échangé, en esprit, tant de dialogues. Il lui semblait encore rêver. Cependant c'était bien Claude qui glissait un coussin sous sa tête, qui tâta son pouls en murmurant d'une voix pleine de sympathie:

— Vous sentez-vous mieux, Mademoiselle?

Trompé par l'allure juvénile et les formes fragiles de la jeune fille, il la croyait plus jeune encore qu'elle n'était, presque une enfant.

— Je m'excuse de vous avoir amenée chez moi, mais il n'y avait vraiment pas moyen, avec votre cheville enflée, d'aller plus loin. Les plus proches habitations sont à vingt bonnes minutes de marche. Permettez-moi de me présenter: je m'appelle Claude Sainville. Je suis ingénieur de mon métier et depuis peu habitant d'Hossegor.

Il vit briller sur les lèvres de Maitena un sourire mystérieux, dont il ne put démêler la signification.

— Je sais, dit-elle impulsivement, vous êtes Jason.

Ces mots à peine prononcés, elle s'emporta jusqu'à la racine des cheveux.

Claude, d'abord surpris, se mettait à rire.

Etrangers une minute auparavant, ils ne s'attendaient pas à causer ainsi en camarades.

— Je devine pourquoi vous me nommez ainsi, dit-il. C'est parce que le yacht qui m'a amené s'appelait *Argo*. Le plus drôle est que "Jason" est mon surnom. Mes amis me l'ont donné je ne sais trop pourquoi, sans doute parce qu'ils me jugeaient ambitieux et chimérique, comme le héros thessalien.

Il ajouta pensivement:

— Cependant, le fils d'Aëson et de Rhoo rapporta de Colchide la Toison d'or. Pourquoi ne réussiriez-vous pas, moi aussi?

— Vous réussirez, affirma la jeune fille avec chaleur, car vous avez tout d'un conquérant. Et vous obtiendrez plus que la toison du bélier qui emporta dans les airs Phryxos et Hellé.

Claude se mit à rire franchement:

— Qu'en savez-vous, petite bohémienne? Pouvez-vous dire la bonne aventure, par hasard? Lisez-vous dans les lignes de la main? Seriez-vous la magicienne Médée?

— Peut-être... Je connais le présent et l'avenir, fit Maitena d'une voix qui tremblait. Donnez-moi votre main.

Claude obéit, amusé. Maitena considéra attentivement, d'un air d'augure, les fins entrelacs des lignes, tout en admirant la main longue et aristocratique.

— Je vois la fortune, dit-elle. Vous serez immensément riche, vous aurez des millions à n'en savoir que faire!

— Quelle chance! Jamais assez, Médée, jamais assez. Car si je ne sais pas les dépenser, d'autres près de moi sauront.

— Oui... Vous êtes amoureux, dit-elle.

— Vraiment?

— Vous aimez passionnément une jolie dame blonde...

Claude leva sur la jeune fille des yeux interrogateurs. Se moquait-elle de lui; cette fillette avait-elle aperçu Agnès. La gravité du petit visage bronzé, la



Un balai n'est jamais dur et n'use pas les tapis, si tenu en bon ordre avec de l'huile 3-dans-un. En vente partout en bidons commodes et en bouteilles.



L'huile 3-dans-un NETTOIE-HUILE PREVIENT LA ROUILLE.

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique, 750 chambres.

Tarif: **\$1.50 à \$2.50**

Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement très facile pour autos. Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu. Location très favorable

\$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés. Radis dans toutes les chambres. Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL

Tél. CR. 2149

1461, rue des Carrières
MONTREAL

J. H. Breton

TEINTURIER et NETTOYEUR

Prop. du NEW SYSTEM CLEANING SERVICE

1000 demeures ensoleillées

Sous un seul toit...
au coeur de Times Square

Chaque chambre est spacieuse, gaie et meublée avec goût... chacune comporte baignoire privée, douche, radio, eau glacée courante, vaste garde-robe, hautes glaces. L'Hotel Edison est la bienvenue de New York au monde.

Restaurant—Bar renommé — Grill
Garage en face de l'Hotel

Hotel EDISON

14th Street — Broadway — New York

simples: depuis \$2.50
doubles: depuis \$4.00

Le Sun Trust, Limitée

Fondé en 1915

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Arthur Vallée, C.R. président

Joseph Simard, vice-président

Albert Hadon, vice-président

J.-A. Brillant, vice-président

Chs. Delagrave, N.P.

Oscar Dufresne, J.-A.-E. Gauvin, Hon. Raoul Grothé, J.-C. Hébert, N.P. J.-B. Labelle, C.R. Hon. L. Morand, C.R.

Almè Parent, Gérant-Général

J.-Alp. Fugère, Gérant à Québec

EXECUTEUR TESTAMENTAIRE

FIDUCIAIRE

ADMINISTRATEUR

AGENT DE TRANSFERT

REGISTRAIRE

SERVICE DE DEPOTS A INTERET

COFFRETS DE SURETE

10, St-Jacques O. Téléphone:
MONTREAL Harbord 0131



Rideaux ivoire avec touches de brun; un tissu rayon d'une riche texture. L'ameublement de couleur contrastante est un genre très nouveau.

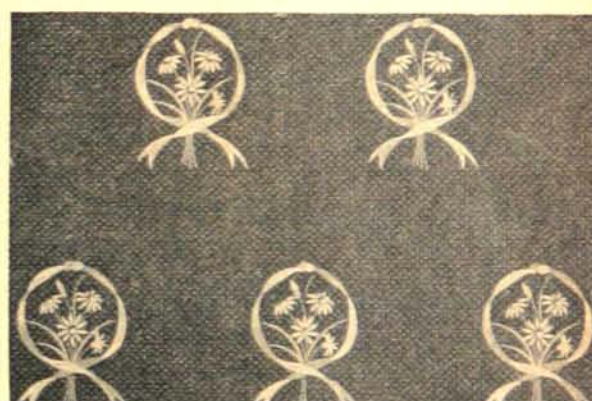
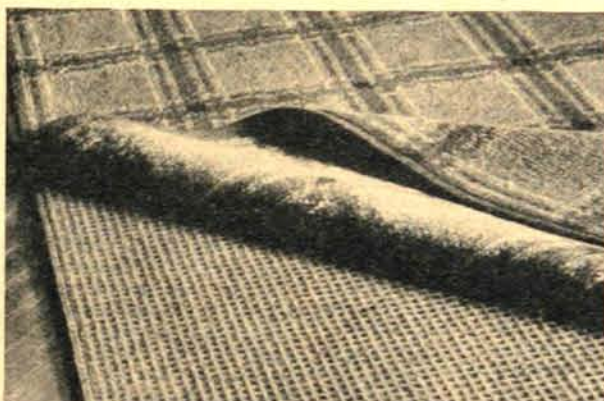
La moquette reversible est moelleuse, jolie et durable.

Pour conserver votre carpeite, doublez-la d'un coussin à tapis.



Les chassiss à gonds ont un air de vieux style anglais. Les différentes pièces d'argenterie sont d'un effet très décoratif.

Papier-tenture brun, avec joli dessin ivoire.



(Photos Delineator)

Grandes réceptions

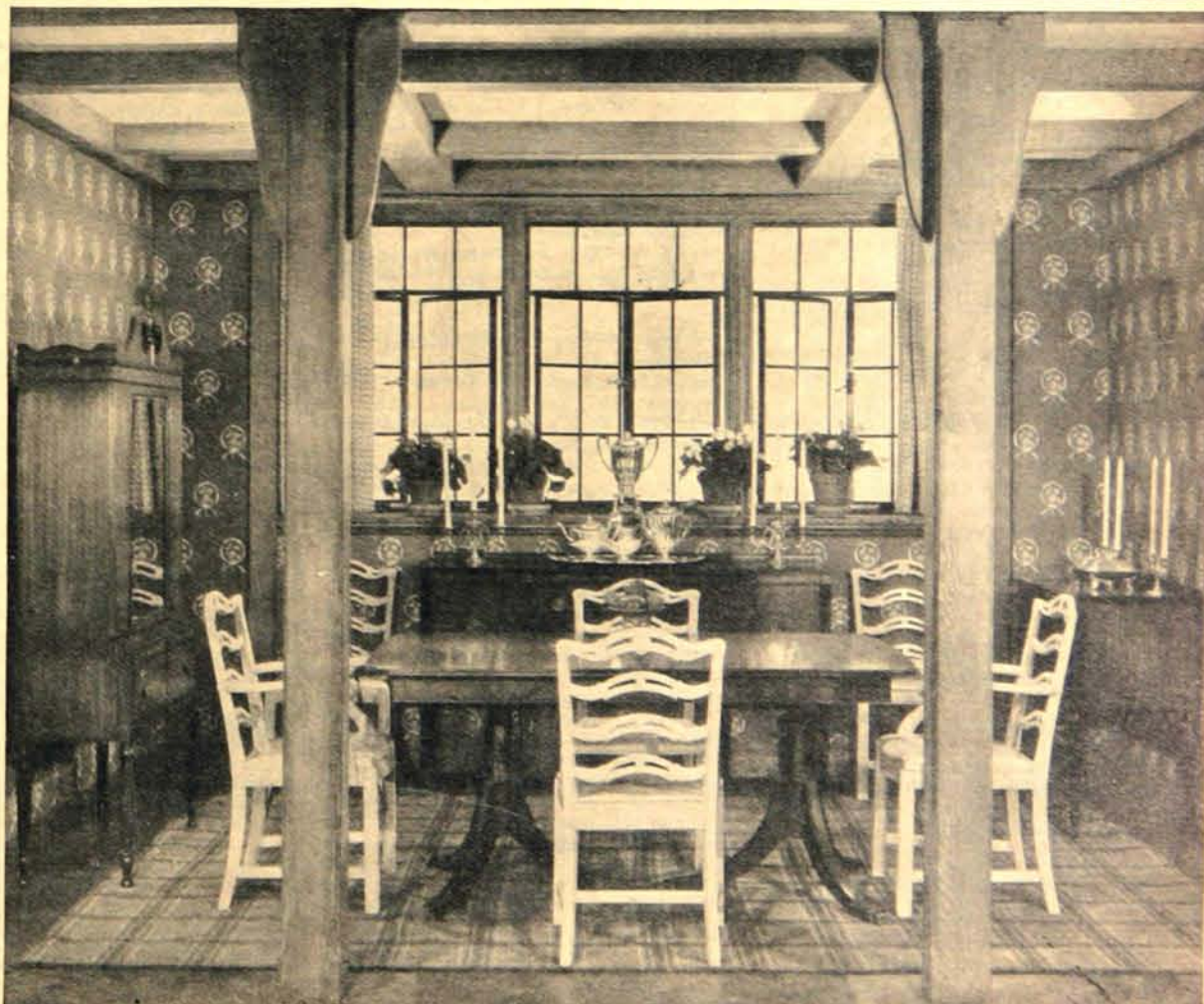
A l'occasion des repas comportant de nombreux convives, on remet, dès son arrivée, à chaque invité, le schéma de la table portant l'inscription de son nom à la place qui lui est réservée.

"Madame est servie"

QUAND le maître d'hôtel, ou le valet de chambre, ou la bonne a ouvert la porte par où l'on doit passer pour se rendre du salon dans la salle à manger et a prononcé le: "Madame est servie", chaque homme se dirige vers sa cavalière, lui présente le bras gauche. Le défilé se forme alors de telle sorte que tous les couples quittent la pièce, précédés par le couple formé de l'invitée la plus honorée au bras du maître de la maison.

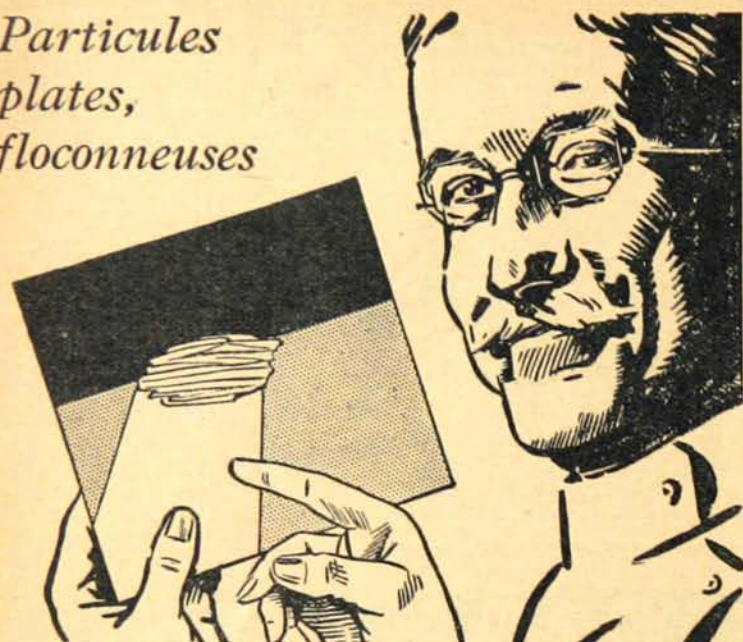
A la suite du petit cortège s'avance la maîtresse de maison au bras de son cavalier. Viennent ensuite ses filles ou ses jeunes parentes au bras des plus jeunes hommes de la réunion.

L'usage a voulu que les ecclésiastiques ne donnent pas le bras aux dames. On a jugé que leur caractère sacré leur accordait le pas sur elles et la maîtresse de maison les invite même à passer les portes avant elles. Cette invitation n'est généralement plus accueillie et c'est aux prêtres de s'effacer devant les dames.



Deux piliers de bois séparent la petite salle à manger du living-room; le papier-tenture forme un joli contraste avec les panneaux de bois de l'autre partie de la pièce. Les couleurs sont brun et ivoire de tons différents.

Particules
plates,
floconneuses



Voilà pourquoi

Old Dutch n'égratigne pas

Et cela parce qu'Old Dutch est fait de pure "seismotite", un agent nettoyeur et polisseur fin, floconneux d'origine volcanique, exempt de gravier rude et dur, ni d'abrasifs grossiers. Vous pouvez employer Old Dutch sur toute surface où l'eau peut être employée pour le nettoyage.



Fabrication
canadienne

Old Dutch coûte moins cher dans son emploi. Ses particules plates, floconneuses couvrent une plus grande surface que ne le font les grosses particules graveleuses qui se trouvent dans les nettoyeurs ordinaires. Il en résulte qu'Old Dutch est plus avantageux et couvre plus de verges carrées de nettoyage sans égratignures par sou déboursé.

Old Dutch est idéal pour tout nettoyage à partir des ustensiles de cuisine et des planchers jusqu'à la verrerie et les métaux... il polit tout en nettoyant la porcelaine, l'émail, la marqueterie, etc. Aucun autre nettoyeur ne peut faire autant à un prix aussi minime, ni si bien à aucun prix.

fixité des yeux sombres le troublèrent.

— C'est exact, fit-il en essayant de plaisanter, ma bien-aimée est blonde comme les blés et belle comme le jour.

— Oui, mais elle ne vous aime pas, fit Maïtena d'un ton si âpre que Claude tressaillit.

— Vous vous trompez, jeune magicienne, ma fiancée m'idolâtre et nous devons nous marier bientôt, dit Claude sur un ton de légèreté affectée.

— Non, vous ne l'épouserez pas, dit-elle avec chaleur. Le signe de l'union avec une blonde n'existe pas dans votre main. En revanche, je crois deviner que vous serez uni à une brune.

Claude retira sa main, agacé.

— Cette plaisanterie a assez duré, Mademoiselle, fit-il d'une voix sèche. Peut-être vous sentez-vous maintenant assez bien pour essayer de marcher?

Toute tremblante de lui avoir déplu, Maïtena se leva vivement, mais sitôt qu'elle eût posé le pied à terre, elle dû se rasseoir avec un cri de douleur. La cheville foulée lui refusait tout service.

— Vous devez avoir une entorse, dit Claude contrarié, inutile d'insister. Il faut qu'on vous ramène en voiture. Et mon domestique qui ne revient pas! Il faudrait peut-être vous déchausser.

Maïtena semblait à nouveau sur le point de défaillir.

— Laissez-moi faire, dit Claude, en retirant la petite botte de cuir souple.

Et, délicatement, il massa la partie douloureuse. Malgré la souffrance, Maïtena se taisait avec une légère crispation de la bouche.

— Comme vous êtes bon! dit-elle avec élan.

— Je ne suis pas bon, affirma-t-il avec bonne humeur, mais je suis un peu sorcier,

moi aussi. Vous savez, Jason a été élevé au pied du mont Pélion, par Chiron, le plus célèbre des Centaures de l'Antiquité, qui était considéré comme l'un des dieux de la Médecine.

— J'ai lu Homère et Hésiodos, dit Maïtena.

Une stupeur passa sur le visage de Claude. Cette curieuse fillette le surprenait. Quelle âge avait-elle? Tout d'abord il lui avait donné une quinzaine d'années. Mais elle devait être plus âgée.

— Vous savez alors que le fils de Kronos, l'ami d'Héraclès, se distinguait des autres Centaures par son caractère bienfaisant. Il connaissait les vertus des plantes, il soignait les blessés et les malades et passe pour l'un des inventeurs de la chirurgie.

Claude ajouta en riant:

— Il m'a donné quelques-unes de ses connaissances.

Pour notre plus grand bénéfice, fit Maïtena sérieuse. Et vous êtes venu vous fixer à Hossegor au bord de notre lac, comme Chiron à Iolchos sur les rives du golfe de Pégase... Y demeurerez-vous longtemps, ou bien, nous quitterez-vous bientôt à la tête des Argonautes, pour aller conquérir en Colchide la Toison d'or?

Une anxiété perçait dans sa voix, dont Claude était à mille lieues de deviner la raison. Comment aurait-il supposé qu'il n'était pas un étranger pour cette fillette romanesque et la place qu'il tenait dans son cœur?

— Ma foi, dit-il, j'espère bien n'avoir pas besoin de partir si loin et je compte trouver la fortune ici même.

— Vous la trouverez! affirma la jeune fille avec vivacité.

— J'en accepte l'augure, chère Médée. Cette prédiction est plus agréable que celles que vous me faisiez précédemment.

Ils se mirent à rire comme des enfants. — Pourquoi, demanda Maïtena, tout à coup, m'avez-vous appelé "la petite bohémienne de la dune aux lis"?

— Parce que je vous ai aperçue il y a quelques jours sur la plage au bord de la mer sauvage. Vous aviez l'air d'une gitane, avec votre robe rayée qui découvrait vos jambes et vos bras bronzés, avec vos cheveux répandus sur vos épaules et enserlés dans un foulard bleu sombre.

Il ajouta:

— C'était jeudi. Je vous ai aussi entendu chanter.

— Oh! fit Maïtena en rougissant, vous m'avez écoutée. C'est mal! Pourquoi ne m'avez-vous pas révélé votre présence?

— Parce que j'avais peur de rompre le charme. Ensuite vous êtes descendue sur la grève et je n'ai pas cru devoir vous interrompre.

Volontairement banal, il ajouta:

— Vous avez une très belle voix.

— Je n'ai jamais travaillé beaucoup, dit Maïtena confuse, mais j'aime la musique et le chant.

— Moi aussi.

Claude interrogea:

— Votre pied doit être moins douloureux maintenant?

— Beaucoup moins, je vais peut-être pouvoir marcher.

Claude se leva vivement:

— Non, non, j'entends mon domestique dans la cuisine, il va aller avertir chez vous. Louis! Louis!

Le jeune Mugron parut sur le seuil et ouvrit la bouche d'étonnement en voyant son maître en compagnie de Mlle Navaros.

— Louis, Mademoiselle s'est blessée en tombant de cheval devant ma porte. Vous allez courir à bicyclette prévenir ses parents. A propos, fit-il en souriant, tourné vers la jeune fille, puis-je savoir quel est votre nom et où demeure votre famille?

— Je m'appelle Maïtena Navaros; mon père et ma mère habitent la villa Aguaréna, au bord du lac, à l'entrée du canal. Votre domestique connaît.

La foudre tombant aux pieds de Claude ne l'édt pas plus ahuri. Cette petite gitane était celle qu'il croyait une provinciale et oie blanche? Il en eut le souffle coupé pendant quelques secondes, mais se ressaisit assez vite:

— J'aurais dû le deviner, dit-il, excusez-moi, Mademoiselle.

Et à Louis qui restait planté comme une borne.

— Courez, Louis! Et tâchez de rattraper le cheval de Mlle Navaros en route.

— Oh! la jument est là. J'ai reconnu Nora devant la haie qui broute des ronces. Je vais la ramener.

— Allez vite! ordonna Claude.

Le charme était rompu. Maintenant, une gêne régnait entre les deux jeunes gens. Claude s'en voulait de son manque de perspicacité et d'avoir traité familièrement Mlle Navaros, qu'il avait prise sottement au début pour une fille du pays.

Quant à Maïtena, elle regrettait l'intimité précédente. Ce jeune homme froid et guindé était-il le Jason qui, quelques instants auparavant, massait avec tant de douceur sa jambe endolorie?

La conversation se traîna péniblement. Ils parlèrent du pays, du temps, des futurs changements de la région, mais sans la spontanéité et la liberté qui présidaient quelques instants avant à leurs propos.

Tous deux éprouvèrent un allègement quand une voiture s'arrêta devant l'Esquiroir.

M. et Mme Navaros accouraient, inquiets, des questions aux lèvres. La vue de Maïtena qui se levait pour les accueillir les rassura aussitôt.

— Ma chérie! s'exclama le père, tu ne souffres pas trop?

— J'avais bien raison de te défendre de monter à cheval, toute seule, fit Mme Navaros, tu vois ce qu'on risque. Comment l'accident est-il arrivé?

Ce furent mille questions, puis des remerciements enthousiastes au "sauveur" de leur fille. Claude dut promettre de venir dîner le lendemain soir. Maïtena était émue en prenant congé du jeune homme qui la regarda à peine. Elle emportait comme un viatique le souvenir de leur brève entrevue.

Bientôt la charrette anglaise, traînée par Nora pacifique, emporta la famille Navaros et disparut au tournant du sentier.

— Drôle d'aventure, maugréa Claude. Du diable si j'aurais pensé que ma gitane de la dune aux lis était Mlle Navaros. Elle est curieuse, cette petite!

LE SORTILEGE

XI

UNE SOIRÉE A "AGUARÉNA"

MAITENA vécut la journée du lendemain dans la fièvre. Claude allait venir chez eux. Elle ne pouvait croire à son bonheur. Le docteur Garigad mandé en hâte avait déclaré que la foulure était légère, qu'un peu de massage la ferait disparaître, et que Maïtena pouvait marcher sans inconvénient; même le mouvement était préférable à l'inaction et recommandé.

Incapable de tenir en place, elle aida sa mère aux préparatifs du dîner, elle fit elle-même l'entremets au chocolat et tint à décorer la table de fleurs; elle fit une ravissante guirlande de géraniums rouges et roses dans tous les tons dégradés, entourant une masse de géraniums dans les mêmes couleurs qui devait lui valoir les plus vifs éloges.

Enfin, quand l'heure du repas approcha, elle monta dans sa chambre pour s'habiller. Ses toilettes étaient simples et peu nombreuses; cependant, elle hésita longuement entre une robe blanche et une robe de foulard cerise. Cette dernière l'emporta. Maïtena se souvenait qu'Agnès était vêtue de blanc, lors de sa visite à l'Esquiroir, nuance qui s'harmonisait avec son teint nacré de blonde!

— Tandis que moi, j'aurais l'air d'une mouche dans du lait, songea-t-elle. Mieux vaut un contraste violent, et le rouge sied à mon air de bohémienne.

Elle coiffa ses cheveux avec soin, les rejeta en arrière du front et les noua bas sur la nuque en un chignon serré. Puis, elle mit tous ses bijoux: de minces anneaux d'or aux bras et un collier de corail au cou qui complétaient son aspect de gitane. Elle descendit au salon, changea quelques bibelots de place, déplaça des meubles, passa dans la salle à manger pour vérifier l'ordonnance de la table, revint au salon, tapota le piano. Enfin, un coup de sonnette retentit.

Elle s'immobilisa le cœur battant. Ce n'était que Vincent Itsaxou. Il avait revêtu pour la circonstance un veston noir à allure de smoking et tenait à la main une boîte de barres de "touron", délicateuse pâte d'amandes.

— J'ai appris, Maïtena, ton accident. Tu veux inquiéter ta famille. Je me suis permis de t'apporter ces quelques produits bayonnais avec tous mes vœux de prompt guérison.

— Oh! dit Maïtena, déçue de ne pas voir paraître Claude, je suis déjà guérie.

— Et le hasard a voulu que Nora te jetât par terre devant la maison de M. Sainville? demanda-t-il ironique.

La jeune fille rougit et ne répondit pas.

— Quelle chance, reprit Vincent, que ton voisin se soit trouvé là à point pour te secourir, n'est-ce pas? L'accident aurait pu arriver en pleine forêt. Nora a été pleine d'à-propos!

Maladroit, il ajouta:

— C'est imprudent de sortir seule à cheval. Ta mère devrait te le défendre. J'interdirai l'équitation à ma femme.

Maïtena faillit répondre vertement: "De quoi vous mêlez-vous"? mais se contint.

Vincent depuis quelque temps se montrait plus sombre et inspirait à Maïtena une espèce de crainte.

Un second coup de timbre lui vibra dans tous les nerfs. Me d'Estribat fit son entrée, le teint rouge et l'air guilleret.

— Hé bien, ma chère enfant, vous vous offrez des accidents de cheval comme une héroïne de roman, d'un roman d'il y a trente ans. Ce n'est pas du tout moderne. Aujourd'hui, on se brise la tête en auto!

— Cela m'arrivera peut-être bientôt, car papa vient de se commander une petite dix chevaux, dit Maïtena gaiement. Je compte bien qu'il me permettra de la conduire.

— Et moi, j'espère bien qu'il n'en fera rien, dit Vincent violemment.

Maïtena le foudroya du regard mais ne répondit pas, car Agathe introduisait Claude de Sainville, en même temps que les maîtres de la maison pénétraient dans le salon par une autre porte.

— Je vois avec plaisir, dit Claude après les premières salutations, que Mlle Navaros est tout à fait rétablie.

(Suite à la page 38)

Préservez VOTRE Argenterie avec **SILVO**

Silvo est un poli *inoffensif* qui nettoie à la fois rapidement et délicatement. Ce poli liquide doux ne causera aucun dommage aux surfaces brillantes. Silvo conservera à votre argenterie sa beauté — *toujours*.



Ces superbes pièces de Community Plate, dessin "Noblesse", marquent l'influence de la Période sur l'argenterie. Silvo conservera toutes vos pièces d'argenterie en condition superbe.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de



— Grâce à vos soins, cher Monsieur, affirma M. Navaros avec chaleur.

— Heureusement que vous avez pu entendre les cris de cette pauvre blessée, compléta madame Navaros.

Claude, d'un geste de la main, écarta les remerciements. Il n'avait rien fait, affirmait-il, et était ravi du prétexte qui lui avait permis d'entrer en relations avec ses voisins.

Me d'Estribat, qui depuis un mois essayait d'entraîner le jeune homme à Aguaréna, eut un sourire fin.

Il soupçonnait que la beauté de Maitena et sa grâce n'avaient pas été étrangères à ce revirement.

Agathe annonça le dîner. On passa dans la salle à manger. Dès le potage, M. Navaros attaqua son hôte.

— Il paraît, dit-il, Monsieur Sainville, que vous êtes devenu l'heureux possesseur du domaine de Peyhorade?

— C'est exact, fit Claude sur la réserve.

— J'avais pensé un moment à en acheter deux ou trois hectares, car les pins y sont magnifiques et la résine est un bon placement. Vous en savez, je pense, déjà quelque chose. Mais quand j'ai appris qu'Hossegor allait avoir un chemin de fer et que les terrains y seraient lotis, j'ai compris que la spéculation s'en mêlait et que les prix devenaient trop élevés pour ma bourse.

— Vous auriez tort de ne pas acheter encore, même à trente ou quarante francs le mètre, car d'ici peu, vous ne trouverez plus rien à moins de cent francs.

— N'exagérez-vous pas un peu? demanda Vincent supérieur.

— Je suis en dessous de la vérité.

Me d'Estribat qui, sur les conseils de Claude, venait de se faire céder les terrains de Cazère et d'Onesse à bon compte, souriait, satisfait de ces prévisions.

— Quand on pense, dit Vincent, que cette région était autrefois une des plus pauvres de la France et que c'en est aujourd'hui, grâce à cette immense forêt qui va de Bordeaux à Biarritz, une des plus riches, il faut adresser des actions de remerciement à Brémontier et Chambré-

qui eurent l'idée d'assécher les marais insalubres et de planter l'arbre béni: le pin.

— Oh! les pins existaient déjà avant eux dans le pays, dit Claude, mais Chambré et Brémontier ont généralisé le système qui s'est révélé excellent, et d'une région malsaine, envahie par l'eau l'hiver, les moustiques l'été, ils ont fait un des pays les plus sains de France. Les conquêtes de l'homme ont du bon.

— Vous avez prononcé cette dernière phrase sur un ton d'apologie, dit Maitena en riant. Comptez-vous apporter la civilisation dans notre désert?

Claude sourit et ne répondit pas directement à cette question indiscreète.

— Quand un pays est beau, dit-il, il faut souhaiter que le plus grand nombre possible de gens en profite. Ce serait de l'égoïsme de garder pour soi seul une telle solitude.

Maitena écoutait, sinon convaincue, du moins charmée par Claude. Tandis que Mme Navaros, l'œil au service, surveillait Zélie, prêtée pour la circonstance par les Itsaxou, et Agathe.

— Ce confit d'oie, déclara Me d'Estribat, qui savourait le dîner en gourmand, est délicieux.

— Vous trouvez? minauda la maîtresse de maison, ravie, avec une fausse modestie. Je le crois assez fin.

— En attendant de revendre vos terrains, dit M. Navaros à Claude Sainville, d'un ton plein de sous-entendus, vous occupez-vous de faire résiner vos pins?

— Je crois bien, fit Claude, et cela m'intéresse prodigieusement. J'aime suivre le résinier dans les bois, lorsque, son hachot sur l'épaule et sa pique à la main, il va d'un pin à l'autre pour le gemmer.

— Savez-vous, dit Maitena, que les copeaux résineux qui tombent à terre après la carie et que l'on appelle ici les "gemelles", font de bien jolies flambées brillantes?

— Oui, je compte procéder bientôt à ma récolte de gemelles et de pommes de pins pour les flambées d'automne, dit Claude en regardant pour la première fois sa voisine de table, qui tressaillait comme sous un choc électrique.

A plusieurs reprises déjà, il avait surpris, fixé sur lui comme des mouches importunes, le regard de la jeune fille.

— Vous comptez donc demeurer longtemps parmi nous? demanda Vincent, d'un ton agressif.

— J'ignore encore la durée de mon séjour. Elle dépendra des circonstances, répondit Claude.

— Notre pays est merveilleux à l'automne, affirma Me d'Estribat. C'est l'époque des brumes bleues matinales sur le lac, des prestigieux couchers de soleil dans la pourpre et l'or, et des longs crépuscules.

— Et puis, dit M. Navaros, c'est l'époque de la chasse. Êtes-vous chasseur, Monsieur Sainville?

— Je l'avoue. La chasse me procure des joies vives où entre le plaisir sain de la marche, l'ivresse du grand air, l'imprévu.

— Vous devez être bon tireur? dit Maitena.

— Je suis assez bon tireur, convint Claude.

— Mon neveu aussi, dit M. Navaros. Vincent rougit.

— Nous avons quelques cailles et quelques bécasses dans les champs, mais peu nombreuses, dit vivement le jeune Landais et les lièvres sont presque introuvables mais il y a des passages d'oiseaux migrants: les palombes, les pluviers, les alouettes de mer.

— Vous verrez comme la chasse à la palombe est amusante sous les affûts de branchages, dit M. Navaros.

— On trouve aussi le canard sauvage sur les étangs, reprit Vincent.

— Vous ne connaissez pas encore tous les étangs de la région, dit Me d'Estribat. Ils ont chacun leur caractère et leur physiologie propres, et s'échelonnent de l'Adour à Arcachon, ce sont: l'étang Blanc envahi par les roseaux, l'étang Noir au fond de végétaux en décomposition qui lui donnent cette teinte sombre impressionnante, l'étang de Soustons, aux bords plats qui évoque la Camargue, l'étang de Léon qui donne naissance au surprenant courant d'Huchet, ceux de Biscarosse et de Cazeaux, véritables petites mers intérieures. Ah! Vous avez encore bien des choses à voir par ici.

— Sans négliger notre pays basque, dit Jean Navaros, Saint-Jean-Pied-de-Port vous enchantera par son caractère de forteresse moyenâgeuse; et aussi la Côte

d'émeraude et ses villes enchantées: Saint-Jean-de-Luz, Guéthary, Hendaye, baignés par les flots.

— Vous semblez fier de votre pays, Monsieur, dit Claude, et je le comprends.

— Sans doute. C'est au dire de certains "le seul coin de terre où les hommes aient conservé des allures colorées et originales". Je suis aussi fier de ma race, dit Jean Navaros. C'est une des plus anciennes, songez qu'on nous fait descendre tantôt des Atlantes, tantôt des Mongols. Certains prétendent que les Basques viennent en droite ligne des constructeurs de la tour de Babel. Ce n'est pas d'hier que nous datons!

— Je sais, dit Claude, votre idiome, l'euskarien est un des plus anciens.

— Oui, il s'est abâtardi en trois dialectes: labourdais, biscayen et guipuscoan. Ah! On n'a pas encore fini d'ergoter sur l'origine des Basques! Sont-ce les fils de Cantabres, descendants des Ibères, qu'Strabon et les anciens auteurs représentent comme "des hommes patients, passonnés d'indépendance, souples, hardis, agiles et sobres"? Sans doute.

— Comme nous ne résoudrons pas la question, dit Me d'Estribat, savourons en attendant, comme il convient, ce délicieux entremets au chocolat.

— C'est l'œuvre de ma fille, dit Mme Navaros, satisfaite comme si l'éloge s'adressait à elle-même.

Maitena accepta avec modestie les compliments, puis, les fruits servis, on passa à nouveau dans le salon.

Là, pendant que la jeune fille de la maison servait le café et les liqueurs, il se fit un silence. Comme il arrive parfois après un bon dîner et lorsqu'on change de pièce, l'atmosphère se trouva rompue. Pour faire diversion, M. Navaros proposa:

— Si tu nous chantaient quelque chose, Maitena? Tiens, une chanson basque, puisque nous parlons de notre langue à M. Sainville, suggéra M. Navaros.

Mais la mère protesta:

— Tu n'y songes pas, Jean notre fille n'a pas une voix assez travaillée pour se produire en société.

Maitena regarda Claude à la dérobée: se rappelait-il l'avoir entendue chanter, sur la dune aux lis, la chanson d'amour? Mais le jeune homme, impassible, ne laissa rien paraître sur son visage et se garda de toute réflexion. Maitena aurait voulu lire dans cette attitude le souci de ne pas laisser deviner leur complicité secrète, mais elle trembla d'y voir plutôt l'indifférence et la froideur. Elle eût donné beaucoup pour revivre les heures si douces passées auprès de Claude, dans le salon de l'Esquiro. Ce lui était presque une souffrance, après les propos familiers qu'ils avaient échangés seul à seul, de revoir Claude, transformé en homme du monde, devenu un étranger. Aussi Maitena fut-elle reconnaissante à sa mère d'avoir repoussé pour elle la proposition paternelle. Il lui eût été impossible de chanter ce soir. Sa voix l'eût trahie.

— Tu pourrais plutôt danser pour M. Sainville, qui ne connaît certainement pas les danses de notre pays, dit Mme Navaros.

— C'est une bonne idée, fit vivement le père: fillette, danse-nous le "fendango".

Il se tourna vers Claude:

— Le fendango est essentiellement la danse basque du Labourdin. Il y a bien aussi le "mouchico", mais cette danse-là, qui est d'ailleurs très acrobatique, est réservée aux garçons. Vous n'imaginez pas la grâce des Basques. Il nous manque le flageolet à cinq trous et le tambourin. Nous nous en passerons et Vincent voudra bien accompagner sa cousine au piano.

Maitena lança vers Claude un regard interrogateur comme pour solliciter son approbation. Il ne s'y trompa point et déclara avec chaleur.

— Vous nous ferez grand plaisir, Made-moiselle.

Vincent Itsaxou s'exécuta avec mauvaise humeur: quel besoin de donner Maitena en spectacle à cet étranger? Les parents, Me d'Estribat et Claude s'assirent dans le fond de la pièce, tandis que la jeune fille se plaçait au milieu. Comme Vincent d'un air sombre attaquait les premières mesures, elle se piéta le buste droit, ce qui la fit paraître plus grande, puis bondit avec agilité. Elle avançait ses petits pieds, à gauche, à droite, croisait ses pas, tantôt posée sur le talon, tantôt sur les pointes, cambrant la taille, bombant le buste avec de souples mouvements de bras, les doigts claquant en castagnettes.

Claude admirait sa grâce, et cette danse qui exprimait l'allégresse naturelle d'être

LE SORTILEGE

jeunes, primitifs, sains et forts. Il comparait involontairement l'harmonie et la grâce de cette danse populaire avec les contorsions des soi-disant danses modernes. Il revit Agnès dansant le charleston et le shimmy, et malgré la beauté et la flexible élégance de sa fiancée, la comparaison fut en faveur de cette petite gitane nerveuse, qui mettait dans sa danse tant de poésie et d'intensité. Maitena incarnait vraiment en cette minute toute la tradition d'une race agile, vive et passionnée.

XII

LA PARTIE DE PELOTE BASQUE

Le mois de juillet amène à Ygos-plage de nombreux baigneurs de Toulouse, Dax et Bordeaux. (Les petites villas aux toits rouges, et à colombages rouges ou bleu rouvrent leurs volets clos pendant l'hiver. Des enfants s'ébattaient sur la plage où fleurissent soudain les tentes de couleurs vives. Le "fronton" offre son mur aux joueurs de pelote basque et ses bancs aux nombreux spectateurs. Les parties de pelote, le jeu national, frère de notre jeu de paume, sont très suivies. A l'instigation de Maitena, M. et Mme Navaros avaient prié Claude Sainville de les accompagner ce dimanche-là: Chiquito de Cambo devait paraître comme champion. Vincent Itsaxou figurait parmi les joueurs ou "pelotaris". Claude avait accepté, par crainte de paraître impoli, mais sans enthousiasme. Il y a les parties de pelote "à main nue", à "palla", sorte de raquette de bois, ou à "chistera", long et étroit bout d'osier recourbé, pareil à un ongle géant, espèce de petit panier fixé par des lanières de cuir au poignet droit du joueur, qui peut ainsi rattraper et lancer la balle de caoutchouc recouverte de peau avec une force et une vitesse considérables contre le mur ou "fronton", sur laquelle elle doit rebondir. Ce dimanche-là devait avoir lieu une partie à chistera: ce sont les plus appréciées.

Depuis le matin, Maitena était fort agitée à l'idée de passer la journée en compagnie de Claude. Dès le réveil, elle consulta anxieusement le ciel. Pourvu que le soleil daignât luire, que la partie ne fût pas remise. Le ciel était d'un bleu éblouissant. Pas le moindre nuage à l'horizon. Une légère brise soufflait du nord-est. n'aurait pas trop chaud. Un vrai temps de partie de pelote basque.

Vers trois heures, Claude se présenta à Aguaréna. Il était convenu qu'on descendrait le canal en barque jusqu'à Ygos-plage, où se trouvait le "fronton". Maitena depuis une heure attendait, le chapeau sur la tête. Il fallait des occasions comme celles-là pour que Maitena, renonçant à son costume de sauvagesse, s'habillât en dame. Elle avait une robe de foulard blanc à dessins quadrillés, simple mais élégante, et une jolie paille de Bengale ornée d'un ruban; Claude admirait la distinction de "sa petite gitane" et lui fit compliment de sa toilette. Maitena, de plaisir, rougit jusqu'aux oreilles. Vincent qui avait déjà son costume de "pelotari", pantalon blanc, chemise de soie blanche et souple, ceinture et béret rouges, fronça les sourcils. Il paraissait dans ce vêtement clair plus noir de teint et plus sombre de physiologie que de coutume. Visible-ment, Vincent était d'exécrable humeur. Maitena, tout à son enchantement, ne remarquait rien.

— Ne perdons pas notre temps en compliments, dit Vincent d'un ton rude. En route, ou vous me mettrez en retard.

— Nous avons le temps d'ici quatre heures, dit M. Navaros.

— J'allais oublier mon petit sac, dit Mme Navaros très affairée.

On s'embarqua cependant et Maitena prit les avirons. Claude proposa de l'aider et tous deux ramèrent avec ensemble. Ils descendirent le canal encaissé entre deux quais de pierre. Le soleil tombant d'aplomb sur le lac en faisait un miroir pâle. Les arbres de la berge se reflétaient dans l'eau verte en grands pans d'ombre. La marée descendait et la barque n'avait qu'à se laisser glisser au fil de l'eau. L'heure était pleine de douceur.

Vincent à l'avant du bateau, tel le héros du poème: "regardait le sillage et ne daignait rien voir". La jetée, le long du port d'Ygos, était encombrée de monde. Tous les habitants du bourg et des environs

LE SORTILEGE

arrivaient, les uns en barques, les autres en carrioles, nombreux à pied. Peu avaient auto. Les guichets du "fronton" étaient encombrés. La plupart des spectateurs s'entassaient sur les bancs des troisièmes, "côté soleil"; il y avait aussi beaucoup de monde sur des "premières" qui restaient à l'ombre. Les "deuxièmes", placées au centre, étaient presque désertes, car, delà, on ne pouvait pas bien suivre la partie. Aussi les Navaros avaient-ils leurs places réservées en "premières", au premier rang, et non loin du mur.

Vincent avait disparu pour rejoindre les joueurs, parmi lesquels il figurait dans le camp espagnol aux ceintures rouges, alors que le camp "français" qui comptait Chiquito, arborait des ceintures bleues.

Le chanteur qui résume en une mélodie bizarre, psalmodiée en patois basque, les péripéties de la partie, vint prendre place sur le terrain, qui pour un profane ressemblait à un court de tennis cimenté, fermé, divisé sur sa longueur par des raies numérotées, à une extrémité par le haut mur du fronton qui mesure dix mètres de haut sur douze de large, sur lequel la balle viendrait rebondir.

M. et Mme Navaros échangeaient des saluts et des sourires avec leurs connaissances. La présence de Claude suscitait une vive curiosité. On se chuchotait à l'oreille: "C'est le nouvel acquéreur du domaine de Peyhorade. Un malin... Il veut faire un gros coup. Il a eu les deux cents hectares pour un morceau de pain. Déjà il pourrait revendre le terrain trente fois sa valeur..."

Maitena était fière de figurer auprès de son héros.

Les pelotaris arrivaient sur le fronton, divisés en deux équipes de trois hommes chaque. Deux joueurs se placèrent à l'avant, à droite et à gauche du mur, tandis que le troisième se tenait à l'arrière. Des applaudissements et des vivats accueillirent l'entrée de Chiquito, le grand favori.

— Il a engraisé, dit M. Navaros, d'un ton de regret; ah! si vous l'aviez vu il y a dix ans.

— Il reste cependant très agile, dit Mme Navaros, et ne se fait jamais battre.

Le premier regard de Vincent fut pour Maitena. Il fronça les sourcils en voyant Claude assis auprès d'elle. La jeune fille lui adressa un petit signe amical, mais aussitôt se détourna vers Claude. Comme Claude assistait à une partie de pelote basque pour la première fois, Maitena lui expliqua les règles du jeu.

— Après le tirage au sort du premier service, un joueur du camp favorisé ou buteur prend la balle ou pelote et la lance contre le mur. Un joueur du camp adverse la reçoit à son tour dans la chistera et la renvoie contre le mur.

Le "chanteur" annonçait que la partie commençait.

— Les deux camps vont continuer ainsi, dit-elle, en alternant pour le renvoi de la pelote. Celui qui la lance hors des limites du jeu ou manque la balle perd un point. Il perd également un point s'il ne saisit pas la balle en l'air ou après le premier bond.

— Comme au tennis, dit Claude.

— Exactement. De plus le pelotari perd encore un point si la balle qu'il lance atteint le mur au-dessous d'une raie qui traverse le mur à un mètre du sol. Tenez, voyez Chiquito. Il vient de rattraper la balle, et la relance avec une précision mathématique.

On acclamait en effet le champion.

— Il faut beaucoup d'adresse à ce jeu, constata Claude intéressé.

— Il faut surtout beaucoup de force et d'entraînement, dit Maitena. Je m'y suis essayée par amusement, mais les femmes réussissent mal à ce jeu, elles manquent de vigueur. Tenez, mon cousin qui est petit et nerveux est un excellent pelotari. Vous allez en juger.

À ce moment en effet, Vincent, qui se trouvait à l'arrière du jeu, c'est-à-dire à 65 mètres du fronton, reçut la balle au vol dans sa chistera et la relança avec tant de force dans un moulinet gracieux, qu'elle vint buter violemment contre le mur et rebondit très haut; aucun des pelotari ne put la rattraper.

Des applaudissements frénétiques accompagnèrent cet exploit. Vincent se retourna, lança un coup d'œil vers Maitena

qui frappait des mains avec un sourire d'encouragement, mais il ne se dérida pas. La jeune fille remarqua sa pâleur et sa mine sombre. Chiquito, ombrageux, prit un air maussade. Mais, stimulé il réussit un coup difficile et des "bravo, Chiquito" éclatèrent de toutes parts. Il salua, rasséréné.

— Est-ce qu'une balle manquée par le pelotari ne risque pas de venir frapper un des spectateurs? Lancée avec une force décuplée par la chistera et rebondissant sur le mur, une balle dure comme celle-là pourrait, il me semble, tuer net son homme.

— Oh! jamais pareil accident ne s'est produit, les joueurs sont adroits.

Le soleil dardait des rayons de plomb sur les "troisièmes"; les dames s'éventaient; des visages ruisselaient de sueur, les enfants suçaient des oranges.

Les joueurs, passionnés par le jeu, ne semblaient pas sentir la chaleur. Mais la chemise de Chiquito collait à son torse. Seul Vincent, malgré son ardeur, restait pâle.

Le chanteur, dans sa mélodie bizarre, annonçait les résultats de la première manche: les points s'équilibraient, les jeux à égalité. De plus en plus, la lutte se resserrait entre Chiquito et Itsaxou. Lorsque le camp rouge perdait un point, au coup suivant Vincent regagnait son avantage. Le public, haletant, suivait avec passion toutes les péripéties de ce combat.

"La présence de sa cousine inspire à ce jeune homme le désir de gagner, pensa Claude amusé. Il va certainement l'emporter sur Chiquito!"

Maitena, elle, heureuse de la présence de Claude, vivait dans l'enchantement. Son joli visage animé, ses pommettes roses sous le hâle, ses yeux brillants, l'éclaircissant des dents blanches entre les lèvres rouges décelaient sa joie à un œil observateur et jaloux.

Le jeu de Vincent, malgré ses fréquentes distractions, devenait de plus en plus âpre et serré. Chiquito se démenait comme un diable et se surpassait. A tout instant, des applaudissements éclataient, enthousiastes.

— J'ai rarement vu un combat aussi égal, dit Maitena, amusée. Je ne sais vraiment qui l'emportera.

— Vincent est surprenant, dit Mme Navaros, admirative.

— Jamais il n'a joué aussi bien, dit M. Navaros.

La partie touchait à sa fin. Il était difficile de prévoir quel serait le gagnant de Chiquito ou d'Itsaxou, car ils se suivaient avec une régularité impressionnante. Dès qu'ils étaient à égalité, Chiquito l'emportait d'un point, mais Itsaxou rattrapait le point suivant, si bien que la partie menaçait de s'éterniser.

Intéressée par le jeu, Maitena n'y donnait cependant pas toute son attention. Elle admirait le profil grave et noble de Claude; le visage pensif et si séduisant du jeune homme la fascinait. Et sa chimère l'emportait à nouveau. Elle s'isolait en pensée avec son héros et le monde extérieur s'abolissait pour elle. Son visage expressif reflétait toutes ses impressions. Si Maitena avait observé Vincent, elle aurait remarqué que le jeu du jeune Basque devenait de plus en plus nerveux et scabré. Visiblement, il faiblissait, alors que Chiquito conservait toute sa maîtrise. Mais elle ne se souciait guère de lui. Le camp des "bleus" venait de remporter un avantage signalé. Si Itsaxou manquait le coup prochain, le camp des rouges était définitivement battu. Vincent se ramassa comme un tigre dans la jungle, prêt à bondir. Avec une adresse et une agilité dignes d'éloges, il rattrapa la balle au vol et brandit la chistera de toutes ses forces. Maitena poussa un cri terrible. La balle vint frapper contre le fronton, quelques centimètres au-dessous de la barre réglementaire, rebondit avec violence et, décrivant un angle aigu, fila, plus rapide qu'une flèche, dans la direction de Claude Sainville qui se trouvait au premier rang. Si, à ce moment-là, le jeune homme ne s'était penché vers Maitena pour lui faire une remarque au sujet des joueurs, il aurait reçu la balle sur la tempe droite. Celle-ci lui effleura seulement les cheveux et vint frapper un banc du second rang entre deux spectateurs, pour rebondir au milieu du "court" cimenté. Un tollé général accueillait cette maladresse, auquel succédèrent des vivats frénétiques pour accabler Chiquito, le grand vainqueur de la journée, qui s'épongeait le front d'un air modeste et satisfait. Vincent baissait la tête, farouche.

Comment Vincent, si bon joueur,

avait-il pu envoyer la balle au-dessous de la raie et manquer son coup aussi maladroitement? A moins qu'au contraire, cette maladresse ne décelât une précision mathématique et un calcul démoniaque?

Maitena restait toute tremblante du risque encouru par celui qu'elle aimait.

— Vous n'êtes pas blessé, au moins? s'écria-t-elle bouleversée.

Claude la rassura en riant:

— Pas la moindre égratignure. C'est été un peu bête de périr sous une balle de pelote basque, après être sorti indemne de la guerre.

— C'est invraisemblable! Jamais je n'aurais cru Vincent capable d'une erreur pareille, fit Mme Navaros très émue.

— Que s'est-il donc passé? demanda M. Navaros perplexe.

Vincent s'approchait, penaud et blême. Il s'excusa, sans excès, auprès de Claude.

— Je ne m'explique pas ce qui est arrivé, dit-il d'un air faux. La chistera a tourné dans ma main... La courroie de cuir avait dû se relâcher à mon insu. D'habitude, je vise juste.

Claude ne le laissa pas achever:

— Je vous en prie, dit-il; l'incident n'a aucune importance en ce qui me concerne. Mais je regrette que vous ayez perdu la partie après un jeu si serré et si précis.

Il ajouta sans ironie:

— Acceptez mes félicitations pour cette magnifique défense.

Maitena, songeuse, observait son cousin à la dérobée. Était-il possible que... Mais non, ce soupçon était monstrueux. Il s'agissait évidemment d'une simple maladresse... Cependant, elle restait troublée.

Le "fronton" se vidait peu à peu. Des femmes entouraient encore Chiquito, brandissant stylos et crayons avec la photographie du champion, pour qu'il daignât apposer sa signature sur les cartes postales qui le représentaient dans toutes les poses d'un joueur de pelote.

Les Navaros, Claude et Vincent, sortirent à leur tour. Une gêne pesait. Vincent dut s'en rendre compte, car il prit congé précipitamment, sous prétexte que les joueurs de son camp l'attendaient au café de l'Espérance. Il semblait encore plus sombre qu'à l'arrivée. Personne ne le retint.

Lui parti, Maitena et Claude éprouvèrent, sans qu'ils sussent pourquoi, un allègement. Ils ressentirent à nouveau l'allégresse de la belle journée tiède et lumineuse, la splendeur de la mer indigo, du ciel bleu clair et la gaieté de la foule joyeuse et endimanchée. Mais chaque fois que par la suite elle repensait à cette journée, Maitena devait éprouver un malaise étrange, semblable à un pressentiment, que ne suffisait pas à expliquer le risque frôlé par Claude.

XIII

TRANSFORMATIONS

AOUT incendiait la lande, toute rose de bruyères, et vibrante du cri strident des cigales. Les aiguilles de pin craquaient sous les pas. Les "pignons", cuits de sécheresse, tombaient sur le sol comme des fruits mûrs. La touffeur de la lande était intense. Les ronces et les fougères, déjà rousses, semblaient brûlées par le soleil. Seuls les pins et les chênes-lièges gardaient leur immuable verdure. Le bourdonnement de la scierie se mêlait à celui des grillons.

Dans le jardin d'Aguaréna, les jets de lance fonctionnaient sans arrêt sur les pelouses, sur les géraniums, les hortensias et les dahlias, qui gardaient leur luisant d'émeraude, emperlés par les gouttes d'eau. Les légumes dans le potager absorbaient avidement la rosée bienfaisante qui faisait briller les feuilles des haricots et se redresser les tiges affaiblies des tomates. La maison derrière les volets clos sommeillait. On se réfugiait dans les pièces du nord.

Maitena vivait sur l'eau dans sa yole. Elle ne quittait presque plus son costume de bain et plongeait dans le lac plusieurs fois par jour. Elle y aurait passé tout son temps sans le reflux qui vidait l'étang le laissant ensablé et à sec. Bonne nageuse, elle s'aventurait jusqu'au fond du lac, vers la grande dune. Parfois, il lui arrivait de rencontrer Claude dans l'onde. Ils fendaient alors l'eau côte à côte, avançant à grandes brassées, comme des collégiens d'Oxford rivalisant dans un match de natation. Parfois, ils échangeaient quelques paroles banales, car jamais, pour le plus grand regret de Maitena, ils n'avaient retrouvé l'intimité qui avait régné quelques heures entre eux dans la solitude de l'Esquiro, alors que Claude ignorait encore

que "sa petite gitane" fût Mlle Navaros. La jeune fille avait bien essayé, à plusieurs reprises, de renouer l'entretien sur le même ton de familiarité, mais toujours Claude s'était muré, soit prudence, soit indifférence, dans une réserve polie, qui désolait son interlocutrice. Cependant, lorsqu'elle était loin de Claude, Maitena continuait à vivre dans ses chimères. Elle avait alors, en pensée, des dialogues imaginaires avec son héros où Claude entraînait dans le rôle qu'elle aurait voulu lui voir jouer au naturel, et prononçait les paroles qu'elle souhaitait entendre. Ce rêve devenait parfois si intense qu'il atteignait au réel. Même ses entrevues avec Claude, si différentes de celles qu'échafaudait son esprit, où intimidée elle ne savait que dire, ne parvenaient pas à l'en éveiller. Loin de lui, elle se sermonnait, se traçait d'admirables plans de conduite pour intéresser Claude et le séduire. Elle concevait de subtils et ingénus stratagèmes de coquetterie. Mais il lui suffisait alors de songer au regard clair et lucide de Claude pour trembler. Plus elle connaissait le jeune homme, plus elle l'admirait. Il avait des connaissances aussi solides qu'étendues en toutes choses. Elle essayait de le faire parler art ou littérature, religion et avenir. Autour de lui, Maitena s'enrichissait. Elle aimait jusqu'au son de sa voix martelée, incisive et un peu assourdie, qui donnait aux mots toute leur valeur. Claude lui-même éprouvait un grand plaisir à causer avec la jeune fille. Elle lui décernait la plus précieuse de toutes les flatteries: l'attention. Chose rare, Maitena savait écouter. Non comme les femmes trop intellectuelles qui veulent nourrir leur esprit et retiennent pour "resservir" au besoin ce qu'elles entendent, mais elle écoutait avec toute sa sensibilité. Elle prenait ce qu'il y avait en lui de meilleur, pour se perfectionner. Tout attention, elle ne laissait échapper ni un mot, ni un regard, ni une nuance de la voix, ni aucune expression du beau visage mobile. Claude percevait l'admiration que Maitena avait pour lui, pour l'élévation de son âme, pour le monde supérieur de l'esprit dans lequel il se mouvait, et cette admiration le touchait.

S'autorisant des demi-aveux du jeune homme, une ou deux fois Maitena avait fait allusion à la passion de Claude pour une mystérieuse inconnue blonde, mais elle avait été si mal reçue qu'elle n'avait pas insisté. Si elle n'avait pas été égarée par ses chimères, Maitena aurait compris que le cœur de Claude était pris ailleurs et qu'il était fou d'espérer changer ses sentiments vis-à-vis d'Agnès. Elle aurait dû penser qu'un caractère entier comme celui de son héros ne se reprendrait pas aussi facilement.

Claude avait d'ailleurs bien d'autres préoccupations en dehors de son amour: les transformations d'Hossegor le prenaient tout entier. La voie ferrée se construisait rapidement et la Société avait commencé ses travaux. Aussi le jeune homme avait-il fort à faire. Le lotissement était maintenant une chose réglée et le succès dépassait les prévisions les plus optimistes. Les moindres morceaux s'enlevaient à prix d'or et les rives du lac avaient déjà décuplé de valeur. Grisés, les petits propriétaires vendaient tout ce qu'ils possédaient. Plus prudent, Claude attendait. "Je ne me déferai pas d'un pouce de ma forêt à moins de cent francs le mètre, déclarait-il". Les gens le traitaient de fou, mais il se contentait de sourire.

Son ami, Charles Misme, était venu passer quarante-huit heures à Hossegor. Il avait trouvé le site charmant et traité pour la construction d'une dizaine de villas, dans le style landais. On démolissait la passerelle de bois pour la remplacer par un large pont en ciment armé, accessible aux voitures et aux autos. Déjà une nuée d'ouvriers, espagnols pour la plupart, s'étaient abattus sur le pays pour le compte de deux grosses entreprises de construction: la Paloise et la Dacquoise. Ils habitaient des baraquements qui faisaient songer à un campement de colons. Les résiniers du pays, embauchés par la Société, défrichaient les sous-bois de leurs ronces et de leurs ajoncs, en vue du percement des routes et des avenues, dont Claude avait tracé des plans qui respectaient les plus beaux paysages. Les pins tombaient sous la hache et la scie. Le long de la petite rivière du Bouret, où allait s'installer un golf, M. Navaros avait dû doubler à la scierie le nombre de ses ouvriers. L'emplacement du casino au bord de la mer, du Sporting Club sur le lac, et de la poste près de la future gare, avaient été décidés.

Quel Régime de Choix!



Pour bridges et thés d'après-midi, les sandwiches au Paris-Pâté sont un vrai délice. Délicat... exquis... un véritable régal.

PARIS-PÂTÉ
PARIS MEAT PATTY

Charles Misme promettait de faire quelque chose de bien.

Claude prenait goût à ce rôle de conquérant et de bâtisseur de ville. Ces travaux le passionnaient. "Je mérite peut-être mon surnom de Jason, pensait-il; car par instants, je me sens l'âme de mon grand-père, Crétheus, le fondateur d'Iolchos, et comme le fils d'Aeson, j'aimerais dominer mon royaume". Il jouissait parmi tous d'une autorité incontestée, mettant d'accord les intérêts rivaux des entrepreneurs, stimulant le zèle des ouvriers. On avait recours à lui, en cas de conflit. Mauissant comme Maïtena, par ces journées d'écluse, qui permettaient de laisser le lac toujours empli. Il faudrait auparavant drainer le sable qui formait de véritables bancs. C'était un gros travail.

Maïtena, qui blâmait l'invasion des

"barbares" et ne reconnaissait plus "son cher désert", ne pouvait s'empêcher d'admirer le jeune homme.

— La mort de combien d'arbres avez-vous décrétée aujourd'hui, monsieur le Tyran? demandait-elle, mi-rieuse, mi-fâchée.

Elle disait encore:

— Vous n'avez pas honte de bouleverser cette nature paisible, cette solitude qui respire la grande paix, pour le profit des aubergistes et des cabarettiers?

— Certes, disait Claude, le progrès matériel détruit le recueillement des sites, mais non leur harmonie. Nous imposerons notre esthétique.

— En attendant, vous nous imposez les chants avinés des ouvriers et d'ignobles débris jetés dans le bois! Elle est jolie votre civilisation!

— Elle vous apportera des ressources nouvelles, le bien-être, le mouvement des idées. Pourquoi jouiriez-vous en égoïste de ce site magnifique, dont le climat sain peut rendre la santé aux convalescents, fortifier les enfants, dont les beaux décors inspireront des artistes?

— Vous avez réponse à tout; mais je ne suis pas convaincue.

Claude souriait, cette activité lui réussissait, il en éprouvait une sorte d'exaltation. Quand il ne surveillait pas les travaux, il se rendait, dans sa nouvelle torpédo dix chevaux, à Bayonne ou à Dax. Au moins il n'avait pas le temps de s'ennuyer ou de trop souffrir de la séparation d'avec la bien-aimée. Il continuait à écrire quotidiennement à Agnès.

Les approvisionnements pour l'Esquiro se faisaient difficilement depuis la démolition de la passerelle en bois. Louis devait traverser en barque. Heureusement que Cazère apportait chaque matin, dans sa

vieille galupe à font plat, ce qui était nécessaire à la nourriture quotidienne de M. Sainville et de son domestique. Claude s'ennuyait parfois de cette existence de Robinson. Il avait alors la nostalgie de Paris, et regrettait le confort moderne.

— Tout cela va changer, déclarait-il avec orgueil; dans un an personne ne reconnaîtra Hossegor. Agnès n'y sera plus dépaycée. Elle pourra arborer de belles toilettes comme à Biarritz et danser le soir au casino au son du jazz. Le marquis de Monthalant, lui-même, pourra venir perdre d'un air dédaigneux d'énormes sommes sur le tapis vert. Nous détruirons Trouville.

Cependant, quand il voyait tomber de magnifiques pins ou de gracieux chênes-lièges sous la hache des résiniers, il éprouvait un regret, presque un remords.

— Il est triste, songait-il, de devoir détruire, pour construire.

Claude éprouvait cette mélancolie quand il n'était pas stimulé par les lettres d'Agnès. "Dépêchez-vous, lui disait-elle, de faire monter vos terrains et de gagner une fortune; car si vous attendez trop longtemps, je me lasserai et finirai par épouser Gaétan, qui commence à devenir pressant. Je lui ai dit que nous étions fiancés vous et moi, mais il s'est contenté de rire, et me courtise tout comme par le passé, car il est tenace sous ses apparences nonchalantes. Cependant, je le décourage de mon mieux, vous n'en doutez pas, cher Claude?"

"Nous menons une existence charmante. Le palace est fort gai; nous nous y sommes liés avec des gens agréables et formons une bande joyeuse. Ce ne sont que fêtes, excursions, bals et pique-nique. J'ai dû faire venir de Paris tout un stok de robes nouvelles. J'ai là des merveilles! Quel dommage que vous ne puissiez les admirer. Le temps est idéal et les douleurs de papa semblent guérir au bon soleil. Cependant notre séjour touche à sa fin. Les affaires nécessitent la présence de père à Paris au début de septembre. Je l'y accompagnerai naturellement et compte bien vous voir alors. J'espère que vous m'apprendrez du nouveau et que nous pourrions peut-être fixer une date pour notre mariage".

De semblables lettres donnaient à Claude une ardeur dévorante. Il eût voulu qu'Hossegor fût déjà lancé comme villégiature d'été et station d'hiver, afin de pouvoir vendre ses terrains au plus haut prix et devenir l'époux d'Agnès au plus vite.

Plus Maïtena connaissait Claude, plus il lui plaisait. L'idée qu'elle pourrait épouser un autre homme que son héros lui eût paru absurde.

"Il sera mien, se répétait-elle, je le rendrai bien plus heureux que ne le ferait Agnès".

Le difficile était de faire admettre ce point de vue à Claude. Maïtena commençait à se sentir déprimée. Visiblement, Claude la considérait comme une fillette amusante et originale, sans plus. Comment lui faire comprendre qu'elle était une femme par le sentiment? Rien ne pouvait la blesser davantage que ce dédain un peu supérieur de la part de celui qui était tout pour elle. Maïtena, si orgueilleuse, si fière, eût consenti à laver les parquets pour un regard amoureux de Claude Sainville.

Et tout en brochant d'un air paisible, sous l'œil maternel, ou en s'occupant à des besognes ménagères, la sauvage Maïtena se plaisait à imaginer un accident d'auto ou un naufrage, dans lequel Agnès perdrait la vie sans souffrance. Maïtena alors saurait bien consoler Claude et lui redonner goût à l'existence.

Dans ses insomnies nocturnes, la chaleur l'empêchant de dormir, tandis qu'elle se retournait dans son lit, Maïtena échafaudait les projets les plus absurdes et les plus criminels pour séparer Claude d'Agnès. Elle trouvait des excuses dans la passion que Claude lui avait inspirée et dans la certitude de pouvoir le rendre heureux. Mais au réveil, elle avait honte de ses folles imaginations et ne cherchait plus qu'un prétexte pour voir le jeune homme dans la journée. Elle lui était reconnaissante de daigner causer avec elle et de parfaire par sa seule conversation les incohérentes connaissances de sa petite interlocutrice. En toutes choses, Maïtena avait toujours eu le goût de s'instruire et elle avait souffert inconsciemment de la médiocrité de ses parents, de leur existence terre à terre. Ce lui était une ivresse d'écouter enfin parler un homme supérieur. Elle buvait les paroles de Claude qui, touché de cette bonne volonté passionnée, s'en amusait. Elle aggravait aussi sa nostalgie, car c'est avec Agnès qu'il eût voulu avoir ces conversations.

LE SORTILEGE

Le mois s'acheva pour le jeune ingénieur dans une activité forcée et une attente mélancolique; pour Maïtena dans des alternatives de désespoir et d'espérance. Vincent, avec la prescience que donne l'amour et la jalousie, devinait l'état d'esprit de sa cousine. Auprès de Maïtena, il affectait l'indifférence et le calme pour ne pas l'effaroucher, alors qu'il eût voulu se jeter à ses pieds, lui crier son amour, la couvrir de baisers, la supplier de consentir à l'épouser. Ce but devenait une idée fixe: avoir Maïtena tout à lui, l'enfermer dans sa maison comme les Orientaux séquestraient autrefois leurs femmes dans le harem, la séparer à tout jamais de Claude Sainville. Il prenait le jeune homme en haine et eût donné dix ans de sa vie pour que cet "intrigant-arriviste" comme il l'appelait, se noyât dans le lac ou pût être écrasé sous un échafaudage. Vincent repensait parfois, avec des sentiments complexes, à la partie de pelote basque le jour où sa balle avait failli assommer Claude. Un millimètre de plus, c'en était fait. Il avait visé juste alors et bien calculé son coup. Pourquoi le hasard l'avait-il déçu? Ce jour-là, une rage aveugle l'avait poussé. Depuis, des remords lui étaient venus. Vincent n'aurait pas le courage de recommencer le geste homicide. Mais comment tuer dans le cœur de Maïtena, l'amour qu'elle éprouvait pour Claude Sainville? Vincent n'osait desservir trop ouvertement le jeune homme auprès de sa cousine par des calomnies habiles, surtout que celle-ci "était butée" et ne le croirait pas. Il en venait à souhaiter que Claude fit rapidement fortune, épousât Agnès et débarrassât le pays de sa présence exécrée.

Aussi poussa-t-il un soupir de soulagement quand il apprit par la receveuse de la poste d'Ygos, avec laquelle il était au mieux, que M. Sainville recevrait le lendemain la visite du baron de Surger et de sa fille.

"Jusqu'à présent, songeait-il, Maïtena ne s'est pas mis dans la tête que Sainville est fiancé. La vue de Mlle Surger la convaincra. Elle renoncera à ses chimères".

XIV

LA BIEN-AIMÉE A HOSSEGOR

Le 5 septembre au matin. Claude reçut en effet, peu après son réveil, cette dépêche de Saint-Sébastien qui lui fit battre le cœur: "Argo débarquera après demain, 7 septembre, dans le port d'Ygos. Nous invitons à déjeuner chez vous. Me réjouis vous revoir. Votre Agnès".

Le feuillet bleu tremblait entre les doigts du jeune homme. Il relut trois fois ces mots enchanteurs, n'en croyant pas ses yeux. Agnès allait venir, demain elle serait là! Il fit part aussitôt à Louis de la grande nouvelle.

— J'attends demain des amis, dit-il, mettez la maison en état.

— Bien, monsieur, je vais laver les parquets, encaustiquer les meubles et fourbir les cuivres. Tout sera net et luisant.

— J'aurai sans doute sept personnes à déjeuner; il faudrait nous faire un repas possible.

— Je suis bien avec Lugos, le pêcheur, et je m'arrangerai pour avoir deux belles langoustes; Orazio me cédera un oisillon qu'on pourrait servir avec des petits pois, et je sais qu'Onesse a encore des asperges dans son jardin.

— Parfait! Vous mettez au début des huitres du parc Cazère, vous ajouterez à la fin du repas des foies de canard et une salade. Avec un entremets, cela suffira. J'irai à Bayonne chercher des vins, des friandises et des fruits. Si vous avez besoin d'autre chose, vous me le direz.

La journée parut interminable à Claude, malgré sa fiévreuse agitation. Il dévora en quinze minutes, dans sa torpédo, la route d'Hossegor à Marennes qui lui avait paru si longue la première fois qu'il l'avait parcourue en diligence; il s'engagea sur la belle route nationale, bordée de platanes, qui va de Paris à Bayonne, où il arrivait une demi-heure plus tard. Là, il eût voulu tout acheter. Il dévalisa le marché aux fruits, pilla la boutique du confiseur Daranatz, acheta ce qu'il put trouver de mieux comme vins, porto et champagne, et se fit indiquer l'adresse sur la route de

(Suite à la page 42)

Dessert de luxe... facile!



GATEAU AUX POMMES SURPRISE EAGLE

Ajoutez le beurre et la cannelle aux biscuits graham émiettés. Foncez d'une couche épaisse de miettes un moule à ressort beurré ou un moule de 10 pces. à gâteau étagé, profond, beurré. Battez bien les jaunes d'œufs, ajoutez le Lait Eagle Condensé-Sucré, le jus de citron, le zeste d'un citron râpé. Incorporez les blancs d'œufs et la compote. Versez dans le moule. Couvrez avec le reste des miettes. Faites cuire 50 minutes à four modéré (350°F.). Servez chaud ou froid.

● Tendre, juteux et succulent à l'intérieur, joli et croustillant à l'extérieur, ce gâteau est la création d'un chef. Cependant une débutante en cuisine le réussit. ● Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne peut réussir ce mets. Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom Eagle.

MAGIE!

LES PLUS ÉTONNANTS RACCOURCIS

MAINTENANT EN COUSINE

GRATIS! Le plus étonnant livre de cuisine!

Livre illustré de rotogravures (60 photographies), enseignant des raccourcis surprenants. 139 recettes, comprenant: Garniture de tarte au citron sans cuisson! Glace au chocolat en 5 minutes, infaillible! Pouding au caramel qui se fait tout seul! Macarons à 2 ingrédients! Mayonnaise par agitation! Crèmes glacées (sorbetière ou réfrigérateur)! Bonbons! Gâteaux au réfrigérateur! Sauces! Cossetardes! Petits fours! Adressez: The Borden Co., Limited, Yardley House, Toronto.

Nom _____

Rue _____

Ville _____

Prov. _____

(Veuillez écrire en lettres moulées).

6-118F

La nourriture ordinaire prend une nouvelle importance à la lumière des récentes études sur les vitamines.

LES VITAMINES EN REVUE

QU'Y a-t-il donc dans les aliments qui soit plus qu'une nourriture, qui en fasse les meilleurs médecins pour conserver et remettre en santé. Nous mangeons certains aliments parce que nous les aimons; d'autres, consciemment ou inconsciemment, comme producteurs d'énergie, de protéines et de sels minéraux dont nos organes ont besoin. Mais au-dessus de la qualité supérieure de ces aliments qui peuvent tout aussi bien nous fournir d'autres éléments précieux, il y a les indispensables vitamines.

Qu'est-ce au juste que les vitamines? Quand les savants découvrirent d'abord, vers le commencement du siècle, qu'il y a dans les aliments au naturel, des substances qui manquent à ceux soumis à des procédés de préparation, et qu'une partie de ces substances sont absolument essentielles pour "la vie, la liberté et la poursuite du bonheur", ils furent aussi surpris et mystifiés que n'importe qui. Maintenant, après plus de vingt-cinq années d'études et de recherches, le mystère est à peu près dissipé et les vitamines sont devenues familières à toutes les ménagères. Les chimistes savent ce que sont les vitamines et peuvent même en faire deux. Les principes pour les mesurer dans les aliments et pour trouver combien il en faut pour nous conserver en santé, sont maintenant établis et acceptés. Presque chaque écolier sait que le lait fournit des vitamines et toutes les mères savent que les enfants ont grand besoin de vitamines pendant la croissance.

Cependant, il y a encore beaucoup de personnes qui sont plutôt embarrassées et embrouillées au sujet des vitamines. Il y en a tant, et il est difficile de retenir l'effet de chacune et dans quel aliment on la trouve. Le travail d'expérience des dernières années a considérablement aidé à nous faire connaître les vitamines et le rôle qu'elles jouent dans la protection de notre santé. La médecine préventive moderne appuie sur l'importance de pourvoir dans la nourriture, non pas au minimum de la substance requise pour en donner une suffisante,

mais à un surplus généreux pour accroître la vitalité. La mère doit chercher et servir des aliments aimés de la famille et dans lesquels il y a les vitamines nécessaires.

Comme on le sait, il a été prouvé qu'il existe au moins six vitamines différentes, lesquelles sont désignées ainsi: vitamines A-B-C-D-E et G. Et voici à ce sujet un petit alphabet qui nous renseignera sur les fonctions de chaque vitamine.

A signifie anti-infectieux, c'est-à-dire que cette vitamine préserve des rhumes, des troubles des sinus et des autres maladies infectieuses.

B aide au développement, à la croissance; cette vitamine excite l'appétit et facilite la digestion. Elle est bonne aussi pour la constipation et les nerfs.

C est curative; elle met et garde les organes en bon ordre.

D est la vitamine qui concerne les dents, elle les fait solides et saines.

E est une vitamine élémentaire; elle aide à la reproduction.

G est nécessaire à la croissance. Avec les autres vitamines, elle travaille au développement des enfants.

Trois de ces vitamines sont solubles dans l'eau. On les trouve généralement dans les mêmes aliments et peuvent être partiellement perdues dans l'eau de la cuisson. Les trois autres (A-D-E) se dissolvent avec le gras, et se trouvent principalement dans les aliments gras, quoique le corps puisse faire la vitamine A par les pigments jaunes qui se trouvent dans les légumes verts et jaunes.

La vitamine D peut aussi se former en nous par une certaine substance-naturelle aidée des rayons ultra-violettes reçus directement de la lumière du soleil. Comme il existe un certain doute sur le manque de vitamine E dans la nourriture, nous n'avons pas à nous en préoccuper. La vitamine C est la plus fragile des vitamines et la seule apte à être vivement affectée par les procédés ordinaires de la cuisson, de sorte que nous devons compter principalement sur les aliments frais et crus pour cette vitamine.

Les vitamines se trouvent surtout dans les légumes. Les plantes vertes les produisent à l'aide de la lumière. Certains animaux mangent les plantes contenant des vitamines et ou ils emmagasinent les vitamines ainsi obtenues dans leur chair, ou les communiquent à leurs petits par la nourriture. Ainsi la vache et la poule sont des amis de l'homme en ce qu'elles s'assimilent les vitamines contenues dans le fourrage vert ou dans d'autre nourriture qui ne peut servir à l'homme, et elles les communiquent au lait et aux oeufs si utiles dans l'alimentation. Les poissons et autres animaux servent aussi inconsciemment l'homme en se nourrissant de matières contenant des vitamines qui se logent dans leur foie ou autres tissus. L'huile de foie de morue est notre plus riche source de vitamines A et D, tandis que la viande de foie et de rognons est celle de plusieurs vitamines. Les viandes sont une bonne source de vitamines G — quoique le gras n'en contient pas beaucoup — et la levure et le foie sont tous deux riches en vitamines B et G.

Tout ceci nous fait connaître dans quels aliments nous trouverons les vitamines. Les légumes et les

Notre article sur les vitamines est très simple, mais il n'en est pas moins profond et scientifique.

fruits sont, de tous les aliments, ceux qui en contiennent le plus, spécialement ceux que nous pouvons manger crus et ceux qui contiennent des pigments verts ou jaunes. En général, les parties d'une plante les plus riches en vitamines sont les feuilles vertes et la tige; ensuite viennent les fruits, les gousses, les fleurs et les autres parties contenant du suc, et enfin les parties fibreuses et enveloppées comme les racines et les graines. Il y a quelques exceptions importantes à cet exposé général; les racines jaunes et les tubercules, comme les carottes et les topinambours, sont d'excellentes sources de vitamines A. Les abricots secs sont les fruits les plus riches en vitamines A, quoique les pruneaux, les tomates et l'ananas en contiennent aussi abondamment. Ceux-ci avec les légumes à feuilles tels que les épinards, les artichauts, les têtes de betteraves et de navets, sont les formes les plus ordinaires d'acheter la vitamine A à bon marché.

Le blé entier est parmi les sources les plus riches et le meilleur marché pour la vitamine B. Mais vu que la vitamine est contenue dans les couches extérieures et dans le petit germe à un bout du grain, les céréales qui proviennent de l'amidon du grain seulement, sont presque dénuées de vitamines. Ainsi, la force de la vitamine B dans les aliments faits de blé est plus ou moins grande selon que les couches extérieures et le germe ont été plus ou moins enlevés dans le broyage. Si au déjeuner, vous mangez du pain blanc et des céréales hautement moulues, ce qui est très utile pour l'énergie et la digestion, il vous faudra prendre la vitamine B sous d'autres formes. Les légumes et les noix sont deux sources excellentes de cette vitamine.

Le lait contient à peu près toutes les vitamines, pourvu qu'elles aient été fournies aux vaches dans leur fourrage. Les oeufs sont très appréciables pour les vitamines A, B, et G; le jaune est surtout riche en vitamine A. Le blanc d'oeuf est la seule nourriture connue dans laquelle existe la vitamine G non mélangée avec la vitamine B.



★
Plus
néces-
saire
de
brosser
les
cabinets
★



Il n'est plus nécessaire de se servir de ses mains pour nettoyer les cabinets. Vous n'avez plus besoin de brosser ni d'écurer pour enlever les taches. Sani-Flush fait ce travail pour vous. Il le fait mieux et plus vite. Sani-Flush est fabriqué expressément pour le nettoyage des cabinets. Il suffit de jeter un peu de cette poudre inodore dans le vase d'après les indications écrites sur la boîte. Faites jaillir l'eau. C'est tout.

La porcelaine devient blanche comme neige. Les odeurs s'en vont. Sani-Flush est fabriqué spécialement pour nettoyer les cabinets, pour permettre de nettoyer la conduite cachée qu'il est impossible d'atteindre autrement. N'endommage pas la plomberie. Sani-Flush est aussi excellent pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boîte). Sani-Flush est en vente dans toutes les épiceries, pharmacies et quincailleries au prix de 25 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie et compagnie limitée, Toronto.

Sani-Flush NETTOIE
LES CABINETS SANS QU'IL SOIT
BESOIN D'ECURER.

POURQUOI S'ATTRISTER ?

Un cheveu blanc est si vite disparu. — LE RESTAURATEUR CANADIEN ramène les cheveux gris à leur couleur et à leur beauté naturelles. (Ce n'est pas une teinture). S'applique facilement. Ne tache pas.

75 sous

Faire remise par mandats ou chèques
au pair au

Laboratoire "NEL"

320 est, rue Notre-Dame, Montréal

Demandes

"LA PETITE REVUE"

chez votre dépositaire

General Typewriter Service

Limited

1665, rue Bleury Tél. LA. 7595

LOUE, VEND, REPAIRE, ACHETE
clavigraphes de toutes marques.

Spécialité: contrat d'inspection mensuel. Papier carbone, rubans, papeterie

(Suite de la page 40)

Biarritz, d'un grand horticulteur, qui dut lui couper les plus belles fleurs de son jardin. Bientôt la torpédo croula sous les roses, les dahlias, les branches entières d'un arbuste à fleurs mauves qui ressemblait au lilas et portait un nom barbare: de quoi fleurir tout un palais. L'horticulteur n'en revenait pas. Ce fastueux client était évidemment un nabab. Claude reprit allégrement le chemin du retour.

Le soir tombait, gris et rose, dans une cendre impalpable. Là-bas, sur la mer, le soleil se couchait dans une gloire pourpre. Les pins parallèles se détachaient en masse sombre sur le ciel de braise qui, à travers les colonnes noires des fûts, faisait songer à un gigantesque incendie.

Claude vit dans cette apothéose un présage de bonheur.

"Il fera beau demain!" dit-il.

Il ne put fermer l'œil de la nuit et se leva dès l'aurore pour tout préparer. Louis s'était assuré l'aide d'Orazio pour la cuisine et celle de la nièce des Cazère pour le service de la table. La maison était fleurie comme pour une fête, avec des bouquets dans tous les vases. Claude avait disposé de grosses masses d'hortensias en des jarres vertes dans le jardin dont tout l'aspect se trouvait ainsi modifié. Rassuré sur l'ordonnance du repas, Claude partit en auto pour la plage d'Ygos, afin d'y guetter l'arrivée du petit yacht blanc.

La journée s'annonçait magnifique, lumineuse et fraîche. Le ciel était d'un bleu éclatant, à travers les branches vertes des pins. L'océan, couleur d'émeraude, se brisait en écailles sous le soleil. Des barques de pêche déployaient leur voile blanche. Des enfants jouaient sur la plage; tout respirait la douceur de vivre et Claude ressentait une allégresse infinie. Pour mieux guetter l'Argo, il s'assit au bout de l'estacade de bois goudronné qui, prolongeant la jetée, s'avancait assez loin dans la mer. Là, écarté par la brise du large, on avait la sensation d'être à la proue d'un navire. Dans la maçonnerie de la base s'incrustaient des milliers de moules enguirlandées d'algues vertes.

Tout à coup, Claude distingua en mer sur la gauche, un petit point blanc qui grossit rapidement. Quelques instants plus tard, on pouvait déjà reconnaître la silhouette élégante de l'Argo. Le jeune homme se leva, brandissant son bras droit quoique, à moins d'être muni de longue-vue, personne ne pût encore le voir du yacht. Il eût voulu s'élancer à la nage au-devant de la bien-aimée. Le petit navire avançait à bonne allure. Bientôt, on vit le pont net et luisant, avec ses fauteuils d'osier et ses passagers; du bateau, on avait sans doute aperçu Claude, car des mains s'agitèrent. L'Argo entra dans le port et s'y ancrant. Une passagère fut jetée: Claude la franchit d'un bond.

Mlle de Surger l'accueillit la première, souriant, l'air content, les mains tendues. Claude s'inclinait très ému:

— Agnès, que je suis heureux!

— Je comprends ça, pauvre cher, la vie ne doit pas être drôle ici! Notre visite va vous faire une petite diversion.

— Oh! je ne m'ennuie pas, protesta Claude, sauf de vous. L'annonce de votre venue m'a causé une grande joie: c'était si inespéré!

— Papa voulait descendre à Bordeaux d'où nous aurions regagné Paris en auto. J'ai obtenu que nous nous arrétions plutôt ici. D'ailleurs, père a manifesté le désir de voir votre future ville. Tenez, le voici avec nos amis.

Des mains se tendaient que Claude serra: la main nerveuse et aux veines saillantes du banquier, la main molle et lisse de Gaétan, le bout des doigts effilés de l'écrivain, la main rude et cordiale du peintre Borat, la main potelée de Madeleine Mirende et la main blanchie par les pâtes d'amande de la belle Diane Sonel. On s'enquerra affectueusement de lui:

— Hé bien, conquérant, vous allez nous faire les honneurs de votre royaume? dit Madeleine.

— N'êtes-vous pas las de jouer au Robinson? minauda Diane.

— Ah! la nature! soupira Alexandre Borat, il n'y a que ça de vrai.

— Alors, jeune homme, on bâtit une ville? railla Henry de Surger.

— Ne vous moquez pas de moi, papa, fit Agnès d'un air boudeur. Il a, paraît-il, obtenu des résultats fantastiques dans son désert.

— Mais oui, fit Claude avec bonne humeur. Vous regretterez, Monsieur, de n'avoir pas pris l'affaire en mains. Elle s'annonce magnifique. Vous pouvez

d'ailleurs, encore nous donner votre concours. Ainsi, je voudrais construire une plage artificielle au bord de la "mer sauvage", et une digue-écluse dans le lac.

— Nous verrons ça. Votre patelin est éloigné? Trois kilomètres, ce n'est rien... Vous pourrez prendre dans votre petite voiture Agnès, Gaétan et Borat, je garderai les Mirende et la toute belle Sonel, dans ma Rolls, qu'on va débarquer dans un instant.

— Nous nous réjouissons, dit Gaétan, aimable et supérieur, de faire connaissance avec votre forêt vierge.

— Ce doit être une curieuse sensation ce retour à la vie primitive. Qu'avez-vous éprouvé les premiers jours? demanda Daniel Mirende, qui aimait à se documenter.

— Ma foi, dit Claude en riant, la sauvagerie d'Hossegor est relative. Nous sommes à vingt kilomètres de Bayonne, distance infime à parcourir avec une auto. J'ai pu aller y chercher de quoi compléter votre déjeuner et j'espère bien que vous ne mourrez pas de faim.

— Hé bien, descendons à terre, dit le banquier. Nous acceptons votre hospitalité ce matin, cher monsieur, mais à condition que vous diniez ce soir avec nous, à bord, car je doute de pouvoir vous traiter décemment dans une auberge d'Ygos. Mesdames, les voitures vous attendent. En route.

Claude, ravi, entraîna Agnès.

— Montez à côté de moi, vous aurez moins de vent, dit-il en prenant le volant.

Le marquis de Monthalant et Borat s'assirent sur la banquette d'arrière, tandis que les Mirende, le banquier et Diane Sonel prenaient d'assaut la Rolls, sur le siège de laquelle se tenaient deux chauffeurs vêtus de blanc, impeccables.

— Prenez un peu d'avance, cria Henry de Surger à Claude, nous ne voulons pas manger votre poussière.

Le jeune homme mit en mouvement la machine qui démarra rapidement. Quel bonheur: Agnès était près de lui; c'était elle qu'il emmenait dans le vent de la course. Il ne se lassait pas d'admirer sa radieuse beauté blonde. Cependant, elle lui parut un peu fatiguée: cette vie de veilles et de fêtes perpétuelles la vieillissait avant l'âge si elle n'y prenait garde. Il n'avait pas encore remarqué auparavant qu'elle se fardait. Pourquoi tant de rose aux joues et tant de noir aux yeux? Un teint naturel est tellement plus joli.

Les cheveux, ondulés comme au sortir de chez un coiffeur parisien, étaient presque trop apprêtés. Devant les yeux de Claude passa, l'éclair d'une seconde, l'image d'une petite silhouette bronzée, aux bras et aux jambes nus, au teint hâlé par le soleil, aux longs cheveux noirs flottant dénoués sur de gracieuses épaules. Un éclair. Déjà la beauté d'Agnès l'avait reconquis.

Élevé par une mère d'une grande délicatesse, Claude portait d'instinct aux femmes un culte chevaleresque. Ses yeux qu'étaient un regard, un sourire. Mais Agnès semblait distraite.

Elle était vêtue d'une ravissante robe de mousseline de soie imprimée de couleurs vives. On eût dit un bouquet dont elle eût été la plus belle rose. Un manteau de velours de laine blanc, garni de renard blanc, l'enveloppait à demi, un souple feutre coiffait ses cheveux courts. Les bas de soie fins, les souliers de daim à hauts talons complétaient l'élégance de la toilette.

— Comme vous êtes jolie, ne put s'empêcher de murmurer Claude.

Agnès sourit, flattée. Depuis qu'elle avait retrouvé Claude, elle avait l'impression d'être environnée d'un souffle brûlant, d'une chaude atmosphère de passion, agréable à sa vanité.

— Vous ne me trouvez pas changée alors, depuis quatre mois.

— Si, vous avez embelli.

On passa sur le petit pont qui enjambe le Bouret, rivière grossie à l'entrée du port d'Ygos, avant de se jeter dans la mer, par les eaux du canal, qui forment là un véritable estuaire.

Puis, ce fut la forêt de pins et de chênes-lièges. On arriva au bord du lac, rempli par la marée étale, limpide et transparent sous le soleil, dans lequel se reflétaient les arbres de la rive.

Alexandre Borat poussait des rugissements d'admiration:

— Quel décor pour un peintre, mes enfants! Cette dune boisée là-bas dans le fond, est-ce assez japonais? Ce pays m'enchanté, je vais rester ici avec Claude Sainville, l'homme des bois, pour rapporter quelques toiles au prochain Salon.

Gaétan ajusta son monocle:

LE SORTILEGE

— Ça me paraît assez gentil, dit-il sans se compromettre.

Claude arrêta sa machine devant l'auberge de Cazère.

— Je suis désolé, dit-il, mais le pont étant démolé et non encore reconstruit, il va nous falloir traverser en barque. Nous allons attendre les autres voyageurs. Ils mirent pied à terre et Orazio accourut:

— Cazère va "passer" ces messieurs et dames dans la grande pinasse où il y a place pour douze (la Rolls arrivait sans bruit, comme si elle glissait sur du velours).

— Pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit que vous demeuriez sur l'autre rive, fit le banquier, nous aurions pris le canot à pétrole.

Se tournant vers un des chauffeurs qui ouvrait respectueusement la portière:

— Dites donc, Jules, prévenez "le second" qu'il m'envoie après le déjeuner la grande vedette avec deux hommes, à la petite maison qui est au fond de ce lac.

— Bien, monsieur le baron.

— Je suis confus, s'excusa Claude, de n'avoir point pensé à vous prévenir. Mais cette petite traversée est de si courte durée.

Ils avaient gagné la place où attendait Cazère avec son bateau à fond plat qu'il conduisait à la godille.

— Ne croyez-vous pas, s'exclama Diane Sonel, que nous risquons de salir nos vêtements?

Gaétan contempla d'un air inquiet son pantalon de flanelle blanche.

— Non, non, le bateau est très propre, affirma Claude, d'ailleurs, Orazio nous apporte des coussins pour plus de prudence. Tenez, Mesdames, placez-vous à l'arrière.

Il aida l'actrice, puis Madeleine Mirende et enfin Agnès à monter dans la barque.

— Oh! mon Dieu, j'ai mouillé mes souliers de daim, s'écria Madeleine désolée.

"Fais attention de ne pas glisser, Daniel!" Cazère guettait d'un œil narquois l'émotion des Parisiens.

— Quelle belle transparence, dit Borat. Ce n'est ni le bleu turquoise du lac d'Annecy, ni le bleu si bleu de la grotte d'Azur à Capri, c'est un ton unique à désespérer un peintre. Quelle harmonie de couleurs, avec le vert sombre des pins, le vert-gris des chênes-lièges, le jaune du sable et la teinte rousse des sous-bois!

— Comme c'est curieux ces arbres-mendiants, avec leurs ulcères et leur petite sébille pour l'aumône, remarqua Daniel Mirende, en regardant les pins de la rivière entaillés par le hachot pour l'écoulement de la résine.

— Oh! Des poissons! s'exclama Agnès, comme si la présence d'animaux à sang froid en ce lac salin, eût quelque chose de surprenant.

— Ce sont des "muges" ou petits mulets, expliqua Claude, tout fier de sa science récente. Ils font d'excellente friture.

D'un coup de godille sûr, Cazère amena la pinasse sur la rive opposée. Les messieurs gagnèrent les premiers le sol ferme pour aider à descendre les dames qui sautèrent gracieusement à terre.

— C'est là votre demeure? demanda Diane Sonel apitoyée, en apercevant l'accueillante maison landaise de briques roses, à colombages bruns, au toit carré de tuiles rouges, par la cheminée de laquelle s'échappait une jolie fumée bleuâtre, mais vous êtes là dans le désert, sans aucun proche voisin.

— La solitude n'est pas sans charme, fit Claude. Elle trempe les grands caractères. On a le temps de penser et de réfléchir dans la solitude.

Il ajouta en regardant Agnès:

— On peut aussi la peupler de beaux et chers fantômes.

— Vous n'attrapez pas de rhumatismes à vivre si près de l'eau? demanda le baron inquiet, comme si la sciatique le guettait.

— Oh non! Ce terrain sablonneux est très sain: il boit l'humidité.

— Voici la retraite du sage, mes amis, railla Alexandre Borat, loin des vains bruits du monde. J'aimerais y habiter.

— Vous y péririez d'ennui au bout de huit jours, affirma Daniel Mirende péremptoire.

— C'est charmant, tout à fait charmant, nasilla Gaétan de Monthalant, qui sem-

LE SORTILEGE

blait n'avoir que ce mot-là dans son vocabulaire.

— Très décor de théâtre, déclara Diane Sonel en connaissance, pour une scène idyllique, cette petite maison à volets bruns, cette vigne-vierge au balcon, ces géraniums devant les fenêtres, il ne manque que l'échelle de soie.

— Ces caisses emplies d'hortensias sont une trouvaille. Vous êtes un véritable artiste, cher monsieur, fit Madeleine Mirende.

— Voulez-vous entrer, Mesdames, dit Claude en poussant la porte, dans cette humble retraite toute fière de vous accueillir.

— Mais c'est fleuri comme pour un mariage, dit Agnès malicieuse.

— Plût au ciel, glissa Claude à l'oreille de la jeune fille qui s'empourpra.

— Je meurs de faim, déclara le banquier.

— Je vais voir si le repas est prêt, dit Claude. Excusez-moi cinq minutes.

Il ouvrit une porte : — Mesdames, cette chambre est à votre disposition. Retirez chapeaux et manteaux, je vous prie.

— C'est gentil ici, fit Diane en appuyant un bâton de rouge sur ses lèvres, mais y rester plus de quelques heures, ce serait mortel.

— Ce pauvre Sainville a tous les courages, dit Madeleine en se poudrant le visage.

Agnès ne dit rien, mais elle pensait de même que les deux autres. Fallait-il que Claude l'aimât pour avoir accepté une existence aussi lugubre; comment pouvait-on vivre des semaines et des mois dans ce désert, loin des plaisirs de la ville et des raffinements du luxe?

Orazio et sa nièce, correctes dans leurs robes noires et tabliers blancs, venaient offrir leurs services à ces dames.

— Le déjeuner est servi, annonça bientôt Claude gaiement.

On passa à la salle à manger. Claude pria Diane de présider. Louis, rouge du feu des fourneaux, avait revêtu un vieil habit de Claude pour servir à table. Les Parisiens, dont l'appétit était aiguisé par le grand air, firent honneur au repas, d'ailleurs excellent. On s'extasia, comment leur hôte avait-il pu composer un menu pareil dans ce trou perdu?

— Mais nous sommes à une demi-heure de Bayonne en auto, avait répété Claude en riant. Ce n'est pas le bout du monde, je vous assure. D'ailleurs dans moins de deux ans, il y aura ici une ville avec tous les ressources de la civilisation. Nous aurons un casino où Mlle Agnès pourra danser, fit-il en lançant un regard tendre à la jeune fille, tout rayonnant de l'avoir là près de lui.

Le banquier posa alors au jeune homme des questions précises sur les transformations projetées, sur l'avenir d'Hossegor. Plein de son sujet, Claude parla d'abondance. Les auditeurs bâillaient. Agnès se sentait déprimée par ces considérations; Diane, qui estimait qu'on ne s'occupait pas assez d'elle, entreprit Daniel Mirende sur la prochaine pièce qu'il destinait aux Français.

— J'ai un rôle pour vous, dit l'écrivain. Agnès et Madeleine se mirent à parler chiffons.

— Une de mes amies m'écrit que Poirot veut lancer pour cet hiver le costume Directoire, avec la longue jupe fendue de la cheville jusqu'à la hanche, qu'en pensez-vous, chère?

— Que tout le monde ne pourra pas porter cette toilette, dit Agnès. Je ne vois pas la grosse Mme Sortel-Meillon en Merveilleuse.

Toutes deux se mirent à rire et, remises de bonne humeur, passèrent en revue leurs amies et connaissances de Paris.

Le géant Borat buvait sec et mangeait ferme, et Gaétan, sans en avoir l'air, ne perdait pas un coup de fourchette. Tous les fies de canard y passèrent. Les bouteilles se vidaient.

— Ce que vous me dites est intéressant, dit le banquier, gagné à l'ardeur communicative de Claude. Je crois que vous réussirez. Dans ces conditions, je serais tenté pour mon compte, de faire la plage artificielle sur l'océan et l'écluse à l'entrée du lac. L'affaire peut être bonne.

— Elle sera excellente! affirma Claude avec chaleur.

— Vous jouez sur le velours. Plus de riques maintenant.

"Je vous emmènerai tout à l'heure au bord de la mer, vous verrez l'emplacement. Il ajouta:

— La vie est moins monotone ici que je ne l'aurais cru d'abord. On peut chasser, pêcher, se baigner, on a de longues heures pour travailler. Pour ma part, avec l'œuvre que j'ai entreprise, je n'ai guère le temps de m'ennuyer.

— Vivre ici! Bon pour un moine ou un trappiste, fit Agnès, mais pour des êtres jeunes... Je ne m'y vois pas du tout...

XV

LES DEUX RIVALES

A qui appartient cette grande villa? demanda Agnès.

Les invités de Claude, assis en de confortables fauteuils d'osier dans le jardin, sous le mélèze, dégustaient un excellent café.

— Aguaréna (ce qui signifie en basque eau et sable), appartient à M. Navaros, le propriétaire de la grande scierie que vous avez pu apercevoir en arrivant à Hossegor.

— Il vit seul là-dedans? demanda le banquier.

— M. Navaros est marié; il a une fille, dit Claude.

— Ah! Ah! fit Madeleine taquine. Nous allons peut-être savoir la vraie raison pour laquelle Sainville ne s'ennuie pas à Hossegor. Il va épouser une indigène, comme tout bon colon.

— Jeune et jolie, votre voisine? demanda Agnès soupçonneuse.

— Vous n'y êtes pas, fit Claude en riant, amusé par l'absurdité de la supposition. Mlle Navaros est une fillette et je doute qu'elle soit jolie. J'avoue ne l'avoir guère observée. (Il sourit à Agnès et son regard disait clairement: Puis-je m'occuper d'une autre femme depuis que je vous aime?) Elle m'a paru curieuse et originale.

Agnès fronça les sourcils. Les vaniteuses se croient lésées lorsqu'elles entendent l'éloge d'une autre.

— Elle vous intéresse alors? insista-t-elle.

— Mais non, pas du tout, affirma Claude qui admirait la chevelure blonde d'Agnès dans le soleil. Je la connais d'ailleurs à peine. On prétend dans le pays qu'elle est destinée en mariage au jeune ingénieur de la scierie, son cousin, un certain Vincent Itsaxou, garçon travailleur et honnête.

— Ce sont vos seules relations? demanda le baron.

— Oui, avec un notaire retiré, Me d'Estribat, vieillard spirituel et érudit, d'agréable rapport.

— C'est peu, dit Daniel Mirende. Heureusement, cher ami, que vous vous suffisez à vous-même. J'ai vu aussi que vous aviez des livres.

Alexandre Borat, les yeux mi-clos, digérait, somnolent. Gaétan, une cigarette aux lèvres, se perdait dans la contemplation des ronds de fumée bleuâtre.

L'air était limpide et une légère brise soufflait dans les pins où chantaient les oiseaux, venus de la mer par le canal. Des cigales lançaient leur cri strident. L'eau clapotait doucement sur la petite plage de sable. Tout le paysage respirait une paix suave.

Inconsciemment, les Parisiens blasés en ressentirent le charme.

— On est bien chez vous, Sainville, fit Diane Sonel, dont le teint se couperosait à la suite du repas, au grand air.

Claude savourait la joie que lui causait la présence d'Agnès.

Le banquier consulta sa montre: — Il est plus de trois heures, dit-il.

Nous pourrions peut-être nous diriger vers la mer. Je voudrais que vous me montriez l'emplacement du futur casino et de la plage.

— Hé bien, allons-y, dit Claude en se levant. Qui nous accompagne?

— Moi, dit Agnès, touchée du regard suppliant que lui jeta Claude.

Les autres témoignèrent un enthousiasme modéré.

— Venez aussi, Gaétan, ordonna Agnès en jeune souveraine despotique.

Le marquis de Monthalant se leva à regret.

— Il fait bien chaud, dit Diane, et je craindrais de déchirer ma robe aux ronces. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je resterai ici. Les Mirende me tiendront certainement compagnie.

— Et moi aussi, affirma Borat, alourdi et peu disposé à la marche.

— Vous n'auriez pas des cartes, Sainville, demanda Madeleine, on aurait fait un petit bridge en vous attendant.



Un petit royaume en miniature sous le drapeau britannique

En 1609, le vaisseau "Sea Adventure" ayant échappé aux tempêtes et aux naufrages, l'amiral Sir Georges Somers et ses braves compagnons débarquèrent sur les rives des Bermudes. Depuis plus de trois cents ans, sous le gouvernement d'une Assemblée Législative élue parmi ses fils natifs, les Bermudes sont restées fidèles aux traditions britanniques.

Un cordial accueil vous attend de la part de vos compatriotes aux Iles du Repos.

On peut se procurer une remarquable brochure illustrée dans toute agence de voyage ou en écrivant directement à The Bermuda Trade Development Board, 105, Bond Street, Toronto.

Vous goûterez l'hospitalité Britannique aux Bermudes

BERMUDES

— Je suis navré, mais je n'ai pas cela chez moi, dit Claude.

— J'ai toujours mon jeu sur moi, dit Borat triomphant, en tirant un paquet de cartes de sa poche.

— Mon domestique va vous apporter une table, des rafraîchissements et d'autres liqueurs, dit Claude qui courut donner des ordres à Louis.

Puis il se mit en route avec le baron, Agnès et Gaétan. Ils longèrent d'abord le lac que le reflux vidait. Des bancs de sable surgissaient, bientôt l'étang serait tout à fait à sec. Il ne resterait qu'un étroit chenal pour la navigation.

— Très curieux, remarqua Henry de Surger.

— Mais alors, bégaya le marquis inquiet, nous ne pourrions pas repartir en barque. Faudra-t-il nous déchausser pour regagner l'autre rive?

— Rassurez-vous, dit Claude en riant. Nous aurons assez d'eau pour traverser.

Au bout de vingt minutes, ils arrivèrent à l'endroit où allait se bâtir le futur pont. Des ouvriers sur des pontons, les pieds dans l'eau, travaillaient avec ardeur, profitant du jusant.

— Nous allons nous diriger vers la mer, dit Claude. Voyez, tous les terrains de l'autre côté sont lotis; ici, on commence à construire au bord du canal. L'emplacement du casino est un peu plus éloigné.

Malheureusement les chemins sont détestables. On a défoncé les petits sentiers feutrés d'aiguilles de pin pour les remplacer par des routes et des avenues qui ne sont pas encore empierrées.

Des résiniers abattaient des pins, d'autres coupaient les genêts et les ajoncs, arrachaient les ronces et les bruyères.

Agnès avançait avec peine; sans cesse, elle se tordait les pieds sur ses hauts talons.

— On ne peut marcher qu'avec des sandales, ici, dit Claude; je suis navré de vous avoir entraînée dans cette aventure. Voulez-vous prendre mon bras?

— Volontiers, et Gaétan me soutiendra de l'autre côté. Quel horrible pays! dit la jeune fille mécontente.

Le marquis pestait intérieurement. Seul, le banquier, endurci par une vie active, méprisait ces contingences. Son regard enregistrait, évaluait, pesait. Précis, il posait à Claude des questions brèves et notait les réponses dans sa mémoire.

— Voici la place des Cigales, annonça Claude, en désignant une vaste clairière récemment défrichée. Les terrains sont vendus à des commerçants. Là, s'élèveront les magasins de luxe; par derrière seront les boutiques d'alimentation. Avançons un peu; nous arrivons aux dunes.



Une Vieille Machine à Coudre semblera neuve et fonctionnera comme telle si elle est nettoyée et lubrifiée avec — — — — —

U-OIL

Une Machine à Coudre Neuve sera toujours Neuve si vous employez — — — — —

U-OIL

Si Votre Machine est Vieille, remettez-la à Neuf avec — — — — —

U-OIL

Si elle est Neuve conservez-la telle avec — — — — —

U-OIL

Exigez U-OIL de votre fournisseur.

Prescott W. Robinson Sales Co., Limited

Usine: 16 boulevard des Erables, LACHINE, P.Q.

LA FEMME CHEZ ELLE

Quand on ne sait rien faire . . .



● Pour la jeune fille, cette jolie coiffure "pompadour" encadrant bien le visage. Les cheveux sont relevés en souples ondulations terminées de petites boucles.

DEUX dames rondelettes et d'un certain âge viennent de monter dans mon compartiment. A peine assises, elles se mettent à parler avec une abondance qui ne tarira qu'au moment où elles se sépareront, c'est-à-dire, dans une heure. De qui médisent-elles? De la fille de l'une d'elles qui s'est mariée récemment.

— Vous comprenez, explique la mère, elle n'a pas d'ordre et ne sait rien faire . . .

En moi-même je bénissais la jeune mariée de la circonstance favorable à la paix de son intérieur qui mettait une heure de trajet ferroviaire entre son domicile et celui de sa maman. Celle-ci ne s'en prenait d'ailleurs pas à son gendre. Mais il ne vaut jamais rien à une femme de s'entendre dire constamment, en présence de son mari, qu'elle n'a pas de soin, gaspille ses affaires, et n'a aucune des qualités ménagères qu'exige la tenue correcte d'un intérieur.

Il me parut résulter clairement de la conversation de ces deux bonnes commères qu'en peu de mois, l'intéressée avait réduit à peu près à l'état de charpie le trousseau qu'elle avait reçu. L'accusation était accablante et motivée par une foule de petits détails, dont aucun ne fut omis. J'entendis ainsi parler d'une robe de lainage à carreaux ornée de rubans dont les manches ne valaient plus rien, de chemises fort mal en point, et rapiécées ridiculement, de combinaisons déchirées, de bas à trous, et d'un nombre respectable d'articles vestimentaires faisant l'objet de critiques aussi définitives. A quoi l'autre dame répondait inlassablement:

— Que voulez-vous? Quand on ne sait rien faire . . .

J'avais envie de répliquer:

— A qui la faute, sinon à vous, les mères? Nos enfants sont ce que nous les faisons. L'art de bien tenir un ménage et d'être une femme d'intérieur, cela s'apprend. Et qui est-ce qui doit

remplir le rôle d'éducatrice, si ce n'est la mère? J'admets qu'une enfant puisse avoir plus ou moins de dispositions, un goût plus ou moins prononcé pour l'économie domestique. Encore faut-il la diriger, lui donner de bons principes, lui inculquer une méthode, et lui enseigner certaines choses, au nombre desquelles: la couture, le blanchissage, la cuisine. Ça ne lui viendra pas tout seul. Les parents sont extraordinaires! Ils négligent fâcheusement l'instruction de leurs enfants sur un tas de questions pratiques, mais une fois qu'ils les ont mariés, ils s'érigent et prétendent leur faire la leçon. Il est un peu tard pour cela. Le meilleur conseil qu'on puisse alors donner à ces parents mal avisés, c'est de se taire et de fermer les yeux. Ils s'occupent ainsi, en effet, de ce qui ne les regarde plus. Il fallait y songer plus tôt. Mais est-ce qu'on pense à l'avenir de ses enfants quand ils sont au foyer paternel?

Le père et la mère sont jeunes, et passablement égoïstes; ils vivent pour eux; ils ont bien le temps, n'est-ce pas? de s'inquiéter de la situation future de leurs enfants. Ils remettent toujours à plus tard d'essentielles leçons de choses; ils ont leurs occupations, leurs soucis, leurs plaisirs, et ceux qui savent sacrifier une partie de leurs loisirs à cette préparation raisonnée ne sont pas les plus nombreux.

Je ne perds pas de vue l'excuse générale que méritent les générations actuelles. La guerre, destructrice des foyers, a contraint la jeunesse aujourd'hui majeure à s'élever presque toute seule. Tout de même, il y a douze ans de cela! Mais douze ans durant lesquels il a fallu reconstruire une ex-

istence bouleversée; j'admets que dans cette lutte quotidienne, nos enfants aient été plus délaissés qu'il n'eût fallu. On les a confiés à l'école; mais l'école ne sera jamais une institution suffisante, en matière d'éducation. Elle est routinière, superficielle et collective, elle ne peut donner que des notions générales, elle ne s'attarde pas aux cas particuliers.

Le traitement du cas particulier appartient surtout aux parents. Eux seuls savent par où pêche leur enfant, pourvu qu'ils se donnent la peine de l'étudier, et s'ils ont assez de patience, de douceur, d'intuition et d'ingéniosité, ils peuvent vaincre



● Pour le soir, cette charmante coiffure aux multiples rouleaux retenus par un peigne de fantaisie. Les cheveux longs sont enroulés au dessus de la nuque.



● Simple et distinguée cette seyante coiffure pour la femme plus âgée. Les cheveux sont rejetés en arrière en larges ondulations adoucissant le visage.

presque toujours certaines inaptitudes et certaines mauvaises habitudes.

Il est trop commode de dire:

— Ma fille n'a jamais eu d'ordre; elle a toujours été négligente et gâcheuse; elle n'a jamais aimé la couture, et les soins du ménage lui ont toujours fait horreur. Elle n'avait de goût que pour les choses intellectuelles, les arts, et la littérature: les sports aussi faisaient sa joie, et la danse! Ah! madame, la danse! Mais il ne fallait pas lui parler de tenir une armoire à linge ou de broder une chemise.

Il est trop facile de dire cela.

J'avais un vieux professeur qui nous répétait bien souvent:

— La vie est malicieuse et c'est toujours ce que nous jugeons inutile d'apprendre aujourd'hui dont nous aurons besoin plus tard.

C'était d'une bonne philosophie. Il convient de s'en souvenir et de diriger nos filles de telle sorte qu'elles aient, outre leurs aptitudes, des qualités qu'il faut cultiver avec soin.

("La Revue de Madame")

Il désigna un belvédère d'où l'on dominait la magnifique place qui va d'Arca-chon à Hendaye.

— Là s'élèvera le casino, dit-il. Mon ami, l'architecte Charles Misme, en a déjà dressé le plan. Il sera plus vaste que celui de Biarritz et aussi somptueux que celui de Monte-Carlo. Il comprendra naturellement un théâtre et des salles de jeux.

— L'emplacement est bon, approuva le banquier.

— Maintenant si nous voulons voir la plage, il faut grimper en haut de ces dunes de sable et redescendre de l'autre côté.

— Jamais je n'aurai le courage de faire un pas de plus, gémit Agnès; je n'en peux plus.

— Je suis mort, avoua Gaétan qui suait à grosses gouttes.

Claude était atterré:

— Il faut cependant que vous voyiez la plage et admirez sa grandeur sauvage.

— Je l'imagine, c'est beaucoup mieux. Vous nous prendrez au retour, décida Agnès.

Le jeune homme dut obéir, la mort dans l'âme, et s'éloigna en compagnie du banquier, laissant Agnès seule avec le marquis.

Ils s'assirent à l'ombre d'un petit bois de pins sous lequel croissaient de hauts genêts.

— Tenez, nous serons au frais là, dit Agnès.

Le marquis s'assit tout près de la jeune fille. Il cueillit une brindille et lui caressa la main.

— Finissez, Gaétan, vous m'énerviez!

— Quelle journée! soupira le marquis. Dire qu'on aurait pu aller danser à Biarritz!

— Evidemment... fit Agnès d'un ton incertain. C'eût été plus amusant.

— Notre pauvre ami a bien changé. Il est devenu sérieux et a perdu toute élégance. Avez-vous remarqué que sa cravate était d'une couleur désuète et que la coupe de ses chemises date déjà d'il y a trois mois. Enfin ses mains sont moins blanches. Il n'a pas le temps de se soigner.

— Je l'ai remarqué, avoua Agnès, et cela m'attriste un peu.

— Le plus grave, c'est qu'il n'est plus à la page. On ne peut lui parler de rien en dehors de la ville qu'il compte bâtir. On sent que les potins parisiens ne l'amuse plus. Il est devenu provincial. Quand vous avez parlé au déjeuner de la mode de cet hiver et de Mme Sortel-Meillan, il a froncé les sourcils.

— En effet, il m'a semblé...

— Agnès, Sainville n'est pas digne de vous. Épousez-moi, vous ne le regretterez pas.

— Je vous ai défendu de me parler de votre amour, fit Agnès mollement avec une moue de ses jolies lèvres. Ce n'est pas bien, je suis la fiancée de Claude.

— Allons donc! Vous savez bien que votre père ne vous permettra jamais d'épouser un sans-le-sou.

— Claude sera riche, et j'ai remarqué que papa était impressionné par sa future réussite.

Gaétan avait aussi vu que le banquier, pour la première fois, témoignait à Claude une certaine estime et prenait ses projets au sérieux. Cette découverte l'avait contrarié. Il résolut de brusquer les choses.

— Sainville ne pourra vous offrir une fortune digne de vous avant des années. Vous avez vingt-cinq ans, Agnès, et la vie est courte. Voyons, je suis un parti très sortable. Je n'aurai pas le mauvais goût de vous parler de mes millions, mais ils ne sont pas à dédaigner pour une jeune personne dépensière. Enfin vous serez marquée, ma chère. Cela est tout de même quelque chose. Nous pourrions avoir une vie très agréable, je vous assure.

— Ne me tentez pas, Gaétan, j'ai donné ma parole à Claude.

— Hé bien, reprenez-la! dit Monthalant, cynique.

— Jamais, il en aurait trop de chagrin.

— Bien sûr, il regrettera de vous perdre. Mais il comprendra qu'une femme comme vous ne peut déchoir. Entre un Claude Sainville et un Gaétan de Monthalant, je n'hésiterais pas, moi, à votre place.

Persuadé, Gaétan prit la main de la jeune fille et la pressa tendrement.

— Voyons, ma petite Agnès, vous savez que je vous aime depuis longtemps. Je suis peut-être moins beau et moins jeune que Claude; ma chevelure est moins fournie (il aurait pu ajouter): "Je suis chauve", mais j'ai une certaine prestance, j'ai de la race, et je représente une des plus vieilles familles de France.

Agnès se taisait, troublée. Le marquis poussa son avantage et d'une voix basse et pressante:

— Vous me plaisez tant... Je saurai vous rendre heureuse, Agnès, faites-moi confiance.

Agnès parut troublée.

Un bruit de branches froissées les sépara brusquement. Ils se dressèrent effrayés et virent devant eux une fillette brune, vêtue d'un sarrau de toile bleu, les jambes et les bras nus hâlés, qui les dévisagea avec curiosité.

Claude qui revenait avec le baron de la plage, descendit la dune, aperçut Maitena, et lui adressa un salut amical.

— Quelle est cette jeune sauvagesse? demanda insolemment Agnès.

Elle était furieuse d'avoir été surprise si près de Gaétan. Celui-ci, d'un geste gauche, arrachait les brindilles d'herbe collées à son pantalon de flanelle blanche.

— Permettez-moi, ma chère Agnès, de vous présenter Mlle Navaros. Mlle de Surger, le baron Henry de Surger, le marquis de Monthalant.

Les deux hommes saluèrent poliment.

Agnès s'inclina sèchement et dévisagea avec curiosité la jeune fille de derrière son face-à-main. Maitena restait sur une réserve fière. Les deux femmes se toisèrent sans bienveillance.

— Mlle Navaros, reprit Claude, est la fille de M. Navaros, un des personnages éminents de la région, dont je vous parlais au déjeuner. Mes aimables voisins ont bien voulu adoucir ma solitude.

Il attendait un mot gentil d'Agnès, mais elle semblait furieuse.

— Vous habitez un beau pays, mademoiselle, dit aimablement le baron. Un peu difficile d'accès et d'abord. Mais tout cela va s'améliorer grâce à M. Sainville.

— Ou se gâtera définitivement, dit Maitena.

Claude prit le parti de rire.

— Mlle Navaros me traite de barbare. Elle méprise les conquêtes de l'homme sur la nature et affirme que la région perdra tout caractère, lorsque nous l'aurons civilisée.

— Mlle Navaros est une indigène; elle n'a jamais quitté Hossegor, sans doute? demanda Agnès avec une nuance de mépris.

— Non, mademoiselle, et je ne m'en plains pas. On s'instruit souvent mieux dans la nature que dans les villes. On a au moins le temps de réfléchir et de méditer, dit Maitena agressive, répétant inconsciemment les paroles de Claude. On ne prend une décision qu'avec certitude et on s'y tient.

— "Mais qu'a donc ma petite gitane?" pensa Claude ébahi, à mille lieues de soupçonner une rivalité à son sujet entre les deux jeunes filles. Elle a l'air d'un petit coq en colère, et Agnès semble exaspérée.

A voix haute, il expliqua:

— Mlle Navaros lit beaucoup. Elle cultive aussi la musique et le chant. Ce sont des occupations absorbantes.

Agnès tourna le dos délibérément à Maitena, et s'adressant à Gaétan et à son père:

— Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de prendre le chemin du retour? Nos amis doivent commencer à s'impatienter.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, j'espère, dit Maitena. Au revoir, M. Sainville, je vais cueillir des lis.

Et d'un pas agile, elle escalada la dune.

Claude repensa au jour où là-haut sur la dune aux lys, il avait surpris le chant passionné.

— Elle est bien mal élevée, Claude, votre protégée, dit Agnès d'un ton dédaigneux. Venez, Gaétan.

Et, s'appuyant sur le marquis, elle se remit péniblement en marche.

— C'est une enfant, dit Claude pour excuser sa petite amie.

LE SORTILEGE

— Elle a du caractère, dit le banquier, et un type basque accentué. J'aime son expression un peu sauvage et fière. Elle sera très belle.

— Vous croyez? dit Claude étonné.

Et il rejoignit vivement Agnès dont la radieuse splendeur blonde l'attirait bien davantage. Cependant, il se sentait mal à l'aise, vaguement déçu. La présence de la bien-aimée ne lui procurait pas toute l'ivresse qu'il en attendait. A voir Agnès en pleine nature, hors de son cadre artificiel, la jeune fille lui semblait autre qu'il n'avait cru, différente, presque étrangère.

XVI

SUR LA TERRASSE

ENFIN, vous voilà! Ce n'est pas trop tôt! s'exclamèrent en chœur les joueurs de bridge.

— Voilà deux heures que vous êtes absents. J'ai déjà eu le temps de gagner vingt francs à Mirende, dit Borat d'un air ravi.

On le savait avare, il ne dédaignait aucun gain même minime.

— C'est honteux de jouer aux cartes au lieu de venir admirer un magnifique paysage, dit Claude.

— Ah! mes pauvres amis! dit Agnès, vous l'avez échappé belle. Je suis morte.

— Vous savez, dit Madeleine, nous avons décidé qu'on irait dîner à Biarritz, ce soir. Après toute une journée de calme, on éprouve le besoin de voir du monde et d'entendre du bruit.

— Qu'en dites-vous, baron? demanda Mirende.

— Je veux bien, dit Henry de Surger. On montera dans les deux autos. La vedette va nous traverser.

— Et vous, belle demoiselle?

— Ah! volontiers, fit Agnès avec conviction.

— On pourrait partir tout de suite? suggéra Diane Sonel, qui bâillait à se décrocher la mâchoire.

— Encore faut-il que ce changement de programme convienne à notre hôte, dit le baron.

— Mais du moment que je suis avec vous tous, dit Claude en regardant Agnès, tout m'agréable. Je vous demande seulement la permission de revêtir mon smoking.

— Nous devrions prendre les devants dans la Rolls, dit Agnès, Claude nous retrouverait avec sa torpédo au port d'Ygos, ce qui donnerait aux dames le temps de changer de robes à bord.

Ainsi fut fait. A huit heures du soir, la bande joyeuse se trouvait au *Delmonico*, le restaurant le plus select de Biarritz, autour d'une table fleurie.

La salle brillamment illuminée, bruisait du brouhaha des conversations que couvrait l'éclatement des bouchons de champagne et le bruit d'un jazz-band endiable.

Des couples dansaient pendant le repas entre les tables. Les garçons se faufilaient avec adresse parmi eux. Presque tous les hommes étaient en habit. Leurs vêtements noirs tranchaient sur les toilettes claires des dames qui sortaient de chez le grand faiseur. La plupart des femmes arboraient des bijoux magnifiques; c'était un scintillement de pierres précieuses, un assaut de luxe étourdissant. Il y avait beaucoup d'étrangers, des Espagnols et des Américains pour la plupart; toutes les langues se heurtaient en une tumultueuse Babel.

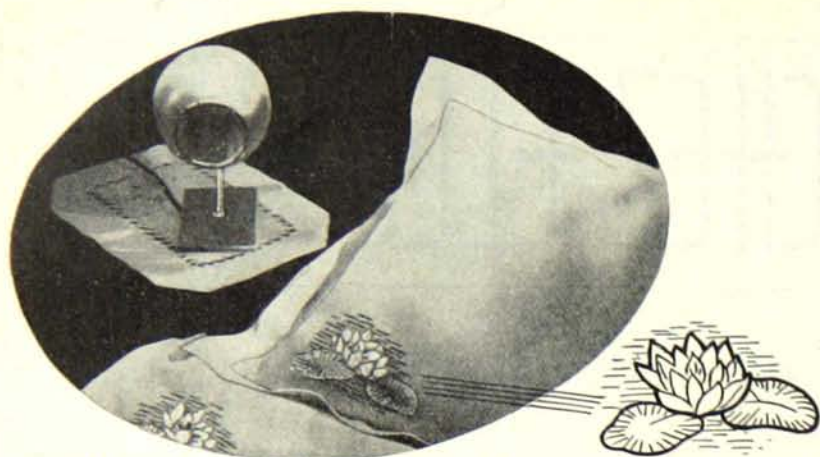
Claude, après sa solitude d'Hossegor, en était étourdi et se sentait dépaycé, alors que ses compagnons, visiblement heureux de se retrouver dans leur élément, riaient et plaisantaient.

Sitôt après le consommé froid, Gaétan avait entraîné Agnès dans un tango languoureux, tandis que Mirende invitait galement sa femme.

Claude vit les couples s'éloigner avec un petit pincement au cœur. Il détestait l'assurance de Monthalant qui emportait sa danseuse comme une proie. Il souffrait de voir sa fiancée s'abandonner aux bras de ce bellâtre. Les lumières se voilèrent pour lui d'un crêpe; il ressentit une affreuse détresse.

Près de lui, Alexandre Borat battait la mesure sur une assiette avec sa fourchette. Diane Sonel éblouissante, dans une robe de gaze d'or, attirait tous les regards. On se chuchotait à l'oreille: "C'est





Broderies Personnelles pour VOTRE Foyer!

Combien il est délicieux de donner de la "personnalité" à vos jolies toiles de maison au moyen d'un motif charmant à votre choix, de broder un dessin distingué et individuel — exprimant élégamment la vogue de la dernière mode. Vous pouvez le faire si facilement en suivant les instructions simples et en vous servant des patrons de motif personnel en vente à votre magasin favori. (Voyez ci-dessous). Faites vos BRODERIES PERSONNELLES avec les

Six brochures de motifs personnels avec dessins et patrons — à votre magasin, ou servez-vous du coupon si vous le préférez.

Les Aiguilles Milward sont les meilleures — célèbres depuis 1730.



FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

COTON EN BRINS "Anchor" de CLARK
COTON PERLE "Anchor" de CLARK
STRANDSHEEN "Anchor" de CLARK

Couleurs superbes et teintes pastel — garanties permanentes
Fabriqués au Canada par les fabricants du Coton en Bobines
Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co.,
Dépt. B-39, Case postale 519, Montréal, P. Q.

180F

Veillez m'envoyer les brochures Nos 1, 2, 3, 4, 5 "Personal Embroideries" (Broderies Personnelles) et "Initial Transfer Booklet" (Brochure avec Patrons d'Initiales). * J'inclus 5 cents pour chacune (25 cents pour la série des six).

*Rayer les noms des brochures dont vous n'avez pas besoin.

Nom.....
Adresse.....

(Suite de la page 44)

la belle Diane Sonel, de la Comédie-Française". Fardée et en beauté, l'actrice se redressait et souriait, chatouillée dans sa vanité. Certains, parmi les dîneurs, avaient reconnu Henry de Surger et accouraient pour lui serrer la main. D'autres intriguaient pour se faire présenter au puissant baron. Si bien que la table où se trouvait Claude était devenue le point de mire de la salle. Agnès et Madeleine, très élégantes, l'une en robe rose avec son collier de perles, l'autre en bleu avec ses diamants, bénéficiaient de cette curiosité. Agnès avait à la ceinture un bouquet de catleyas offert par Claude. Les femmes les détaillaient envieuses derrière leur face-à-main, les hommes les dévisageaient ouvertement, admiratifs.

Claude souffrait de cette exhibition et de ces convoitises.

— Suis-je devenu ours, songea-t-il dans la solitude. Trois mois hors de Paris ont-ils suffi à faire de moi un sauvage? Mon sens critique s'est, dirait-on, aiguisé. Tous ces amusements me paraissent vains et puérils.

Les garçons distribuaient de petites balles de celluloid, des ballons de baudruche colorés, comme ceux que l'on donne aux enfants, et des crêcelles.

Les soupeurs se lancèrent aussitôt ces menus projectiles à la tête, en bataille rangée; les gros ballons rouges et bleus éclataient sur la pointe allumée des cigarettes, tandis que des hommes graves et des dames mûres s'amusaient à tourner leurs crêcelles d'un air extasié et folâtre. Le jazz-band dominait de ses glapissements tous les autres bruits. Le tumulte était à son comble.

— Hé bien, Claude, avez-vous appris à danser le charleston, comme je vous l'ai demandé? s'enquit Agnès, en venant se rasseoir près de lui après un shimmy dansé avec Mirende.

Les messieurs avaient échangé leurs partenaires.

— Hélas, chère, je n'en ai pas eu le temps. J'ai eu bien d'autres soucis plus pressants. La création d'Hossegor m'a absorbé complètement.

— Ce n'est pas bien de négliger ainsi mes recommandations, fit Agnès d'un air boudeur. Je vois le peu de place que je tiens dans votre cœur.

Il lui lança un tel regard de reproche et de passion, qu'elle en fut troublée et lui pressa doucement la main en murmurant: — Je vous pardonne pour cette fois.

Le baron avait fait servir un magnum d'excellent champagne sec, et silencieux remplissait son verre sans arrêt. Ses invités l'imitaient. Claude s'étonnait de l'entraînement qui permettait à tous ces gens d'absorber tant d'alcool sans inconvenir. Le baron, en particulier, pouvait boire impunément. Il prétendait que cela lui débrouillait les idées. Soudain, il se pencha vers Claude, et le regard des petits yeux gris parut transpercer le jeune homme.

— Ce que vous m'avez montré aujourd'hui m'a intéressé, dit-il. Vous réussirez parce que vous voyez grand et juste. J'ai désormais foi en vous. Occupez-vous de votre plage et de votre écluse, et comptez sur moi pour les capitaux nécessaires. Claude remercia, touché. L'approbation du banquier lui était une sûre garantie de succès.

Agnès sentait sur elle la flamme du regard de Claude. Il admirait l'éclat de son teint nacré, son aspect faussement immatériel et jusqu'à sa grâce un peu trop recherchée.

— Vous êtes belle, murmura-t-il à voix basse avec ferveur. Vous êtes la sœur des fastueuses orchidées que vous portez à votre ceinture; vous les éclipserez en rareté et en splendeur.

Agnès sourit. Elle appréciait l'encens que Claude brûlait en son honneur. Il jouissait de sa présence avec une avidité concentrée, en homme qui va en être bientôt privé. Elle observait sa belle tête mélancolique, son teint mat où luisaient d'admirables yeux bleu d'acier. Auprès de lui, elle ressentait à nouveau le magnétisme qui l'avait fortement aimantée lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Elle comparait cet enthousiasme au cynisme glacé de Gaétan, et se sentait alors reprise de tendresse pour Claude.

— Voilà une de mes sœurs! dit-elle en

détachant une des orchidées de son bouquet qu'elle lui tendit.

— Je la garderai en souvenir de cette soirée, dit Claude en pressant la fleur contre son cœur.

— Il fait bien chaud ici, dit Agnès tout à coup. Voulez-vous que nous allions faire un tour sur la terrasse, Claude?

Le jeune homme se leva avec empressement, heureux de fuir cette atmosphère lourde, qui commençait à lui tourner la tête.

Dehors il respira profondément. Tous deux s'accoudèrent à la balustrade. La nuit était douce et sereine. La mer venait battre sur les rochers au bas de la terrasse. Le ciel scintillait d'étoiles. Il y avait clair de lune. On distinguait les vagues sombres ourlées d'écume blanche. Des écailles d'argent se brisaient sur l'eau. A droite et à gauche, sur la promenade, les tamaris agitaient leurs feuillages légers comme des plumes.

— Qu'il fait bon! murmura Agnès. Sa beauté blonde dans ce décor semblait irréaliste.

— Ne trouvez-vous pas que c'est dommage de s'enfermer, par des nuits pareilles, dans une salle étouffante? dit Claude.

— Voilà le solitaire qui parle. Je ne suis pas tout à fait de votre avis, Claude; le contraste est nécessaire dans la vie pour goûter pleinement une joie. Les lumières et le bruit ont du bon. C'est une question de caractères aussi, peut-être. J'avoue aimer le plaisir et le mouvement. Cette atmosphère de luxe et de raffinement m'est nécessaire.

Claude pensa au-dedans de lui que le raffinement sous forme de ballons rouges et de crêcelles se manifestait là d'une façon pour le moins étrange, mais il garda cette réflexion pour lui.

— Moi, pourvu que je sois auprès de vous, affirma-t-il vivement, l'atmosphère m'importe peu.

— C'est bien vrai? demanda-t-elle, coquette. Vous ne vous ennuyez pas à la longue dans cette existence frivole, qui est mon élément?

— Je vous aime Agnès, dit-il gravement. Je m'enfermerai l'existence qu'il vous plaira de mener.

— Cher Claude, je vous reconnais bien là, dit Agnès subjuguée par l'accent passionné du jeune homme. Quel dommage que vous n'ayez pas d'argent et que nous ne puissions nous marier maintenant, soupira-t-elle.

— Encore un peu de patience, chérie, mes affaires sont en très bonne voie. Dans un an, je serai riche ou à jamais indigne de vous.

— Un an, c'est long, fit Agnès en se pressant contre lui, câline. Si encore vous étiez sûr de réussir...

Elle pensait à ce que lui avait dit Gaétan.

— J'en suis absolument sûr, dit-il en passant son bras autour des épaules de sa fiancée. Et alors, Agnès nous serons heureux. Vous verrez comme je vous aimerai. Vous serez ma reine, mon seul but sera de satisfaire tous vos désirs, d'exaucer vos moindres caprices. Vous êtes la plus belle des belles, mais vous serez la plus gâtée et la plus adorée. Nous verrons ensemble de beaux pays, nous enrichirons notre esprit et nos souvenirs de mille décors nouveaux, nous lirons ensemble de beaux livres...

— Oh! vous savez, les voyages, interrompit Agnès, je commence à en avoir assez. Une petite excursion en yacht ou en auto de temps en temps, passe encore; quant à la lecture, notre existence sera déjà si remplie...

— Evidemment, je continuerai à m'occuper de mes affaires qui prendront un développement de plus en plus grand.

— Oh! je parlais de nos obligations mondaines, nous sortirons beaucoup et recevrons plus encore. Nos fêtes éclipsent les plus brillantes. L'hiver, il nous faudra passer au moins six semaines à Cannes au moment du Carnaval, et l'été deux mois à Deauville, où je compte bien que nous aurons une grande villa pour y recevoir beaucoup d'amis.

— Oui, dit Claude sans enthousiasme, nous tâcherons de tout concilier. Mais c'est encore notre amour qui nous absorbera plus que tout. J'espère que vous réserverez quelques heures d'intimité à votre mari?

— Mais vous m'aurez tout à vous, que vous faudra-t-il de plus? demanda Agnès en riant.

— C'est vrai, dit Claude songeant un peu inquiet qu'avec les bals, les essayages chez les couturiers, les visites, Agnès n'au-

LE SORTILEGE

rait guère de temps à lui consacrer. J'aurai pour moi seul la plus précieuse et la plus rare des femmes, nouveau lason, j'aurai vraiment conquis la Toison d'Or.

Et d'un geste tendre, il caressa les cheveux de la jeune fille.

Soudain, en prononçant ces paroles, l'image de Malena se dressa devant ses yeux. Il revit le petit visage sérieux et passionné de celle qui avait accepté sans frémir le surnom de Médée et cette évocation le mit mal à l'aise. Pourquoi en cette minute se souvenait-il des prédictions de la jeune magicienne. "Votre bien-aimée ne vous aime pas. Vous ne l'épouserez pas". Quelle absurdité! Il chassa aussitôt ce souvenir comme une mouche importune, mais se penchant vers Agnès, resserrant son étreinte, il demanda à voix basse:

— Agnès, m'aimez-vous autant que je vous aime?

Enflammée à son tour par le feu qui brûlait le jeune homme, elle sentit la force contagieuse de l'amour. Agnès leva vers lui son beau visage et déclara avec élan, sincère en cette minute:

— Claude, je sais que vous me aimez plus que tout au monde et que je vous aime.

Agnès disait vrai, Claude riche lui eût paru le mari idéal. Troublée par l'heure, le décor, la nuit complice, elle s'imaginait aimer Claude, hors de toute contingence.

— Ma bien-aimée, ma fiancée, murmura Claude éperdu...

XVII

DEVANT LES FLOTS SOMBRES

PENDANT les semaines qui suivirent, Claude vécut dans un état somnambulique. Au milieu de ses multiples occupations, qu'il méditait un projet de digue ou de plage artificielle, qu'il surveillait les chantiers, qu'il traçait des formules ou des équations concernant ses futures usines, qu'il écrivait à Jacques Hurtel ou à Charles Misme avec lesquels il était en active correspondance, Claude revivait en pensée la soirée passée avec Agnès sur la terrasse du restaurant de Biarritz. Il réentendait la voix chère, respirait le parfum d'oeillet et d'ambre qui seyait à la beauté blonde et capiteuse d'Agnès, il croyait sentir contre lui le frôlement de la robe rose ou la caresse d'une main sur la sienne. Par moments, il repensait à la petite déception qu'il avait éprouvée au premier moment de leur réunion. Mais bien vite, il chassait ce souvenir.

Il revivait par la pensée la course folle dans la nuit où, ramenant de Biarritz dans sa torpédo les Mirende et Agnès, il avait manqué d'accrocher la voiture de Lespérion. Grisé par la vitesse, le vent et la présence auprès de lui de la jeune fille, Claude eût souhaité rouler ainsi toujours.

Les premières maisons d'Ygos surgies de l'ombre l'avaient éveillé de son rêve.

— Déjà! murmura-t-il. Quand vous reverrai-je, maintenant?

Quittant le yacht sur lequel Alexandre Borat et les Mirende continuaient leur croisière jusqu'à Bordeaux, Henry de Surger, accompagné de sa fille, du marquis et de Diane Sonel, regagnait en Rolls Paris où le réclamaient ses affaires.

Les automobilistes devaient partir à l'aube, afin de faire la route en une seule étape, ce qui les amènerait dans la capitale tard dans la nuit.

— Nous nous reverrons bientôt, dit Agnès à nouveau troublée par le jeune homme, et qui ne savait si elle souhaitait épouser Claude ou Gaétan. Si vous pouvez toutefois vous arracher à votre cher Hossegor.

— Hossegor ne m'est cher qu'en tant que moyen d'y faire fortune et de vous conquérir bientôt, avait protesté Claude.

— Bien vrai? insistait Agnès, coquette. Vous n'allez pas être gagné par le charme de la campagne ou par celui de votre voisine?

— Quelle voisine? avait demandé Claude ingénument.

— La jeune sauvagesse: Mlle Navaros, disait Agnès avec rancune.

Claude s'était mis à rire: — Mlle Navaros pourrait être aussi belle que la Vénus de Milo, ce qui n'est

(Suite à la page 48)

Le TRICOT

ABREVIATIONS DES TERMES EMPLOYÉS

Tri.—Tricoter	s.c.—simple crochet
Env.—à l'envers	d.c.—double crochet
End.—à l'endroit	Tr.c.—triple crochet
M.—Maille	P.m.g.p.—Passer maille
Ens.—Ensemble	glissée par dessus
jeté—ajouter maille	Com.—Commencer
en passant la laine	Aug.—Augmenter
dessus l'aig.	Rab.—Rabattre
Dim.—diminuer	Ram.—Ramasser
Ch.—chaîne	Rep.—Répéter.
j.c.q.—jusqu'à ce que	S.—sunglint
Emm.—emmanchure	B.—brun

BERET ET ECHARPE

No M. 74

Corticelli Silkknit: No 967 Brun Mallacca, 7 balles. No 1240 Sunglint, 2 balles.

Aiguilles à bout double Nos 10 et 12, 2 jeux (4 aig. chacun)

Tension du point—8 mailles=1 pouce

Mesures: *Béret*: Tour de tête, 20 pouces, non étendu. *Echarpe*: Largeur, 8 pouces; longueur, 41 pouces.

Explication:—L'entrelacement de la soie se fait ainsi:—Mettre S. sur l'index de la main gauche, tricoter avec B., mais glisser l'aiguille alternativement sous et sur S avant de mettre B. sur l'aiguille.

Echarpe—circulaire: Avec B. et aiguilles No 10, monter 136 m. (46 sur 2 aig. et 44 sur une 3^{ème}). Tri. l'arrière de la m. tout le 1^{er} tour. Tri. à l'end. pour 3 pouces. Puis tri. comme suit:

1^{er} tour: × Tri. 6 m. B., 2 S. Répéter de × tout le tour, entrelaçant S en arrière après B.

2^{ème} tour: Comme le premier tour.

3^{ème} et 4^{ème} tour: Tri. tout le tour avec B., mais faites suivre S. comme expliqué.

5^{ème} tour: Tri. 2 m. avec B., × tri. 2 S., 6 B. Répéter de × tout le tour, finissant avec 4 B.

6^{ème} tour: Comme le 5^{ème}.

7^{ème} et 8^{ème} tour: Comme les 3^{ème} et 4^{ème}. Répéter du 1^{er} tour j.c.q. l'ouvrage mesure 38 pouces du commencement. Briser S. et tricoter 3 pouces avec B., pour correspondre avec l'autre côté. Bien presser et coudre les bouts.

Béret: Avec B. et aig. No 10, monter 160 m. (53 sur 2 aig. et 54 sur la 3^{ème}). Tri. à l'arrière de toutes les m. pour le 1^{er} tour.

2^{ème} tour: Tri. 1 m. à l'end., 1 à l'env. tout le tour.

3^{ème} et 4^{ème} tour: × Tri. 6 m. avec B. 2 avec S. Répéter de × tout le tour par côtes.

5^{ème} tour: Tri. 1 m. à l'end., 1 m. à l'envers avec B.

6^{ème} tour: Tri. 15 m., tri. 2 m. dans la m. suivante. Répéter tout le tour.

7^{ème} tour et tous les tours alternatifs: Tri. sans augmenter.

8^{ème} tour: Tri. 16 m., tri. 2 m. dans la m. suivante. Répéter tout le tour.

10^{ème} tour: Tri. 17 m., tri. 2 m. dans la m. suivante. Répéter tout le tour. Continuer de cette façon, tri. 1 m. de plus entre chaque augmentation jusqu'au tour: (Tri. 23 m., tri. 2 m. dans la m. suivante).

Tri. ensuite comme suit:

1^{er} tour: Tri. 2 m. ens., tri. 5 m. avec B., 2 m. avec S., × tri. 6 m. avec B., 2 m. avec S. Répéter de × moins les 9 dernières m., tri. 2 m. ens., tri. 5 m. avec B., 2 m. avec S., entrelaçant comme pour l'écharpe.

2^{ème} tour: Tri. 6 m. avec B., 2 m. avec S. tout le tour.

3^{ème} et 4^{ème} tour: Tri. tout le tour avec B.

5^{ème} tour: Tri. 2 m. avec B., × tri. 2 m. avec S., 6 avec B. Répéter de × tout le tour finissant avec 4 B.

7^{ème} et 8^{ème} tour: Comme le 3^{ème} tour.

9^{ème} et 10^{ème} tour: Comme le 2^{ème} tour Briser la soie S. et continuer comme suit:

1^{er} tour: Tri. 47 m., tri. 2 m. ens., × tri. 23 m., tri. 2 m. ens. Répéter de × tout le tour, finissant avec 24 mailles.

2^{ème} tour et tous les tours alternatifs: Tri. sans diminution.

3^{ème} tour: Tri. 22 m., tri. 2 m. ens. Répéter tout le tour.

Continuer de cette façon, tri. 1 m. de moins entre chaque diminution jusqu'au tour: Tri. 1 m., tri. 2 m. ens.

Finir avec 1 tour: tri. 2 m. ens., tout le tour.

Briser la soie, en laissant suffisamment pour enfiler les m. qui restent. Finir proprement en dedans. Bien presser. Coudre un élastique derrière les côtes pour garder la forme du béret.



(Suite de la page 46)

guère le cas, que je ne m'en apercevrais pas, ayant le bonheur d'aimer une Agnès, et de ne pas lui être indifférent.

— Cher Claude! avait murmuré Agnès touchée.

Leurs adieux s'étaient teintés d'attendrissement, Claude dissimulait son émotion.

Le jeune homme avait regagné Hossegor l'âme triste, mais le cœur rempli d'espoir. Il remportait comme un viatique le sourire d'Agnès et sa tendre pression de main.

Depuis leur séparation, il éprouvait une exaltation qui le soulevait au-dessus de lui-même. La certitude d'être aimé d'Agnès, l'approbation tacite du baron avaient encore décuplé son activité.

La jeune fille lui avait écrit au lendemain de son retour un petit mot qui l'avait vivement touché.

Voilà six semaines qu'il était sans nouvelles et ce silence ne laissait pas de l'inquiéter un peu. Mais il était si absorbé.

Les travaux d'Hossegor avançaient avec rapidité et le pays se transformait à vue d'œil. Déjà d'élégantes villas commençaient à s'élever le long du lac et dans la forêt, les sentiers défoncés s'étaient élargis, des avenues se perçaient et s'empierraient, le nouveau pont en construction tendait d'une rive à l'autre l'élégant squelette de son armature de fer. Les terrains, sous la poussée de la spéculation et de la publicité, montaient d'une façon vertigineuse. Résistant à la tentation, Claude attendait pour vendre le sien.

Les habitants du pays qui s'étaient déjà dessaisis de leur lopin de terre en rachetaient d'autres trente fois plus cher, avec l'espoir de revendre bientôt avec un fort bénéfice.

Cependant, avec le mauvais temps, les travaux subissaient un arrêt momentané. Claude étudiait fébrilement les projets de digue pour le lac et de plage artificielle au bord de l'océan qui, d'un côté, laisserait l'étang toujours rempli et de l'autre rendrait la mer sauvage accessible aux baigneurs.

La participation d'Henry de Surger au lancement d'Hossegor, était un gros appoint dans la réussite. Claude se passionnait aussi pour les résultats qu'il escomptait du rendement de ses deux futures usines où l'on tirerait des résidus de bois un carburant économique, de la pâte à papier et de la soie artificielle. A Paris, deux chimistes et un ingénieur, sur ses indications, se livraient à des expériences concluantes. Il voyait, au bout de toutes ces tentatives, briller des millions et scintiller la tourterelle consentant de sa fiancée. Claude vivait donc dans un rêve peuplé d'espoirs. Il sortait peu de chez lui, et travaillait tard dans la nuit sur ses plans et ses épreuves.

Novembre était venu avec son cortège de brumes sur le lac et de pluies fines, dont le bruit monotone sur les pins et l'eau était plein de mélancolie. En automne les grandes marées amènent des bourrasques de vent alternées de pluie. La petite maison de l'Esquiro semblait, par moments, enveloppée de mousseline liquide. Chacun vivait enfermé chez soi, si bien que Claude voyait à peine ses voisins. Me d'Estribat, immobilisé par ses rhumatismes, se plaignait que Claude le négligeait, mais admirait le labeur du jeune homme.

En ces deux mois, Claude s'était présenté à deux reprises à Aguaréna.

La première fois, il n'avait trouvé personne et s'était contenté de laisser sa carte, la seconde fois, il avait vu Mme Navaros seule et ne s'était pas attardé, car elle était dans le feu des fourneaux, occupée avec Agathe à confectionner de la gelée de coing.

M. Navaros se trouvait à la scierie, où les affaires en croissance inespérée et en plein rendement le réclamaient plus souvent; d'où les séances espacées au café de l'Espérance en compagnie de Souprosse, de Lespéron et d'Arjuzan, ce dont sa femme ne se plaignait pas.

Claude s'était enquis poliment de Maitena:

— Elle vient de partir à Ygos emmitouffée dans son caoutchouc, car il pleuvait. Mais cela lui aura fait du bien de prendre l'air; cette petite me tourmente, elle change beaucoup en ce moment. C'est sans doute l'âge qui en est la cause. Elle marche sur ses dix-neuf ans. Bientôt, il faudra la marier.

— Certainement, dit Claude qui n'avait pas été sans remarquer les œillades incendiaires que Vincent lançait à la jeune fille.

Cependant, il songea:

"Cette petite est gentille. Dommage que ses parents la destinent à un garçon simple et rude comme celui-là. Il y a en elle des possibilités intéressantes; si elle était mariée à un homme intelligent, elle se développerait intellectuellement d'une façon surprenante".

Le lendemain de cette visite manquée, Maitena rencontra par hasard Vincent, alors qu'elle espérait trouver Claude sur son chemin. C'était au bord de l'océan, au sommet du petit observatoire de bois qui marquait l'emplacement du futur casino. Il ne pleuvait pas, mais le ciel s'enveloppait d'un voile gris et l'océan déchaîné faisait entendre son grondement sauvage. Les hautes vagues s'écrasaient dans un bruit de tonnerre et s'épalaient en nappes d'écume blanche.

Vincent qui n'avait pas vu sa cousine depuis quelques jours la jugea changée à son désavantage. Les yeux sombres, autrefois rêveurs et nostalgiques, avaient pris un regard dur qui décelait l'idée fixe. Les traits s'étaient creusés et le petit visage énigmatique de Maitena, dont le sérieux enfantin avait été plein de séduction, semblait prématurément vieilli par la souffrance.

Depuis qu'elle avait involontairement surpris la conversation coupable d'Agnès et de Gaétan, Maitena vivait dans un grand trouble. Un combat terrible se livrait en son esprit. La tentation de tout révéler à Claude l'avait longtemps obsédée. Elle se persuadait alors qu'elle obéirait, en agissant ainsi, à un sentiment désintéressé. Mais bien vite sa fierté avait pris le dessus. Elle, entre tout autre, n'avait pas le droit, puisqu'elle aimait Claude, de jouer le rôle d'une délatrice et de troubler la sérénité amoureuse du jeune homme. Elle aurait trop eu l'impression d'agir ainsi pour son propre compte, par égoïsme. Maitena avait vaincu le démon, mais cette lutte l'avait épuisée.

Cette énergie que possèdent les femmes quand elles aiment semblait l'avoir abandonnée. Elle avait réfléchi. Ses traits empreints de mélancolie exprimaient la douceur résignée et la tristesse d'un amour malheureux. Cependant une vie n'est pas manquée à dix-huit ans; ses yeux gardaient leur expression innocente et malicieuse.

Vincent se trompait donc dans l'explication qu'il s'était donnée de la souffrance visible de la jeune fille. Il avait cru qu'après avoir vu Claude et Agnès ensemble, Maitena, comprenant qu'elle ne devait rien espérer, se résignait à regret. Il attendait le moment propice pour se déclarer. En apercevant sa cousine, vêtue d'une robe sombre en harmonie avec le ciel, songeuse et mélancolique devant l'océan, Vincent crut l'instant venu et s'approcha sans bruit. Maitena, qui ne l'avait pas entendu monter, tressaillit violemment lorsqu'une main sèche et nerveuse se posa sur son poignet. Elle leva les yeux croyant, tant son esprit était plein de lui, apercevoir Claude. Aussi eût-elle un mouvement de recul involontaire en reconnaissant son cousin.

— Toi? Que viens-tu faire ici? demanda-t-elle sans aménité.

— Ce n'est que moi, en effet, dit-il avec amertume. Tu aurais évidemment préféré que ce fût Claude.

Maitena eut un soubresaut comme si une aiguille l'avait piquée au sang.

— Tu dis? fit-elle avec violence.

Vincent s'était promis d'être prudent, d'affecter la douceur, de garder son calme. Mais le regard froid de Maitena l'enragea; il perdit tout de suite contrôle sur lui. Ces deux natures passionnées se heurtaient au premier choc.

— Je dis que tu as tort de penser encore à un arriviste qui ne songe pas à toi et qui vise la riche héritière.

— C'est de M. Sainville que tu parles? demanda Maitena avec dédain.

— Je vois que tu l'as reconnu à ma description, fit Vincent aggravant ses torts. Maitena toisa son cousin avec une supériorité altière:

— Pourquoi parles-tu de ce que tu ne connais pas. Une nature petite et narquoise comme la tienne est incapable de comprendre un grand et noble caractère comme le sien.

Vincent se fit humble.

— Ne sois pas méchante, Maitena. Je sais que Claude t'a plu et que tu t'es emballée en fillette romanesque. Je sais que je n'ai rien d'un héros de roman. Mais je t'aime, moi, de toute mon âme, de toutes mes forces; je n'ai qu'un désir: te rendre heureuse. Tu es une enfant ignorante, tu ne connais pas la vie, sinon tu ne te serais pas imaginé d'après le joli

visage de ce monsieur que c'était un sentiment prêt à t'épouser. Envisage la vérité en face: Claude Sainville n'est pas pour toi. Sois raisonnable, Maitena, et contente-toi de ce qu'on t'offre. Tu m'as inspiré une passion violente; j'ai compris, en croyant te perdre, tout ce que tu étais pour moi. Ne me repousse pas, accepte d'être ma femme, je t'en supplie.

Il se rapprocha d'elle, tenta de la prendre par la taille; mais elle se dégagea vivement. Cependant, cet aveu l'avait touchée.

— Mon pauvre Vincent, je suis navrée que tu éprouves pour moi des sentiments différents de ceux d'un frère, moi je ne t'aimerai jamais qu'en sœur. Tu as deviné juste, j'aime Claude d'un amour sans espoir. Je sais bien qu'il n'est pas pour moi. Mais mon cœur lui appartient. Je n'épouserai jamais un autre homme que lui. Oubliions donc tout moment d'égarement et reprenons nos bons rapports de cousin à cousine.

Le sourd grondement des flots couvrait par instant le bruit de leurs voix et la brise marine mettait à leurs lèvres un goût de sel.

Le ton de Maitena sonnait si ferme que Vincent devina la jeune fille inflexible. Au lieu d'être ému par l'affection vraie qu'elle lui témoignait, il devint furieux. Ce n'est pas une sœur qu'il voulait en sa cousine, mais une fiancée. Devinant que la colère lui aliénerait à tout jamais Maitena, il se domina, la rage dans le cœur. En cette minute, il eût volontiers supprimé Claude.

— Je n'insiste pas, dit-il, puisque tu me le défends, mais je compte que tu réfléchiras et que tu changeras bientôt d'avis.

— Je ne crois pas, dit Maitena avec douceur.

Le vent sifflait lugubrement dans les pins. Tout le paysage s'enveloppait de grisaille en une symphonie mélancolique. Gris sombre était le ciel, gris vert le feuillage des arbres, gris noir l'océan. Cette atmosphère s'harmonisait avec l'état d'âme des jeunes gens. Accoudés à la balustrade, Maitena et Vincent distinguaient la vaste plage déserte. Soudain au loin, une silhouette humaine se profila sur le sable devant la mer. Tous deux reconnurent Claude, guêtré et vêtu en chasseur, armé de son fusil et en quête d'alouettes sauvages. D'un même mouvement, ils feignirent ne l'avoir pas vu et tournèrent la tête.

Puis ils redescendirent en silence et s'éloignèrent de l'observatoire côte à côte, plus séparés cependant que si l'un avait été au pôle Nord et l'autre au pôle Sud. Maitena restait douce et implacable, Vincent bouillonnait intérieurement. Il ruminait des projets de vengeance contre celui qui lui avait pris le cœur de Maitena.

XVIII

CHANGEMENT DE DECOR

AGNES s'étira paresseusement, encore assoupie dans la tiédeur des draps. Le calorifère faisait régner dans la chambre close une atmosphère de serre chaude.

L'hôtel était silencieux et les bruits d'autobus du faubourg Saint-Honoré parvenaient assourdis, car les fenêtres ouvraient sur le grand jardin qui va jusqu'à l'avenue Gabriel.

La jeune fille consulta le cadran lumineux de la pendulette placée sur la poudreuse près de son lit.

— Dix heures! Il faudrait peut-être que je me lève.

Elle s'étira, paresseuse, et ne se hâta pas de presser le timbre électrique. Elle revivait par la pensée la soirée de la veille, ce bal au ministère des Affaires étrangères auquel Gaétan l'avait menée, et où, grisée par la danse, les hommages, l'ardeur de Gaétan, elle avait consenti, au cours d'un boston comme lui seul savait le danser, à devenir marquise de Monthalant.

La pensée de Claude l'aiguilla d'un remords. Comment lui apprendrait-elle sa décision? Pourquoi aussi n'était-il pas riche et titré comme Gaétan? Elle l'eût alors certainement préféré. Si encore il était là, s'il était resté à Paris, continuant à l'entourer d'une chaude atmosphère d'amour, au lieu d'aller s'enterrer dans un trou perdu, jamais elle n'eût renoncé à lui; mais il avait cru devoir s'éloigner, fasciné par des espoirs chimériques et illusoire, laissant le champ libre aux convoitises de Gaétan. Les vieux proverbes disent vrai: "Les absents ont toujours tort", "Loin des yeux, loin du cœur". Claude aurait de la peine, certainement, car il était fou d'elle. Pauvre Claude... Ce ne serait

LE SORTILEGE

pas commode de lui écrire. Bah! Agnès avait le temps d'y penser!

L'attitude de son père, quand elle lui avait annoncé, au retour du bal, dans la voiture, la nouvelle de ses fiançailles avec Gaétan, avait un peu surpris Agnès. Le baron n'avait pas manifesté toute la joie approbative qu'elle escomptait.

— Tu épouses le marquis, décidément? Fort bien, je n'ai rien à dire. C'est un excellent parti. Vieille famille, belle fortune. Parfait homme du monde. L'autre, c'est un homme tout court. Il sera quelqu'un, car il est de la race des conquérants. Mais voilà, il aurait fallu attendre. La vie est courte. Félicitations, petite! Tu seras marquise et sans doute heureuse.

Mais oui, elle serait heureuse. Gaétan lui ferait honneur comme mari. Il lui apporterait l'existence qu'elle avait toujours souhaitée: une vie de luxe et de plaisirs. Ils installeraient et moderniseraient le beau vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, que Gaétan avait laissé un peu s'abîmer ces dernières années. Ils feraient construire une villa à Deauville, une autre à Cannes, ils auraient leurs autos, leur yacht: Agnès pourrait dépenser davantage pour sa toilette et grossir son collier de perles qui était déjà cependant d'une dimension respectable. Ils donneraient les plus belles fêtes de Paris, de Deauville et de la Riviera. Agnès serait la plus belle et la plus fêtée.

Pourquoi fallait-il que la pensée de Claude l'obsédât comme un regret, presque comme un remords?

Bah! Il ne fallait pas se laisser attrister. Elle sonna sa femme de chambre qui entra peu après, chargée du plateau de vermeil portant le petit déjeuner. Louise déposa le plateau près du lit, écarta les rideaux de taffetas rose, et ouvrit les volets. Derrière la vitre, Agnès distinguait les grands arbres dénudés qui profilaient leurs squelettes noirs sur le ciel gris.

— Il ne pleut pas aujourd'hui, dit Louise.

— Quel est le programme de la journée, demanda Agnès languissamment.

La femme de chambre consulta un petit agenda placé sur le bureau Louis XV en bois de rose.

— A dix heures et demie, coiffeur et manucure. A midi, la Rolls doit venir prendre mademoiselle pour faire un tour au bois où monsieur le marquis a donné rendez-vous à mademoiselle. Aujourd'hui monsieur le baron déjeunera à la maison, avec mademoiselle, à une heure. Il a invité cinq personnes. De trois à quatre, tennis. A quatre heures, vernissage de l'exposition de peinture de M. Alexandre Borat, à cinq heures, thé chez Mme Sortel-Meilhan, à six heures, réception à la légation de Roumanie; à six heures et demie, mademoiselle doit passer à la vente de charité au ministère de l'Intérieur, où plusieurs des amies de mademoiselle sont vendeuses. A huit heures, dîner chez Mme la baronne d'Autrigit, ensuite mademoiselle a le choix entre un bal chez M. et Mme Daniel Mirende ou une première à la Comédie-Française où joue Mme Diane Sonel.

— Bon, j'irai au théâtre d'abord, à la soirée ensuite. C'est une journée remplie. Pour les robes, je mettrai ce matin mon tailleur de reps vert; pour les visites, ma robe de velours noir et le manteau garni de chinchilla. Ce soir, ma robe perlée rose. Donnez-moi mon petit déjeuner, Louise, et ensuite faites couler mon bain.

La femme de chambre versa le chocolat dans la tasse et posa le plateau sur la courtépointe de satin blanc.

— Tiens, vous ne me disiez pas que j'avais des lettres. Voyons cela.

"Une invitation à dîner pour lundi, une soirée à la légation de Hongrie pour le 10 décembre, deux vernissages le 12 et le 14, une surprise party le 13, une générale aux Variétés le 17. Vous noterez sur mon agenda, Louise. Ah! une lettre d'Hossegor. La femme de chambre s'éclipsait discrètement.

Le cœur d'Agnès battit un peu plus vite. — Mais ce n'est pas l'écriture de Claude. Qu'est-ce que cela signifie?

Elle déchira fébrilement l'enveloppe. Sa main tremblait. Elle lut:

"Mademoiselle, mon nom vous est inconnu. Excusez donc la liberté très grande que quelqu'un qui vous veut du bien

LE SORTILEGE

premier de vous écrire. Il s'agit de votre bonheur. Vous êtes, le hasard me l'a appris, fiancée à M. Sainville. Je suppose donc que vous l'aimez et qu'il vous aime. Or, laissez-moi vous dire, mademoiselle, qu'il est imprudent de laisser seul, abandonné à lui-même, si épris soit-il, celui que l'on compte épouser. Jugez-en vous-même. M. Sainville a inspiré à une jeune fille l'ici une vive passion. Jusqu'à présent, M. Sainville semble rester insensible à cette flamme, mais, vous le savez, la force de l'amour est contagieuse. Prenez garde que votre amoureux ne se laisse charmer à son tour. La jeune personne est aussi belle que vous, mademoiselle. Elle possède toutes les qualités physiques et morales qui peuvent plaire à M. Sainville. Ne souriez pas, sûre de votre pouvoir, mademoiselle. Vivant dans la solitude, j'ai appris à connaître les êtres. Votre amoureux est à la veille de vous abandonner pour une autre, si vous n'agissez pas promptement. Rappelez-le auprès de vous, célébrez le mariage sans retard. Tout le bonheur de votre avenir est en jeu. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, mademoiselle, que cette lettre est confidentielle et je vous demande de la garder secrète. Croyez, je vous prie, mademoiselle à mon respectueux dévouement. Votre admirateur, Vincent Itsaxou".

— Ah bien! s'exclama Agnès, si je m'attendais à cela! C'est trop drôle! Cette lettre est sans doute écrite par un amoureux évincé de la petite sauvagesse que m'a présentée Claude. Ce dadais s'imaginer éveiller ma jalousie par ses révélations. Il me fournit au contraire un prétexte de rupture. Je serais enchantée que Claude eût découvert une consolatrice. Pauvre Claude, pourvu qu'il n'ait pas trop de chagrin!

Agnès but posément son chocolat. L'idée cependant que Claude pût se consoler rapidement auprès d'une autre l'agaçait; l'éternelle histoire du chien du jardinier.

Louise rouvrit la porte, et annonça en offrant à la jeune fille un kimono de crêpe brodé:

— Le bain de mademoiselle est prêt, et Henry, le coiffeur, attend déjà.
— C'est bon, je vais me dépêcher, mais j'ai auparavant une lettre à écrire.

XIX

LE DRAME

DEPUIS une semaine, la pluie tombait fine, persistante, tissait entre le ciel et la terre un rideau aux mailles serrées. Claude ne sortait presque pas de chez lui, sans cesse penché sur sa table de travail, occupé à tracer ses épreuves ou ses équations. Depuis un mois, il n'avait aucune nouvelle d'Agnès et ce silence commençait à l'inquiéter. Aussi poussa-t-il un cri joyeux en apercevant dans le courrier que lui apportait Louis une des lettres avec l'écriture d'Agnès. Un sourire de plaisir éclaira son grave visage, qui devait se changer bientôt en une expression de stupeur. Il fendit l'enveloppe avec un stylet, déplia les feuillets avec des doigts frémissants et lut:

"Mon cher Claude, j'en apprends de belles sur votre compte. Il paraît que vous avez inspiré une vive passion à votre jeune voisine, Mlle Navaros, et (ceci est plus grave), que vous ne restez pas indifférent aux charmes de cette petite sauvagesse. Ne cherchez pas à savoir qui m'a avertie, on m'a demandé le secret. Je me garderai de contester vos préférences. Tous les goûts sont permis; cependant je croyais le vôtre meilleur! Ne voyez dans mes paroles aucun reproche; je ne vous en veux pas, Claude, au contraire; votre conduite me décharge l'esprit d'un grand poids et facilite la confession que j'aurais du déjà vous faire depuis quelque temps. Je ne serai pas votre femme, Claude, car je vais épouser Gaétan de Monthalant. Ne croyez pas que le dépit seul me fait agir. J'ai beaucoup réfléchi ces dernières semaines depuis notre rencontre et j'ai compris que nos destinées devaient rester séparées. Votre amour m'avait ébloui, et je m'étais laissé toucher. Mais, séparée de vous, cher Claude, je me suis ressaisie. Vous connaissez ma franchise, je vous ai toujours averti que je n'épouserai qu'un homme riche. J'ai eu un moment l'espoir que vous pourriez être cet homme-là, je me

trompais. Si la chance vous sourit, vous gagnerez peut-être de l'argent. Mais des années s'écouleront avant que vous puissiez m'offrir une fortune digne de moi, une fortune capable de m'assurer la seule existence que je puisse accepter. Ce n'est pas de ma faute si j'ai été élevée dans le luxe. Je n'ai jamais compris la sentimentalité bête qui s'attache à ces mots: "Une chaumière et un cœur". Cher Claude, tout votre amour ne compenserait pas, pour moi, une vie médiocre. C'est pourquoi je reprends ma parole, et vous demande de ne plus me considérer comme votre fiancée. J'accorde ma main à Gaétan, qui m'apporte ce que vous ne pouvez m'offrir, cher Claude, et quoique Gaétan me plaise moins peut-être que vous ne m'avez plu. Ceci, pour consoler un peu votre amour-propre. Ne cherchez pas à me fléchir: ma décision est irrévocable. J'ai longuement réfléchi. Je vous offre mon amitié... faute de mieux. Mon mari et moi srons toujours heureux de vous recevoir chez nous. Nous nous marierons dans quinze jours. Croyez-moi, cher Claude, bien amicalement vôtre.

AGNÈS

Claude fut assommé par cette lecture. Tout d'abord, il ne comprit pas et dut relire une seconde fois la lettre, en pesant chaque mot pour bien en comprendre le sens et s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis, la réalité l'accabla. Agnès le rejetait de sa vie, Agnès en épousait un autre. Il éprouvait une telle stupeur qu'il ne savait s'il souffrait ou non. Comme beaucoup d'imaginatifs, il s'était fait de la jeune fille, lui prêtant son ardeur, sa sensibilité propre, une image idéale qui ne correspondait en rien à la personne sèche et pratique que révélait ces lignes. Il essayait de fondre les deux Agnès, celle qu'il avait cru aimer et celle qu'il découvrait soudain, et n'y parvenait pas. La déception était amère. Cependant, Claude acceptait le coup sans faiblir. Agnès évidemment ne l'avait jamais aimé. Elle s'était laissée adorer. Mais Claude avait mis tant de lui-même dans cette passion qu'il se sentait nu et dépouillé. L'orgueil le soutenait, il se sentait supérieur à un Gaétan de Monthalant. Qu'Agnès lui eût préféré cet inutile jugeait la jeune fille. La conscience de sa valeur le redressa. Alors seulement, le nom de Mlle Navaros le frappa. Que venait faire Maitena en cette affaire? Il relut: "Il paraît que vous avez inspiré une vive passion à votre jeune voisine, Mlle Navaros, et que vous ne restez pas indifférent au charme de cette petite sauvagesse". Claude était si dépourvu de fatigue qu'il n'avait jamais soupçonné qu'il pût inspirer le moindre intérêt à Maitena. L'assertion d'Agnès lui parut absurde. Puis des souvenirs se coordonnèrent en son esprit; il revit certains regards éloquentes de Maitena, réentendit certaines intonations de sa voix, se rappela l'avidité passionnée avec laquelle la jeune fille l'interrogeait et l'écoutait parler, l'accueil rude qu'elle avait fait à Agnès. Était-il possible qu'il ne fût pas indifférent à la petite gitane? Ses trente ans ne l'avaient-ils pas fait paraître bien vieux aux yeux d'une fillette de dix-huit ans? A la réflexion, il convint que Maitena éprouvait peut-être un sentiment pour lui. "Passionnette d'enfant sans conséquence" pensa-t-il.

Ces mots de la lettre le frappèrent.

"Ne cherchez pas à savoir qui m'a avertie. On me demande le secret". Qui avait pu prévenir Agnès que Maitena était amoureuse de Claude, sinon Maitena elle-même?

A cette pensée, une colère le souleva contre Mlle Navaros. De quel droit cette enfant était-elle intervenue entre lui et celle qu'il aimait? Sa jeunesse n'excusait pas un semblable égarement. L'idée ne lui vint pas que Vincent, jaloux, avait pu faire le calcul, contraire à ses intérêts, d'écrire à Agnès. La conduite de Mlle Navaros parut à Claude si bizarre, si extravagante qu'il résolut de voir la jeune fille sans retard, afin qu'elle ne conçût pas, en apprenant bientôt par les journaux les fiançailles d'Agnès avec Monthalant, de ridicules espoirs. Il prit son imperméable, son béret et sortit dans le froid du dehors. Le ciel était bas et triste et laissait tomber une brume glacée. Le lac houleux avait un aspect désolé et morne. Il traversa en barque et, sur l'autre rive, jeta l'ancre sur la petite plage qui s'étendait devant l'auberge Cazère, déserte en cette saison, les résiniers l'hiver n'y venant pas boire. Les volets étaient fermés. De derrière la maison provenaient des claquements de bat-

toirs. Orazio et la servante s'affairaient au lavoir à la lessive hebdomadaire.

En levant les yeux, Claude vit à quelques mètres une menue silhouette sombre enveloppée d'un caoutchouc à capuchon qui, en l'apercevant, accourut vers lui en agitant les bras. Il reconnut Maitena et s'approcha.

— Je suis contente de vous voir, dit-elle sans préambule. J'allais traverser le lac dans ma yole pour aller vous trouver.

Jamais, sauf le jour de l'accident de cheval, Mlle Navaros n'avait mis le pied à l'Esquiro.

— Vous veniez chez moi? répéta Claude surpris.

— Oui, j'ai lu dans le journal ceci qui ne m'a pas étonnée et j'accourais vers vous que je devinais dans la peine.

Elle tendit au jeune homme un numéro de *Figaro* à la date du jour. Un paragraphe y était souligné:

"Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de Mlle Agnès de Surger, la charmante fille du baron Henry de Surger, dont la réputation est mondiale, avec le marquis Gaétan de Monthalant, le sportman bien connu. Nos félicitations aux jeunes fiancés".

Ainsi déjà la rumeur était publique.

En affirmant que la nouvelle ne l'avait pas étonnée, Maitena faisait allusion à la conversation surprise par elle entre Agnès et Gaétan.

Claude, faussement aiguillé par la discrétion d'Agnès concernant la personne qui l'avait avertie du soi-disant amour de Mlle Navaros, crut voir dans ces paroles un aveu. Toute sa colère lui revint:

— Mademoiselle, pourquoi, demandait-il d'un air sévère, n'avez-vous pas été étonnée de cette nouvelle?

Maitena rougit violemment, car, malgré la trahison d'Agnès, elle avait résolu de ne pas peiner inutilement Claude en lui racontant l'hypocrisie de son ex-fiancée et en lui révélant son espionnage involontaire. Claude prit le trouble de la jeune fille pour une confirmation de ses soupçons.

— Comment, dit-il avec indignation, avez-vous pu vous conduire ainsi, agir aussi déloyalement?

A mille lieues de supposer ce qui se passait dans l'esprit de son héros, et ne se sen-

tant pas la conscience très tranquille quand elle songeait à sa visite nocturne et secrète, le premier soir de l'arrivée de Claude à Hossegor, et au stratagème employé par elle pour faire sa connaissance Maitena crut que le jeune homme avait été informé et baissa la tête, pleine d'une affreuse confusion.

— Ainsi, dit Claude amer, c'est donc vrai; éprouvant pour moi une passionnette, vous avez voulu me séparer de ma fiancée?

Surprise de cette attaque, Maitena se redressa avec fierté. Une rafale de vent fit tomber son capuchon. Son petit visage était très pâle avec une expression intense et ses yeux sombres paraissaient démesurément agrandis. La pluie fine tombait sur ses cheveux sans qu'elle y prit garde. Non prévenu contre elle, Claude l'eût trouvée vraiment belle en cette minute. Mais d'autres yeux que les siens restaient moins indifférents.

Dans sa maison, qui se dressait non loin de l'auberge Cazère, Vincent, de derrière la vitre, avait reconnu les deux silhouettes immobiles dans la rafale; il les observait, la rage dans l'âme. Que pouvaient se dire Claude et Maitena? Les sentiments tumultueux qu'il lut sur le visage de sa cousine le bouleversèrent. Sûrement, elle avouait son amour.

Une haine véhémement, féroce le souleva contre celui qui lui prenait le cœur de celle qu'il idolâtrait. Vincent vit rouge. Il quitta précipitamment son poste d'observation, prit un objet dans le tiroir de la commode et descendit.

Cependant Maitena murmurait avec ardeur:

— Je n'ai pas éprouvé pour vous une passionnette superficielle, Claude, mais des sentiments profonds. Vous avez incarné pour moi tout ce qui est grand, noble et supérieur. J'ai admiré votre haute intelligence. Il est exact que j'ai souhaité, oh! passionnément, être distinguée par vous. Pour un de vos regards, j'aurais donné ma vie. Je devrais avoir honte de vous faire cette confession, indigne d'une jeune fille orgueilleuse, mais ma tendresse pour vous est si profonde, si absolue que je n'en rougis pas. Quant à me croire capable d'avoir tenté de vous séparer

(Suite à la page 52)

DOLLFUS-MIEG & C^{ie}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1748
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

MME ALEX. D.— Les mots les plus courts sont peut-être ceux qui disent le plus. Je vous remercie de la petite ligne par laquelle vous m'avez dit combien vous avez aimé mes *Vieilles Pages*, et permettez-moi de vous dire combien il me fait plaisir de vous savoir l'amie de mon courrier.

SINCERITE— Je suis heureuse que ma causerie vous ait plu et qu'elle vous ait donné l'occasion de m'écrire "en toute sincérité". Votre appréciation me touche; je vous en remercie et soyez assurée que "l'oasis du courrier" vous reste "ouverte".

UN-DEUX-TROIS— Je vous ai fait revivre? Comme vous me dites bien cela! Ma petite causerie aura donc valu quelque chose à quelqu'un, et je vous remercie de l'aimer, "parce que vous partagez mon goût". Vous serez toujours le bienvenu lorsqu'il vous fera plaisir de passer au courrier.

SERENE — UNE AMIE — MME SANS GENE — PICCIOLA — ANDALOUSE — GOBELINE — LA MAMAN DE GEVA — UNE LECTRICE ASSIDUE — VIEILLE ABONNEE — FROIDE BISE — CANADIENNE — JEUNE PATRIOTE— Je vous remercie de l'intérêt que vous avez témoigné à ma causerie et de retrouver dans mes *Vieilles Pages* quelque chose du souffle d'idéal de la première (Une lectrice assidue), de la lire quelques fois à vos petits enfants (Vieille abonnée). Peut-être votre souhait se réalisera-t-il, *Canadienne*, mais attendons un peu, vous voulez bien? Le geste de chacune de vous m'a été particulièrement doux.

JUL— Re: André... En effet, moins de trente ans. Non, rien à faire avec la P. R.— Quoique ayant subi de grandes épreuves, sa franchise sur les différents sujets qui lui sont soumis, ne semble pas provenir d'une déception. Il me fait plaisir de donner ces renseignements, mais ne puis répondre par lettre. Eme...

DIANE-AIMEE— Il faut, c'est certain, faire autant de bien que possible, mais selon les moyens que le bon Dieu nous donne et dans les conditions qu'il nous le permet. Quand nous voulons plus et mieux et que nous nous trouvons en face de l'impossibilité, il y a plus de mérite à accepter qu'à vouloir lutter contre l'éternelle Volonté. Continuez votre œuvre, Diane-Aimée, mettez-y tout votre cœur, vous serez payée en joies d'une inexplicable douceur.— Vous avez bien trouvé, mon amie, mais la différence n'est pas si grande que vous croyez. Il ne faudra plus craindre de m'écrire, mais venir en toute confiance à la bonne amitié qui vous attend toujours.

ROSETTE— Ce n'est pas tant pis qu'il faut dire, petite amie, mais tant mieux, car une joie est toujours bienvenue, n'est-ce pas? et c'en est une de trouver votre joliesse dans mon courrier.— Votre remarque m'a fait plaisir, je vous en remercie. J'ajoute que je crois sincèrement que c'est là tout simplement le secret du bonheur. — Vous pensez de même, petite Rosette? — Ne craignez pas que je rie; j'admire trop ceux qui ne redoutent pas l'effort, pour me le permettre. Je comprends à bien votre désir! Je souhaite que la réalité dépasse vos espérances.— Nous n'avons que rarement de l'espace pour les nouvelles; il vous faut donc être patiente, et tout autant pour connaître le résultat du second envoi. Les heures de la journée ne sont pas assez longues et tout l'ouvrage doit être prêt à la minute. Nous ne vous oublions pas, soyez-en assurée.— J'aime beaucoup votre "grand défaut"... j'ose dire: ne vous en corrigez pas, avec moi, du moins, et continuez ainsi, avec moi comme avec eux.— Au revoir, petite amie, je pense souvent à vous.

MINOU GRIS— Non, nous ne rêvions ni l'une ni l'autre, et notre souvenir est bien vivant. Et quelle meilleure preuve puis-je en avoir que cette ferme résolution de vouloir que vous affirmiez si vaillamment. J'ai confiance en vos efforts, mon amie; le travail de la volonté manque rarement son but.— Je vous ai bien comprise et n'avez aucun regret, il n'y a eu aucun retard.— La prudence n'est jamais vaine, je le constate souvent, et Dieu est infiniment bon de me garder ma santé.— Les souvenirs qu'ont réveillés ma causerie vous ont reporté loin, en arrière... savez-vous que je voudrais être certaine que le vieil incroyant fut ainsi reçu? et ce n'était pas assez encore! Merci d'avoir aimé *Vieilles Pages*.— Non, vous ne m'êtes pas trompée; c'est bien ce que j'avais dit.— J'ai reçu à peu près dans le même temps; il y a longtemps que ma pensée a répondu et pourtant, deux lettres attendent encore la réponse. Que le temps nous échappe vite!— Je souhaite tous les succès à vos fillettes, et à la petite toute la gentillesse de la grande.— Au revoir, Minou gris; je vous souhaite la force qui rend joyeuse.

MYONNE— Vite, tendez vos mains à la chaleur du foyer; oubliez en causant qu'il fait froid au dehors et que vous êtes occupée. Vous avez toujours de bonnes idées qui me plaisent.— Merci, petite amie, d'avoir mis "la main à la plume" pour me dire de si jolies choses, et revenez-moi bientôt. Et vos activités?

MME MARIE C.— Vous avez reçu, n'est-ce pas?— Votre lettre m'a fait un plaisir que je désire souligner. L'intérêt que vous portez à mon courrier m'a été sensible et il m'est bon de savoir que la lecture de mon courrier est "un repos". Merci; votre sympathie m'est douce.

REGNA— Je ne puis vous blâmer "de ne pas avoir été délicate", la confiance devait plutôt vous être naturelle. Seulement, en face des événements, vous auriez pu être moins timide; il ne vous aurait fallu que quelques minutes de réflexion pour voir nettement la situation. Je comprends que tout s'est embrouillé de jolies façons et que votre bon cœur a été plus fort que votre raison. Aujourd'hui, vous êtes en pleine réalité; vous n'avez aucune excuse pour soumettre votre jugement à la pitié, le passé doit vous être une leçon. Laissez tomber tout cela, ne vous en faites pas de mal; vous avez cru bien faire, vous avez voulu faire du bien, votre intention était droite. On en a malheureusement abusé, et vous ne savez pas que vous seriez ainsi trompée. Maintenant, il n'en est pas ainsi, vous avez fait une expérience, vous savez qu'il y a là un manque de franchise et que faute de lumière, on ne marche qu'à tâtons. Puisque vous savez, vous seriez sans excuse de retomber dans le piège, croyez-moi. Il y a des erreurs partout; il faut s'arranger pour ne pas les faire nôtres. Je ne crois pas qu'il puisse ici être question de conseils de votre côté, et la meilleure chose à faire pour vous, c'est de vous éloigner et d'avoir assez de volonté pour tenir. Vous serez aimablement polie à l'occasion, vous ne ferez



Le COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

jamais allusion à ces ennuis, mais vous établirez une distance si nette qu'on comprendra, et cela fera peut-être plus de bien que les plus pressantes paroles. Je vous avouerai que j'aurais pu plaindre un tel déséquilibre moral et mental, mais non conserver de l'estime pour une personne qui n'a pas le courage de lutter, de souffrir son mal sans éclabousser les autres. Ce contact peut être dangereux; évitez-le, voulez-vous? Priez pour cette pauvre âme bouleversée; c'est le plus grand bien que vous puissiez lui faire. Méditez bien tout cela sans vous appesantir sur de vains regrets, et il fera de nouveau clair en vous. Je souhaite que ces quelques lignes vous soient réconfortantes et que vous me donniez le plaisir de converser quelquefois avec vous au coin qui sera toujours votre au courrier. Au revoir, Regna.

LOULOU— C'est un héritage d'amitié que je reçois et j'en suis très fière. Vous ne sauriez croire quelle douceur ce m'est que de retrouver en vous l'inoubliable petite amie, et quelle force a déjà pour moi le lien qui, par elle, se tend entre nous. Merci, Loulou, de votre bonne lettre; vous êtes trop fidèle messagère pour ne pas éprouver un véritable plaisir à vous confier des messages. Les miens se résument à ma joie du bonheur assuré, à l'union de nos pensées et au souvenir gardé.— J'ai confiance que le courage ne me manquera pas; vous ne le demandez pas en vain pour moi, et c'est aux petites amies comme vous que je dois sans doute le coin bleu qui ne me manque jamais.— Je crois que la disparition de "toute amertume" est due à votre générosité. Le sacrifice ne meurt pas qui l'accepte; il peut être douloureux et, pour un moment, être le motif d'une certaine révolte intérieure, mais quand il fait partie du devoir, il porte en lui une force de douceur et de paix qui le rend léger. Puis, il est des âmes qui ont besoin d'être façonnées par la souffrance, d'autres qui, par elle, paient le bonheur de ceux qu'elles aiment, comme il en est qui s'efforcent toujours dans la joie et sont des semeuses de sourires. Vous devez être de celles-là, Loulou. Que Dieu fasse votre route toujours claire, même aux passages les plus étroits.— Je vous garde votre place, ma petite amie, et vous attends bientôt.

ANNETTE— Ce n'est pas une perte de temps de vous lire, ce nous est au contraire un plaisir de savoir que nos articles vous plaisent et que vous y puisez "toujours de très bons conseils". J'espère que nous saurons de plus en plus vous intéresser, et que j'aurai l'occasion de vous relire.

PETITE MERE SANS EPOUX— Je connais cette course vertigineuse du temps qui nous entraîne comme des feuilles au vent. Je sais aussi qu'il est parfois impossible de l'éviter, malgré toute notre bonne volonté, et que les circonstances sont presque toujours les plus fortes. Donc, j'ai compris et je n'ai vu aucune indifférence à votre silence. Mais je savais — pourquoi? je ne saurais le dire — qu'une question s'agitait. Et voilà le problème posé. Je crois que "l'heure la plus sérieuse" ne sonne qu'une fois dans la vie. Les réflexions qu'elle impose peuvent-elles jamais être trop profondes? Et en effet, ce sera vivre encore, si, froissées, les fleurs d'espérance s'effeuillent. Mais aussi, quelle intensité de vie quand les cœurs battent à l'unisson, et l'accord parfait n'existe pas seulement en musique, il se vit.— Ma pensée vous est fidèle, à chacune de vous; nous ne demandons pas en vain, et le meilleur retour me sera votre bonheur, petite amie qui avez trouvé une si jolie citation pour dire votre attachement au courrier. Merci et au revoir.

LILAS DES CHAMPS— Il y a en effet un gros nuage dans votre ciel, un nuage qui menace votre bonheur. Vous êtes vraiment une privilégiée sous plusieurs rapports, vous possédez une abondance de biens à une époque où ces avantages deviennent des plus rares. Il faut savoir en jouir, Lilas, savoir en embellir votre vie. Et je crois que cela ne vous demanderait qu'un petit effort. La première résolution à prendre, c'est d'être naturelle, c'est-à-dire d'être vous tout simplement; la seconde, de ne pas penser à l'ennui qui vous paralyse et vous empêche d'être à l'unisson des autres. Je ne vous conseillerais pas de chercher à savoir; seulement à la première occasion, soyez une aimable petite amie accueillante, gentille dans votre jolie réserve, sachant sourire et aussi rire dans l'animation de la conversation. Je crois qu'alors

vous n'aurez pas à demander, tout s'arrangera facilement. Laissez-lui l'initiative, ne faites pas d'avances; s'il vous aime, il ne manquera pas sa chance, c'est certain. Vous n'aurez plus qu'à glisser quelques mots qui lui feront comprendre votre plaisir à le revoir. Essayez cela, voulez-vous? et n'hésitez pas à revenir, il me fera toujours plaisir de vous lire. Je vous souhaite les succès, Lilas, et des joies inattendues.

STENO-DACTYLO— C'est une épreuve qui passe dans votre vie, que ce souvenir avec lequel vous êtes aux prises. Le cœur ne se détache pas en quelques mois; quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il faut que la raison entre en lutte et qu'on établisse clairement la situation, elle triomphera de l'illusion qui ne veut pas céder. Il serait téméraire de vous dire d'espérer; on a cédé si facilement à l'influence égoïste qui vous a séparés, quand il aurait pu si aisément s'expliquer avec discrétion. Tant que l'obstacle existera, il se dressera toujours entre vous deux; c'est dire que vous ne serez pas heureuse. Remettez tout entre les mains de la Providence, priez bien, travaillez avec courage, attendez avec espérance, sans précipiter cette espérance, et votre vie s'orientera en pleine sérénité. Alors, attendez comme "une bonne petite fille" vous ne pouvez mieux dire, et je suis convaincue que tout s'arrangera pour votre joie.— A bientôt, petite amie, je suis "toujours là", vous savez.

ELLEN— Vos deux grandes amies vous apportent tout ce que vous désirez; nous sommes les messagères l'une de l'autre.— Votre jolie lettre vous a finement présentée, et laissez-moi vous dire qu'il m'est infiniment agréable de vous compter au nombre de mes petites amies. Oui, j'ai tout de suite deviné, et je vous ai accueillie avec mon meilleur sourire. Vous êtes chez vous ici, petite Ellen, notre foyer est le vôtre et votre pensée y rencontrera toujours la mienne: nous serons maintenant toutes les deux au rendez-vous.— Je vous remercie de vos compliments et de votre message d'amitié que je vous rends en toute sympathie. Au revoir, Ellen, vous lire ne me sera jamais un ennui.

UNE AMIE— Oui, il faut toujours avoir confiance, car il arrive que des cas désespérés obtiennent une guérison, et vous n'en êtes pas encore là. Je crois que l'on peut considérer l'espérance comme un tonique moral, et qu'y a-t-il de meilleur pour aider à refaire les forces physiques?—"Dur et long" demandent du courage, et je sais que vous n'en manquez pas. La vie n'est pas si drôle, dites-vous. C'est vrai; mais elle est si grande et il y a en elle tant de beauté, qu'elle reste quand même un bienfait inestimable. Puis, il n'y a pas de départ que ne laisse de vide et l'absence d'une âme ne passe pas inaperçue.— C'est un intérêt d'amitié, croyez-moi; venez quand vous le pourrez... si le silence se prolonge quelque peu, l'union des pensées n'en sera pas moins étroite.

IRIS— Les nouvelles amitiés ont toujours leur place au milieu des vieilles amitiés qui m'entourent, et j'accepte votre fleur comme le gage offert. Je vous remercie, Iris, de tout ce que vous me dites de bon; mon but me devient plus cher en voyant grossir la gerbe qui m'est précieuse. Prenez votre place, je vous gèrerais tout près de moi, et j'espère rencontrer souvent votre pensée au courrier. Toute tâche comporte ses difficultés, il n'y a pas de chemin sans roches, mais il y a là, au-dessus, la belle lumière qui vivifie. Sait-on alors qu'il y a des épineuses méchantes et des blessures qui saignent?— Je pourrais vous expédier *Gerbs d'automne* sur réception de 75 sous. J'en suis en effet l'auteur. Je vous adresse personnellement l'autre renseignement.— Il n'y a aucune condition spéciale à remplir; votre lettre vous a ouvert la porte, il ne vous reste plus qu'à entrer chaque fois que vous aimerez venir causer avec moi, ce qui me fera toujours plaisir, joli Lilas.

FRILEUSE PETITE HIRONDELLE— C'est vrai, je ne me doutais de rien, et ce que vous m'apprenez me fait grand plaisir. Compter une petite amie de plus, lui donner un coin chez nous pour qu'un chaud rayon réchauffe son aile d'hirondelle, m'est très doux. Vous pouvez être assurée que vous ne m'ennuierai jamais. Vous tournez bien une lettre, petite fille, vous n'avez donc pas raison d'être timide. A bientôt, petite Hironnelle, ma petite amie.

HUMBLE VIOLETTE— Qu'elle m'a été bonne cette minute où nos pensées se sont rencontrées! Merci, mon amie, et pour votre jolie carte et pour votre souvenir.

ROSE EFFEUILLEE— Vous avez choisi une belle journée pour votre envolée et vous m'arrivez toute chargée de rayons. Il y a tant de jours gris depuis une semaine que cela repose de la monotonie de la grisaille.— Vous avez raison, les jours heureux passent trop vite, et pourtant la marche du temps reste la même. J'espère qu'il en sera ainsi pour vous toute l'année.— Il me fait plaisir d'adresser pour vous. Vous avez sans doute reçu une réponse.— Vous êtes la seule correspondante de votre paroisse; votre curiosité est toute naturelle.— Merci d'aimer mon courrier; votre attente anxieuse de la revue nous est bien agréable.— Ne vous excusez pas, petite amie, vos lettres m'intéressent, n'en doutez pas. Mes amitiés en retour des vôtres.

AMARANTE— Vous aviez raison de trouver le temps long, et je vous remercie de votre indulgence qui vous a fait excuser le retard; c'est, en effet, un travail énorme dont bien peu se rendent compte.— Vouloir en un autre travail, non moins énorme, et beaucoup plus compliqué. Pour y arriver et triompher de votre lassitude, il faut vous tourner vers le but et ne plus regarder en arrière. A quoi bon peser la chaîne? Ce n'est que la faire retomber lourdement sur votre cœur et le meurtrir. Soyez vaillante dans l'épreuve... et cela veut dire d'être courageuse. Il vous en faut du courage pour cultiver la petite fleur qui vous a été confiée, pour la fortifier, lui permettre de croître en beauté et en valeur morale, pour l'imprégner de la force de principes sages et sains. Il vous en faut encore pour endormir les souvenirs amers et être au-dessus de la triste réalité. Dieu fait bien ce qu'il fait. Ayez confiance. On ne sait jamais, c'est vrai, mais les berceaux font parfois des miracles.— Elle demande à l'espérance de réchauffer votre âme pour que le bonheur de la pais soit votre partage; je prie à vos intentions et j'ai foi en votre sincère promesse.— Au revoir, mon amie; je vous laisse une pensée d'amitié.

Devant un rouet

La chaise était vide, le rouet immobile. Je regardais l'une et l'autre depuis quelques minutes en me chauffant à la flamme qui montait joyeusement dans la cheminée et en écoutant le vent qui tourmentait la neige en rafales. Les décors lumineux du soleil emplissaient la pièce; le scintillement d'or caressait les vitres fleuries de givre, et les rayons brillants posaient une écharpe étincelante sur le *Vieux forgeron* dont le marteau levé se reflétait sur la tapisserie claire.

Je regardais l'ombre qui, insensiblement, glissait, s'éloignait, diminuait, pendant que les reflets s'éteignaient graduellement et effleuraient maintenant le vieux rouet silencieux. A cette heure, je ne voyais plus que le passé qui soudain revivait; à ce moment, je m'entendais plus que la voix si douce de tante Marthe, me répétant, comme autrefois, lorsque blottie à ses pieds, j'écoutais la chanson du rouet: "Souviens-toi bien, enfant,

"Si tu brillais sans être utile,
"A la dernière heure on dirait:
"C'est une étoile qui file, file,
"Qui file et aussitôt disparaît.

Et toutes les fêtes de ce temps aimé passaient en un cortège radieux, m'enveloppant de leur douceur, glissant dans mon âme et dans mon cœur leur suave parfum.

Oh! les chers souvenirs qui s'incrurent profondément en nous, et tracent dans nos vies le sillon lumineux sur lequel s'orientent nos pas! Ils sont comme les phares guidant dans la nuit les voyageurs fatigués et tremblants! Ils sont l'illusion exquise qui de son aile blanche touche la réalité et rend facile le devoir le plus rude!

Je regardais toujours et le foyer et le rouet, mais la braise avait déjà remplacé la belle flambée, et les derniers rayons moiraient la dentelle du rideau. Ce n'était plus que le présent grave et troublant, plein d'espérance et de promesses, aux perspectives mystérieuses et attirantes, qui reflétait ses lueurs d'aurore sur le couchant du passé.

Gardons religieusement les chers souvenirs qui maintiennent notre force et soutiennent notre courage. Aidons généreusement, avec joie et tendresse, ceux qui souffrent, nous souvenant que: "briller sans être utile", c'est mépriser la moisson que Dieu jette devant nous, tout le long de la route.

Il n'y avait plus de rayons, plus d'ombres, plus de chansons. Le passé n'était plus que le présent, et le rouet dormait toujours.

MARJOLAINE

MARJOLAINE



Jaquette 6016
Jupe 6067

Jaquette 6091
Jupe 5992

6069

Robes pour chaque heure de la journée

6016-6067 — Le lainage à carreaux plus grands pour la jupe que pour la jaquette fait l'attrait de ce costume de tweed. Pour 36 et 39 de hanche (18 ans), 1 $\frac{3}{4}$ verge de lainage en 54 pouces pour la jaquette; 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu contrastant en 54 pouces pour la jupe. Jaquette: 12 à 20 ans; 30 à 42. Jupe: 12 à 20 ans; 34 à 47 $\frac{1}{2}$ de hanche. Prix: 25 sous.

6091-5992 — Chic costume de ville fait d'une jupe étroite et d'une jaquette ample attachée au cou par un seul bouton. Pour un 36, 39 de hanche (18 ans). 3 $\frac{1}{4}$ verges de lainage à côtes en 54 pouces. Jaquette: 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 35 sous. Jupe: 12 à 20 ans; 34 à 47 $\frac{1}{2}$ de hanche. Prix: 25 sous.

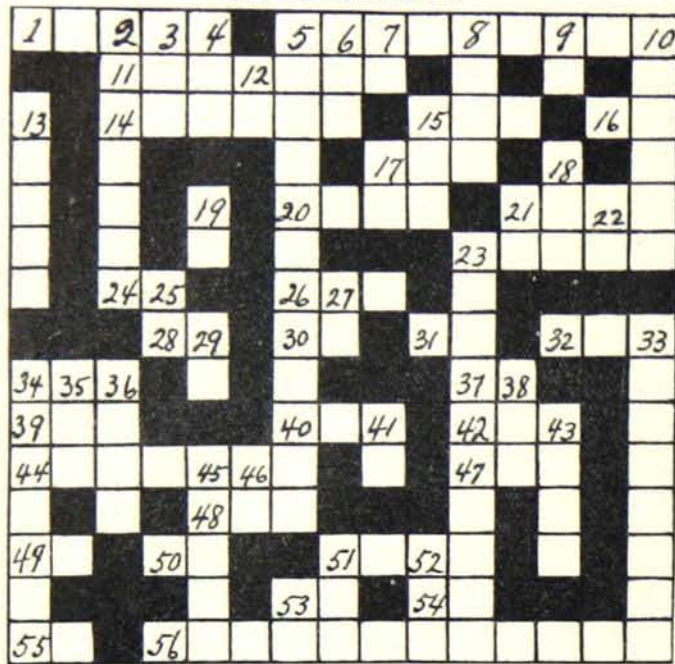
6069 — L'ampleur du dos au dessus de la ceinture donne un air très jeune à ce costume. Les revers sont larges ou étroits à volonté. Pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{3}{4}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 46. Prix: 50 sous.

NOS MOTS CROISES

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi 18 mars, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

— A DETACHER —

PROBLEME No 8



Nom _____

Adresse _____

— A DETACHER —

EXPLICATION

Inscrire dans chaque carré correspondant, le mot qui doit remplacer le tiret et ainsi compléter les phrases. Bien suivre les indications: H. (horizontal) et V. (vertical).

Tout le monde reconnaît que la lecture nous aide à acquérir des connaissances utiles. Or, (37H) — l'on veut que ces connaissances soient étendues, il faut lire des articles variés. (13V) — donc (55H) — (56H) — — (20H) — est, pour ainsi dire, cette mine d'or où l'on puise au jour le jour, et cela tout de (19V) — tous les renseignements qui nous intéressent. Arts, sciences, religion, littérature, mode, industrie, tout y est condensé de telle façon que les plus difficiles sont servis à souhait.

Le récit d'un voyage est une chose qui m' (5V) — toujours. Nous apprenons que le mot arabe (17V) — entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques; que le pain de dikka est un produit de l' (35V) —; que les (1H) — sont un genre de palmiers des régions chaudes de l'ancien continent; que le (34V) — des régions sauvages de l'Afrique se joue de ce genre d'opéridiens qui a nom (48H) —; comment ou (33V) — des crimes révoltants. Voilà autant de nouvelles intéressantes et instructives. Lors d'un voyage que je fis à travers le continent de nos ancêtres, l' (14H) —, plusieurs souvenirs hanteront mon cerveau. En visitant ces places historiques, je me rappelai les grands travaux qui furent exécutés sous le règne de (44H) —, je veux dire le grand égypte de Rome et le Jupiter Capitolin. Comme je longeais les rives de l' (51H) —, je remarquai que ce fleuve de Toscane passe à Florence et à Pise, et se jette dans la Méditerranée. J' (54H) — admirai grandement les beautés. Une autre rivière m'offrit d'agréables aspects, c'est l' (42H) —, qui est un affluent du Neckar, en Allemagne. Je ne devrais pas passer sous silence l' (38V) — cet affluent du Danube. Pour procurer de l'originalité à mon voyage, je me promenai à dos d' (47H) — à la lisière ou l' (21H) — d'un bois et cela sans faire tort ou (23H) — à ma santé. J'ai (31H) — de l'eau de source. Elle m'a bien désaltéré.

De passage Paris, la ville du (11H) —, (celui qui se connaît en vins et en bonne chère), je discutai littérature avec un compagnon de voyage. J'appris qu'Elme-Marie (36V) — était un philosophe spiritualiste né à Poitiers et mort à Paris à l'époque du 19ème siècle. Des monuments mythologiques me rappelaient que la fille d'Inachos s'appelait (46V) —. Un jour, je fis une excursion sur les petites rivières de France, et je m'arrêtai sur le bord d'un affluent de la Durance, l' (45V) —. Il me prit fantaisie de faire la pêche de l' (15H) —, poisson qui se rencontre dans la Somme, la Meuse et la Moselle. Je visitai aussi le vieux château d' (9V) —, sur une île fortifiée de la Méditerranée. A cet endroit, je me rappelai que, du temps que j'étais encore enfant, et que j'avais une sœur (6V) — un an après moi, mon père avait fabriqué un noc, petit canal en bois, pour conduire les eaux d'un (24H) —, ou petit ruisseau qui coulait derrière notre maison.

Si le voyage est agréable, il offre, parfois, des ennuis. Sur mer, par exemple, nous avons souvent la (10V) —. Éloignés des nôtres, rien ne nous fait tant plaisir que de recevoir de leurs nouvelles. Qu'elle ne fut pas ma surprise et ma joie de recevoir un exemplaire de LA REVUE MODERNE. Aussi, je m'empresse de dire que j'ai (16H) — ses pages avec avidité. Une notice biographique de notre regretté pianiste Emiliano Renaud attira vivement mon attention, me rappelant le temps où, suivant les cours de ce virtuose, j'écrivais sur des portées musicales des (26H) —, des (25V) — ou des (49H) —, ou bien j'essayais de déchiffrer la signification de certaines abréviations telles que (7V) —, etc. Tout cela était de douces reminiscences pour moi. A ce moment, la nostalgie s'empara de moi. Il y avait déjà un (29V) — que j'avais quitté Montréal qui, grâce à la valeur de ses premiers colons, ces héros au cœur noble et généreux, est devenue la Métropole du Canada. Aussi (41V) — trouvant plus rien d'intéressant, ne prenant plus de nourriture, je mourrais d' (5H) — et j'aspirais après le jour du retour. Oui (50H) —, je peux bien vous le dire, ce jour, j'en avançais l'heure, et je filai bon train, car j'avais hâte de me jeter au (3V) — de ma mère et de revoir les miens. En cours de route, bien des pensées agitaient mon cerveau. Je me voyais déjà candidat aux élections, j'assistais au (18V) — des bulletins de vote, puis enfin j'étais fier d'être l' (17H) — du peuple. (40H) —, me dis-je, alors que j'étais à bord du transatlantique, mollement assis (4V) — une chaise longue, et enveloppé d'un (39H) — maintenant en usage en Turquie, (28H) — félicité n'est pas là, jeune homme, mais bien à ton foyer. Quand le cœur t'en dira, toi qui aimes la chimie, (53V) — chercheras à découvrir ses mystères, vu que tu possèdes déjà quelques notions de cette science. C'est alors qu'une question d'examen, du temps que j'étais à l'Université, me revint à la mémoire, à savoir quel est le symbole du titane et de l'iridium; et moi de répondre avec assurance: (53H) — et (30H) —. Oui, finis-je par me dire, c'est bien là le vrai bonheur, s'occuper de sciences, étudier la nature qui nous offre des sujets si intéressants: le cultivateur, lorsqu'il se prépare à (2V) —, ou à dénouer de son germe l'orge destinée à la fabrication de la bière; le vigneron plantant un pied de vigne ou (32H) — qui par les transformations successives que lui fera subir la nature, deviendra un vin délicieux, vin que tous seront fiers d'avoir (31H) —. Il n'est pas (8V) —, ou contraire à la raison, de savoir que (12V) — est une lettre grecque, (21V) — bien que (22V) — est une terminaison de verbes, que (43V) — est un chiffre, que (51V) — est une interjection marquant la douleur, que (52V) — est un préfixe, que l' (27V) — existe à l'état de minéral et que dans le savoir il n'y a rien de (23V) — ou propre à vous inspirer le dégoût.

Voilà enfin ce que l'on pourrait appeler la médiocrité dorée.

(La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans La Revue Moderne d'avril).

(Suite de la page 49)

d'Agnès, c'est une calomnie. Vous me connaissez bien mal pour lancer contre moi une pareille accusation!

Claude fut troublé par ce ton sincère. Il prit la main de Maïtena, et d'un ton radouci:

— Je vous demande pardon, dit-il, si je me trompe. N'avez-vous pas écrit à Mlle de Surger pour me calomnier auprès d'elle?

— Moi, écrire à Mlle de Surger? Jamais! Pourquoi, dans quel but l'aurais-je fait? demanda Maïtena avec violence.

Elle pressa la main du jeune homme avec force et reprit:

— Claude, croyez-moi, je vous en conjure. Je suis incapable d'une action vile. Elle leva vers lui des yeux interrogateurs, suppliants et vit qu'il n'écouait pas. Il regardait devant lui d'un air d'attente. Elle lâcha les doigts du jeune homme et tourna la tête, inquiète.

Vincent était là, à deux mètres, livide, la main droite enfouie dans sa poche, la mine sombre et résolue.

Maïtena lut dans les traits décomposés de son cousin une haine farouche, un désir homicide. Se rappelant aussitôt la balle de pelote lancée par Vincent qui avait manqué assommer Claude, elle poussa un cri terrible. D'un élan instinctif, elle se jeta sur Claude qu'elle couvrit de son corps.

Allait-elle mourir, victime de son amour, la petite gitane? N'aurait-elle connu de la passion que la souffrance? Une seconde de plus et tel était son sort. Mais devant ce geste imprévu, Vincent eut un mouvement de recul et jeta son arme à terre.

— Je ne veux pas ta mort, cria-t-il, farouche.

Et, se tournant vers Claude:

— Elle vous a sauvé, dit-il d'un ton de haine. Vivez donc heureux! Je n'ai plus qu'à disparaître.

Il s'enfuit comme un fou.

L'émotion de Maïtena avait été si forte, que dans une détente soudaine, le danger passé, elle perdit connaissance et s'éroula à terre, inanimée.

Mme Navaros, qui rangeait dans la lingerie des piles de draps avec Agathe, avait entendu le cri poussé par sa fille et, inquiète, s'était mise à la fenêtre. Apercevant une forme immobile étendue sur le sable jaune, elle dit à la femme de chambre:

— Il y a un accident devant l'auberge Cazère. On dirait Maïtena... J'y cours!...

Orazio la précéda.

— Bé! Quelle histoire! cria-t-elle saisie.

Mme Navaros poussa un cri de bête blessée en apercevant sa fille étendue à terre, livide et sans mouvement.

— Maïtena, ma chérie, ma petite fille, qu'est-il arrivé? Qu'as-tu? Parle-moi; c'est ta maman qui est là.

Elle couvrait le joli visage de baisers fous, perdait la tête.

Claude l'écarta avec une douce fermeté.

— Ce n'est rien, dit-il un peu pâle en ramassant le revolver, nous en serons quittes pour la peur! Je vais vous aider à transporter Maïtena jusque chez elle.

LE SORTILEGE

XX

FIEVRES

PENDANT six semaines, Maïtena vécut inconsciente entre la vie et la mort. Le docteur Laspéron venait chaque matin. Au début, on avait appelé en consultation le grand médecin de Bayonne: le docteur Laterre qui avait diagnostiqué une fièvre cérébrale. Maïtena avait frôlé la mort de près. La fièvre mettait aux pommettes de la jeune fille un éclat factice, et chaque nuit, le délire s'emparait d'elle et l'emportait vers les rivages noirs de la terreur et de la folie. Le nom de Claude revenait constamment sur ses lèvres, à moins qu'elle ne l'appelât Jason. Hallucinée, elle revivait toutes les scènes de sa courte passion auxquelles se trouvait mêlé le souvenir du jeune homme: l'entrée dans le port d'Ygos du yacht l'Argo, la visite nocturne à l'Esquiro, le stratagème du faux accident de cheval, le tendingo dansé pour Claude, la partie de pelote où la balle de Vincent avait manqué frapper son héros, la conversation surprise entre Gaëtan et Agnès, et la rencontre de Maïtena avec Mlle de Surger, la rivale détestée; enfin le drame final: ce coup de revolver qu'elle avait évité à Claude, et dont elle allait peut-être mourir.

"Voici les Argonautes... Ils arrivent dans la fabuleuse Colchide. Jason est le plus beau d'entre eux".

— Qu'il est grand, disait-elle encore, qu'il est noble... Claude, je vous aime, je veux être votre amie, votre esclave. Pourquoi partez-vous si loin, conquérir de chimériques toisons d'or?... Le bonheur est là, à portée de votre main. Ah! pourquoi ne voyez-vous rien? Agnès ne vous aime pas. Elle veut l'argent. Elle épousera le marquis... Je les ai entendus là-bas, dans la forêt. Ils sont d'accord... Claude, aimez-moi... Vous ne dites rien... Comment vous conquérir? Médée est magicienne... Elle vous ensorcellera. Vous ne pourrez jamais l'oublier... Mais voici l'autre... Qu'il est sombre! Serait-il amoureux de moi?... Mais non, personne ne m'aime... Cependant Vincent vous exècre... J'ai lu la haine dans ses petits yeux gris... Prenez garde, il veut vous tuer... Il est armé... Il braque sur vous sa chistera... Sa ceinture est rouge sang. Attention, la balle va ricocher... Il a visé juste... Ah! Ah! Ah! je l'ai reçue dans mon cœur qui ne bat que pour vous... Je souffre, oh! je souffre. Par pitié, achetez-moi. Mon bien-aimé est sauvé... Il ne me pleurera pas... Claude, je meurs pour vous, par vous, en vous adorant...

Bouleversés, amaigris par les veilles et l'angoisse, les parents écoutaient ces divagations prononcées d'un accent déchirant, qui leur révélaient tout le roman secret vécu en imagination par leur fille et d'eux insoupçonnés. Ils se faisaient de cruels reproches:

(Suite à la page 54)

LES GAGNANTES DU SEPTIEME CONCOURS

Solution

du

problème

No 7



Solution

du

problème

No 7

Mlle Alice L'Heureux
St-Adolphe de Dudswell, P. Q.

Madame Maurice Robitaille
3461, rue Des Erables, Montréal

Mlle Jeanne Vary
St-Marc-sur-Richelieu, P. Q.



Robes pour chaque heure de la journée

6092 — Jolie robe de matelassé avec jabot, manches trois-quarts et plis plats au bas de la jupe. Pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de matelassé en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 45 sous.

6082 — Gaie robe d'imprimé aux lignes amincissantes, le collet est bouclé et les manches plus courtes sont joliment drapées. Pour un 36 (18 ans), 4 $\frac{1}{4}$ verges de crêpe imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 45 sous.

6070 — Robe de tissu léger pour le printemps, très élégante avec son jabot mollement ondulé et ses jolies manches plus larges sous le coude. Pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de sheer cotelé à 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 35 sous.

(Suite de la page 52)

— Comment n'as-tu rien deviné? demandait Jean Navaros à sa femme.

— Aucun indice ne m'avait mise sur la piste. J'aurais peut-être dû mieux la surveiller. Mais elle était si secrète. C'est de ta faute aussi; moi je ne l'aurais jamais laissée sortir seule à cheval. Elle était beaucoup trop libre. C'est ainsi qu'elle a pu voir ce jeune homme et s'amouracher de lui. Sans ta faiblesse, rien ne serait arrivé.

Mais leur querelle s'apaisait devant la souffrance de leur fille: ils ne formaient plus alors qu'un seul cœur, un seul esprit pour l'arracher à la mort. La fièvre tombait de jour en jour. Mais la commotion morale avait été trop vive.

— Laissez faire la nature, disait le brave docteur. Sa jeunesse aura raison de la maladie.

Un matin, en effet, Maitena s'éveilla fraîche et reposée. Elle ouvrit tout grands les yeux, reconnut ses parents penchés sur elle, sa chambre, le mobilier familier; par la fenêtre entr'ouverte, entraient les senteurs du jardin. Elle distingua, se détachant sur le ciel bleu pâle, la haute silhouette d'un pin et des branches au feuillage léger, chargées de petites boules jaunes pelucheuses, pareilles à un petit duvet de poussin.

— Oh! murmura-t-elle, surprise, les mimosas sont déjà en fleurs, dans quel mois sommes-nous donc?

— Février commence, murmura la mère, tout émue de voir la raison revenue dans le regard de sa fille. Ma chérie, tu as été bien malade, mais tu es guérie maintenant.

Maitena fronça les sourcils. Elle avait la vague sensation qu'un intervalle de temps considérable s'était écoulé depuis qu'elle dormait et que de noirs cauchemars l'avaient torturée. Que s'était-il donc passé? Soudain les souvenirs affluèrent. Elle revit la scène terrible sous le ciel sombre, au milieu des rafales de vent sur la petite plage au bord du lac, et frissonna.

Mme Navaros devina qu'elle se rappelait tout.

— Ne t'inquiète pas, fillette, dit-elle, c'est du passé maintenant.

— Claude, murmura-t-elle, qu'est-il devenu?

— M. Sainville se porte fort bien, fit vivement Mme Navaros, il a fait prendre tous les jours de tes nouvelles par Mugron.

— Et... Vincent? interrogea-t-elle d'une voix hésitante.

Mme Navaros répondit:

— Torturé de remords à l'idée qu'il aurait pu te blesser mortellement, Vincent a quitté définitivement le pays et s'est embarqué pour l'Argentine, résolu à expier ses intentions criminelles.

— Pauvre Vincent, dit la jeune fille, les yeux pleins de larmes. Comment sa mère a-t-elle supporté ce coup affreux?

— Mieux qu'on aurait cru. Elle a été stoïque. Des cousins à elle sont venus la chercher. Elle vit maintenant chez eux, à Dax.

Maitena ferma les yeux, fatiguée de l'effort et du flot d'images et de pensées qui envahissait sa mémoire. Elle éprouvait cependant un bien-être égoïste qui l'empêchait de s'apitoyer autant qu'elle aurait dû sur le départ et l'exil de son cousin.

La convalescence refaisait à Maitena une âme naïve. Délivré de la fièvre, son corps s'allégeait, son esprit reprenait toute sa fraîcheur. Elle éprouvait les bienfaits de cette détente physique et morale et goûtait la quiétude que lui versaient le lac et la forêt. Le grand silence de la nature était apaisant.

— Tu sais, dit Mme Navaros, pour changer le cours de ses idées et peut-être pour détourner Maitena de ses souvenirs, tu ne reconnaitras plus le pays. Depuis six semaines, on bâtit partout. Déjà de coquettes villas commencent à s'élever au bord du lac et dans la forêt. M. Sainville a vendu, à cent francs le mètre, la plus grande partie de son domaine. Il ne garde que le terrain compris entre le fond du lac et la mer, là où il y a cette dune pleine de lis d'où tu me rapportes, l'été, de si beaux bouquets.

— Le veinard, dit M. Navaros, le voilà plusieurs fois millionnaire, et ce n'est que le début. Il va gagner bien davantage. Il brasse de grandes affaires. Cet homme est un vrai bâtisseur de villes. C'est lui le véritable directeur de la Société. On commence les travaux de drainage, dans le lac qui s'ensablait. Et l'on va construire

une digue-écluse. Là-bas, au bord de l'océan, des centaines d'ouvriers commencent les travaux destinés à rendre la plage plus accessible aux baigneurs. Les arbres sont tombés en bordure du Bouret pour permettre l'aménagement d'un golf. Les routes s'empierrent. Deux palaces comptent s'ouvrir pour Pâques. Je me demande s'ils seront prêts. Le pays est infesté d'ouvriers. La ligne de chemin de fer entre Bayonne et Hossegor est presque terminée.

Mais la jeune fille écoutait à peine. Se

pensée l'emportait vers la petite villa, dans les bois, où Claude immobilisé devait rêver à la blonde Agnès, et au bonheur perdu. Et son âme s'emplissait de tristesse et de pitié.

Ses sentiments eussent peut-être été différents si elle avait pu lire dans l'esprit du jeune homme.

Au début, en effet, Claude n'avait pensé qu'à Agnès. Furieux de sa trahison, il avait voulu courir à Paris, s'expliquer avec son ex-fiancée, tenter un dernier effort pour l'arracher à Gaëtan. Mais

Le sac à ouvrage aussi doit être joli



COMBIEN c'est aimable d'avoir un sac à ouvrage brodé, surtout quand il est aussi pratique que celui illustré ici. Il y a de l'inspiration et du charme dans le dessin brodé — les couleurs paraissent tout à fait éclatantes sur le fond de toile bleu pâle. Si vous voulez avoir un sac à ouvrage entièrement original, commencez à faire celui-ci à temps perdu.

Étampiez le dessin pour le dessous et le dessus sur de la toile bleu pâle et complétez la broderie des motifs ainsi que les guirlandes des côtés, au point de chaînette. (Voyez la carte des points et des couleurs). Faites une couture au bas du sac et appliquez sur de la toile bleu foncé. Pour ceci le dessous et le dessus sont en un morceau.

Assemblez les côtés du sac à la machine, taillez et faites la doublure suivant les dimensions du sac, glissez à l'intérieur. Plissez le sac à la dimension des poignées, faisant des plis à environ 1 1/2" de chacun des côtés. Rabattez à environ 1/4" l'envers de la doublure et du sac et introduisez les poignées.

Finissez le haut du sac avec un rang de point de chaînette par dessus les coutures à l'endroit en F. 48 et un rang de point de Boulogne à l'intérieur avec F. 63.

MATÉRIEL REQUIS:

1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 63 Violet pâle
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 46 Rose sucre
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 41 Rose
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 65 Rose mer
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 37 Pourpre pâle
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 1 Blanc
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 6 Rouge vin pâle
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 104 Jade pâle
1 écheveau ou 1 balle de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 35 Bleu acier foncé
3 écheveaux ou 2 balles de Coton Perlé "Anchor" No 5 (10 grammes), F. 48 Jade

1/2 verge Toile de Saxe, largeur 36"

3/4 de verge Toile "butcher" (boucher) bleue

1/2 verge Soie artificielle pour la doublure

1 paire de poignées de bois 13"

2 patrons au fer chaud Nos. P. 703, D. 40 et D. 41.

Matériel requis en Coton en Brins "Anchor": 3 écheveaux chacun de F. 412, F. 438, F. 493, F. 505, F. 411, Blanc, F. 413, F. 573, F. 595 — 9 écheveaux de F. 576.

LE SORTILEGE

L'orgueil l'avait retenu et très vite la résignation était venue avec un apaisement qui l'avait surpris. Il avait écrit à Mlle de Surger une lettre digne et dénuée d'amertume qui avait dû vexer l'amour-propre d'Agnès. Claude avait pu lire ensuite, dans les journaux, l'annonce du mariage et le récit de la cérémonie princière qui avait été célébrée le 20 janvier, avec une pompe et un éclat extraordinaires. Tous les magazines avaient reproduit les portraits des jeunes époux: Gaëtan sanglé dans une jaquette impeccable, monocle à l'œil; Agnès, éblouissante en fulgurante blanche, dans une robe à traîne avec un voile de dentelle en point d'Angleterre, un diadème de diamants dans les cheveux, et plusieurs rangs de perles autour du cou. La liste des cadeaux de prix et des invités de marque emplissait plusieurs colonnes. Après le mariage, le jeune ménage était parti sur la Côte d'Azur.

Claude s'étonnait de son indifférence. Aimait-il Agnès moins qu'il ne l'avait cru? D'avoir frôlé la mort de si près, lui donnait une clairvoyance nouvelle. Il découvrait la vraie nature d'Agnès, son snobisme, son égoïsme, et sa frivolité foncière. Il constatait qu'il avait idéalisé, sur l'apparence immatérielle d'Agnès, un fantôme de son imagination. Désormais, cet épisode de sa vie était clos. En homme fort, il écarta tout regret et se mit courageusement au travail. Les tractations pour la vente du domaine l'absorbèrent plusieurs jours. Les résultats magnifiques sobtenus le laissèrent froid. C'était cependant la fortune qu'il avait tant souhaitée. Il en eût été si heureux quelques mois auparavant. Pourquoi les choses arrivent-elles toujours trop tard, quand on ne les désire plus?

Il pensait beaucoup à Maitena. Le geste de la jeune fille le troublait plus qu'il ne voulait se l'avouer. Elle l'aimait donc vraiment. Quelle chose étrange. La savoir ensuite si malade l'attendrit.

— Comment va votre jeune malade? demandait Claude chaque jour, avec intérêt, au docteur Léspéron.

Il apprit avec joie que Maitena entraînait enfin en convalescence, et se lèverait le lendemain pour la première fois depuis son accident.

On n'avait pu empêcher les gens de parler: le départ avait suscité des commentaires multiples. Pourquoi Vincent avait-il voulu tuer sa cousine? Chose curieuse, la passion de Maitena pour Claude avait été tenue si secrète, que les langues les plus malveillantes n'associèrent pas le nom de M. Sainville à celui de Mlle Navaros. Seul Me d'Estribat soupçonna la vérité, mais ne souffla mot. On crut, généralement, de la part du jeune ingénieur basque, à un dépit amoureux.

— Elle avait refusé d'épouser son cousin, disaient les bonnes gens. Ça se conçoit, il était si laid et elle est si belle fille. Le pauvre garçon a perdu la tête de désespoir, il a voulu tirer sur la petite, mais s'est arrêté à temps heureusement. Il s'est expatrié et a bien fait.

Claude s'émerveillait de la transformation d'Hossegor. De nombreuses villas se miraient maintenant dans le lac; des toits de tuiles rouges surgissaient de la verdure sombre des pins ou du feuillage gris des chênes-lièges, des routes déroulaient leur ruban blanc au milieu des bois. Les larges avenues étaient bordées de châtiers. Les premiers étages des deux palais se dressaient déjà. Une nuée d'ouvriers avaient envahi le pays et campaient jusqu'aux abords de l'Esquiroir. De sa maison, Claude les entendait rire et chanter. Quand ils avaient bu, ils se battaient en vociférant. Alors il se prit à regretter sa chère solitude, et douta de son œuvre. La forêt résonnait du choc des haches, du bruit des scies, et des coups de maillet. Des souffles plus tièdes annonçaient l'approche du printemps. Les mimosas répandaient un parfum grisant. Les gentes fleuris de leurs boutons d'or, tout disait le renouveau et l'allégresse. Peu à peu, Claude se laissait prendre à l'éternel mirage et à l'enchantement de ces Landes qui ne se révèlent pas dès le premier abord au profane, mais dont le charme s'insinue peu à peu dans le cœur. Elles l'avaient maintenant séduit.

Il goûtait la fraîcheur de l'aube qui

(Suite à la page 56)



6090

6088

6093

Robes pour chaque heure de la journée

6090 — Le sheer contrastant des manches et de la ceinture, le drapé du dos sont tout le chic de cette sobre robe de diner. Pour un 36 (18 ans), $4\frac{1}{2}$ verges de crêpe de soie en 39 pouces; $1\frac{1}{4}$ verge de sheer en 39 pouces et $\frac{5}{8}$ de verge de sheer contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 65 sous.

6088 — Robe de matelassé foncé, égayée par la couleur vive de l'original arrangement des manches enroulant les bras et drapant les épaules. Pour un 36 (18 ans), $3\frac{3}{8}$ verges de matelassé en 39 pouces; 1 verge de tissu contrastant en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 42. Prix: 65 sous.

6093 — Cette courte jaquette aux lignes amincissantes, avec ses larges manches bouffantes et ses petits poignets serrés, est très pratique. La robe du soir a beaucoup d'ampleur dans le dos. Pour un 36 (18 ans), $5\frac{7}{8}$ verges de crêpe imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 65 sous.

(Suite de la page 54)

épanchait sur le lac et dans les bois une légère brume bleuâtre; il aspirait avec délices le parfum sain de résine que dégagent les pins et qui semble sortir du sol même; il s'attardait sur l'immense plage en contemplation devant les hautes vagues couleur de jade vert, dont l'embrun mettait à ses lèvres un goût de sel. Il goûtait l'ivresse de la minute, la splendeur de ce coin de terre prestigieux, sa poésie douce et sauvage. Il songeait qu'un an bientôt se serait écoulé depuis que l'Argo, entrant dans le port d'Ygos, avait amené Claude à Hossegor. Que d'événements en ces quelques mois. La création d'une ville, le mariage d'Agnès avec un autre, le drame qui avait failli mettre fin aux jours de Claude, et couper le fil de sa courte existence. Sans Maïtena...

Claude pensait à la jeune fille avec des sentiments complexes: stupeur à penser qu'il avait pu inspirer à cette fillette un amour aussi profond, émoi à imaginer qu'elle avait voulu donner sa vie pour sauver la sienne.

Il la revoyait sur la plage, devant la mer, pareille à une petite statuette antique, participant du décor, il réentendait sa voix pure et grave qui se mêlait au bruit du flot. Chose étrange, la pensée de Maïtena se fondait peu à peu avec le paysage, faisait corps avec lui. La petite gitane, ardente et passionnée, devenait ainsi l'incarnation de cette nature sauvage et grandiose, qui allait se civiliser. Et la tendresse qu'elle lui avait vouée commençait à l'émouvoir. N'avait-il pas lu, la veille au soir, dans un roman de Balzac, cette phrase qui l'avait laissé rêveur:

"L'hommage pur, spontané, désintéressé, d'une âme solitaire, à la fois instruite et chaste, est une de ces fleurs célestes, dont les couleurs et le parfum consolent de tous les chagrins, de toutes les blessures, de toutes les trahisons".

Venu pour conquérir, Jason allait-il à son tour être conquis. La magie d'Hossegor ou le sortilège de Médée opéraient-ils déjà?

XXI

LE SORTILEGE

ILS se rencontrèrent à nouveau sur la dune aux lys quinze jours plus tard. Un an, jour pour jour, s'était écoulé depuis l'arrivée de Claude. C'était un anniversaire.

Claude s'était présenté à Aguaréna, mais il n'avait pas été reçu. M. Navaros, absent, se trouvait à la scierie où le départ de Vincent lui donnait plus de travail, car les deux nouveaux ingénieurs n'étaient pas contre sur la plage de Cazère. De quel

encore au courant. Mme Navaros, objectant les soins à donner à sa fille, s'était excusée.

En réalité, les parents, rendant Claude responsable de la folie de Vincent, qui avait manqué les privés de la fille, lui gardaient rancune. D'autre part, ayant lu dans les journaux, l'annonce du mariage de Mlle de Surger avec le marquis de Monthalant, ils songèrent, sans vouloir se l'avouer l'un à l'autre, que Claude était maintenant libre et représentait un excellent parti. Aussi avaient-ils résolu de le laisser venir.

A une autre visite, Claude avait pu voir la mère et la fille. Il avait trouvé une Maïtena maigrie, pâlie et affaiblie par la maladie. Au début, une certaine gêne avait présidé à leur entrevue. Maïtena semblait devenue soudain timide et craintive vis-à-vis de Claude. Sa gorge se serrait quand elle voulait lui parler. Mais par instants, leurs yeux s'avaient ce qu'ils n'osaient se dire.

En retrouvant Claude, Maïtena éprouvait les sentiments tumultueux qui l'assaillaient toujours en présence du jeune homme: admiration passionnée pour sa haute intelligence, et ce respect sans lequel il n'est aucun véritable amour. Elle goûtait la poésie de ses paroles, la flamme de son regard et jusqu'à la profondeur de ses silences.

Claude, dans cette malade dolente et pâlie, essayait de retrouver, sans y parvenir, la petite gitane, celle qu'il avait crue une enfant insouciance, et qui s'était révélée si femme lors de leur dernière rencontre sur la plage de Cazère. De quel accent elle lui avait, ce jour-là, crié son amour et sa détresse!

Claude et Maïtena se contemplèrent en silence. Leur regard fut si expressif qu'ils détournèrent en même temps les yeux avec la sensation que s'accomplissait entre eux quelque chose de doux et puissant.

Mme Navaros sauva la situation en abordant tous les lieux communs que lui fournissait la transformation rapide d'Hossegor.

— Le casino sera bien beau, dit-elle, avec son théâtre et ses salles de jeu. J'en ai vu le plan chez Me d'Estribat. On charge Alexandre Borat de la décoration. Il y aura de l'or partout.

Claude ne s'était pas attendé, gagné par la gêne visible de Maïtena.

Ils se rencontrèrent un peu plus tard, sans témoins, hors de toute convention, dans la naturelle liberté de la nature.

Ce jour-là, Claude après avoir inspecté les chantiers pour juger de l'avance des travaux, s'était réfugié sur la dune aux lys, loin du bruit, pour retrouver sa chère solitude.

C'était une claire journée de février. Etendu sur le sable, à mi-côte de la dune, il regardait la mer, d'un bleu plus foncé que le ciel, venir mourir sur le sable fin. Il mordillait une tige de goubet, et se sentait devenir lui-même un végétal, sans pensées, sans desirs, sans regrets. Cet état lui semblait plein de douceur.

Depuis sa dernière visite à Aguaréna, Claude ne cessait de penser à Maïtena. Il avait cru avoir alors la révélation foudroyante de l'amour et il s'abandonnait à un délicieux enivrement. Il goûtait la merveille du contraste et s'étonnait qu'après avoir aimé Agnès, il pût aimer davantage encore Maïtena. Par elle, il avait l'impression de découvrir un univers nouveau.

Soudain un chant nostalgique le fit tressaillir. C'était la voix de Maïtena, une voix affaiblie mais toujours aussi chaude et pathétique. Elle fredonnait cette même chanson basque qui avait ému Claude six mois auparavant, en cet endroit.

Cette fois, au lieu de demeurer invisible, il se montra et la salua cérémonieusement.

Elle parut saisie à sa vue et esquissa un mouvement de fuite. Claude s'excusa:

— Pardon, dit-il, si je vous ai fait peur. Asseyez-vous un moment, vous êtes toute pâle. Je suis content de vous voir tout à fait rétablie, Maïtena; vous ne souffrez pas?

— Plus du tout. Merci, Claude, j'ai retrouvé mes forces.

Inconsciemment, pour la première fois, ils s'appelaient par leurs petits noms. Claude l'observait en silence, attendri. La jeune fille remarqua l'expression remarquable de ses yeux.

— Maïtena, dit-il au bout d'un moment, je ne vous ai pas encore remerciée. Vous avez failli périr pour me sauver.

Elle eut un rire bref.

— Vous n'avez pas à me remercier. J'ai agi impulsivement pour moi et non pour vous.

Elle ajouta à voix basse:

— Je ne vous aurais pas survécu, Claude, si vous étiez mort.

Touché, Claude prit la main qu'il retint dans la sienne, palpitante comme un oiseau captif.

— Alors, c'est vrai, vous m'aimez un peu, Maïtena, je n'y puis croire. Qu'ai-je fait pour mériter un aussi grand bonheur?

— Rien, avoua-t-elle. Vous êtes, vous, simplement, Claude. Vous incarnez l'idéal dont je rêvais depuis mon enfance. Vous n'avez eu qu'à paraître, conquérant.

Claude se rapprocha, ému.

— Non, dit-il, cette explication ne me satisfait pas. Je crois plutôt que vous êtes vraiment une petite magicienne et que vous m'avez ensorcelé par vos sortilèges, Médée.

Elle rougit et n'en parut que plus jolie.

D'un ton sérieux, il reprit:

— Je vous aime aussi, Maïtena, et c'est là le vrai miracle. Vous seule existez pour moi.

Le visage de la jeune fille refléta l'extase.

— La force de mon amour a été contagieuse. Oh! Claude, je suis heureuse, s'écria Maïtena. Mais vous ne me connaissez pas. Je vous rendrai peut-être très malheureux.

Claude prit la main de Maïtena et la serra fortement, bouleversée de la ferveur de son accent.

— Non, ma chérie. La liberté de la campagne permet d'observer mieux que dans la vie civilisée; je vous connais bien maintenant, et je ne crois pas me tromper sur votre compte. Vous serez la plus délicieuse des petites épouses... Ma petite gitane, comment ai-je pu vous faire souffrir, vous méconnaître, comment n'ai-je pas deviné dès le premier moment le trésor que vous étiez, pourquoi ma chimère m'emportait-elle vers de fausses toisons d'or? fit-il en caressant la petite main palpitante.

— Vous ne regrettez pas Agnès? demanda-t-elle à voix basse.

Une tendre étreinte lui répondit:

— Je regrette le temps perdu pour le bonheur, dit-il. Mais, nous sommes jeunes, tout l'avenir est à nous.

Le visage de Maïtena s'assombrit:

— Pourquoi faut-il que notre bonheur fasse presque toujours des victimes. Quelle loi cruelle exige ces sacrifices?

— Vous pensez à votre cousin exilé, ma chérie, dit Claude gentiment. Mais n'ayez pas de remords, le pauvre Vincent a été surtout victime de son caractère violent. Vous n'êtes pas responsable de son malheur. Mieux vaut qu'il soit loin!

— Peut-être; mais j'ai des remords. Je ne puis plus passer devant le lac sans évoquer son visage tragique, sans me rappeler qu'il manqua vous enlever à moi pour toujours.

— Dites plutôt qu'il faillit me priver de Maïtena, ma chérie; vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne. Mon tendre attachement reconnaîtra-t-il tant d'amour?

Il ajouta, en baissant les beaux yeux mûris de Maïtena:

— Sitôt mariés, nous voyagerons pour chasser l'odieux souvenir. Vous oublierez, je vous le jure.

— Je vous crois, Claude, mais promettez-moi aussi que nous reviendrons, car je ne pourrais vivre toujours éloignée de mon pays.

— Nous reviendrons, dit Claude tendrement.

Silencieux, ils écoutaient en eux le prolongement indéfinissable des paroles.

Puis il firent des projets d'avenir. Enfin, ils reprirent le chemin du retour, enivrés par la majesté des grands arbres, la pureté de l'air, la suavité de l'eau et la force de leur amour.

EPILOGUE

Juillet torride fait craquer les pommes de pins. La lande bruit du crissement des cigales. Le ciel est d'un bleu implacable. Dix-huit mois se sont écoulés. Aguaréna est en effervescence. M. et Mme Navaros attendent aujourd'hui leurs enfants. Depuis huit mois, Agathe, Zélie, Bathilde nettoient. Tout reluit. Simon s'est piqué d'émulation et le jardin s'est mis en fête. Les corbeilles de géraniums et de dahlias aux tons vifs font éclater leurs joyeuses fanfares sur les pelouses d'un vert aigu. Les allées bien ratissées déroulent des rubans de sable ocre ou rougeâtre. On a renouvelé les fleurs dans les jarres de grès vert. Les rosiers sont encore couverts de fleurs. Maïtena et Claude reviennent d'un long voyage. Ils ont parcouru, après

LE SORTILEGE

leur mariage, les contrées les plus variées. Après avoir séjourné quelques semaines à Paris, ils ont couru le monde. D'Egypte, ils sont allés aux Indes, puis en Chine et au Japon. Ils ont vu des visages de couleurs différentes, des végétations tropicales, des ciels divers. Ils ont constaté que la terre était petite et que partout les hommes se ressemblent, mais la beauté et la diversité de la nature les ont éblouis. Cependant à comparer tant de pays, ils se sont aperçus que le leur était bien beau et Maïtena se sent gagnée peu à peu par la nostalgie de ses Landes. Elle sera heureuse de revenir, a-t-elle écrit à sa mère.

— Maïtena ne va pas reconnaître Hossegor, dit Mme Navaros un peu inquiète.

Jamais on ne vit, en effet, transformation plus complète et plus rapide. Un train électrique, semblable à un jouet mécanique, relie maintenant directement Hossegor à Bayonne et à Dax. Les routes sont sillonnées d'autos fuyant à une allure vertigineuse. Les pins sont gris de poussière. Les trois palaces regorgent de monde. Chaque jour à l'heure du thé et tard après le dîner, de riches autos amènent de Biarritz et des environs des couples élégants qui évoluent au son du jazz-band. Sur la plage, au bord de l'océan, se dressent des tentes de couil multicolores. Des enfants s'ébattent demi-nus dans le soleil, sous l'œil de leur mère ou de leur gouvernante. Des milliers de baigneurs bruyants ont envahi les bois jadis silencieux et l'immense plage autrefois déserte. Des canots à moteur et de jolis voiliers tout pareils à de grandes mouettes blanches se croisent sur le lac, toujours rempli maintenant, grâce à la digue, en remplacement des rares pinasses et galuppes de pêcheurs. L'auberge de Cazère a gardé son cachet rustique, mais s'est agrandie d'un garage et de deux ailes pour chambres et salles de bain. On vient de plusieurs lieues y déguster des huîtres.

De jolies villas mirent leurs toits rouges dans les eaux transparentes et bleues. Le pont a été inauguré par de grandes réjouissances: régates et fête de nuit aux lampions, avec feu d'artifice. Le casino doit ouvrir ses portes ce soir même. Alexandre Borat, chargé de la décoration de salles et des plafonds, a mis la dernière main aux peintures. Sur le terrain du golf s'entraînent joueurs et joueuses fanatiques; les "courts" de tennis du Sporting ne désespèrent pas de jeunes gens et de jeunes filles, vêtus de blanc et coiffés identiquement de cheveux courts. Le Sporting Club, la Poste, la Mairie érigent leurs grands cubes blancs. De somptueux magasins exhibent leurs fastueuses devantures: robes de couturiers, bijoux, maroquinerie de luxe, lingerie de soie.

M. Navaros, malgré des protestations de pure forme, a été élu maire d'Hossegor. Ces nouvelles fonctions, jointes à ses occupations de directeur de la scierie, qui a agrandi ses bâtiments et s'est augmentée de nouveaux ouvriers, lui ont donné une activité nouvelle. Il a rajouté, et l'idée de revoir sa fille le rend tout joyeux.

— N'oubliez pas de cueillir des fleurs pour orner la chambre de mademoiselle, ordonne-t-il à Simon.

Il se reprend en riant:

— De Mme Sainville, veux-je dire.

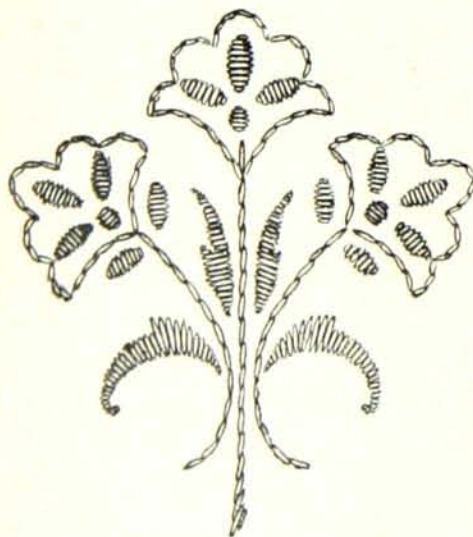
La mère trompe son impatience en bousculant les bonnes, en montant et en descendant de l'appartement des jeunes époux à la cuisine. Assis sur la terrasse, M. Navaros, les mains en abat-jour, guette les voitures sur la route. Maïtena et Claude doivent arriver de Bordeaux dans leur nouvelle torpée, une trentaine de chevaux, qui a été les attendre au débarqué du paquebot. Mais les trente chevaux sont si nombreuses sur la route élargie, que M. Navaros a des émotions multiples et inutiles. Cependant, cette fois, il ne se trompe pas, à l'arrière de cette grosse voiture, voici enfin Maïtena et Claude. L'auto décrit un virage savant et s'arrête devant la porte à claire-voie d'Aguaréna.

— Mathilde! appelle le père tout joyeux. Voici les enfants.

Les parents se précipitent. Ce sont des embrassades, des questions et des réponses incohérentes.

— Mais tu as l'air d'une dame! s'exclame Mme Navaros, qui ne reconnaît plus

(Suite à la page 68)



Motif de Broderie

Les fleurettes (grandeur naturelle) peuvent être brodées sur un empiècement, devant sur une combinaison, une chemise ou au côté des jambes d'un pantalon. Le même motif peut servir pour robes ou tabliers d'enfant, ou en broderie de couleurs pour nappes et serviettes.

Pour les moins de vingt ans



6071 — Chic modèle d'un très chic tissu: le taffetas. Le tissu contrastant, le peplum arrondi, les manches plus courtes ajoutent encore à l'élégance de cette robe. Pour un 34 (16 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de taffetas en 35 pouces et $\frac{1}{2}$ de verge de taffetas imprimé en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 45 sous.



6061 — Le style ancien est ce qu'il y a de plus nouveau pour la robe du soir. Celle-ci sera jolie en soie raide; en moiré, satin patiné ou taffetas. Pour un 34 (16 ans), 4 $\frac{1}{2}$ verges de moiré en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 65 sous.

6055 — Le populaire costume deux-pièces. La ligne diagonale fermant le corsage, le découpé du peplum, la forme de la poche sont d'un intérêt tout à fait nouveau. Pour un 34 (16 ans), 2 $\frac{7}{8}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 45 sous.

6097 — Robe-jumper avec guimpe "Peter Pan", que vous pourrez varier soit en soie crêpée ou en coton brillant. Très pratique. Pour un 34 (16 ans), 4 $\frac{1}{2}$ verges de "châly" (étoffe de laine fine) en 27 pouces; 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu contrastant en 27 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 35 sous.

6083 — Très jolie cette robe avec ses doubles volants froncés, son décolleté basque du dos, son peplum. Remarquez aussi la rangée de petits boutons clairs. Pour un 34 (16 ans), 5 $\frac{3}{4}$ verges de taffetas en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 65 sous.



La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de :—

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue. Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

(On devra adresser :—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent—

Mesdemoiselles:

NINON ROSE. — 20 ans (Corr. sérieux de 22 à 28 ans. Inst. bonne pos.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ALINE. — 29 ans steno. instruction solide (Corr. bonne éducation, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

FLEURETTE ST-JEAN. — Jeune fille prov. Qué., sérieuse, dist. (Corr. dist. sérieux, célib. ou veuf de 30 à 50 ans.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

YOLANDE. — Jeune fille dist. inst. (Corr. bonne éducation, dist. sérieux, bonne position, 30 à 45 ans.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LA MUSE DE L'ETANG. — Inst. dist. (corr. inst. dist. 45 ans et plus, veuf ou célib. rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GHISLAINE. — (Corr. inst. dist. de 25 à 35 ans.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

COLETTE. — Jeune blonde, dist. (Corr. corr'tes inst. but: litt. distraction.) C. P. 225, Montmagny, P. Q.

MISS T. — Rieuse (corr. inst. dist. de 28 ans et plus.) C. P. 245, Station Hochelaga, Montréal, P. Q.

ANDRÉE. — Dist. inst. (Corr. de 30 à 50 ans, ville ou campagne.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

CARMELIA. — (Corr. de 30 à 50 ans, dist. inst., ville ou campagne.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

RITA LAFENSEE. — 31 ans. (Corr. célib. ou veuf, but sérieux.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

"SEULE". — Veuve sans enfants. (Corr. inst. dist. de 40 à 55 ans, but sérieux.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

G. de BEAUSIEUX. — Grande, brune, dist. (Corr. dist. de 25 à 35 ans, ville ou campagne, but: connaissance.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MADELEINE. — (Corr. 45 ans et plus de partout.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ARMELLE LAMOUREUX. — (Corr. dist. de 25 à 35 ans, bonne position, inst. but sérieux.) Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

M. CAQUET. — Inst. dist. (Corr. ang. inst. dist. but: pratique anglais, rép. ass.) Casier 116, Station N., Montréal, P. Q.

ALINE MONTPLAISIR. — Brunette dist. profesa. (Corr. inst. dist. angl. ou franç. de 25 ans et plus.) 1811, rue Leclaire, Montréal, P. Q.

YVETTE. — Blonde, 21 ans. (Corr. dist. 23 à 35 ans, but: distraction, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent—

Messieurs:

PIERRE LE BRETON. — (Corr'tes de 25 à 40 ans.) Casier postal 255, Sherbrooke, P. Q.

E. D. GERMAIN. — Châtain, bonne famille, habite la campagne. (Corr'tes de 30 à 40 ans, fille ou veuve, inst. dist. sérieuse, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ROGER LEFEBVRE. — Célib. 48 ans. (Corr'tes franç. dist. but: connaissance.) Poste restante, 1420, rue Ste-Catherine ouest, Montréal.

CHARLES MUHAR. — Yougo-Slave, cath. naturalisé canadien, a voyagé au Canada depuis 10 ans. (Corr'tes but sérieux, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ROGER DESILETS. — Etudiant. (Corr'tes inst. dist. de 19 à 25 ans; rép. ass.) C. P. 47, Station N. 205, rue Ste-Catherine est, Montréal, P. Q.

JACQUES L. — (Corr'tes de 25 ans et plus dist.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LE SORTILEGE

dans cette jeune femme élégante la petite sauvageonne d'antan.

— Et toi, maman, tu as très bonne mine.

— Hé bien, père, interroge Claude, êtes-vous content, les affaires marchent-elles bien?

En son absence, Claude a délégué tous ses pouvoirs à son beau-père et à Jacques Hurtel: sa fortune a encore grossi dans des proportions invraisemblables.

— Vous serez content, dit M. Navaros simplement.

La journée passe comme un songe. Me d'Estribat, enrichi grâce à Claude et toujours guilleret, est venu partager leur déjeuner.

Maitena a voulu revoir son cher Hossegor aussitôt après le repas. L'invasion de la civilisation la désolait. Elle ne reconnaît plus son désert.

— C'est de ta faute, dit-elle avec reproche à son mari. Quelle nécessité de créer une ville dans cette solitude?

Mais son regard d'adoration dément la critique. Claude rit en homme sûr de lui et aimé.

— Heureusement, dit-il, que les gens sont comme des moutons, tous parqués au même endroit. Il nous suffit de remonter la plage ou la forêt vers le nord pour trouver la solitude.

Visiblement, les jeunes époux goûtent cette "félicité sans trouble" dont parle Dante dans son Paradis. Leurs visages reflètent l'amour et la confiance réciproques.

— Mes enfants, il faut absolument assister ce soir à l'inauguration du Casino, dit M. Navaros. Il y aura un bal costumé. La fête sera magnifique.

Les jeunes gens n'osent se dérober, malgré leur envie. Claude revêt donc à regret son smoking et Maitena sa plus jolie robe de bal.

La lueur de la lune, qui seule jadis éclairait la forêt, est maintenant éclipsée par le feu des lampes à arc, l'illumination des magasins et des palais.

Dès l'abord du casino se presse une foule compacte. Les indigènes sont venus admirer les gens de Biarritz et de Paris. Des centaines d'autos de luxe stationnent sur la place.

Dans les grandes salles, c'est une débâche de lumière, de toilettes somptueuses, de bijoux. Des dominos et des travestis multicolores se mêlent aux robes claires et aux habits noirs. Dans la salle de bal le jazz-band galvanise de son bruit forcé les couples de danseurs.

La première personne de connaissance que rencontrent Claude et Maitena est précisément le peintre Alexandre Borat, au visage rutilant dans sa barbe de faune, un caméléon à la boutonnière de son habit.

— Quelle chance de vous retrouver, mon cher Sainville, on vous croyait mort, depuis qu'on n'a de vos nouvelles. Présentez-moi donc à votre charmante femme. Madame, ravi de vous connaître. Vous avez vu mes peintures? Curieux, n'est-ce pas? Du Rubens moderne. Savez-vous que les Monthalant sont ici avec le baron, qui a quelques intérêts dans le lancement de ce patelin. Que je suis bête, j'oublie que vous êtes, avant même Hurtel,

le principal fondateur de la ville nouvelle! Félicitations! Quelle affaire! Venez donc voir nos amis! Ils sont dans le salon de jeu. Le marquis risque la fortune de son beau-père au baccara.

Borat ponctua sa plaisanterie d'un gros rire.

Au nom d'Agnès, Maitena a rougi. Elle lance un regard inquiet vers son mari. Mais le calme de Claude la rassure. Il ne pense plus à l'autre.

— Vous nous excuserez, dit celui-ci, auprès de M. de Surger, du marquis et de la marquise de Monthalant. Mais nous sommes arrivés de ce matin du Japon, et un peu fatigués du voyage. Nous donnons seulement un coup d'œil à vos peintures et nous allons nous coucher.

— C'est trop gentil, dit le peintre. Bonsoir donc, mes chers amis; et à bientôt, n'est-ce pas? Nous sommes ici pour quarante-huit heures à la Pergola.

Maitena semblait étourdie par le bruit, le mouvement et toute cette agitation.

— Nous avons fait acte de présence, dit-elle à son mari. Papa ne s'occupe plus de nous. Je l'aperçois là-bas, au buffet, avec tous les gros personnages de l'endroit. Si nous partions?

— J'allais vous le proposer, dit Claude. Ils sortirent dans la nuit bleue et s'éloignèrent le long de la mer.

Inconsciemment leurs pas les portèrent vers la dune aux lys, où une demi-heure de marche les amena. Là, ils s'arrêtèrent seuls dans la nature. Les bruits de la fête ne leur parvenaient plus. Le murmure éternel des flots chantait à leurs oreilles. La lune baignait le paysage de ses rayons. Un parfum fort et suave prenait aux narines.

— Asseyons-nous ici, dit Maitena, on sera bien.

— Reconnaissez-vous cet endroit? demanda Claude.

— C'est la dune aux lys. C'est là que nous nous sommes avoué notre amour.

— C'est là que je vous entendis chanter, Maitena, et que je tombai amoureux de votre voix, avant d'aimer toute votre chère petite personne.

— C'est ici, dit Maitena, qu'il faudra faire bâtir notre maison, loin de la foule bruyante.

— J'ai réservé cette partie de la forêt dans ce seul but, ma chérie.

— J'aime ce pays, qui est celui de mon enfance, celui où j'ai toujours vécu. Mais vous, Claude, ne vous y ennuyez-vous pas?

— Non, ma chérie, car nous avons des ressources en nous-mêmes. Nous y élèverons nos enfants, nous y ferons de la musique, nous lirons de beaux livres.

— Nous vivrons une existence tranquille, en faisant du bien autour de nous. Et quand l'envie nous prendra de voir des lieux nouveaux, ou de nous mêler aux humains, l'auto nous emportera à Paris ou vers des pays lointains. Ce sera pour revenir ensuite à la dune aux lys, et afin de mieux apprécier, par le contraste, notre chère solitude. Claude je suis heureuse.

— Maitena, je t'aime.

F I N

L'Exposition de Bruxelles 1935

DES nouvelles notifications officielles sont parvenues au Commissariat Général, portant à dix-neuf, au 15 juin, les participations de pays étrangers.

Dans ce chiffre, ne sont point comptées les Colonies françaises, anglaises, néerlandaises.

Les demandes de pavillons privés continuent à affluer d'autre part. — Déjà, une centaine d'emplacements ont été retenus, par des collectivités importantes.

Quant aux travaux sur les chantiers, ils sont activement poussés. — Six des grands arcs, sur les douze que comportera la Halle Centrale des Grands Palais, sont terminés. — Les façades antérieure et postérieure sont à mi hauteur. — La Halle latérale de droite s'achève. — La Halle de gauche, le Palais de l'Art Ancien, la Salle des Fêtes montent à vue d'œil.

Déjà l'on se rend compte de l'ampleur que prendra la Cour d'honneur, plus vaste que la Grand-Place de Bruxelles, avec tout autour, ces bâtiments grandioses, aux lignes et au style modernes.

De nombreuses adjudications ont eu lieu — les services techniques en sont au 70ème cahier des charges. — L'un des derniers a trait à l'illumination des Grands Palais — fontaines — bassins — façades et ornements.

La décoration sculpturale comporte vingt-deux motifs, groupes et figures, confiés à autant d'artistes, qui travaillent sous la haute direction du maître Eglise Rombaux.

Dans tous les domaines, l'esprit créateur, l'émulation dans la recherche de l'intérêt animent les réalisateurs que soutient la certitude du succès.

Etudes Graphologiques

Par GUY RISSLER

Nous ne publions plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qui désirent cette science peuvent, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargeons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et PAQUES-SE POSTALE) devra accompagner chaque envoi. TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ÊTRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE : 75c

ETUDE DETAILLEE : \$1.25

AVEC ORACLE : \$1.50

GUY RISSLER,

La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Promenade sous bois

PAR un sentier en raccourci j'allais dernièrement à travers bois. L'air était léger, et le ciel, malgré ses voiles, souriait. Au-dessus de ma tête, les arbres, encore feuillus, entrecroisaient leurs rameaux ténus, comme pour une suprême étreinte! Des arômes de résine et de plantes séchées dilataient ma narine.

A pas furtifs, je suivais la sente, pour ne pas troubler les hôtes des lieux.

La nature conviait son amante pour y communier à son dépouillement total, et d'assister à sa déchéance, me faisait l'âme mélancolique!

La futaie avait pris son vêtement d'automne, et s'était parée de ses plus fières joies, pourtant.

Quel magicien, es-tu donc, astre-roi, pour nimber leur chef qui se penche, de tant de royale beauté?

Ici chatoie l'or, flambe la pourpre, et la gamme des verts; n'y voit-on pas le symbole des symboles: celui de la promesse!

Pour l'instant, quelles rondes font les pauvres feuilles désemparées avant de choir sur le sol.

Sans effort, chacune se détache de l'arbre des beaux jours, et le fier manteau qui joyeux, ondulant à la brise, se disloque et se fêtré sous l'haleine funeste des vents! Image de nos vies, n'est-il pas vrai?

Cœur AIMANT

Lendemain de tempête

LA tourmente s'était apaisée... Là-haut, dans le ciel redevenu pur, le soleil, après avoir vu son règne lumineux interrompu par l'impétueuse révolte des éléments, dominait à nouveau de ses rayons vainqueurs, les hautaines cimes des Laurentides...

Derniers vestiges de la tempête, des lambeaux de nuages noirs s'enfuyaient au nord, pourchassés par un vent rapide.

Les bois étaient pleins d'activité: les oiseaux consolidaient leur fragile demeure que l'aquilon avait ébranlée; les écureuils faisaient une ample moisson des glands qui jonchaient le sol; sur la plus haute branche d'un chêne, une grive chantait sa monotone ritournelle, extériorisant à sa manière la joie qu'elle éprouvait, de voir après une nuit angoissante et lugubre, l'astre lumineux venir à nouveau dominer son domaine aérien.

Plus bas, dans la plaine, les blés, fortifiés par l'averse de la nuit, redressaient leur tête jaune pleine de vie latente.

Les sombres nuées s'étaient enfuies bien loin... Le ciel bleu avait des tons de lapis-lazzuli, et, dans ce firmament ravissant, le soleil continuait lentement sa promenade majestueuse.

D. B. COSTE

T'a'pas ?



NE TE CONDUIS PAS COMME UN ENFANT - CE REMÈDE A TRÈS BON GÔÛT !

T'a'pas déjà consenti à prendre pour ton rhume un remède que t'offrait ta femme, t'assurant qu'il avait **très bon goût** ~



-et confiant, tu te verses une grande cuillerée à soupe de la drogue ~



-mais tu t'aperçois bientôt que ce **bon goût** provoque chez toi une réaction dans le genre de celle-ci ~



AH! UN VERRE DE BLACK HORSE CA C'EST BIEN MEILLEUR QUE TOUTES TES INFECTES MÉDECINES!

VRAIMENT, TU ES ENCORE UN GRAND BÉBÉ !

T'a'pas ensuite essayé une **BLACK HORSE** ? Voilà un breuvage qui a toujours bon goût (c'est aussi un vrai tonique !) 233 F

Dites simplement-
"Bière
BLACK

HORSE
Dawes, S.V.P."



Les Skieurs ne glissent pas plus légèrement que la Nouvelle Ford V-8!

Vous n'aurez pas à crier "Gare!" en filant dans une Nouvelle Ford V-8 . . . mais, sûrement, vous ne pourrez vous retenir de comparer son roulement incroyablement moelleux à l'essor harmonieux du skieur le plus agile. » L'Équilibre Médian—grâce auquel tous les occupants sont assis à l'avant du pont arrière et, pour ainsi dire, bercés entre les roues—est le secret de cette souplesse ouatée. » C'est au perfectionnement de sa suspension sur les ressorts, à une nouvelle façon de répartir le poids des voyageurs et de la voiture elle-même, et à l'élasticité de ses pneus plus gros, montés sur des roues plus petites, que la Ford V-8 est redevable de cet avantage inappréciable et qu'elle est seule à présenter. » Ses sièges vastes et profonds sont plus larges de 4" à 5½". L'espace affecté au bagage est, dans tous les modèles, exceptionnellement généreux. Une conception nouvelle des diverses carrosseries les rend à la fois plus spacieuses, plus pratiques et plus

élégantes. Le système d'aération, à visibilité intégrale et incorporé au bâti même, a été notablement amélioré. » De nouveaux freins à autocentrage, un nouvel embrayage à pédale aisément déprimée, la "direction transversale", le centre de gravité surbaissé et une armature plus rigide rendent le véhicule plus maniable et sa tenue de route plus rigoureuse, et réduisent au minimum les oscillations latérales. » Enfin, le moteur Ford V-8—l'As des Huit Cylindres!—vous offre la brillante performance d'un "8" tout en ne consommant pas plus d'essence qu'un simple Quatre Cylindres. » Consultez le dépositaire Ford de votre localité. Faites-vous expliquer les avantages que nous venons de décrire—et bien d'autres non moins importants . . . Prenez vous-même le volant d'une Ford V-8 de 1935 et faites-la évoluer à votre gré. Sa merveilleuse docilité, sa parfaite maniabilité, réservent d'agréables surprises à l'automobiliste le plus expérimenté